00100374

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC

ROI DE PRUSS

100374

TOME VI.

A BERLIN:

Et se trouve à LONDRES

CHEZ G. G. J. & J. ROBINSON.

1789.

00100374

CORRESPONDANCE

ENTRE

LE PRINCE ROYAL DE P

ET

MONSIEUR DE VOLTAIRE.

LETTRES

DU

PRINCE ROYAL DE PRUSSE

ET DE

M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Berlin, 8 d'Auguſt

QUOIQUE je n'aie pas la ſatisfaction de connaitre perſonnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce ſont des tréſors d'eſprit, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, & des pièces travaillées avec tant de goût, de délicateſſe & d'art, que les beautés en paraiſſent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur, qui fait hon-

ur à notre siècle & à l'esprit humain. Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, & à vous uniquement, en cas que la dispute qui d'eux ou des anciens la préférence est due, vienne à renaître, que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poëte une infinité d'autres connaissances, qui à la vérité ont quelqu'affinité avec la poésie, mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais te ne cadença des pensées métaphysiques : nneur vous en était réservé le premier. C'est ût que vous marquez dans vos écrits pour la osophie, qui m'engage à vous envoyer la traon que j'ai fait faire de l'accusation & de la cation du sieur Wolf, le plus célèbre philosode nos jours, qui, pour avoir porté la lumière les endroits les plus ténébreux de la métaphy- & pour avoir traité ces difficiles matières manière aussi relevée que précise & nette, est lement accusé d'irréligion & d'athéisme. Tel le destin des grands hommes ; leur génie supérieur les expose toujours aux traits envenimés de la calomnie & de l'envie.

Je suis à présent à faire traduire le *Traité de Dieu, de l'ame & du monde*, émané de la plume du même auteur. Je vous l'enverrai, Monsieur, dès qu'il sera achevé ; & je suis sûr que la force de l'évidence vous frappera dans toutes ses propositions qui se suivent géométriquement, & connectent

les unes avec les autres comme les anneaux d'u
chaîne.

La douceur & le ſupport que vous ma
pour tous ceux qui ſe vouent aux arts & aux
ces, me font eſpérer que vous ne m'exclurrez p
du nombre de ceux que vous trouvez dignes de
vos inſtructions. Je nomme ainſi votre commerce
de lettres, qui ne peut être que profitable à tout
être penſant. J'oſe même avancer, ſans déroger
au mérite d'autrui, que dans l'univers entier
n'y aurait pas d'exception à faire de ceux
vous ne pourriez être le maitre. Sans vous
diguer un encens indigne de vous être offe
peux vous dire, que je trouve des beautés ſans
bre dans vos ouvrages. Votre Henriad
charme, & triomphe heureuſement de la critique
peu judicieuſe que l'on en a faite. La tragédie
de Céſar nous fait voir des caractères ſoutenus;
les ſentimens y ſont tous magnifiques & grands:
& l'on ſent que Brutus eſt ou romain ou anglais.
Alzire ajoute aux grâces de la nouveauté, cet heu-
reux contraſte des mœurs des ſauvages & des eu-
ropéans. Vous faites voir par le caractère de Guſ-
man qu'un chriſtianiſme mal entendu, & guidé
par le faux zèle, rend plus barbare & plus cruel
que le paganiſme même.

Corneille, le grand Corneille, lui qui s'attirait
l'admiration de tout ſon ſiècle, s'il reſſuſcitait de
nos jours, verrait avec étonnement, & peut-être
avec envie, que la tragique déeſſe vous prodigue

vec profusion les faveurs dont-elle était avare envers lui. A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre auteur de tant de chefs-d'œuvre? Quelles elles merveilles ne vont pas sortir de la plume, qui jadis traça si spirituellement & si élégamment le Temple du goût?

C'est ce qui me fait désirer si ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, Monsieur, de me les envoyer & de me les communiquer sans reserve. parmi les manuscrits il y en a quelqu'un, que, une circonspection nécessaire, vous trouviez à pos de cacher aux yeux du public, je vous pro- de le conserver dans le sein du secret, & de ontenter d'y applaudir dans mon particulier. is malheureusement que la foi des princes est un objet peu respectable de nos jours; mais j'espère néanmoins que vous ne vous laisserez pas préoccuper par des préjugés généraux, & que vous ferez une exception à la règle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en possédant vos ouvrages, que je ne le serai par la possession de tous les biens passagers & méprisables de la fortune, qu'un même hasard fait acquérir & perdre. L'on peut se rendre propres les premiers, s'entend vos ouvrages, moyennant le secours de la mémoire, & ils nous durent autant qu'elle. Connaissant le peu d'étendue de la mienne, je balance long-temps avant de me déterminer sur le choix des choses que je juge dignes d'y placer.

Si la poésie était encore sur le pied où elle fut

autrefois, ſavoir que les poétes ne ſavaient que fre
donner des idylles ennuyeuſes, des églogues fai-
tes ſur un même moule, des ſtances inſipides,
que tout au plus ils ſavaient monter leur lyre
le ton de l'élégie, j'y renoncerais à jamais : mai
vous anobliſſez cet art, vous nous montrez des
chemins nouveaux & des routes inconnues aux **
& aux Rouſſeaux.

Vos poéſies ont des qualités qui les rendent r
ſpectables & dignes de l'admiration & de l'étude
des honnêtes gens. Elles ſont un cours de mo-
rale où l'on apprend à penſer & à agir. La v
y eſt peinte des plus belles couleurs. L'idée
la véritable gloire y eſt déterminée : & vous
nuez le goût des ſciences d'une manière ſi
ſi délicate, que quiconque a lu vos ouvrage
ſpire l'ambition de ſuivre vos traces. Combien
fois ne me ſuis-je pas dit ? malheureux, laiſſe
un fardeau dont le poids ſurpaſſe tes forces : l'on
ne peut imiter Voltaire, à moins que d'être Vol-
taire même.

C'eſt dans ces momens que j'ai ſenti que les
avantages de la naiſſance & cette fumée de gran-
deur dont la vanité nous berce, ne ſervent qu'à peu
de choſe, ou pour mieux dire à rien. Ce ſont
des diſtinctions étrangères à nous-mêmes & qui
ne décorent que la figure. De combien les talens
de l'eſprit ne leur ſont-ils pas préférables ! Que ne
doit-on pas aux gens que la nature a diſtingués
par ce qu'elle les a fait naître ! Elle ſe plaît à for-
mer des ſujets, qu'elle doue de toute la capacité né-

ffaire pour faire des progrès dans les arts & dans es ſciences; & c'eſt aux princes à récompenſer veilles. Eh! que la gloire ne ſe ſert-elle de pour couronner vos ſuccès! Je ne crain-ais autre choſe, ſinon que ce pays, peu fertile en lauriers, n'en fournît pas autant que vos ouvrages méritent.

Si mon deſtin ne me favoriſe pas jusqu'au point pouvoir vous poſſéder, du moins puis-je eſpé-rer de voir un jour, celui que depuis ſi long-temps j'admire de ſi loin, & de vous aſſurer de vive , que je ſuis avec toute l'eſtime & la con-ation, due à ceux qui, ſuivant pour guide le eau de la vérité, conſacrent leurs travaux au

MONSIEUR,

Votre affectionné ami,

FEDERIC *, P. R. de Pruſſe.

LETTRE II.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, A Paris, le 26 Auguſte.

IL faudrait être inſenſible pour n'être pas infini-ment touché de la lettre dont votre Alteſſe royale a daigné m'honorer. Mon amour propre en a

* Le Roi de Pruſſe a toujours ſigné *Féderic*, qui eſt plus doux à prononcer que *Fréderic*.

été trop flatté ; mais l'amour du genre humain qu
j'ai toujours eu dans le cœur, et qui, j'ose dire, fait
mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plu
pur quand j'ai vu qu'il y a dans le monde un pri
qui pense en homme, un prince philosophe qui ren-
dra les hommes heureux.

Souffrez que je vous dise qu'il n'y a point d'homme sur la terre qui ne doive des actions de grâce au soin que vous prenez de cultiver par la saine philosophie une ame née pour commander. Croyez qu'il n'y a eu de véritablement bons rois que ceux qui ont commencé comme vous, par struire, par connaître les hommes, par aimer vrai, par détester la persécution & la superst Il n'y a point de prince qui en pensant ainsi ne ramener l'âge d'or dans ses Etats. Pourquoi si de rois recherchent-ils cet avantage ? Vous le tez, Monseigneur ; c'est que presque tous songe plus à la royauté qu'à l'humanité : vous faites précisément le contraire. Soyez sûr que si un jour le tumulte des affaires & la méchanceté des hommes n'altèrent point un si divin caractère, vous serez adoré de vos peuples & chéri du monde entier. Les philosophes dignes de ce nom voleront dans vos Etats ; & comme les artisans célèbres viennent en foule dans le pays où leur art est plus favorisé, les hommes qui pensent viendront entourer votre trône.

L'illustre reine Christine quitta son royaume pour

ller chercher les arts; régnez, Monſeigneur, & que les arts viennent vous chercher.

Puiſſiez-vous n'être jamais dégoûté des ſciences les querelles des ſavans! Vous voyez, Monſeigneur, par les choſes que vous daignez me mander, qu'ils ſont hommes pour la plupart comme les courtiſans même. Ils ſont quelquefois auſſi avides, auſſi intrigans, auſſi faux, auſſi cruels; & toute la différence qui eſt entre les peſtes de cour & les peſtes de l'école, c'eſt que ces derniers ſont plus ridicules.

Il eſt bien triſte pour l'humanité que ceux qui ſe t les déclarateurs des commandemens céleſtes, nterprètes de la Divinité, en un mot les théolo-, ſoient quelquefois les plus dangereux de tous; s'en trouve d'auſſi pernicieux dans la ſociété bſcurs dans leurs idées; & que leur ame ſoit ée de fiel & d'orgueil à proportion qu'elle eſt de de vérités. Ils voudraient troubler la terre pour un ſophiſme, & intéreſſer tous les rois à venger par le fer & par le feu l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbarâ*.

Tout être penſant qui n'eſt pas de leur avis eſt un athée; & tout roi qui ne les favoriſe pas ſera damné. Vous ſavez, Monſeigneur, que le mieux qu'on puiſſe faire, c'eſt d'abandonner à eux-mêmes ces prétendus précepteurs & ces ennemis réels du genre humain. Leurs paroles, quand elles ſont négligées, ſe perdent en l'air comme du vent; mais ſi le poids de l'autorité s'en mêle, ce vent acquiert une force qui renverſe quelquefois le trône.

Je vois, Monſeigneur, avec la joie d'un cœu rempli d'amour pour le bien public, la diſtance immenſe que vous mettez entre les hommes qui cherchent en paix la vérité, & ceux qui veule faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent pas Je vois que les Newton, les Leibnitz, les Bayle, les Locke, ces ames ſi élevées, ſi éclairées et ſi douces, ſont ceux qui nourriſſent votre eſprit, & que vous rejetez les autres alimens prétendus que vous trouveriez empoiſonnés ou ſans ſubſtance.

Je ne ſaurais trop remercier votre Alteſſe royale de la bonté qu'elle a eue de m'envoyer le pet livre concernant M. Wolf. Je regarde ſes i métaphyſiques comme des choſes qui ſont honn à l'eſprit humain. Ce ſont des éclairs au n d'une nuit profonde ; c'eſt tout ce qu'on peut rer, je crois, de la métaphyſique. Il n'y a d'apparence que les premiers principes des cho ſoient jamais bien connus. Les ſouris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immenſe, ne ſavent ni ſi ce bâtiment eſt éternel, ni quel en eſt l'architecte, ni pourquoi cet architecte a bâti. Elles tâchent de conſerver leur vie, de peupler leurs trous, & de fuir les animaux deſtructeurs qui les pourſuivent. Nous ſommes les ſouris ; & le divin architecte qui a bâti cet univers n'a pas encore, que je ſache, dit ſon ſecret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juſte, c'eſt M. Wolf. On peut le combattre, mais il faut l'eſtimer : ſa philoſophie eſt bien loin d'être pernicieuſe ; y

-t-il rien de plus beau & de plus vrai que de dire, comme il fait, que les hommes doivent être juſtes, quand même ils auraient le malheur d'être athées ?

La protection qu'il ſemble que vous donnez, Monſeigneur, à ce ſavant homme, eſt une preuve de la juſteſſe de votre eſprit & de l'humanité de vos ſentimens.

Vous avez la bonté, Monſeigneur, de me promettre de m'envoyer le *Traité de Dieu, de l'ame & du monde.* Quel préſent, Monſeigneur, & quel commerce ! L'héritier d'une monarchie daigne du ein de ſon palais envoyer des inſtructions à un ſoli- e ! Daignez me faire ce préſent, Monſeigneur ; 1 amour extrême pour le vrai eſt la ſeule choſe m'en rende digne. La plupart des princes nent d'entendre la vérité, & ce ſera vous qui ſeignerez.

A l'égard des vers dont vous me parlez, vous penſez ſur cet art auſſi ſenſément que ſur tout le reſte. Les vers qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves & touchantes ne méritent guère d'être lus : vous ſentez qu'il n'y aurait rien de plus mépriſable que de paſſer ſa vie à renfermer dans des rimes des lieux communs uſés, qui ne méritent pas le nom de penſées. S'il y a quelque choſe de plus vil, c'eſt de n'être que poëte ſatirique & de n'écrire que pour décrier les autres. Ces poëtes ſont au Parnaſſe ce que ſont dans les écoles ces docteurs qui ne ſavent que des mots, & qui cabalent contre ceux qui écrivent des choſes.

Si la Henriade a pu ne pas déplaire à V. A. R: j'en dois rendre grâce à cet amour du vrai, à cette horreur que mon poëme inſpire pour les factieux, pour les perſécuteurs, pour les ſuperſtitieux, pour les tyrans & pour les rebelles. C'eſt l'ouvrage d'un honnête homme; il devait trouver grâce devant un prince philoſophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres ouvrages: je vous obéirai, Monſeigneur; vous ſerez mon juge, & vous me tiendrez lieu du public. Je vous ſoumettrai ce que j'ai haſardé en philoſophie: vos lumières ſeront ma récompenſe: c'eſt un prix que peu de ſouverains peuvent donner. Je ſuis ſûr de votre ſecret; votre vertu doit égaler vos connaiſſances.

Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à V. A. R. On va à Rome pour voir des égliſes, des tableaux, des ruines & des bas-reliefs. Un prince tel que vous mérite bien mieux un voyage; c'eſt une rareté plus merveilleuſe. Mais l'amitié, qui me retient dans la retraite où je ſuis, ne me permet pas d'en ſortir. Vous penſez ſans doute comme Julien, ce grand homme ſi calomnié, qui diſait que les amis doivent toujours être préférés aux rois.

Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie, ſoyez ſûr, Monſeigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous, c'eſt-à-dire, pour le bonheur de tout un peuple. Mon cœur ſera au rang de vos ſujets; votre gloire me ſera toujours

hère. Je ſouhaiterai que vous reſſembliez toujours à vous-même, & que les autres rois vous reſſemblent.

Je ſuis avec un profond reſpect,

De votre Alteſſe royale,

Le très-humble, etc.

LETTRE III.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, Ce 9 de Septembre, 1736.

C'EST une épreuve bien difficile pour un écolier en philoſophie que de recevoir des louanges d'un homme de votre mérite. L'amour propre & la préſomption, ces cruels tyrans de l'ame, qui en la flattant l'empoiſonnent, ſe croyant autoriſés par un philoſophe, & recevant des armes de vos mains, voudront uſurper un empire ſur ma raiſon que je leur ai toujours diſputé : mille fois heureux, ſi en les vainquant, & mettant la philoſophie en pratique, je puis répondre un jour à l'idée, peut-être trop avantageuſe, que vous avez de moi. Vous faites, Monſieur, dans votre lettre le portrait d'un Prince accompli, auquel je ne me reconnais point ; c'eſt

une leçon habillée de la manière la plus ingénieuse & la plus obligeante du monde ; c'eſt enfin un tour artificieux pour faire parvenir la timide vérité juſqu'aux oreilles d'un Prince. Je me propoſerai ce portrait pour modèle, & je ferai tous mes efforts pour me rendre digne diſciple d'un maître qui fait ſi divinement enſeigner. Je me ſens déjà infiniment redevable à vos ouvrages ; c'eſt une ſource où l'on peut puiſer des ſentimens & des connoiſſances dignes des grands hommes. Ma vanité ne va pas juſqu'à m'arroger ce titre ; mais il m'eſt permis d'avoir l'ambition de la mériter un jour ; ce ſera à vous, Monſieur, que j'aurai cette obligation,

Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,
Je vous la dois, Seigneur, il faut que je l'avoue.

Je ne puis m'empêcher d'admirer ce généreux caractère, cet amour du genre humain, qui devroit vous mériter les ſuffrages de tous les peuples : j'oſe même avancer qu'ils vous doivent autant & plus que les Grecs à Solon & à Lycurgue, ces ſages légiſlateurs dont les lois firent fleurir leur patrie, & furent le fondement d'une grandeur à laquelle ſans eux la Grèce n'auroit oſé prétendre. Les auteurs ſont en un certain ſens des hommes publics ; leurs écrits ſe répandent dans toutes les parties du monde, & connus de tout l'univers, manifeſtent aux lecteurs les idées dont ils ſont empreints. Vous publiez vos ſentimens : leur beauté, les charmes de la diction & de l'éloquence, en un mot tout ce que

le feu des penſées & la force de l'élocution peuvent produire d'achevé, frappe vos lecteurs ; ils en ſont touchés, & bientôt par votre heureuſe impulſion tout un monde reſpire cet amour du genre humain. Vous formez de bons citoyens, des amis fidelles, & des ſujets qui abhorrant la rebellion, ſont zélés pour le bien public. Que ne vous doit-on pas ! Si l'Europe entière ne reconnoît point une vérité qui n'en eſt pas moins vraie, & n'a pas pour vous toute la reconnoiſſance que vous méritez, aſſurez-vous du moins de la mienne ; regardez mes actions déſormais comme le fruit de vos leçons : je les ai reçues, mon cœur en a été ému, & je me ſuis fait une loi inviolable de les ſuivre toute ma vie.

Je vois, Monſieur, avec admiration, que vos connoiſſances ne ſe bornent pas aux ſeules ſciences ; vous avez approfondi les replis les plus cachés du cœur humain, & c'eſt-là que vous avez puiſé le conſeil ſalutaire que vous me donnez en m'avertiſſant de me défier de moi-même ; je vous en remercie, Monſieur, & je voudrois pouvoir me le répéter ſans ceſſe. C'eſt un déplorable effet de la fragilité humaine, que les hommes ne ſe reſſemblent pas tous les jours : ſouvent leurs réſolutions ſe détruiſent avec la même promptitude qu'ils les ont priſes. Les Eſpagnols diſent très-judicieuſement, tel homme a été brave ; ne pourroit-on pas dire de même, que les grands hommes ne le ſont pas toujours ni en tout ?

Si je déſire quelque choſe avec ardeur, ce ſeroit

d'avoir des gens ſavans & habiles autour de moi. Je ne crois pas que ce ſoient des ſoins perdus que ceux que l'on emploie à les attirer. C'eſt un hommage qui eſt dû à leur mérite, & c'eſt un aveu du beſoin que l'on a d'être éclairé par leurs lumières. Je ne puis revenir de mon étonnement, quand je penſe qu'une nation cultivée par les beaux arts, ſecondée par le génie, qu'une nation depuis long-temps en poſſeſſion du bon goût, ne reconnoît point le tréſor qu'elle renferme dans ſon ſein. Quoi ! ce même Voltaire à qui nos mains érigent des autels & des ſtatues, eſt négligé de ſa patrie & vit en ſolitaire dans le fond de la Champagne ! C'eſt un paradoxe, une énigme, un effet bizarre du caprice des hommes.

Non, Monſieur, les querelles des ſavans ne me dégoûteront jamais du ſavoir ; je ſaurai toujours diſtinguer ceux qui aviliſſent les ſciences des ſciences mêmes. Leurs diſputes viennent ordinairement, ou d'une ambition déméſurée & d'une avidité inſatiable de s'acquérir un nom, ou de l'envie qu'un moindre mérite porte à l'éclat brillant d'un mérite ſupérieur qui l'offuſque. Les grands hommes ſont expoſés à cette dernière ſorte de perſécution : les arbres dont les ſommets s'élèvent juſqu'aux nues, ſont plus en butte à l'impétuoſité des vents & aux injures du temps, que les arbriſſeaux débiles qui croiſſent ſous leur ombrage. C'eſt ce qui du fond des enfers ſuſcita les calomnies répandues contre Deſcartes & contre Bayle. C'eſt votre ſupériorité

& celle de Mr Wolf qui révolte les ignorans, & qui fait crier ceux dont la préſomption ridicule voudroit perdre tout homme dont l'eſprit, les connoiſſances & les lumières effacent les ſiennes. Suppoſons pour un moment que de grands hommes s'oublient juſqu'à s'animer les uns contre les autres, doit-on pour cela leur retrancher le titre de grands, & les priver de l'eſtime que pluſieurs éminentes qualités leur ont meritée? Le public d'ordinaire ne fait point grâce; il condamne les moindres fautes, ſon jugement ne s'attache qu'au préſent, il compte le paſſé pour rien; mais ce n'eſt pas le public que l'on doit imiter. Je cherche des hommes ſavans, d'honnêtes gens, mais non des hommes parfaits. Quand la nature a-t-elle formé un modèle de vertu qui ſoit exempt de tout blâme? Je me trouverois heureux, ſi l'on vouloit avoir la même indulgence pour mes défauts que j'ai pour ceux des autres. Etourdi par la querelle de ces frelons du Parnaſſe, je les renvoie à la préface d'Alzire, où vous leur faites, Monſieur, une leçon qu'ils ne devroient jamais perdre de vue, & à laquelle on ne peut rien ajouter.

A l'égard des théologiens, il paroît qu'ils ſe reſſemblent tous en général, de quelque religion, ou de quelque nation qu'ils ſoient: leur deſſein eſt toujours de s'arroger une autorité deſpotique ſur les conſciences; cela ſuffit pour les rendre perſécuteurs zélés de tous ceux dont la noble hardieſſe oſe dévoiler la vérité. Leurs mains ſont toujours ar-

 mées

mées du foudre de l'anathème, pour écraser ce fantôme imaginaire d'irréligion qu'ils combattent sans cesse. Cependant, à les entendre, ils vous prêchent l'humilité, vertu qu'ils n'ont jamais pratiquée, & se disent ministres d'un Dieu de paix, qu'ils servent d'un cœur rempli de haine & d'ambition. Leur conduite, si peu conforme à leur morale, feroit à mon avis seule capable de décréditer leur doctrine. Le caractère de la vérité est tout différent; elle n'a pas besoin d'armes pour se défendre, ni de violence pour engager les hommes à la croire; elle n'a qu'à paroître, & dès que sa vive lumière a dissipé les nuages qui la cachoient, son triomphe est assuré. Voilà, ce me semble, quelques traits qui désignent assez bien les ecclésiastiques, & qui, s'ils les voyoient, ne les porteroient pas à nous choisir pour leurs panégyristes. Je leur connois cependant assez de défauts pour qu'en conscience on soit obligé de leur rendre la justice qui leur est dûe. Despréaux, dans sa satyre contre le sexe, a l'équité d'excepter trois femmes de Paris dont la vertu reconnue les mettoit à l'abri de ses traits. Je puis vous citer à son exemple deux prélats dans les Etats du Roi qui aiment la vérité, qui sont philosophes, & dont l'intégrité & la candeur méritent qu'on ne les confonde pas dans la multitude. Je dois ce témoignage à la vertu de Mrs de Beausobre & Reinbeck, deux hommes qui méritent également le nom de célèbres. Il y a un certain vulgaire, dans la même

profeffion, qui ne vaut certainement pas affez pour que l'on defcende jufques à s'inftruire des diffentions qui l'agitent. Je laiffe volontiers à ces hommes la liberté d'enfeigner & de croire ce qui peut leur procurer quelque fatisfaction, d'autant plus que mon caractère n'eft point violent. Mais ce même caractère qui me rend défenfeur de la liberté, me fait également haïr la perfécution. Je ne puis voir les bras croifés l'innocence opprimée; il y auroit de la timidité & de la lâcheté à le fouffrir. Je n'aurois jamais embraffé avec tant de chaleur la caufe de Mr Wolf, fi je n'avois vu des hommes qui fe difent raifonnables, fe répandre en fiel & en amertume contre un philofophe qui ofe penfer librement; fi je n'avois pas vu que ces hommes portant leur fureur aveugle jufqu'à haïr, fans favoir donner d'autres raifons de leur haine que la diverfité de leurs fentimens: tandis qu'ils exaltent la mémoire d'un fcélérat, d'un perfide, d'un hypocrite, qui n'a d'autre avantage que d'avoir penfé comme eux.

Je fuis charmé, Monfieur, de voir le glorieux témoignage que vous donnez aux quatre plus grands philofophes que l'Europe ait produits. Leurs ouvrages font des tréfors de vérités & d'erreurs; la diverfité de leurs fentimens nous fait connoître combien l'imagination eft fujette à s'égarer, & les bornes étroites qui limitent notre entendement. Si Newton, fi Leibnitz, fi Locke, ces génies fupérieurs, ces hommes accoutumés à penfer pendant toute

leur vie, n'ont pu ſecouer entièrement le joug des opinions, pour parvenir à des connoiſſances certaines, à quoi peut s'attendre un nouvel écolier en philoſophie ? Mr Wolf ſera fort flatté de l'approbation dont vous honorez ſa métaphyſique ; el la mérite en effet ; c'eſt un des ouvrages les plus achevés qui ſe ſoient faits dans ce genre, & il y a plaiſir à le ſoumettre aux yeux d'un juge auquel les beaux endroits & les foibles n'échappent po Je ſuis fâché de ne pouvoir accompagner cette tre de la traduction de la métaphyſique que je vous ai promiſe. Vous ſavez, Monſieur, que ces ſortes d'ouvrages ne ſe font que lentement : je fais copier cependant ce qui en eſt achevé, & j'eſpère de le joindre à la première de mes lettres que vous recevrez. J'accompagne celle-ci de la logique de Mr Wolf, traduite par le Sr des Champs, jeune homme né avec aſſez de talens ; il a eu l'avantage d'être diſciple de l'auteur, ce qui lui a procuré beaucoup de facilité dans ſa traduction : il me paroît qu'il y a aſſez heureuſement réuſſi ; je ſouhaiterois ſeulement pour l'amour de lui qu'il eût corrigé & abrégé l'épitre dédicatoire, dans laquelle il me prodigue de l'encens à pleines mains, & qui auroit trouvé infiniment mieux ſa place dans un prologue d'opéra au ſiècle de Louis XIV.

Ce n'eſt pas en faveur de la ſeule Henriade, unique poëme épique qu'ayent les François, que je me déclare, mais en faveur de tous vos ouvrages ; ils ſont généralement marqués au coin de l'immor-

talité. C'eſt l'effet d'un génie univerſel & d'un eſprit bien rare que de ſe ſoutenir dans une élévation égale dans tant d'ouvrages différens. Il n'y avoit que vous, Monſieur, permettez-moi de vous le dire, qui ſuſſiez capable de réunir la profondeur d'un philoſophe, les talens d'un hiſtorien & l'imagination brillante d'un poëte dans la même perſonne. Vous me faites un plaiſir bien ſenſible en me promettant de m'envoyer tous vos ouvrages; je ne les mérite que par le cas infini que j'en fais. Les empereurs & les monarques peuvent donner des tréſors, même des royaumes, & tout ce qui peut flatter l'orgueil, l'avarice & la cupidité des hommes; ce ſont des choſes qui reſtent hors d'eux, & qui bien loin de les rendre plus éclairés & plus vertueux, ne ſervent ordinairement qu'à les corrompre. Le préſent que vous me promettez, Monſieur, eſt d'un tout autre uſage; par ſa lecture on corrige les mœurs & on orne l'eſprit. Bien loin d'avoir la folle préſomption de m'ériger en juge de vos ouvrages, je me contente de les admirer : le but que je me propoſe dans mes lectures, eſt de m'inſtruire. Comme les abeilles je tire le miel des fleurs, & je laiſſe aux araignées le ſoin d'en ſucer le venin. Ce n'eſt pas par ma foible voix que votre renommée, déjà ſi bien établie, peut s'accroître; mais du moins ſera-t-on obligé d'avouer que les deſcendans des anciens Goths & des Vandales, que les habitans des forêts de l'Allemagne, ſavent rendre juſtice au mérite éclatant, à la vertu & aux talens des grands hommes

de toutes nations. Je ſais, Monſieur, à quels chagrins je vous expoſerois ſi j'uſois d'indiſcrétion à l'égard de vos ouvrages : repoſez-vous, je vous prie, ſur mes engagemens, ma foi eſt inviolable.

Je reſpecte trop les liens de l'amitié pour vouloir vous arracher d'entre les bras d'Emilie ; il faudroit avoir le cœur dur & inſenſible pour prétendre de vous un pareil ſacrifice : & d'ailleurs il ne faudrait jamais avoir connu par expérience la douceur qu'il y a d'être auprès des perſonnes que l'on aime, pour ne pas ſentir la peine que vous cauſeroit une pareille ſéparation. Je n'exigerai de vous que de rendre mes hommages à ce prodige étonnant d'eſprit & de connoiſſances. Que de pareilles femmes ſont rares ! Soyez perſuadé, Monſieur, que je connois tout le prix de votre eſtime, mais que je me reſſouviens auſſi en même temps d'une leçon de la Henriade : un nom trop fameux eſt un poids bien peſant : peu de perſonnes le ſoutiennent, & la plupart accablés ſuccombent ſous le faix. Il n'eſt point de bonheur que je ne vous ſouhaite & aucun dont vous ne ſoyez digne. Cirey ſera déſormais pour moi Delphes, & votre correſpondance, que je vous prie de continuer, mes oracles. Je ſuis avec une eſtime ſingulière,

Monsieur,

Votre très-affectionné ami.

LETTRE IV.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, Novembre, 1736.

J'AI verſé des larmes de joie en liſant la lettre du Septembre dont V. A R. a bien voulu m'honorer ; reconnais un prince qui certainement ſera l'amour du genre humain. Je ſuis étonné de toute maniè-re ; vous parlez comme Trajan, vous écrivez comme Pline, & vous parlez français comme nos meilleurs écrivains. Quelle différence entre les hommes ! Louis XIV était un grand roi, je reſpecte ſa mémoire ; mais il ne parlait pas auſſi humainement que vous, Monſeigneur, & ne s'exprimait pas de même. J'ai vu de ſes lettres : il ne ſavait pas l'orthographe de ſa langue. Berlin ſera ſous vos auſpices l'Athènes de l'Allemagne, & pourra l'être de l'Europe. Je ſuis ici dans une ville, où deux ſimples particuliers, M. Boërhaave d'un côté, & M. s'Graveſende de l'autre, attirent quatre ou cinq cents étrangers : un prince tel que vous en attirera bien davantage ; & je vous avoue que je me tiendrais bien malheureux, ſi je mourais avant d'avoir vu l'exemple des princes & la merveille de l'Allemagne.

Je ne veux point vous flatter, Monſeigneur, ce ſerait un crime ; ce ſerait jeter un ſouffle empoiſonné

ſur une fleur ; j'en ſuis incapable : c'eſt mon cœur pénétré qui parle à V. A. R.

J'ai lu la logique de M. Wolf que vous avez daigné m'envoyer ; j'oſe dire qu'il eſt impoſſible qu'un homme qui a les idées ſi nettes, ſi bien ordonnées, faſſe jamais rien de mauvais. Je ne m'étonne plus qu'un tel prince aime un tel philoſophe. Ils étaient faits l'un pour l'autre. . A. R. qui lit ſes ouvrages peut-elle me demander les miens ? Le poſſeſſeur d'une mine de diamans me deman des grains de verre : j'obéirai, puiſque c'eſt vo qui ordonnez.

J'ai trouvé en arrivant à Amſterdam qu'on avait commencé une édition de mes faibles ouvrages. J'aurai l'honneur de vous envoyer le premier exemplaire. En attendant, j'aurai la hardieſſe d'envoyer à V. A. R. un manuſcrit que je n'oſerais jamais montrer qu'à un eſprit auſſi dégagé des préjugés, auſſi philoſophe, auſſi indulgent que vous l'êtes, & à un prince qui mérite parmi tant d'hommages, celui d'une confiance ſans bornes. Il faudra un peu de temps pour le revoir & le tranſcrire, & je le ferai partir par la voie que vous m'indiquerez. Je dirai alors :

Parve, ſed invideo, ſine me, liber, ibis ad illum.

Des occupations indiſpenſables & des circonſtances dont je ne ſuis pas le maître, m'empêchent d'aller moi-même porter à vos pieds ces hommages que je vous dois. Un temps viendra peut-être où je ſerai plus heureux.

Il paraît que V. A. R. aime tous les genres de littérature. Un grand prince a ſoin de tous les ordres de l'Etat ; un grand génie aime toutes les ſortes d'étude. Je n'ai pu dans ma petite ſphère que ſaluer de loin les limites de chaque ſcience ; un peu de métaphyſique, quelques vers ont partagé mon temps : faible dans tous ces genres, je vous offre au moins ce que j'ai.

Si vous voulez, Monſeigneur, vous amuſer de quelques vers en attendant de la philoſophie, *carmina, poſſumus donare*. J'apprends que le ſieur Thiriot a l'honneur de faire quelques commiſſions pour V. A. R. à Paris. J'eſpère, Monſeigneur, que vous en ſerez très-content. Si vous aviez quelques ordres à donner pour Amſterdam, je ſerais bien flatté d'être votre Thiriot de Hollande. Heureux qui peut vous ſervir, plus heureux qui peut approcher de vous !

Si je ne m'intéreſſais pas au bonheur des hommes, je ſerais fâché de vous voir deſtiné à être roi. Je vous voudrais particulier ; je voudrais que mon ame pût approcher en liberté de la vôtre ; mais il faut que mon goût céde au bien public.

Souffrez, Monſeigneur, qu'en vous je reſpecte encore plus l'homme que le prince ; ſouffrez que de toutes vos grandeurs, celle de votre ame ait mes premiers hommages ; ſouffrez que je vous diſe encore combien vous me donnez d'admiration & d'eſpérance.

Je ſuis, &c.

LETTRE V.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Remusberg, ce 7 de Novembre, 1736.

JE suis infiniment sensible à l'honneur que vous me faites, de placer mon nom à la tête du bel ouvrage que vous venez de m'envoyer. La matière qu'il renferme & la façon dont vous la tournez m'est si avantageuse, que je suis obligé d'avouer, que l'on ne peut mieux confier le soin de sa renommée qu'entre vos mains. Les devoirs d'un roi sage & éclairé, le code du pape & des sept cardinaux, & l'histoire de la pédante érudition du roi Jacques d'Angleterre, sont certes des traits de maitre. Sans que je m'étende à faire l'anatomie du reste de cet ouvrage, qui est une des pièces les plus achevées que j'aie vues de ma vie, je vous en fais mes remercîmens sincères, me trouvant heureux de l'avoir occasionné.

Je souhaiterais, Monsieur, de pouvoir vous témoigner ma reconnaissance, par une épitre en vers qui fût digne de vous être adressée.* Mais comme les étoiles se cachent en la présence du soleil, dont la brillante lumière efface & ternit leur faible lueur ; ainsi je sais imposer silence à ma verve novice & désavouée des Muses, quand il s'agit de vous écrire. Je sais que vos ouvrages n'ont aucun prix ; ils

portent en eux leur récompenſe, qui eſt l'immortalité. J'eſpère cependant que vous voudrez accepter, comme une marque de mon ſouvenir, le buſte de Socrate*, que je vous envoie en faveur de ce qu'il fut le plus grand homme de la Grèce, & le maître qui forma Alcibiade. Feſant abſtraction de ce que la calomnie le noircit, je pourrais le mettre en parallèle avec vous ; mais craignant de bleſſer votre modeſtie, ſi je vous diſais ſur ce ſujet le tiers de ce que je penſe, je me contenterai de le dire à toute la terre, qui me ſervira d'organe pour faire parvenir juſqu'à vous les ſentimens d'eſtime & d'admiration avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE VI.

DU PRINCE ROYAL.

A Remuſberg, le 13 de Novembre, 1736.

VOLTAIRE, ce n'eſt point le rang & la puiſſance,
Ni les vains préjugés d'une illuſtre naiſſance,
Qui peuvent procurer la ſolide grandeur :
Du vulgaire ignorant telle eſt ſouvent l'erreur ;
Mais un homme éclairé tient en main la balance ;
Lui ſeul ſait diſtinguer le vrai de l'apparence :

* Ce buſte formait une pomme de canne, en or.

Il n'eſt point ébloui par un trompeur éclat ;
Sous des titres pompeux il découvre le fat ;
Et d'illuſtres aïeux ne compte point la ſuite
Si vous n'héritez d'eux leur vertu, leur mérite.

Il eſt d'autres moyens de ſe rendre fameux,
Qui dépendent de nous & ſont plus glorieux :
Chacun a des talens dont il doit faire uſage,
Selon que le deſtin en régla le partage.
L'eſprit de l'homme eſt tel qu'un diamant précieux
Qui ſans être taillé ne brille point aux yeux.
Quiconque a trouvé l'art d'anoblir ſon génie,
Mérite notre hommage en dépit de l'envie.
Rome nous vante encor les ſons de Corelli ;
Le Français prévenu fredonne avec Lulli ;
L'Enéide immortelle, en beautés ſi fertile,
Tranſmet juſqu'à nos jours l'heureux nom de Virgile,
Carrache, le Titien, Rubens, Bonnarotti,
Nous ſont auſſi connus que l'eſt Algarotti,
Lui dont l'art du compas & le calcul excède
Le ſavoir tant vanté du célèbre Archimède.
On reſpecte en tous lieux le profond Caſſini ;
La façade du Louvre exalte Bernini ;
Aux mânes de Newton tout Londre encore encenſe ;
Henri, le grand Colbert ſont chéris dans la France ;
Et votre nom fameux par de ſavans exploits,
Doit être mis au rang des héros & des rois.

Monſieur, vous ſavez, ſans doute, que le caractère dominant de notre nation n'eſt pas cette aimable vivacité des Français. On nous attribue

en revanche le bon ſens, la candeur, & la véracité de nos diſcours. Ce qui ſuffit pour vous faire ſentir, qu'un rimeur du fond de la Germanie n'eſt pas propre à produire des impromptus ; la pièce que je vous envoie n'a pas non plus ce mérite.

J'ai été long-temps en ſuſpens ſi je devais vous oyer mes vers ou non, à vous l'Apollon du Par- e français, à vous, devant qui les Corneille & Racine ne ſauraient ſe ſoutenir. Deux motifs ont pourtant déterminé : celui qui eût ſure- t diſſuadé tout autre, c'eſt, Monſieur, que êtes vous-même poëte, & que par conſéquent vous devez connaître ce déſir inſurmontable, cette fureur que l'on a de produire ſes premiers ouvrages : l'autre, & qui m'a le plus fortifié dans mon deſſein, eſt le plaiſir que j'ai de vous faire connaître mes ſentimens à la faveur des vers, ce qui n'aurait pas eu la même grâce en proſe.

Le plus grand mérite de ma pièce eſt, ſans contredit, qu'elle eſt ornée de votre nom ; mon amour propre ne m'aveugle pas juſqu'au point de croire cette épitre exempte de défauts. Je ne la trouve pas digne même de vous être adreſſée. J'ai lu, Monſieur, vos ouvrages & ceux des plus célèbres auteurs, & je vous aſſure que je connais la différence infinie qu'il y a entre leurs vers & les miens.

Je vous abandonne ma pièce ; critiquez, condamnez, déſapprouvez-la, à condition de faire grace aux deux vers qui la finiſſent. Je m'intéreſſe vivement pour eux : la penſée en eſt ſi véri-

table, ſi évidente, ſi manifeſte, que je me vois en état d'en défendre la cauſe contre les critiques les plus rigides, malgré la haine & l'envie, & en dépit de la calomnie.

Je ſuis, &c.

LETTRE VII.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Remuſberg, ce 3 de Décembre, 1736.

J'AI été agréablement ſurpris en recevant aujourd'hui votre lettre avec les pièces dont vous l'avez bien voulu accompagner; rien au monde n'auroit pu me faire plus de plaiſir, n'y ayant point d'ouvrage dont je ſois plus avide que des vôtres. Je voudrois ſeulement que la ſouveraineté que vous me donnez en qualité d'être penſant, me mît en état de vous donner des marques réelles de l'eſtime que j'ai pour vous & qu'on ne ſauroit vous refuſer. J'ai lu la diſſertation ſur l'Ame, que vous adreſſez au P. Tournemine. Si mon ſuffrage pouvoit vous être de quelque prix, vous pouvez vous en aſſurer. Quand on ne voudra croire que ce que l'on peut comprendre & que ce qui eſt croyable, il eſt certain que la raiſon ſera toujours de votre côté. Les

premières cauſes nous ſeront toujours inconnues : nous qui ne pouvons comprendre d'où vient que deux pierres frappées l'une contre l'autre donnent du feu, comment pouvons-nous avancer que Dieu ne ſauroit unir la penſée à la matière ? Mais ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je ſuis matière & que je penſe. Cet argument me prouve la vérité de votre propoſition. Je ne connois le P. Tournemine que par la façon indigne dont il a attaqué Mr Beauſobre ſur ſon hiſtoire du Manichéiſme : il ſubſtitue des invectives aux raiſons ; foible & groſſière reſſource, qui prouve bien qu'il n'avoit rien de mieux à dire. Quant à mon ame, je vous aſſure qu'elle eſt bien la très humble ſervante de la vôtre ; elle ſouhaiteroit fort qu'un peu dégagée de la matière, elle pût aller s'inſtruire à Cirey,

A cet endroit fameux, où mon ame révère
Le ſavoir d'Emilie, & l'eſprit de Voltaire :
Oui, c'eſt là que le Ciel prodiguant ſes faveurs,
Vous a comblés de dons, plus chers que les grandeurs;
Il m'a donné du rang le frivole avantage,
A vous tous les talens : gardez votre partage.

Ce n'eſt pas à vous, Monſieur, que je dirai ce que je penſe au ſujet des pièces que vous venez de m'envoyer ; il faut avoir perdu le ſens commun pour ne les pas admirer. L'ode a de grandes beautés, & ne contient que des vérités très-évidentes. L'épître à Emilie eſt un abrégé merveilleux du ſyſtème de Mr Newton ; & pour le Mondain,

aimable pièce qui ne reſpire que la joie, c'eſt, ſi j'oſe m'expliquer ainſi, un vrai cours de morale; car une volupté pure eſt ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde: je veux dire cette volupté dont parle Montaigne, & qui ne donne point dans la ſale débauche.

J'attends la philoſophie de Newton avec grande impatience; je vous en aurai une obligation infinie, & je vois bien que je n'aurai jamais d'autre précepteur que Mr de Voltaire. Vous m'inſtruiſez en vers, vous m'inſtruirez en proſe: il faudroit un cœur bien revêche pour être indocile à vos leçons. J'attends encore la Pucelle; j'eſpère qu'elle ne ſera pas plus auſtère que tant d'autres héroïnes qui ſe ſont laiſſé vaincre par les prières & la perſévérance de leurs amans. J'ai reçu deux paquets de votre part; celui-ci, Monſieur, eſt le troiſième; j'ai répondu aux deux: je vous ai enſuite adreſſé des vers, & voici ma quatrième lettre, à laquelle j'attends la réponſe. La raiſon en eſt que les poſtes vont lentement en Allemagne & que mes lettres font un grand détour, paſſant par Paris pour aller en Champagne. Si vous pouvez trouver quelque voie plus courte, je vous prie de m'en avertir; je ſerai charmé de m'en ſervir. La nonchalance du copiſte eſt cauſe que je ne puis vous envoyer la philoſophie de Wolf; elle ſera indubitablement achevée dans peu. Vous êtes trop au deſſus des louanges pour que je vous en donne; mais vous êtes en même temps trop ami de la vérité pour vous

offenſer de l'entendre. Souffrez donc, Monſieur, que je vous réitère les aſſurances de tout le cas que je fais de vous. Je me bornerai à dire que je vous connois ; puiſſe toute la terre vous connoître de même ! puiſſent mes yeux un jour voir celui dont l'eſprit fait le charme de ma vie ! Je ſuis avec une véritable conſidération,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné ami.

LETTRE VIII.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Berlin, Décembre, 1736.

JE vous avoue que j'ai reſſenti une ſecrète joie de vous ſavoir en Hollande, me voyant par là plus à portée de recevoir de vos nouvelles, quoique je craigne, de la façon dont vous me marquez que vous y êtes, que quelque fâcheuſe raiſon ne vous ait obligé de quitter la France & de prendre l'incognito. Soyez ſûr, Monſieur, que ce ſecret ne tranſpirera pas par mon indiſcrétion. La France & l'Angleterre ſont les deux ſeuls Etats où les arts ſoient en conſidération ; c'eſt chez eux que les autres nations doivent s'inſtruire : ceux qui ne

peuvent

peuvent pas s'y tranſporter en perſonne, peuvent du moins dans les écrits de leurs auteurs célèbres puiſer des connoiſſances & des lumières; leurs langues méritent bien par conſéquent que les étrangers les étudient, principalement la françoiſe, qui ſelon moi pour l'élégance, la fineſſe des tours, & l'énergie a une grâce particulière : ce ſont les motifs puiſſans qui m'ont engagé à m'y appliquer. Je me ſens richement récompenſé de mes peines, par l'approbation que vous m'accordez avec tant d'indulgence. Louis XIV étoit un prince grand par une infinité d'endroits; un ſolécíſme, une faute d'orthographe ne pouvoit ternir en rien l'éclat de ſa réputation établie par tant d'actions qui l'ont immortaliſé; il lui convenoit en tout ſens de dire *Cæſar eſt ſuper grammaticam*; mais il y a des cas particuliers qui ne ſont pas généralement applicables; celui-ci eſt de ce nombre, & ce qui étoit un défaut imperceptible en Louis XIV, deviendroit une négligence condamnable en tout autre. Je ne ſuis grand par rien, il n'y a que mon application qui puiſſe peut-être un jour me rendre utile à ma patrie, & c'eſt là toute la gloire que j'ambitionne. Les arts & les ſciences ont toujours été les enfans de l'abondance : les pays où ils ont fleuri, ont eu un avantage inconteſtable ſur ceux que la barbarie nourriſſoit dans l'obſcurité, outre que les ſciences contribuent beaucoup à la félicité des hommes. Je me trouverois fort heureux de pouvoir les attirer

dans nos climats reculés, où jusqu'à présent elles n'ont que foiblement pénétré. Semblable à ces connoisseurs de tableaux qui savent en juger, qui connoissent les grands maîtres, mais qui ne s'entendent pas même à broyer les couleurs ; je suis frappé par ce qui est beau, je l'estime, mais je n'en suis pas moins ignorant. Je crains sérieusement, Monsieur, que vous ne preniez une idée trop avantageuse de moi ; un poëte ose s'abandonner au feu de son imagination, & il pourroit fort bien arriver que vous vous forgeassiez un fantôme auquel vous attribueriez mille qualités, mais qui ne devroit son existence qu'à la fécondité de votre heureuse imagination. Vous aurez lu sans doute le poëme d'Alaric de Mlle de Scudéri ; il commence, si je me ne trompe, par ce vers :

Je chante les vainqueurs des vainqueurs de la terre.

Voilà certainement tout ce qu'on peut dire ; mais malheureusement le poëte en reste-là, & la superbe idée que l'on s'étoit formée du héros diminue à chaque page. Je crains beaucoup d'être dans le même cas, & je vous avoue, Monsieur, que j'aime infiniment mieux ces rivières qui coulant doucement près de leurs sources, s'accroissent dans leurs cours, & roulent parvenues à leur embouchure des flots semblables à ceux des mers.

Je m'acquitte enfin de ma promesse & je vous envoie par cette occasion la moitié de la métaphysique de Wolf : l'autre moitié suivra dans peu.

Un de mes amis que j'aime & que j'eſtime, s'eſt chargé de cette traduction par amitié pour moi. La traduction en eſt très-exacte & très-fidelle : il en auroit châtié le ſtyle, ſi des affaires indiſpenſables ne l'avoient arraché de chez moi. J'ai pris ſoin de marquer les endroits principaux. Je me flatte que cet ouvrage aura votre approbation ; vous avez l'eſprit trop juſte pour ne pas le goûter. La propoſition de l'être ſimple qui eſt une eſpèce d'atome ou de monade dont parle Leibnitz, vous paroîtra peut-être un peu obſcure ; pour la bien comprendre, il faut faire attention aux définitions que l'auteur fait auparavant de l'eſpace, de l'étendue, des limites & de la figure. Le grand ordre de cet ouvrage & la connexion intime qui lie toutes les propoſitions les unes avec les autres eſt, à mon avis, ce qu'il y a de plus admirable dans ce livre. La façon de raiſonner de l'auteur eſt applicable à toutes ſortes de ſujets. Elle peut être d'un grand uſage à un politique qui ſait s'en ſervir : je dirois preſque qu'elle peut être applicable à tous les cas de la vie privée.

La lecture des ouvrages de Mr Wolf, bien loin de m'offuſquer les yeux ſur ce qui eſt beau, me fournit encore des motifs plus puiſſans pour y donner mon approbation. Le mérite de vos ouvrages eſt la raiſon ſuffiſante de mon admiration, & n'y ayant que la connoiſſance de la perfection qui nous cauſe du plaiſir, il s'enſuit que vos ouvrages ayant ces perfections, doivent indubitablement me cauſer

du plaisir & de la satisfaction. J'attends un ouvrage en vers & en prose avec une égale impatience : vous augmenterez de beaucoup, Monsieur, la reconnoissance que je vous dois déjà. Vous pourriez donner vos productions à des personnes plus éclairées que je ne le suis, mais jamais à aucune qui en fît plus de cas. J'entrevois tant de modestie dans la façon dont vous parlez de vos propres ouvrages, que je crains de la choquer même en ne disant qu'une partie de la vérité. J'avoue que j'aurois une grande envie de vous voir, & de connoître, Monsieur, en votre personne ce que le siècle & la France ont produit de plus accompli. La philosophie m'apprend cependant à mettre un frein à cette envie. La considération de votre santé, qui, à ce qu'on m'assure, est délicate, vos arrangemens particuliers joints aux motifs que vous pourriez avoir d'ailleurs pour ne point porter vos pas dans ces contrées, me sont des raisons suffisantes pour ne vous point presser sur ce sujet. J'aime mes amis d'une manière désintéressée, & je préférerai en toute occasion leur intérêt à mon agrément. Suffit que vous me laissiez l'espérance de vous voir une fois dans ma vie. Votre correspondance me tiendra lieu de votre personne ; j'espère qu'elle sera plus facile à présent, vu la commodité des postes. J'envoie cette lettre-ci conformément à l'adresse que vous m'avez indiquée. Quand vous voudrez me faire réponse, je vous prie de l'adresser à Mr de Borck, Colonel d'un régiment d'infanterie au service de

S. M. le Roi de Prusse, à Wésel. Votre lettre, sous ce couvert, parviendra surement à bon port. Ce sera par lui que je vous ferai dorénavant tenir mes lettres. Je vous prie de m'avertir quand vous quitterez la Hollande pour aller en Angleterre : en ce cas vous pouvez remettre vos lettres à notre Envoyé Borck.

Je souffre bien en voyant qu'un homme de [illegible]tre mérite est la victime de la méchanceté de ses [illegible]m-blables ; je les désavoue, & le suffrage que je [illegible]us donne, doit par mon éloignement vous tenir li[illegible] de celui de la postérité. Triste & frivole consolatio[illegible]ui a pourtant été celle de tant de grands homme[illegible]ui avant vous ont souffert de la haine que les [illegible]as-ses & envieuses portent au génies supérieurs. [illegible]es gens peu éclairés se laissent éblouir par la mal[illegible]té des méchans, semblables à ces chiens de meu[illegible]ui suivent en tout le premier chien de tête, qui a[illegible]nt quand ils l'entendent aboyer, & qui prennent [illegible]e-ment le change avec lui. Quiconque est écla[illegible]ar la vérité se dégage des préjugés ; il découvre l[illegible]u-de, il la déteste, il dévoile la calomnie, il l'a[illegible]e. Soyez sûr, Monsieur, que ces considération[illegible]nt que je vous rendrai toujours justice ; je vous [illegible]ai toujours semblable à vous-même, je m'intér[illegible]ai toujours vivement à ce qui vous regarde ; & la Hollande, pays qui ne m'a jamais plu, deviendra pour moi une terre sacrée, puisqu'elle vous contient. Mes vœux vous suivront partout, & la parfaite estime que j'ai pour vous étant fondée sur votre mérite,

ne cessera que quand il plaira au créateur de mettre fin à mon existence : ce sont les sentimens avec lesquels je suis,

Votre très-parfaitement affectionné ami.

J'ai fait remettre trois lettres avec un paquet pour vous à Thiriot. Je vous prie de les retirer de ses mains.

LETTRE IX.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, A Leyde, Janvier, 1737.

Si j'étais malheureux je serais bientôt consolé : on m'apprend que V. A. R. a daigné m'envoyer son portrait ; c'est ce qui pouvait jamais m'arriver de plus flatteur après l'honneur de jouir de votre présence. Mais le peintre aura-t-il pu exprimer dans vos traits ceux de cette belle ame à laquelle j'ai consacré mes hommages ? J'ai appris que M. Chambrier avait retiré le portrait à la poste ; mais sur le champ madame la marquise du Châtelet, Emilie, lui a écrit que ce trésor était destiné pour Cirey. Elle le revendique, Monseigneur ; elle partage mon admiration pour votre Altesse royale ; elle ne souffrira pas qu'on

lui enlève ce dépôt précieux ; il fera le principal ornement de la maifon charmante qu'elle a bâtie dans fon défert. On y lira cette petite infcription : *Vultus Augufti, mens Trajani.*

Apparemment, Monfeigneur, que le bruit du préfent dont vous m'avez honoré a fait croire que j'étais en Pruffe. Toutes les gazettes le difent : il eft douloureux pour moi qu'en devinant fi bien mon goût, elles aient fi mal deviné mes marches. Vous ne doutez pas, Monfeigneur, de l'envie extrême que j'ai d'aller vous admirer de plus près ; mais j'ai déjà eu l'honneur de vous mander qu'une occupation indifpenfable me retenait ici. C'eft pour être plus digne de vos bontés, Monfeigneur, que je fuis à Leyde ; c'eft pour me fortifier dans les connaiffances des chofes que vous favorifez. Vous n'aimez que les vérités, et j'en cherche ici. Je prendrai la liberté d'envoyer à votre Alteffe royale la petite provifion que j'aurai faite : vous démêlerez d'un coup d'œil les mauvais fruits d'avec les bons.

En attendant fi V. A. R. veut s'amufer par une petite fuite du Mondain, j'aurai l'honneur de l'envoyer inceffamment ; c'eft un petit effai de morale mondaine où je tâche de prouver avec quelque gaieté que le luxe, la magnificence, les arts, tout ce qui fait la fplendeur d'un Etat en fait la richeffe, & que ceux qui crient contre ce qu'on appelle *le luxe*, ne font guère que *des pauvres* de mauvaife humeur. Je crois qu'on peut enrichir un Etat en donnant beaucoup de plaifirs à fes fujets. Si c'eft une erreur,

elle me paraît j'ufqu'ici bien agréable. Mais j'attendrai le fentiment de V. A. R. pour favoir ce que je dois en penfer. Au refte, Monfeigneur, c'eft par pure humanité que je confeille les plaifirs. Le mien n'eft guère que l'étude & la folitude. Mais il y a mille façons d'être heureux. Vous méritez de l'être de toutes : ce font les vœux que je fais pour vous.

LETTRE X.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Berlin, Janvier, 1737.

NON, je ne vous ai point envoyé mon portrait; une pareille idée ne m'eft point venue dans l'efprit. Mon portrait n'eft ni affez beau, ni affez rare pour vous être envoyé. Un mal-entendu a donné lieu à cette méprife. Je vous ai envoyé une bagatelle pour marque de mon eftime : un bufte de Socrate en guife de pomme de canne, & la façon dont cette canne a été roulée reffemblant à celle dont on roule les tableaux, aura donné lieu à cette méprife. Ce bufte de toute façon était plus digne de vous être envoyé que mon portrait. C'eft l'image du plus grand philofophe de l'antiquité, d'un homme qui a fait la gloire des païens, & qui jufqu'à nos jours eft l'objet de la jaloufie & de l'envie des chré-

tiens. Socrate fut calomnié ; & quel grand homme ne l'eſt pas ? Son eſprit aimant la vérité revit en vous ; auſſi vous ſeul méritez de conſerver le buſte de ce célèbre philoſophe. J'eſpère, Monſieur, que vous voudrez bien le retirer avec quelques lettres que je vous ai écrites, & qui je crois pourront vous être envoyées en même temps. Madame la marquiſe du Châtelet me fait bien de l'honneur de paroître s'intéreſſer pour mon ſoi-diſant portrait ; elle feroit propre à me donner meilleure opinion de moi que je n'ai jamais eu, & que je ne devrois avoir. Ce feroit à moi à déſirer ſon portrait. Je vous avoue que les charmes de ſon eſprit m'ont fait oublier ſa matière : vous trouverez peut-être que c'eſt penſer trop philoſophiquement pour mon âge, mais vous pourriez vous tromper : l'éloignement de l'objet & l'impoſſibilité de le poſſéder, peuvent y avoir autant de part que la philoſophie : elle ne doit pas nous rendre inſenſibles, ni empêcher d'avoir le cœur tendre, auquel cas elle feroit plus de mal que de bien aux hommes.

Il ſemble en effet que quelque démon familier ſe ſoit abouché avec tous les gazetiers de Hollande pour leur faire écrire unanimement que vous m'êtes venu voir. J'en ai été informé par la voie publique, ce qui me fit d'abord douter de la vérité du fait. Je me dis auſſitôt, que vous ne vous ſerviriez pas des gazetiers pour annoncer votre voyage, & que dans le cas où vous me feriez le plaiſir de venir dans ce pays, j'en aurois des nouvelles plus particulières. Le

public me croit plus heureux que je ne ſuis ; je me tue de le détromper : je me ſens d'ailleurs fort obligé au gazetier d'effectuer en idée ce qu'il juge très-bien qui peut m'être infiniment agréable.

Quoique vous n'ayez en aucune manière beſoin de vous perfectionner par de nouvelles études dans la connoiſſance des ſciences, je crois que la converſation du fameux Mr s'Graveſand pourra vous être fort agréable ; il doit poſſéder la philoſophie de Newton dans la dernière perfection. Mr. Bœrrhave ne vous ſera pas d'un moindre ſecours ſi vous le conſultez ſur l'état de votre ſanté. Je vous la recommande, Monſieur. Porté naturellement à la conſervation de votre corps, ajoutez, je vous prie, quelques nouvelles attentions à celles que vous avez déjà, pour l'amour d'un ami qui s'intéreſſe vivement à tout ce qui vous regarde. J'oſe vous dire que je ſais ce que vous valez, & que je connois la grandeur de la perte que le monde feroit en vous ; les regrets que l'on donnera à vos cendres vous feront inutiles, & feront ſuperflus pour ceux qui les reſſentiront. Je prévois ce malheur & je le crains ; mais je voudrois le différer.

Vous me ferez beaucoup de plaiſir, Monſieur, de m'envoyer vos nouvelles productions ; je les attends avec une grande impatience. Les bons arbres portent toujours de bon fruit ; la Henriade & vos autres ouvrages immortels me répondent de la beauté des futurs. Je ſuis fort curieux de voir la ſuite du Mondain, que vous voulez bien me promettre. Le plan

que vous m'en marquez, eſt tout fondé ſur la raiſon & ſur la vérité. En effet la ſageſſe du créateur n'a rien créé d'inutile dans ce monde. Dieu veut que l'homme jouiſſe des créatures, & c'eſt contrevenir au but du créateur que d'en uſer autrement. Il n'y a que les abus & les excès qui rendent mauvais ce qui eſt d'ailleurs bon en ſoi-même. Ma morale, Monſieur, s'accorde très-bien avec la vôtre. J'avoue que j'aime les plaiſirs & tout ce qui y contribue: la briéveté de la vie m'avertit d'en jouir. Nous n'avons qu'un certain temps, duquel il faut profiter. Ce principe n'eſt point dangereux; il n'y a qu'à n'en point tirer de fauſſes conſéquences. Je m'attends que votre Eſſai de morale ſera l'hiſtoire de mes penſées. Quoique mon plus grand plaiſir ſoit l'étude & la culture des beaux arts, vous ſavez, Monſieur, mieux que perſonne qu'ils exigent du repos, de la tranquillité, & du receuillement d'eſprit.

Car loin du bruit & du tumulte
Apollon s'étoit retiré
Au haut d'un côteau conſacré
Par les neuf Muſes à ſon culte;
Pour courtiſer ces doctes ſœurs,
Il faut du repos, du ſilence,
Et des travaux en abondance
Avant de goûter leurs faveurs.
Voltaire, votre nom, immortel dans l'hiſtoire,
Eſt gravé par leurs mains aux faſtes de la gloire.

Il y a bien de la témérité à un écolier, ou pour mieux dire à une grenouille du ſacré vallon, d'oſer

coaſſer en préſence d'Apollon. Je le reconnois, je me confeſſe, & vous en demande l'abſolution. L'eſtime que j'ai pour vous me la doit mériter. Il eſt bien difficile de ſe taire ſur de certaines vérités, quand on en eſt bien pénétré, au haſard de l'exprimer bien ou mal. Je ſuis dans ce cas ; c'eſt vous qui m'y mettez, & qui par conſéquent devez avoir plus d'indulgence pour moi qu'aucun autre. Je ſuis à jamais avec toute la conſidération que vous méritez

Votre très-affectionné ami.

LETTRE XI.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Berlin, le 14 de Janvier, 1737.

VOUS me faites la plus jolie galanterie du monde : je reçois un paquet ſous mon adreſſe, je reconnois & l'adreſſe & les cachets ; j'ouvre, & je trouve Mérope, je lis, je ſuis charmé, j'admire & je ſuis obligé d'augmenter l'obligation que je vous ai, que je ne croyois plus ſuſceptible d'accroiſſement. Mérope eſt une des plus belles tragédies qui jamais ſe ſoient faites : l'économie de la pièce eſt menée avec ſageſſe, la terreur s'accroît de ſcène en ſcène, & la tendreſſe maternelle ſubſtituée à l'amour doucereux m'a charmé. J'avoue que la voix

de la nature me paroît infiniment plus pathétique que celle d'une paſſion frivole. Les vers ſont pleins de nobleſſe, les ſentimens expliqués avec dignité ; enfin la conduite de la pièce, l'expreſſion des mœurs, la vraiſemblance, le dénouement, tout y est [illegible] heureuſement amené qu'on puiſſe le [illegible].
a que vous au monde capable de faire une pièce auſſi parfaite que Mérope ; j'en ſuis charmé, j'en ſuis extaſié, & je ne finirois point, ſi ce n'étoit pour ménager votre modeſtie. Si je ne puis vous payer en même monnoie, je ne veux pas cependant ne vous point témoigner ma gratitude ; je vous prie, conſervez la bague que je vous envoie comme un monument du plaiſir que votre incomparable tragédie m'a cauſé. Si vous n'aviez jamais fait que Mérope, cette pièce ſuffiroit ſeule pour faire paſſer votre nom juſqu'aux ſiècles les plus reculés, & vos ouvrages fourniroient de quoi immortaliſer vingt grands hommes dont aucun ne manqueroit de gloire. Vous m'avez obligé ſenſiblement par l'attention que vous me témoignez en toutes les occaſions qui ſe préſentent ; je reſte toujours en arrière avec vous, & je m'impatiente de ne pouvoir pas vous témoigner toute l'étendue des ſentimens pleins d'eſtime avec leſquels je ſuis,

Votre très-fidellement affectionné ami.

N'oubliez pas de faire mille amitiés de ma part à l'incomparable Emilie. Il s'eſt trouvé quelques fautes de copiſte dans Mérope ; je les noterai & je vous les enverrai par le premier ordinaire, pour

vous prier de me les corriger. Céfarion n'eft pas encore arrivé. Il faut avouer que l'amour eft un grand maître.

LETTRE XII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Février, 1737.

LES lauriers d'Apollon fe fanaient fur la terre,
Les Beaux-Arts languiffaient ainfi que les vertus,
La Fraude aux yeux menteurs, et l'aveugle Plutus,
Entre les mains des rois gouvernaient le tonnerre ;
La Nature indignée élève alors fa voix :
Je veux former, dit-elle, un règne heureux et jufte,
Je veux qu'un héros naiffe, et qu'il joigne à la fois
Les talens de Virgile et les vertus d'Augufte,
Pour l'ornement du monde et l'exemple des rois.
Elle dit ; et du ciel les Vertus defcendirent,
Tout le Nord treffaillit, tout l'Olympe accourut,
L'olive, les lauriers, les myrtes reverdirent,
Et Fréderic parut.

Que votre modeftie, Monfeigneur, pardonne ce petit enthoufiafme à cette vénération pleine de tendreffe que mon cœur fent pour vous.

J'ai reçu les lettres charmantes de votre Alteffe royale, et des vers tels qu'en fefait Catulle du temps

de Céſar. Vous voulez donc exceller en tout? J'ai appris que c'eſt donc Socrate et non Fréderic que votre Alteſſe royale m'a donné. Encore une fois, Monſeigneur, je déteſte les perſécuteurs de Socrate, ſans me ſoucier infiniment de ce ſage au nez épaté.

Socrate ne m'eſt rien, c'eſt Fréderic que j'aime.

Quelle différence entre un bavard Athénien, avec ſon démon familier, et un prince qui fait les délices des hommes et qui en fera la félicité!

J'ai vu à Amſterdam des Berlinois: *Fruere famâ tui, Germanice.* Ils parlent de votre Alteſſe royale avec des tranſports d'admiration. Je m'informe de votre perſonne à tout le monde. Je dis: *Ubi eſt Deus meus? Deus tuus*, me répond-on, a le plus beau régiment de l'Europe; *Deus tuus* excelle dans les arts et dans les plaiſirs; il eſt plus inſtruit qu'Alcibiade, joue de la flûte comme Télémaque, et eſt fort au-deſſus de ces deux grecs; et alors je dis comme le vieillard Siméon:

Quand mes yeux verront-ils le ſauveur de [illegible]

J'aurais déjà dû adreſſer à votre Alteſſe [illegible] cette Philoſophie promiſe et cette Pucelle non [illegible] miſe; mais premièrement, croyez, Monſeigneur, je n'ai pas eu un inſtant dont j'aie pu diſpoſer. [illegible]condement, cette Pucelle et cette Philoſophie vont tout droit à la ciguë. Troiſièmement, ſoyez perſuadé que la curioſité que vous excitez dans l'Europe, comme prince et comme être penſant, a continuelle-

ment les yeux ſur vous. On épie nos démarches et nos paroles ; on mande tout, on ſait tout.

Il y a par le monde des vers charmans qu'on attribue à Auguſte-Virgile-Fréderic, quand Tournemine dit :

Il avoûra, voyant cette figure immenſe,
Que la matière penſe.

Ce n'eſt pas votre Alteſſe royale qui m'a envoyé cela, d'où le ſais-je ? Croyez, Monſeigneur, que tout miniſtre étranger, quelqu'attaché qu'il vous ſoit et quelqu'aimable qu'il puiſſe être, ſacrifiera tout au petit mérite de conter des nouvelles aux ſupérieurs qui l'emploient. Cela dit, j'enverrai à Veſel le paquet que j'oſe adreſſer à votre Alteſſe royale. Mais permettez encore que je vous répète comme Lucrèce à Memmius :

Tantum Relligio potuit ſuadere malorum.

Ce vers doit être la deviſe de l'ouvrage. Vous êtes [illegible] prince ſur la terre à qui j'oſaſſe l'envoyer. [illegible]ez-moi, Monſeigneur, comme le ſujet le plus [illegible]é que vous ayez, car je n'ai point et ne veux [illegible]r d'autre maître. Après cela décidez.

Je pars inceſſamment de Hollande malgré moi ; [illegible]amitié me rappelle à Cirey : on eſt venu me relancer ici. Le plus grand prince de la terre eſt devenu mon confident. Si donc votre Alteſſe royale a quelques ordres à me donner, je la ſupplie de les adreſſer ſous le couvert de M. du Breuil, à Amſterdam, il me les fera

fera tenir. Ils arriveront tard; aussi dans mes complaintes de la Providence il y aura un grand article sur l'injustice extrême de n'avoir pas mis Cirey en Prusse.

Je suis avec la vénération la plus tendre, permettez-moi ce mot, Monseigneur, &c.

LETTRE XIII.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, À Berlin, Fevrier, 1737.

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir la défense d Mondain, & le joli badinage au sujet de la mule du Pape; chacune de ces pièces est charmante dans son genre. Le faux zèle de votre voisin le dévot représente très-bien celui de beaucoup de personnes qui dans leur stupide sainteté taxent tout de péché, tandis qu'ils s'aveuglent sur leurs propres vices. Il n'y a rien de plus heureux que la transition du vin dont le vôtre humecte son gosier séché à force d'argumenter; le pauvre qui vit des vanités des grands; les Dieux qui du temps de Tulle étoient de bois, & d'or sous le consulat de Luculle, &c. sont des endroits dont les beautés marchent à grands pas vers l'immortalité. Mais, Monsieur, pourrois-je vous présenter mes doutes? C'est le moyen de m'instruire par les bonnes raisons dont vous vous légiti-

merez ſans doute. Peut-on donner l'épithète de chimérique à l'hiſtoire Romaine, avérée par le témoignage de tant d'auteurs, de tant de monumens reſpectables de l'antiquité & d'une infinité de médailles (dont il ne faudroit qu'une partie pour établir les vérités de la religion). Les étendards de foin des Romains me ſont inconnus. Mon ignorance me peut ſervir d'excuſe; mais autant que je puis me reſſouvenir de l'hiſtoire, les premiers étendards des Romains furent des mains ajuſtées au haut d'une perche. Vous voyez, Monſieur, un diſciple qui demande à s'inſtruire. Vous voyez en même temps un ami ſincère qui agit avec franchiſe, & j'eſpère que votre eſprit juſte & pénétrant s'appercevra facilement que mon amitié ſeule vous parle; uſez-en, je vous prie, de même à mon égard. J'avoue que mes réflexions ſont plutôt celles d'un géomètre que les remarques d'un poëte; mais l'eſtime que j'ai pour vous étant trop bien établie, ſera toujours la même, étant à jamais, &c.

LETTRE XIV.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Rémuſberg, le 8 de Février, 1737.

NE vous embarraſſez nullement du bruit qui s'eſt répandu ſur la correſpondance que j'ai avec vous,

ce bruit ne nous peut faire de la peine ni à l'un ni à l'autre. Il eſt vrai que des perſonnes ſuperſtitieuſes, dont il y a tant dans ce pays, & peut-être plus qu'ailleurs, ont été ſcandaliſées de ce que j'étais en commerce de lettres avec vous : ces perſonnes me ſoupçonnent d'ailleurs de ne point croire à la rigueur tout ce qu'elles nomment articles de foi. Vos ennemis les ont ſi fort prévenues par les calomnies qu'ils répandent ſur votre ſujet avec la dernière malignité, que ces bons dévots damnent ſaintement ceux qui vous préfèrent à Luther & à Calvin, & qui pouſſent l'endurciſſement du cœur juſqu'à oſer vous écrire. Pour me débarraſſer de leurs importunités, j'ai cru que le parti le plus convenable était de faire avertir le gazetier de Hollande & d'Amſterdam qu'il me ferait plaiſir de ne parler de moi en aucune façon.

Voilà, Monſieur, la vérité de tout ce qui s'eſt paſſé ; vous pouvez y ajouter foi. Je peux vous aſſurer que je me fais honneur de vous eſtimer, & que je tire gloire de rendre hommage à votre génie. Je conſentirai même à faire imprimer tous les endroits de mes lettres où il eſt parlé de vous, pour manifeſter aux yeux du monde entier que je ne rougis point de me faire éclairer d'un homme qui mérite de m'inſtruire, & qui n'a d'autre défaut que d'être trop ſupérieur au reſte des hommes. Mais vous, Monſieur, vous n'avez pas beſoin d'un témoignage auſſi faible que le mien pour affermir votre réputation auſſi bien établie par vous-même. Ce fondement eſt plus noble & plus ſolide que celui de mes

ſuffrages. Dans tout autre ſiècle que celui où nous vivons, je n'aurais pas interdit au ſieur Franchin la liberté de parler de moi, & même de la façon qu'il lui aurait plu. Il ne riſquerait jamais de faire le Bajazet au mont Saint-Michel. C'eſt une règle de la prudence ; & vous ſavez, Monſieur, qu'il faut céder aux circonſtances & s'accommoder au temps. Je me ſuis vu obligé de la pratiquer.

Vous avez reçu avec tant d'indulgence les vers que je vous ai adreſſés, que je haſarde de vous envoyer un *ode ſur l'oubli.* Ce ſujet n'a pas été traité, que je ſache. Je vous demande, Monſieur, à ſon égard, toute l'inflexibilité d'un maître & la ſévère rigidité d'un cenſeur. Vos corrections m'inſtruiront ; elles me vaudront des préceptes dictés par Apollon même, & l'inſpiration des Muſes.

Vous me ferez plaiſir, Monſieur, de me marquer vos doutes ſur la métaphyſique de Wolf. Je vous enverrai dans peu le reſte de l'ouvrage. Je crois que vous l'attaquerez par la définition qu'il fait de *l'Etre ſimple.* Il n'y a une morale du même auteur : tout y eſt traité dans le même ordre que dans la Métaphyſique ; les propoſitions ſont intimément liées les unes avec les autres, & ſe prêtent, pour ainſi dire, mutuellement la main pour ſe fortifier. Un certain Jordan que vous devez avoir vu à Paris, en a entrepris la traduction. Il a quitté ſaint Paul en faveur d'Ariſtote.

Wolf établit à la fin de la Métaphyſique l'exiſtence d'une ame différente du corps ; il s'explique ſur l'im-

mortalité en ces termes : *L'ame ayant été créée de* DIEU *tout d'un coup & non ſucceſſivement,* DIEU *ne peut l'anéantir que par un acte formel de ſa volonté.* Il ſemble croire l'éternité du monde, quoiqu'il n'en parle pas en termes auſſi clairs qu'on le déſirerait.

Ce que l'on peut dire de plus palpable ſur ce ſujet eſt, ſelon mes faibles lumières, que le monde eſt éternel dans le temps, ou bien dans la ſucceſſion des actions ; mais que DIEU qui eſt hors des temps doit avoir été avant tout. Ce qu'il y a de bien ſûr, c'eſt que le monde eſt beaucoup plus vieux que nous ne le croyons. Si DIEU de toute éternité l'a voulu créer, la volonté & le parfaire n'étant qu'un en lui, il s'en-ſuit néceſſairement que le monde eſt éternel. Ne me demandez pas, je vous prie, Monſieur, ce que c'eſt qu'éternel, car je vous avoue par avance qu'en prononçant ce terme je dis un mot que je n'entends pas moi-même. Les queſtions métaphyſiques ſont au-deſſus de notre portée. Nous tâchons en vain de deviner les choſes qui excèdent notre compréhenſion : & dans ce monde ignorant la conjecture la plus vraiſemblable paſſe pour le meilleur ſyſtème.

Le mien eſt d'adorer l'Etre ſuprême, uniquement bon, uniquement miſéricordieux, & qui par cela ſeul mérite mes hommages ; d'adoucir & de ſoulager, autant que je le peux, les humains dont la miſérable condition m'eſt connue, & de m'en rapporter ſur le reſte à la volonté du Créateur, qui diſpoſera de moi comme bon lui ſemblera, & duquel, arrive

ce qui peut, je n'ai rien à craindre. Je compte bien que c'eſt là à peu près votre confeſſion de foi.

Si la raiſon m'inſpire, ſi j'oſe me flatter qu'elle parle par ma bouche, c'eſt d'une manière qui vous eſt avantageuſe : elle vous rend juſtice, comme au plus grand homme de France & comme à un mortel qui fait honneur à la parole.

Si jamais je vais en France, la première choſe que je demanderai ce ſera : où eſt M. de Voltaire ? Le roi, ſa cour, Paris, Verſailles, ni le ſexe, ni les plaiſirs n'auront part à mon voyage ; ce ſera vous ſeul. Souffrez que je vous livre encore un aſſaut au ſujet du poëme de la Pucelle. Si vous avez aſſez de confiance en moi pour me croire incapable de trahir un homme que j'eſtime ; ſi vous me croyez honnête homme, vous ne me le refuſerez pas. Ce caractère m'eſt trop précieux pour le violer de ma vie ; & ceux qui me connaiſſent ſavent que je ne ſuis ni indiſcret ni imprudent.

Continuez, Monſieur, à éclairer le monde. Le flambeau de la vérité ne pouvait être confié en de meilleures mains. Je vous admirerai de loin, ne renonçant cependant pas à la ſatisfaction de vous voir un jour. Vous me l'avez promis, & je me réſerve de vous en faire reſſouvenir à temps.

Comptez, Monſieur, ſur mon eſtime : je ne la donne pas légèrement ; & je ne la retire pas de même. Ce ſont les ſentimens avec leſquels, &c.

LETTRE XV.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, Février, 1737.

J'AI été agréablement surpris par les vers que vous avez bien voulu m'adresser ; ils sont dignes de leur auteur. Le sujet le plus stérile devient fécond entre vos mains : vous parlez de moi, & je ne me reconnois plus ; tout ce que vous touchez se convertit en or.

Mon nom sera connu par tes fameux écrits ;
Des temps injurieux affrontant les mépris,
Je renaîtrai sans cesse autant que tes ouvrages
Triomphans de l'envie iront d'âges en âges
De la postérité recueillir les suffrages,
Et feront en tous temps le charme des esprits.
De tes vers immortels, un pied, un hémistiche
Où tu places mon nom comme un saint dans sa niche,
Me fait participer à l'immortalité
Que le nom de Voltaire avoit seul mérité.

Qui sauroit qu'Alexandre le grand exista jadis, si Quinte Curce & quelques fameux historiens n'eussent pris soin de nous transmettre l'histoire de sa vie ? Le vaillant Achille & le sage Nestor auroient-ils échappé

à l'oubli des temps ſans Homère qui les célébra? Je ne ſuis, je vous aſſure, ni une eſpèce ni un candidat de grand homme; je ne ſuis qu'un ſimple individu, qui n'eſt connu que d'une petite partie du continent, & dont le nom, ſelon toutes les apparences, ne ſervira jamais qu'à décorer quelque arbre de généalogie, pour tomber enſuite dans l'obſcurité & dans l'oubli. Je ſuis ſurpris de mon imprudence, lorſque je fais réflexion ſur ce que je vous adreſſe des vers: je déſapprouve ma témérité dans le temps que je retombe dans la même faute. Deſpréaux dit:

Qu'un âne pour le moins, inſtruit par la nature,
A l'inſtinct qui le guide obéit ſans murmure,
Ne va pas follement de ſa bizarre voix
Défier en chanſons les roſſignols des bois.

Je vous prie, Monſieur, de vouloir être mon maître en fait de poëſie, comme vous le pouvez être en tout. Vous ne trouverez jamais de diſciple plus docile & plus ſouple. Bien loin de m'offenſer de vos corrections, je les prendrai comme les marques les plus certaines de l'amitié que vous avez pour moi. Mon loiſir entier me donne le temps de m'occuper à telle ſcience qu'il me plaît: je tâche de profiter de cette oiſiveté, & de la rendre ſage en m'appliquant à l'étude de la philoſophie & de l'hiſtoire, & en m'amuſant avec la poëſie & la muſique. Je vis à préſent comme homme, & je trouve cette vie infiniment préférable à la majeſtueuſe gravité & à la tyrannique contrainte des cours. Je n'aime pas un genre

de vie mefuré à la toife; il n'y a que la liberté qui ait des appas pour moi.

Des perfonnes peut-être prévenues vous ont fait un portrait trop avantageux de moi: leur amitié m'a tenu lieu de mérite. Souvenez-vous, Monfieur, je vous prie, de la defcription que vous faites de la Renommée

> Dont la bouche indifcrète en fa légèreté
> Prodigue le menfonge avec la vérité.

Quand des perfonnes d'un certain rang rempliffent la moitié d'une carrière, on leur adjuge le prix que les autres ne reçoivent qu'après l'avoir achevée. D'où peut venir une fi étrange différence? Ou bien nous fommes moins capables que d'autres de faire bien ce que nous faifons, ou des adulateurs vils relèvent & font valoir nos moindres actions. Le défunt roi de Pologne calculoit de grands nombres avec affez de facilité: tout le monde s'empreffoit à vanter fa haute fcience dans les mathématiques; il ignoroit jufqu'aux élémens de l'algèbre. Difpenfez-moi, je vous prie, de vous citer plufieurs autres exemples que je pourrois vous alléguer. Il n'y a eu de nos jours de grand prince véritablement inftruit que le Czar Pierre I. Il étoit non feulement législateur de fon pays, mais il poffédoit parfaitement l'art de la marine. Il étoit architecte, anatomifte, chirurgien (quelquefois dangereux), foldat expert, économe confommé, enfin pour en faire un modèle de tous les princes, il auroit fallu qu'il eût eu une éducation moins barbare

& moins

& moins féroce que celle qu'il avoit reçue dans un pays où l'autorité abſolue n'étoit connue que par la cruauté.

On m'a aſſuré que vous étiez amateur de la peinture ; c'eſt ce qui m'a déterminé à vous envoyer la tête de Socrate, qui eſt aſſez bien travaillée. Je vous prie de vous contenter de mon intention. J'attends avec une véritable impatience cette philoſophie & ce poëme qui mènent tout droit à la ciguë : je vous aſſure que je garderai un ſecret inviolable ſur ce ſujet ; jamais perſonne n'apprendra que vous m'avez envoyé ces deux pièces, & bien moins ſeront-elles vues ; je m'en fais une affaire d'honneur ; je ne puis vous en dire davantage, ſentant toute l'indignité qu'il y auroit à trahir, ſoit par imprudence, ſoit par indiſcrétion un ami que j'eſtime & qui m'oblige. Les miniſtres étrangers ſont des eſpions privilégiés des cours : ma confiance n'eſt pas aveugle, ni deſtituée de prévoyance ſur leur ſujet.

D'où pouvez-vous avoir l'épigramme que j'ai faite ſur Mr la Croze ? Je ne l'ai donnée qu'à lui. Ce bon gros ſavant occaſionna ce badinage ; c'étoit une ſaillie d'imagination, dont la pointe conſiſte dans une équivoque aſſez triviale, & qui étoit paſſable dans les circonſtances dans leſquelles je la compoſai, mais qui d'ailleurs eſt aſſez inſipide. La pièce du père Tournemine ſe trouve dans la Bibliothèque Françoiſe ; Mr la Croze l'a lue. Il hait les jéſuites comme les chrétiens le Diable, & n'eſtime d'autres

religieux que ceux de la congrégation de ſaint Maure, dans l'ordre deſquels il a eté.

Vous voilà donc parti de Hollande: je ſentirai le poids de ce double éloignement; vos lettres ſeront plus rares, & mille empêchemens fâcheux concourront à rendre votre correſpondance moins fréquente. Je me ſervirai de l'adreſſe que vous me donnez du Sr du Breuil; je lui recommanderai fort d'accélérer autant qu'il pourra l'envoi de mes lettres & le retour des vôtres. Puiſſiez-vous jouir à Cirey de tous les agrémens de la vie! Votre bonheur n'égalera jamais les vœux que je fais pour vous, ni ce que vous méritez. Marquez, je vous prie, à Madame la Marquiſe du Châtelet, qu'il n'y a qu'à elle ſeule à qui je puiſſe me réſoudre de céder Mr de Voltaire, comme il n'y a auſſi qu'elle ſeule qui ſoit digne de vous poſſéder. Quand même Cirey ſeroit à l'autre bout du monde, je ne renonce pas à la ſatisfaction de m'y rendre un jour. On a vu des rois voyager pour de moindres ſujets, & je vous aſſure que ma curioſité égale l'eſtime que j'ai pour vous. Eſt-il étonnant que je déſire de voir l'homme le plus digne de l'immortalité, & qui la tient de lui-même? Je ſuis avec toute l'eſtime imaginable

Votre très-affectionné ami.

Je viens de recevoir des lettres de Berlin, d'où l'on m'écrit que le Réſident de l'Empereur a reçu la Pucelle imprimée: ne m'accuſez pas d'indiſcrétion.

LETTRE XVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, Mars, 1737.

JE ne ſais par où commencer : je ſuis enivré de plaiſir, de ſurpriſe, de reconnaiſſance,

Pollio et ipſe facit nova carmina, paſcite taurum.

Vous faites à Berlin des vers français tels qu'on en feſait à Verſailles du temps du bon goût & des plaiſirs. Vous m'envoyez la Métaphyſique de M. Wolf, & j'oſe vous dire que votre Alteſſe royale a bien l'air de l'avoir traduite elle-même. Vous m'envoyez M. de Bork dans le ſein de ma ſolitude : vous ſavez combien un homme digne de votre bienveillance doit m'être cher. Je reçois à la fois quatre lettres de votre Alteſſe royale ; le buſte de Socrate eſt à Cirey. Je ſuis ébloui de tant de biens ; j'ai une peine extrême à me recueillir aſſez pour vous remercier.

Les grandes paſſions parleront les premières : ces paſſions, Monſeigneur, ſont vous & les vers.

Moderne Alcibiade, aimable & grand génie,
Sans avoir ſes défauts, vous avez ſes vertus :
Protecteur de Socrate, ennemi d'Anitus,
Vous ne redoutez point qu'on vous excommunie.

Je ne ſuis point Socrate : un oracle des Dieux
Ne s'aviſa jamais de me déclarer ſage,
Et mon Alcibiade eſt trop loin de mes yeux.
C'eſt vous que j'aimerais, vous qui ſeriez mon maître,
Vous contre la ciguë illuſtre & ſûr appui,
Vous ſans qui tôt ou tard un Anitus, un prêtre,
Pourrait dévotement m'immoler comme lui.

Monſeigneur, autrefois Auguſte fit des vers pour Horace & pour Virgile ; mais Auguſte s'était ſouillé par des proſcriptions : Charles IX fit des vers, & même aſſez jolis, pour Ronſard ; mais Charles IX fut coupable d'avoir au moins permis la Saint-Barthelemi pire que les proſcriptions. Je ne vous comparerai qu'à notre Henri le grand, à François I. Vous ſavez ſans doute, Monſeigneur, cette charmante chanſon de Henri le grand pour ſa maîtreſſe :

Recevez ma couronne,
Le prix de ma valeur :
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.

Voilà des modèles d'hommes & de rois ; & vous les ſurpaſſerez. M. de Bork a ému mon cœur par tout ce qu'il m'a dit de votre Alteſſe royale ; mais il ne m'a rien appris.

Vous ſentez bien, Monſeigneur, que j'ai dû recevoir vos lettres très-tard, attendu mon voyage. Enfin madame du Châtelet les a reçues avec le Socrate. Le Sieur Thiriot aurait pu retirer le paquet à la

poſte plutôt ; mais M. Chambrier le retira, & croyant que c'était votre portrait, il voulait comme de raiſon le garder. Emilie eſt au déſeſpoir que ce ne ſoit que Socrate. Monſeigneur, le palais de Cirey s'eſt flatté d'être orné de l'image du ſeul prince que nous comptions ſur la terre. Emilie l'attend ; elle le mérite ; & vous êtes juſte.

M. Thiriot a encore cru que j'allais en Pruſſe. L'éclat de vos bontés pour moi l'a perſuadé à beaucoup de monde. On inſéra cette nouvelle dans les gazettes il y a preſque un mois. Mais, Monſeigneur, la pénétration de votre eſprit vous aura fait deviner mon caractère ; je ſuis ſûr que vous m'aurez rendu la juſtice d'être perſuadé que j'ai la plus extrême envie de vous faire ma cour, mais que je n'ai eu nullement le deſſein d'y aller. Je ſuis incapable de faire une telle démarche ſans un ordre précis.

La cour du roi votre père & votre perſonne, Monſeigneur, doivent attirer des étrangers ; mais un homme de lettres qui vous eſt attaché ne doit pas aller ſans ordre.

Je ne comptais pas aſſurément ſortir de Cirey il y a un mois. Madame du Châtelet, dont l'ame eſt faite ſur le modèle de la vôtre, & qui a ſurement avec vous une harmonie préétablie, devait me retenir dans ſa cour que je préfère, ſans héſiter, à celle de tous les rois de la terre, & comme ami, & comme philoſophe, & comme homme libre, car

Fuge ſuſpicari
Cujus octavum trepidavit ætas
Claudere luſtrum.

Un orage m'a arraché de cette retraite heureuſe : la calomnie m'a été chercher juſque dans Cirey. Je ſuis perſécuté depuis que j'ai fait la Henriade. Croiriez-vous qu'on m'a reproché plus d'une fois d'avoir peint la Saint-Barthelemi avec des couleurs trop odieuſes ? On m'a appelé athée, parce que je dis que les hommes ne ſont point nés pour ſe détruire. Enfin la tempête a redoublé, & je ſuis parti par les conſeils de mes meilleurs amis. J'avais eſquiſſé les principes aſſez faciles de la philoſophie de Newton ; madame du Châtelet avait ſa part à l'ouvrage : Minerve dictait, & j'écrivais. Je ſuis venu à Leyde travailler à rendre l'ouvrage moins indigne d'elle & de vous ; je ſuis venu à Amſterdam le faire imprimer & faire deſſiner les planches. Cela durera tout l'hiver. Voilà mon hiſtoire & mon occupation : les bontés de votre Alteſſe royale exigeaient cet aveu.

J'étais d'abord en Hollande ſous un autre nom pour éviter les viſites, les nouvelles connaiſſances & la perte du temps ; mais les gazettes ayant débité des bruits injurieux ſemés par mes ennemis, j'ai pris ſur le champ la réſolution de les confondre en les démentant & en me feſant connaître.

Je n'ai pas encore eu le temps de lire toute la métaphyſique dont vous avez daigné me faire préſent ; le peu que j'en ai lu m'a paru une chaîne d'or qui va du ciel en terre. Il y a à la vérité des chaînons ſi déliés, qu'on craint qu'ils ne ſe rompent ; mais il y a tant d'art à les avoir faits, que je les admire, tout fragiles qu'ils peuvènt être.

Je vois très-bien qu'on peut combattre l'efpèce d'harmonie préétablie où M. Wolf veut venir, & qu'il y a bien des chofes à dire contre fon fyftême; mais il n'y a rien à dire contre fa vertu & contre fon génie. Le taxer d'athéifme, d'immoralité, enfin le perfécuter, me paraît abfurde. Tous les théologiens de tous les pays, gens enivrés de chimères facrées, reffemblent aux cardinaux qui condamnèrent Galilée. Ne voudraient-ils point brûler vif M. Wolf, parce qu'il a plus d'efprit qu'eux? Ange tutélaire de Wolf & de la raifon, grand Prince, génie vafte & facile, eft-ce qu'un coup d'œil de vous n'impofe pas filence aux fots?

Dans les lettres que je reçois de votre Alteffe royale, parmi bien des traits de prince & de philofophe, je remarque celui où vous dites: *Cæfar eft fuprà grammaticam.* Cela eft très-vrai: il fied très-bien à un prince de n'être pas purifte; mais il ne fied pas d'écrire & d'orthographier comme une femme. Un prince doit en tout avoir reçu la meilleure éducation; & de ce que Louis XIV ne favait rien, de ce qu'il ne favait pas même la langue de fa patrie, je conclus qu'il fut mal élevé. Il était né avec un efprit jufte & fage; mais on ne lui apprit qu'à danfer & à jouer de la guitarre. Il ne lut jamais: & s'il avait lu, s'il avait fu l'hiftoire, vous auriez moins de Français à Berlin. Votre royaume ne fe ferait pas enrichi en 1686 des dépouilles du fien. Il aurait moins écouté le jéfuite le Tellier, il aurait, &c. &c. &c.

Ou votre éducation a été digne de votre génie, Monfeigneur,

Monſeigneur, ou vous avez tout ſuppléé. Il n'y a aucun prince à préſent ſur la terre qui penſe comme vous. Je ſuis bien fâché que vous n'ayez point de rivaux. Je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

DELICIÆ HUMANI GENERIS, Mars, 1737.

CE titre vous eſt plus cher que celui de *Monſeigneur*, d'*Alteſſe royale*, & de *Majeſté*, & ne vous eſt pas moins dû.

Je dois d'abord rendre compte à votre Alteſſe royale de mes marches, car enfin je me ſuis fait votre ſujet. Nous avons, nous autres catholiques, une eſpèce de ſacrement que nous appelons la Confirmation ; nous y choiſiſſons un ſaint pour être notre patron dans le ciel, notre eſpèce de dieu tutélaire : je voudrais bien ſavoir pourquoi il me ſerait permis de me choiſir un petit dieu plutôt qu'un roi ? Vous êtes fait pour être mon roi, bien plus aſſurément que ſaint François d'Aſſiſe ou ſaint Dominique ne ſont faits pour être mes ſaints. C'eſt donc à mon roi que j'écris ; & je vous apprends, *Rex amate*, que je ſuis revenu dans votre petite province de Cirey où habitent la philoſophie, les grâces, la liberté, l'étude. Il n'y

manque que le portrait de votre Majeſté. Vous ne nous le donnez point; vous ne voulez point que nous ayons des images pour les adorer, comme dit la ſainte écriture.

J'ai vu enfin le Socrate dont votre Alteſſe royale m'a daigné faire le préſent: ce préſent me fait relire tout ce que Platon dit de Socrate. Je ſuis toujours de mon premier avis :

La Grèce, je l'avoue, eut un brillant deſtin,
Mais Fréderic eſt né : tout change; je me flatte
Qu'Athènes quelque jour doit céder à Berlin;
Et déjà Fréderic eſt plus grand que Socrate,

auſſi dégagé des ſuperſtitions populaires, auſſi modeſte qu'il était vain. Vous n'allez point dans une égliſe de Luthériens vous faire déclarer le plus ſage de tous les hommes: vous vous bornez à faire tout ce qu'il faut pour l'être. Vous n'allez point de maiſon en maiſon, comme Socrate, dire au maître qu'il eſt un ſot, au précepteur qu'il eſt un âne, au petit garçon qu'il eſt un ignorant: vous vous contentez de penſer tout cela de la plupart des animaux qu'on appelle hommes, & vous ſongez encore malgré cela à les rendre heureux.

J'ai à répondre aux critiques que votre Alteſſe royale a daigné me faire dans une de ſes lettres, au ſujet des anciens Romains qui dans les champs de Mars *portaient jadis du foin pour étendard.*

Le colonel du plus beau régiment de l'Europe a de la peine à conſentir que les vainqueurs de la ſixième partie de notre continent n'aient pas toujours eu

des aigles d'or à la tête de leurs armées. Mais tout a un commencement. Quand les Romains n'étaient que des payſans, ils avaient du foin pour enſeignes ; quand ils furent *populum latè regem*, ils eurent des aigles d'or.

Ovide dans ſes faſtes dit expreſſément des anciens Romains :

Non illos cœlo labentia ſigna movebant,
Sed ſua quæ magnum perdere crimen erat ;

antithèſe aſſez ridicule de dire : ils ne connaiſſaien point les ſignes céleſtes, ils ne connaiſſaient que les ſignes de leurs armées. Il continue et dit, en parlant de ces ſignes, de ces enſeignes :

Illaque de fœno ; ſed erat reverentia fœno
Quantaque nunc aquilas cernis habere tuas.
Pertica ſuſpenſos portabat longa maniplos ;
Undè maniplaris nomina miles habet.

Voilà mes bottes de foin bien conſtatées. A l'égard des premiers temps de leur hiſtoire, je m'en rapporte à votre Alteſſe royale comme ſur tous les premiers temps. Que penſez-vous de Remus et de Romulus, fils du dieu Mars ? de la louve ? du pivert ? de la tête d'homme toute fraîche qui fit bâtir le capitole ? des dieux de Lavinium qui revenaient à pied d'Albe à Lavinium ? de Caſtor & de Pollux combattant au lac de Nigillo ? d'Attilius Nævius qui coupait des pierres avec un raſoir ? de la veſtale qui tirait un vaiſſeau avec ſa ceinture ? du palladium ?

des boucliers tombés du ciel ? enfin de Mutius Scevola, de Lucrèce, des Horaces, de Curtius ? hiſtoires non moins chimériques que les miracles dont je viens de parler. Monſeigneur, il faut mettre tout cela dans la ſalle d'Odin avec notre ſainte Ampoule, la chemiſe de la Vierge, le ſacré prépuce, & les livres de nos moines.

J'apprends que votre Alteſſe royale vient de faire rendre juſtice à M. Wolf. Vous immortaliſez votre nom ; vous le rendez cher à tous les ſiècles en protégeant le philoſophe éclairé contre le théologien abſurde & intrigant. Continuez, grand prince, grand homme ; abattez le monſtre de la ſuperſtition & du fanatiſme, ce véritable ennemi de la divinité & de la raiſon. Soyez le roi des philoſophes : les autres princes ne ſont que les rois des hommes.

Je remercie tous les jours le ciel de ce que vous exiſtez. Louis XIV, dont j'aurai l'honneur d'envoyer un jour à votre Alteſſe royale l'hiſtoire manuſcrite, a paſſé les dernières années de ſa vie dans de miſérables diſputes au ſujet d'une bulle ridicule pour laquelle il s'intéreſſait ſans ſavoir pourquoi, et il eſt mort tiraillé par des prêtres qui s'anathématiſaient les uns les autres avec le zèle le plus inſenſé & le plus furieux. Voilà à quoi les princes ſont expoſés : l'ignorance, mère de la ſuperſtition, les rend victimes des faux dévots. La ſcience que vous poſſédez vous met hors de leurs atteintes.

J'ai lu avec une grande attention la Métaphyſique de M. Wolf. Grand prince, me permettez-vous de

dire ce que j'en penſe ? Je crois que c'eſt vous qui avez daigné la traduire : j'y ai vu des petites corrections de votre main. Emilie vient de lire avec moi.

> C'eſt de votre Athènes nouvelle
> Que ce tréſor nous eſt venu ;
> Mais Verſailles n'en a rien ſu,
> Ce tréſor n'eſt pas fait pour elle.

Cette Emilie, digne de Fréderic, joint ici ſon admiration & ſes reſpects pour le ſeul prince qu'elle trouve digne de l'être ; mais elle en eſt d'autant plus fâchée de n'avoir point le portrait de votre Alteſſe royale. Il y a enfin quelque choſe de prêt ſelon vos ordres. J'envoie celle-ci au maître de la poſte de Trèves en droiture ſans paſſer par Paris ; de-là elle ira à Véſel. Daignez ordonner ſi vous voulez que je me ſerve de cette voie.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE XVIII.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, Rémuſberg, le 7 d'Avril, 1737.

IL n'y a pas juſqu'à votre manière de cacheter qui ne me ſoit garant des attentions obligeantes que vous avez pour moi. Vous me parlez d'un ton

extrêmement flatteur. Vous me comblez de louanges, vous me donnez des titres qui n'appartiennent qu'à de grands hommes, & je ſuccombe ſous le faix de vos louanges. Mon empire ſera bien petit, Monſieur, s'il n'eſt compoſé que de ſujets de votre mérite. Faut-il des rois pour gouverner des philoſophes ? des ignorans pour conduire des gens inſtruits ? en un mot des hommes eſclaves de leurs paſſions pour contenir les vices de ceux qui les ſuppriment, non par la crainte des châtimens, non par la puérile appréhenſion des enfers & des démons, mais par amour de la vertu ? La raiſon eſt votre guide ; elle eſt votre ſouveraine. Henri le grand eſt le ſaint qui vous protège ; une aſſiſtance étrangère vous feroit ſuperflue. Cependant, ſi je me voyois, relativement au poſte que j'occupe, en état de vous faire reſſentir l'effet des ſentimens que j'ai pour vous, vous trouveriez en moi un ſaint qui ne ſe feroit jamais invoquer en vain. Je commence par vous en donner un petit échantillon : il me paroît que vous ſouhaitez d'avoir mon portrait ; vous le voulez, je l'ai commandé ſur l'heure. Pour vous montrer à quel point les arts ſont en honneur chez nous, apprenez, Monſieur, qu'il n'eſt aucune ſcience que nous ne tâchions d'anoblir. Un de mes gentilſhommes, nommé Knobelſdorf (qui ne borne pas ſes talens à ſavoir manier le pinceau), a fait ce portrait : il ſait qu'il travaille pour vous & que vous êtes connoiſſeur, c'eſt un aiguillon ſuffiſant pour l'animer à ſe ſurpaſſer.

Un de mes intimes amis, le Baron de Kayſerling, ou *Céſarion*, vous rendra mon effigie; il ſera à Cirey vers la fin du mois prochain; vous jugerez en le voyant s'il ne mérite pas l'eſtime de tout honnête homme. Je vous prie, Monſieur, de vous confier à lui. Il eſt chargé de vous preſſer vivement au ſujet de la Pucelle, de la Philoſophie de Newton, de l'Hiſtoire de Louis XIV & de tout ce qu'il pourra vous extorquer.

Comment répondre à vos vers, à moins que d'être né poëte? Je ne ſuis pas aſſez aveuglé ſur moi-même pour m'imaginer que j'aye des talens pour la verſification. Ecrire dans une langue étrangère, y compoſer des vers, & qui pis eſt ſe voir déſavoué d'Apollon, c'en eſt trop.

Je rime pour rimer, mais eſt-ce être poëte
Que de ſavoir marquer le repos dans un vers,
Et ſe ſentant preſſé d'une ardeur indiſcrète,
Aller pſalmodier ſur des ſujets divers?
Mais lorſque je te vois t'élever dans les airs,
Et d'un vol aſſuré prendre l'eſſor rapide,
Je crois dans ce moment que Voltaire me guide.
Mais non, Icare tombe, & périt dans les mers.

En vérité, nous autres poëtes, nous promettons beaucoup & tenons peu. Dans le moment même que je fais amende honorable de tous les mauvais vers que je vous ai adreſſés, je tombe dans la même faute.

Que Berlin devienne Athènes, j'en accepte l'au-

gure : pourvu qu'elle ſoit capable d'attirer Mr de Voltaire, elle ne pourra manquer de devenir une des villes les plus célèbres de l'Europe. Je me rends, Monſieur, à vos raiſons ; vous juſtifiez vos vers à merveille. Les Romains ont eu des bottes de foin en guiſe d'étendards, j'y conſens. Vous m'éclairez, vous m'inſtruiſez, vous ſavez me faire tirer profit de mon ignorance même.

Par où mon régiment a-t-il pu exciter votre curioſité ? Je voudrois qu'il fût connu par ſa bravoure & non par ſa beauté. Ce n'eſt pas par un vain appareil de pompe & de magnificence, par un éclat extérieur qu'un régiment doit briller. Les troupes avec leſquelles Alexandre s'aſſujettit la Grèce & conquit la plus grande partie de l'Aſie, étoient conditionnées bien différemment. Le fer faiſoit leur unique parure, elles étoient par une longue & pénible habitude endurcies aux travaux ; elles ſavoient endurer la faim, la ſoif & tous les maux qu'entraîne après ſoi l'âpreté d'une longue guerre ; une vigoureuſe & rigide diſcipline les uniſſoit intimement enſemble, les faiſoit toutes concourir à un même but, & les rendoit propres à exécuter avec promptitude & vigueur les deſſeins les plus vaſtes de leurs généraux.

Quant aux premiers temps de l'hiſtoire romaine, je me ſuis vu engagé à ſoutenir ſa vérité, & cela par un motif qui vous ſurprendra. Pour vous l'expliquer, je ſuis obligé d'entrer dans un détail que je tâcherai d'abréger autant qu'il me ſera poſſible.

Il y a quelques années qu'on trouva dans un manuſcrit du Vatican l'hiſtoire de Rémus & de Romulus rapporté d'une manière toute différente de celle qu'on connoît. Ce manuſcrit fait foi que Rémus s'échappa des pourſuites de ſon frère, & que pour ſe dérober à ſa jalouſe fureur, il ſe réfugia dans les provinces ſeptentrionales de la Germanie, vers les rives de l'Elbe; qu'il y bâtit une ville ſituée auprès d'un grand lac, à laquelle il donna ſon nom; & qu'après ſa mort il fut inhumé dans une île, qui s'élevant du ſein des eaux forme une eſpèce de montagne au milieu du lac. Deux moines furent ici il y a quatre ans de la part du Pape pour découvrir l'endroit que Rémus a fondé. Selon la deſcription que je viens de faire, ils ont jugé que ce devoit être Rémuſberg, ou comme qui diroit *Mont Rémus*. Ces bons pères ont fait creuſer dans l'ile & de tout côté, pour découvrir les cendres de Rémus. Soit qu'elles n'ayent pas été conſervées aſſez ſoigneuſement, ou que le temps qui détruit tout, les ait confondues avec la terre, ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'ils n'ont rien trouvé. Une tradition, qui n'eſt pas plus avérée que celle-là, c'eſt qu'il y a environ cent ans, qu'en poſant les fondemens de ce château, on trouva deux pierres ſur leſquelles étoit gravée l'hiſtoire du vol des vautours: quoique les figures ayent été fort effacées, on en a pu reconnoître quelque choſe. Nos gothiques aïeux, malheureuſement fort ignorans, & peu curieux d'antiquités, ont négligé de nous conſerver ces précieux monumens de l'hiſtoire, & nous ont par conſéquent laiſſés dans une

incertitude obſcure ſur la vérité d'un fait ſi important. On trouva il n'y a pas trois mois en remuant la terre dans le jardin une urne & des monnoies romaines, mais qui étoient ſi vieilles que le coin en étoit preſque tout effacé; je les ai envoyées à Mr la Croze; il a jugé que leur antiquité pouvoit être de dix-ſept à dix-huit ſiècles. J'eſpère, Monſieur, que vous me ſaurez gré de l'anecdote que je viens de vous apprendre, & qu'en ſa faveur vous excuſerez l'intérêt que je prends à tout ce qui peut regarder l'hiſtoire d'un des fondateurs de Rome, dont je crois conſerver la cendre : d'ailleurs on ne m'accuſe point de trop de crédulité; ſi je pèche, ce n'eſt pas par ſuperſtition.

Ma foi ſe défiant même du vraiſemblable,
En évitant l'erreur cherche la vérité;
Le grand, le merveilleux approchent de la fable,
Le vrai ſe reconnoît à ſa ſimplicité.

L'amour de la vérité & l'horreur de l'injuſtice m'ont fait embraſſer le parti de Mr Wolf. La vérité nue a peu de pouvoir ſur l'eſprit de la plupart des hommes; pour ſe montrer, il faut qu'elle ſoit revêtue du rang, de la dignité & de la protection des grands. L'ignorance, le fanatiſme, la ſuperſtition, un zèle aveugle mêlé de jaloufie ont pourſuivi Mr Wolf; ce ſont eux qui lui ont imputé des crimes, juſqu'à ce qu'enfin le monde commence d'appercevoir l'aurore de ſon innocence. Je ne veux point m'arroger une gloire qui ne m'eſt point dûe, ni tirer vanité d'un mérite étranger.

Je puis vous affurer que je n'ai point traduit la Métaphyfique de Wolf; c'eft un de mes amis à qui l'honneur en eft dû. Un enchaînement d'événemens l'a conduit en Ruffie, où il eft depuis quelques mois, quoiqu'il méritât un meilleur fort. Je n'ai d'autre part à cet ouvrage que de l'avoir occafionné, & celui de la correction; le copifte tient le refte de la traduction entre fes mains, je l'attends tous les jours, vous l'aurez dans peu. Le fouvenir d'Emilie m'eft bien flatteur; je vous prie de l'affurer que j'ai des fentimens très-diftingués pour elle.

Car l'Europe la compte au rang des plus grands hommes.

Que pourrois-je refufer à Newton Vénus, à la plus haute fcience revêtue des agrémens de la beauté, des charmes de la jeuneffe, des grâces & des appas? La Marquife du Châtelet veut mon portrait (ce feroit à moi à lui demander le fien); j'y foufcris; chaque trait de pinceau fera foi de l'admiration que j'ai pour elle.

J'envoie cette lettre, par le canal du fieur du Breuil Tronchin, à l'adreffe que vous m'avez indiquée. Je crois qu'il feroit bon de prendre des mefures avec le maître de pofte de Trèves pour régler notre petite correfpondance. J'attendrai que vous ayez pris des arrangemens avec lui fur ce fujet, avant de me fervir de cette voie. Quand le plus grand homme de la France n'aura-t-il plus befoin de tant de précautions? Vos compatriotes feront-ils les feuls à vous envier la gloire qui vous

eſt dûe ? Sortez de cette ingrate patrie, & venez dans un pays où vous ſerez adoré ; que vos talens trouvent un jour dans cette nouvelle Athènes leur rémunérateur.

Amène dans ces lieux la foule des beaux arts :
Fais-nous part du tréſor de ta philoſophie.
Des peuples de ſavans ſuivront tes étendards ;
Eclaire-les du feu de ton puiſſant génie.
Les myrtes, les lauriers ſoignés dans ces cantons
Attendent que cueillis par les mains d'Emilie,
Ils ſervent quelque jour à te ceindre le front ;
J'en vois crever Rouſſeau de fureur & d'envie.

Vos lettres me font un plaiſir infini, mais je vous avoue que je leur préfèrerois de beaucoup la ſatiſfaction de m'entretenir avec vous, & de vous aſſurer de vive voix de la parfaite eſtime avec laquelle je ſuis à jamais, &c.

LETTRE XIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

. . . .

VOILA, Monſeigneur, les réflexions que vous m'avez ordonné de faire ſur cette ode * dont votre

* Sur l'Oubli.

Alteſſe royale a daigné embellir la poëſie françaiſe. Souffrez que je vous diſe encore combien je ſuis étonné de l'honneur que vous faites à notre langue; & ſans fatiguer davantage votre modeſtie de tout ce que m'inſpire mon admiration, je ſuis venu au détail de chaque ſtrophe. Après avoir cueilli avec votre Alteſſe royale les fleurs de la poëſie, il faut paſſer aux épines de la métaphyſique.

J'admire avec votre Alteſſe royale l'eſprit vaſte & précis, la méthode, la fineſſe de M. Wolf. Il me paraît qu'il y a de la honte à le perſécuter, & de la gloire à le protéger. Je vois avec un plaiſir extrême que vous le protégez en prince, & que vous le jugez en philoſophe.

Votre Alteſſe royale a ſenti, en eſprit ſupérieur, le point critique de cette métaphyſique, d'ailleurs admirable. Cet être ſimple dont il parle, donne naiſſance à bien des difficultés. Il y a, dit-il art. XVI, des êtres ſimples par-tout où il y a des êtres compoſés. Voici ſes propres paroles: « S'il n'y « avait pas des êtres ſimples, il faudrait que toutes « les parties les plus petites conſiſtaſſent en d'autres « parties; & comme on ne pourrait indiquer au- « cune raiſon d'où viendraient les êtres compoſés, « auſſi peu qu'on pourrait comprendre d'où exiſterait « un nombre s'il ne devait point contenir d'unités, « il faut à la fin concevoir des êtres ſimples par leſ- « quels les êtres compoſés ont exiſté. »

Enſuite, art. LXXXI: « Les êtres ſimples n'ont

" ni figure, ni grandeur, & ne peuvent remplir " d'efpace."

Ne pourrait-on pas répondre à ces affertions, 1° Un être compofé eft néceffairement divifible à l'infini ; & cela eft prouvé géométriquement. 2° S'il n'eft pas phyfiquement divifible à l'infini, c'eft que nos inftrumens font trop groffiers ; c'eft que les formes & les générations des chofes ne pourraient fubfifter, fi les premiers principes dont les chofes font formées, fe divifaient, fe décompofaient. Divifez, décompofez le premier germe des hommes, des plantes, il n'y aura plus ni hommes ni plantes. Il faut donc qu'il y ait des corps indivifés.

Mais il ne s'enfuit pas de-là que ces premiers germes, ces premiers principes foient indivifibles en effet, fimples, fans étendue ; car alors ils ne feraient pas corps, & il fe trouverait que la matière ne ferait pas compofée de matière ; que les corps ne feraient pas compofés de corps : ce qui ferait un peu étrange.

Que fera-ce donc que les premiers principes de la matière ? Ce feront des corps divifibles fans doute ; mais qui feront indivifés tant que la nature des chofes fubfiftera.

Mais quelle fera la raifon fuffifante de l'exiftence des corps ? il n'y a certainement que deux façons de concevoir la chofe : ou les corps font tels par leur nature néceffairement, ou ils font l'ouvrage de la volonté d'un libre, & très-libre Etre fuprême. Il n'y a pas un troifième parti à prendre. Mais dans

les deux opinions, on a des difficultés bien grandes à résoudre.

Quelle sera donc l'opinion que j'embrasserai ? celle où j'aurai, de compte fait, moins d'absurdités à dévorer. Or, je trouve beaucoup plus de contradictions, de difficultés, d'embarras dans le systême de l'existence nécessaire de la matière : je me range donc à l'opinion de l'existence de l'Etre suprême, comme la plus vraisemblable & la plus probable.

Je ne crois pas qu'il y ait de démonstration, proprement dite, de l'existence de cet Etre indépendant de la matière. Je me souviens que je ne laissais pas, en Angleterre, d'embarrasser un peu le fameux docteur Clarke, quand je lui disais : On ne peut appeler démonstration, un enchaînement d'idées qui laisse toujours des difficultés. Dire que le quarré construit sur le grand côté d'un triangle, [illegible] au quarré des deux côtés, c'est une démonstration qui, toute compliquée qu'elle est, ne laisse aucune difficulté. Mais l'existence d'un être créateur, laisse encore des difficultés insurmontables à l'esprit humain. Donc cette vérité ne peut être mise au rang des démonstrations proprement dites. Je la crois cette vérité ; mais je la crois comme ce qui est le plus vraisemblable ; c'est une lumière qui me frappe à travers mille ténèbres.

Il y aurait sur cela bien des choses à dire ; mais ce serait porter de l'or au Pérou que de fatiguer votre Altesse royale de réflexions philosophiques.

Toute la métaphyfique, à mon gré, contient deux chofes : la première, tout ce que les hommes de bon fens favent ; la feconde, ce qu'ils ne fauront jamais.

Nous favons, par exemple, ce que c'eft qu'une idée fimple, une idée compofée : nous ne faurons jamais ce que c'eft que cet être qui a des idées. Nous mefurons les corps ; nous ne faurons jamais ce que c'eft que la matière. Nous ne pouvons juger de tout cela que par la voie de l'analogie : c'eft un bâton que la nature a donné à nous autres aveugles, avec lequel nous ne laiffons pas d'aller & auffi de tomber.

Cette analogie m'apprend que les bêtes étant faites comme moi, ayant du fentiment comme moi, des idées comme moi, pourraient bien être ce que je fuis. Quand je veux aller au-delà, je trouve un abyme ; & je m'arrête fur le bord du précipice.

Tout ce que je fais, c'eft que, foit que la matière foit éternelle (ce qui eft bien incompréhenfible), foit qu'elle ait été créée dans le temps (ce qui eft fujet à de grands embarras), foit que notre ame périffe avec nous, foit qu'elle jouiffe de l'immortalité, on ne peut dans ces incertitudes prendre un parti plus fage, plus digne de vous, que celui que vous prenez de donner à votre ame périffable ou non, toutes les vertus, tous les plaifirs & toutes les inftructions dont elle eft capable, de vivre en prince, en homme & en fage, d'être heureux, & de rendre les autres heureux.

Je vous regarde comme un préfent que le ciel a fait à la terre. J'admire qu'à votre âge le goût des plaifirs ne vous ait point emporté, & je vous félicite infiniment que la philofophie vous laiffe le goût des plaifirs. Nous ne fommes point nés uniquement pour lire Platon & Leibnitz, pour mefurer des courbes, & pour arranger des faits dans notre tête: nous fommes nés avec un cœur qu'il faut remplir, avec des paffions qu'il faut fatisfaire, fans en être maîtrifés.

Que je fuis charmé de votre morale, Monfeigneur! Que mon cœur fe fent né pour être le fujet du vôtre! J'éprouve trop de fatisfaction de penfer en tout comme vous.

Votre Alteffe royale me fait l'honneur de me dire dans fa dernière lettre, qu'elle regarde le feu czar comme le plus grand homme du dernier fiècle; & cette eftime que vous avez pour lui ne vous aveugle pas fur fes cruautés. Il a été un grand prince, un légiflateur, un fondateur; mais fi la politique lui doit tant, quels reproches l'humanité n'a-t-elle pas à lui faire? On admire en lui le roi: mais on ne peut aimer l'homme. Continuez, Monfeigneur, & vous ferez admiré & aimé du monde entier.

Un des plus grands biens que vous ferez aux hommes, ce fera de fouler aux pieds la fuperftition & le fanatifme; de ne pas permettre qu'un homme en robe perfécute d'autres hommes qui ne penfent pas comme lui. Il eft très-certain que les philofo-

phes ne troubleront jamais les Etats. Pourquoi donc troubler les philoſophes ? Qu'importait à la Hollande que Bayle eût raiſon ? Pourquoi faut-il que Jurieu, ce miniſtre fanatique, ait eu le crédit de faire arracher à Bayle ſa petite fortune ? Les philoſophes ne demandent que de la tranquillité ; ils ne veulent que vivre en paix ſous le gouvernement établi ; & il n'y a pas un théologien qui ne voulût être le maître de l'Etat. Eſt-il poſſible que des hommes qui n'ont d'autre ſcience que le don de parler ſans s'entendre & ſans être entendus, aient dominé & dominent encore preſque par-tout !

Les pays du Nord ont cet avantage ſur le midi de l'Europe, que ces tyrans des ames y ont moins de puiſſance qu'ailleurs. Auſſi les princes du Nord ſont-ils, pour la plupart, moins ſuperſtitieux & moins méchans qu'ailleurs. Tel prince italien ſe ſervira du poiſon & ira à confeſſe. L'Allemagne proteſtante n'a ni de pareils ſots, ni de pareils monſtres ; & en général je n'aurais pas de peine à prouver que les rois les moins ſuperſtitieux ont toujours été les meilleurs princes.

Vous voyez, digne héritier de l'eſprit de Marc-Aurèle, avec quelle liberté j'oſe vous parler. Vous êtes preſque le ſeul ſur la terre qui méritiez qu'on vous parle ainſi.

LETTRE XX.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Rémusberg, le 9 Mai, 1737.

JE viens de recevoir votre lettre sous date du 17 Avril; elle est arrivée assez vîte: je ne sais d'où vient que les miennes ont été si long-temps en chemin. Que votre indulgence pour mes vers me p roît suspecte! Avouez-le, Monsieur, vous craign le sort de Philoxène; vous me croyez un Denys; sans quoi votre langage auroit été tout différent. Un ami sincère dit des vérités désagréables, mais salutaires. Vous auriez critiqué le monument & les funérailles placés avant les batailles dans la strophe quatrième de l'ode, vous auriez condamné la figure du chagrin désarmé qui est trop hardie, &c. En un mot, vous m'auriez dit, *émondez-moi ces rameaux trop épars.* Que sert-il à un borgne qu'on l'assure qu'il a la vue bonne, en voit-il mieux? Je vous prie, Monsieur, soyez mon censeur rigide, comme vous êtes déjà mon exemple & mon maître en fait de poësie. Ne vous en tenez pas aux ongles de la figure d'un très-ignorant sculpteur, corrigez tout l'ouvrage. Je vous envoie la suite de la traduction de Wolf jusqu'au paragraphe 770. Vous en aurez la fin par mon cher Césarion, mon petit ambassadeur dans la province de

la raiſon, au paradis terreſtre. Je ne chercherois pas ma ſouveraine félicité dans l'éclat de la magnificence, mais dans une volupté pure, & dans le commerce des êtres les plus raiſonnables parmi les mortels : en un mot ſi je pouvois diſpoſer de ma perſonne, je me rendrois moi-même à Cirey, pour y raiſonner tout mon ſoûl. Je vous compte à la tête de tous les êtres penſans ; certes le créateur auroit de la peine à produire un eſprit plus ſublime que le vôtre,

Génie heureux que la nature
De ſes dons combla ſans meſure.
Le ciel, jaloux de ſes faveurs,
Ne fait que rarement de brillans caractères ;
Il pétrit là de ces humains vulgaires,
De ces gens faits pour les grandeurs,
Mais hélas ! dans mille ans qu'on voit peu de Voltaires !

Mon portrait s'achevera aujourdhui, le peintre s'évertue de faire de ſon mieux. Je vous dois déjà quelques coups de grâces, mais en conſcience j'ai cru devoir vous en avertir. Pourrois-je finir ma lettre ſans y inférer un article pour Emilie ? Faites-lui, je vousprie, bien des aſſurances de ma parfaite eſtime. Vous devriez bien me faire avoir ſon portrait, car je n'oſerois le lui demander. Si mon corps pouvoit voyager comme mes penſées, je vous aſſurerois de vive voix de la parfaite eſtime & de la conſidération avec laquelle je ſuis, &c.

LETTRE XXI.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Amate, le 14 de Mai, 1737.

JE vous prie d'excuſer l'injuſtice que j'ai faite à votre ſincérité dans ma dernière lettre : je ſuis charmé de m'être trompé & de voir que vous me connoiſſez aſſez pour vouloir me corriger. Je paſſe condamnation au ſujet de mon ode ; je conviens de toutes les fautes que vous me reprochez ; mais loin de me rebuter, je vous importunerai encore de quelques unes de mes pièces, que je vous prierai de vouloir corriger avec la même ſévérité : ſi je ne profite autre choſe, je trouve toujours ce moyen heureux pour vous eſcroquer quelques bons vers.

Les grâces qui partout accompagnent vos pas,
En prêtant à mes vers le tour qu'ils n'avoient pas,
Suppléent par leurs ſoins à mon peu de pratique,
Ornent de mille fleurs mon ode proſaïque,
Et font voir par l'effet d'un aſſez rare effort
Que ce que vous touchez ſe convertit en or.

Je paſſe à préſent à la philoſophie. Vous ſuivez en tout la route des grands génies, qui loin de ſe ſentir animés d'une baſſe & vile jalouſie, eſtiment le mérite où ils le rencontrent, & le priſent ſans prévention. Je vous fais des complimens à la place de

Mr Wolf ſur la manière avantageuſe dont vous vous expliquez ſur ſon ſujet. Je vois, Monſieur, que vous avez très-bien compris les difficultés qu'il y a ſur l'être ſimple; ſouffrez que j'y réponde. Les géomètres prouvent qu'une ligne peut être diviſée à l'infini, que tout ce qui a deux côtés ou deux faces, ce qui revient au même, peut l'être également; mais dans la propoſition de Mr Wolf, il ne s'agit, ſi je ne me trompe, ni de ligne, ni de points; il s'agit des unités ou parties indiviſibles qui compoſent la matière: perſonne ne peut ni ne pourra jamais les appercevoir; donc on n'en peut avoir d'idée, car nous n'avons d'idées nettes que des choſes qui tombent ſous nos ſens. Mr Wolf dit tout ce que l'être ſimple n'eſt pas, & il écarte l'eſpace, la longueur, la largeur, & avec beaucoup de précaution, pour prévenir le raiſonnement des géomètres, qui n'eſt plus applicable à ſon être ſimple, à cauſe qu'il n'a aucune propriété de la matière. Notre philoſophe ſe ſert de l'artifice de ſaint Paul, qui après nous avoir promenés juſque dans le ſanctuaire des cieux, l'abandonne à notre propre imagination, ſuppléant par le terme d'ineffable à ce qu'il n'auroit pu expliquer ſans donner priſe ſur lui. Il me ſemble cependant qu'il n'y a rien de plus vrai que ces propoſitions, que toute choſe compoſée doit avoir des parties, que ces parties peuvent en avoir autant que vous voudrez, mais qu'enfin il faut pourtant trouver des unités, & que faute d'avoir les organes des yeux & de l'attouchement aſſez ſubtils, & manque d'inſtrumens aſſez délicats, nous ne

décompoſerons jamais la matière juſqu'à trouver ces unités. Que vous repréſentez-vous quand vous penſez à un régiment compoſé de 1500 hommes? Vous vous repréſentez ces 1500 hommes comme autant d'unités réunies ſous un ſeul chef. Prenons un de ces hommes ſeul; je trouve que c'eſt un être fini, qui a une étendue, largeur & figure; je trouve qu'il eſt diviſible (l'expérience le prouve), mais je ne ſaurois dire qu'il eſt diviſible à l'infini: pourroit-il être un être fini & un être infini en même temps? Non, car cela implique contradiction; & comme une choſe ne ſauroit être & ne pas être en même temps, il faut néceſſairement que l'homme ne ſoit pas infini; donc il n'eſt pas diviſible à l'infini; donc il y a des unités qui priſes enſemble font des nombres compoſés, & ce ſont ces nombres, dès qu'ils ſont compoſés, qu'on nomme matière. Je vous abandonne volontiers le divin Platon, le divin Ariſtote, & tous les héros de la philoſophie ſcolaſtique; c'étoeint des hommes qui avoient recours à des mots, pour cacher leur ignorance; leurs diſciples les en croyoient ſur leur réputation, & des ſiècles entiers ſe ſont contentés de parler ſans s'entendre. Il n'eſt plus permis de nos jours de ſe ſervir de mots que dans leur ſens propre. Mr Wolf donne la définition de chaque mot; il règle ſon uſage, & ayant fixé les termes, il prévient beaucoup de diſputes, qui ne naiſſent ſouvent que d'un jeu de mots, ou de la différente ſignification que des perſonnes y attachent. Il n'y a rien de plus vrai que ce que vous dites de la métaphyſique; mais je vous

avoue qu'indépendamment de cela, je ne faurois défendre à mon efprit curieux & avide de nouveautés d'approfondir des matières qui l'intéreffent beaucoup, & qui l'attirent par leurs difficultés mêmes. Vous me dites le plus poliment du monde que je fuis une bête; je m'en étois douté un peu jufqu'à préfent, mais je commence à en être convaincu. A parler férieufement, vous n'avez pas tort, & cette raifon, de la prérogative de laquelle les hommes tirent un fi orgueilleux avantage, qu'eft-elle ? & qui eft-ce qui la poffède ? Des hommes qui pour vivre enfemble ont été obligés de fe choifir des fupérieurs, de fe faire des lois pour apprendre que c'eft une injuftice de s'entretuer, de fe voler réciproquement. Ces hommes raifonnables fe font la guerre pour de vains argumens, qu'ils ne comprennent pas; ces hommes raifonnables ont cent religions différentes, les unes plus abfurdes que les autres; ces hommes raifonnables aiment à vivre, & fe plaignent de la durée du temps & de l'ennui, tant qu'ils vivent. Où y a-t-il de la raifon à cela ? On peut objecter les découvertes des géomètres, les calculs de Mrs Bernoulli, les calculs de Newton; mais ces gens étoient-ils plus raifonnables que les autres ? Ils paffoient toute leur vie à chercher des proportions algébriques, des rapports de nombres, & ils ne tiroient aucun profit de la courte durée de leur vie. Que j'approuve un philofophe qui fait fe délaffer dans les bras d'Emilie ! Je fais bien que je préférerois infiniment fa connoiffance à celle du centre de gravité, de la quadrature du cercle, de l'or potable,

&c. Vous parlez, Monſieur, en homme inſtruit ſur ce qui regarde les princes du nord ; ils ont inconteſtablement de grandes obligations à Luther & à Calvin (pauvres gens d'ailleurs), qui les ont affranchis du joug des prêtres, & ont augmenté leurs revenus très-conſidérablement par la ſécularifation des biens eccléſiaſtiques : leur religion cependant n'eſt pas purifiée de ſuperſtitieux & de bigots. Nous avons une ſecte de béats qui ne reſſemblent pas mal aux preſbytériens d'Angleterre, & qui ſont d'autant plus inſupportables, qu'ils ſont d'une aigreur & d'une roideur inflexible envers tous ceux qui ne ſont pas de leur avis. On eſt obligé de cacher ſes ſentimens pour ne ſe point faire d'ennemis mal à propos. C'eſt un proverbe commun, & qui eſt dans la bouche de tout le monde, de dire : *cet homme n'a ni foi ni loi.* Cela vaut ſeul la déciſion d'un concile. L'on vous condamne ſans vous entendre, & l'on vous perſécute ſans vous connoître : & d'ailleurs attaquer la religion reçue dans un pays, c'eſt attaquer dans ſon dernier retranchement l'amour propre des hommes, qui leur fait préférer ce qu'ils croient, ſans ſavoir pourquoi, à toute foi étrangère & à toutes les objections qu'on pourroit leur faire.

Je penſe comme vous, Monſieur, au ſujet de Mr Bayle. Ce Jurieu qui le perſécutoit, oublioit le premier devoir de la religion, qui eſt la charité. Mr Bayle me paroît d'ailleurs d'autant plus eſtimable, qu'il étoit de la ſecte des académiciens, qui ne faiſoient que rapporter ſimplement le pour & le con-

tre des queſtions, ſans décider témérairement ſur des ſujets dont nous ne pouvons découvrir que les abymes.

Il me ſemble que je vous vois à table, le verre en main, vous reſſouvenir de votre ami. Il m'eſt plus flatteur que vous buviez à ma ſanté, que de voir élever en ma faveur les temples qu'on érigeoit à Auguſte. Brutus ſe contentoit de l'approbation de Caton. Les ſuffrages d'un ſage me ſuffiſent. Que vous prêtez un ſecours puiſſant à mon amour propre ! Je lui oppoſe ſans ceſſe l'amitié que vous avez pour moi. Mais qu'il eſt difficile de ſe rendre juſtice, & combien ne doit-on pas être en garde contre la vanité à laquelle nous nous ſentons une pente ſi naturelle ! Mon petit ambaſſadeur partira dans peu, muni d'une lettre de créance, & du portrait que vous voulez avoir. Des occupations militaires ont retardé ſon départ ; il eſt comme le Meſſie annoncé, je vous en parle toujours & il n'arrive jamais. C'eſt à lui que je vous prie de remettre tout ce que vous voudrez confier à ma diſcrétion.

Je ſuis avec une très-parfaite eſtime, &c.

LETTRE XXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mai, 1737.

J'AI reçu la lettre du prince philosophe (du 14 Mai), & j'apprends qu'il y a un gros paquet pour moi entre les mains du sieur du Breuil Tronchin, à Amsterdam. Ce paquet est probablement la seconde partie de la métaphysique; tout est de votre ressort, prince inimitable. Je suis avec votre Altesse royale comme un cercle infiniment petit, concentrique à un cercle infiniment grand; toutes les lignes du cercle infiniment grand vont trouver le centre du pauvre infiniment petit; mais quelle différence de leur circonférence! J'aime tout ce que votre génie aime; mais je touche à peine ce que vous embrassez. Je vois non-seulement le protecteur de M. Wolf, mais une intelligence égale à lui. Je vais oser parler à cette intelligence.

Vous me faites l'honneur de me dire qu'un être tel que l'homme ne saurait être fini & infini à la fois, & que cela impliquerait contradiction: il est vrai qu'il ne saurait être fini & infini dans le même sens; mais il peut être fini physiquement, & être divisible à l'infini géométriquement. Cette division à l'infini n'est autre chose que l'impossibilité d'assigner un dernier point indivisible; & cette impuis-

ſance eſt ce que les hommes appellent infini en petit ; de même que l'impuiſſance d'aſſigner les bornes de l'étendue, eſt ce que nous appelons l'infini en grand.

Par exemple, ſoit une unité : 1 eſt fini ; mais prenez $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{16}$, &c. vous n'épuiſerez jamais cette ſérie. Il eſt pourtant vrai que cette ſérie, une moitié, un quart, un huitième, un ſeizième, priſe toute entière, eſt égale à cette unité. Voilà, je crois, tout le ſecret de l'infini en petit.

De même, prenez tout d'un coup l'infini en grand, il eſt certain que les nombres, 1, 2, 4, 8, 16, 32, &c. n'en approcheront jamais ; mais prenez tous ces nombres à la fois, ſans compter ; ils ſont égaux à l'infini.

Cette méthode eſt celle des géomètres ; elle eſt démontrée ; on ne peut pas en appeler.

Il n'y a donc nulle contradiction entre ces deux propoſitions : cette unité eſt finie ; & la ſérie $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$, égale à cette unité, eſt infinie.

Ces vérités, ces démonſtrations géométriques n'empêchent point du tout qu'il n'y ait des êtres indiviſés dans la nature, des êtres uns, des atomes ; ſans quoi le monde ne ſerait point organiſé. Il eſt très-vrai que la matière eſt compoſée d'indiviſés ; parce qu'il faut des êtres inaltérables pour faire des germes qui ſont toujours les mêmes ; parce que les élémens des êtres mixtes ne ſeraient pas élémens s'ils étaient compoſés : il eſt donc très-vrai que les principes des choſes ſont des ſubſtances,

dures, ſolides, indiviſées ; mais ces principes ſont-ils pour cela indiviſibles ? je n'en vois nullement la conſéquence.

S'ils étaient encore diviſés, cet univers ne ſerait pas tel qu'il eſt ; mais il eſt toujours clair qu'ils ſont diviſibles, puiſqu'ils ſont matière, qu'ils ont des côtés.

Tant que les élémens du feu, de l'eau, de l'air, ſeront tels qu'ils ſont, indiviſés, ils ſeront les mêmes ; la nature ne changera pas ; mais l'auteur de la nature peut les diviſer.

Reſte actuellement à comprendre comment, ſelon M. Wolf, la matière ſerait compoſée d'êtres ſimples ſans étendue ; c'eſt à quoi ma pauvre ame ne peut arriver. J'attends la ſeconde partie de cette métaphyſique dont votre Alteſſe royale daigne me faire préſent. J'eſpère que cette ſeconde partie me donnera des ailes pour m'élever vers l'être ſimple ; ma miſérable peſanteur me rabaiſſe toujours vers l'être étendu.

Quand eſt-ce que j'aurai des ailes, pour aller rendre mes reſpects à l'être le moins ſimple, le plus univerſel qui exiſte dans le monde, à votre Alteſſe royale ?

Madame la marquiſe du Châtelet attend avec impatience cet homme aimable que Fréderic appelle ſon ami, cet Epheſtion de cet Alexandre.

Monſeigneur, je vais enfin uſer de vos bontés ; je vais prendre la liberté de mettre en uſage votre

caractère bienfesant. Je demande inſtamment une grâce au prince philoſophe.

Je m'aviſai, je ne ſais comment, il y a quelques années, d'écrire une eſpèce d'hiſtoire de cet homme moitié Alexandre, moitié Don Quichotte, de ce roi de Suède ſi fameux. M. Fabrice, qui avait été ſept ans auprès de lui, l'envoyé de France & l'envoyé d'Angleterre, un colonel de ſes troupes, m'avaient donné des mémoires. Ces meſſieurs ont très-bien pu ſe tromper ; & j'ai ſenti combien il était difficile d'écrire une hiſtoire contemporaine. Tous ceux qui ont vu les mêmes événemens les ont vus avec des yeux différens ; les témoins ſe contrediſent. Il faudrait pour écrire l'hiſtoire d'un roi que tous les témoins fuſſent morts ; comme à Rome on attend pour faire un ſaint, que ſes maîtreſſes, ſes créanciers, ſes valets-de-chambre ou ſes pages ſoient enterrés.

De plus, je me reproche fort d'avoir barbouillé deux tomes pour un ſeul homme, quand cet homme n'eſt pas vous.

J'ai honte, ſur-tout, d'avoir parlé de tant de combats, de tant de maux faits aux hommes ; je m'en repens d'autant plus, que quelques officiers ont dit, en parlant de ces combats, que je n'avais pas dit vrai, attendu que je n'avais pas parlé de leurs régimens ; ils ſuppoſaient que je devais écrire leur hiſtoire.

J'aurais bien mieux fait d'éviter tous ces détails de combats donnés chez les Sarmates, & d'entrer plus

profondément dans le détail de ce qu'a fait le czar pour le bien de l'humanité. Je fais plus de cas d'une lieue en quarré défrichée, que d'une plaine jonchée de morts.

On a commencé une nouvelle édition de mes folies en profe et en vers ; il me femble que ces folies deviendraient plus utiles, fi je donnais un abrégé des grandes chofes qu'a faites Charles XII, & des chofes utiles qu'a faites le czar Pierre.

Je n'ai pas de mémoires de Mofcovie dans ma retraite de Cirey. La philofophie, les belles-lettres, la paix, la félicité y habitent : mais on n'y a aucune nouvelle des Ruffes.

Je me jette aux pieds de votre Alteffe royale : je la fupplie de vouloir bien engager un ferviteur éclairé qu'elle a en Mofcovie, à répondre aux queftions ci-jointes. J'aurai à votre Alteffe royale l'obligation d'avoir mieux connu la vérité : c'eft un commerce rare entre des princes & des particuliers. Mais vous ne reffemblez en rien aux autres princes : on demandera aux autres des biens, des honneurs ; on demandera à vous feul d'être éclairé.

Salomon du Nord, la reine de Saba, c'eft-à-dire, de Cirey, joint fes fentimens d'admiration aux miens.

LETTRE XXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 25 Mai, 1737.

C'EST fans doute un héros, c'eft un fage, un
grand homme,
Qui fonda cet afile embelli par vos pas;
Mais cet honneur n'eft dû qu'aux vrais héros de
Rome,
Rémus ne le méritait pas.
Scipion l'africain bravant fa république,
Et quittant un fénat trop ingrat envers lui,
Porta dans vos climats ce courage héroïque
Qui fefait trembler Rome & qui fut fon appui.
Cicéron dans l'exil y porta l'éloquence,
Ce grand art des Romains, cette augufte fcience
D'embellir la raifon, de forcer les efprits.
Ovide y fit briller un art d'un plus grand prix;
L'art d'aimer, de le dire, & fur-tout l'art de plaire.
Tous trois vous ont formé, leur efprit vous éclaire;
Voilà les fondateurs de ces aimables lieux.
Vous fuivez leur exemple, ils font vos vrais aïeux.
La véritable Rome eft cette heureufe enceinte,
Où les Plaifirs pour vous vont tous fe fignaler.
L'autre Rome eft tombée, & n'eft plus que la fainte;
Rémufberg eft la feule où je voudrais aller.

Voilà,

Voilà, Monfeigneur, ce que je penfe du Mont-Rémus ; je fuis deftiné à avoir en tout des opinions fort différentes des moines. Vos deux antiquaires à capuchons, foi-difant envoyés par le pape pour voir fi le frère de Romulus a fondé votre palais, devaient bien faire un faint de ce Rémus, n'en pouvant faire le fondateur de votre palais ; mais apparemment que Rémus aurait été auffi étonné de fe voir en paradis qu'en Pruffe.

On attend avec impatience dans le petit paradis de Cirey, deux chofes qui feront bien rares en France. Le portrait d'un prince tel que vous, & M. de Keyferling, que votre Alteffe royale honore du nom de fon ami intime.

Louis XIV difait un jour à un homme qui avait rendu de grands fervices au roi d'Efpagne Charles II, & qui avait eu fa familiarité : Le roi d'Efpagne vous aimait donc beaucoup ! Ah, Sire, répondit le pauvre courtifan, eft-ce que vous autres rois vous aimez quelque chofe ?

Vous voulez donc, Monfeigneur, avoir toutes les vertus qu'on leur fouhaite fi inutilement, & dont on les a toujours loués fi mal à propos ; ce n'eft donc pas assez d'être fupérieur aux hommes par l'efprit comme par le rang, vous l'êtes encore par le cœur. Vous, prince & ami ! Voilà deux grands titres réunis qu'on a cru jufqu'ici incompatibles.

Cependant, j'avais toujours ofé penfer que c'était aux princes à fentir l'amitié pure, car d'ordinaire

les particuliers qui prétendent être amis, ſont rivaux. On a toujours quelque choſe à ſe diſputer; de la gloire, des places, des femmes, & ſur-tout des faveurs de vous autres maîtres de la terre, qu'on ſe diſpute encore plus que celles des femmes, qui vous valent pourtant bien.

Mais il me ſemble qu'un prince, & ſur-tout un prince tel que vous, n'a rien à diſputer, n'a point de rival à craindre, & peut aimer ſans embarras & tout à ſon aiſe. Heureux, Monſeigneur, qui peut avoir part aux bontés d'un cœur comme le vôtre! M. de Keyſerling ne déſire rien, ſans doute. Tout ce qui m'étonne, c'eſt qu'il voyage.

Cirey eſt auſſi, Monſeigneur, un petit temple dédié à l'amitié. Madame du Châtelet, qui, je vous aſſure, a toutes les vertus d'un grand homme, avec les grâces de ſon ſexe, n'eſt pas indigne de ſa viſite, & elle le recevra comme l'ami du prince Fréderic.

Que votre Alteſſe royale ſoit bien perſuadée, Monſeigneur, qu'il n'y aura jamais à Cirey d'autre portrait que le vôtre. Il y a ici une petite ſtatue de l'Amour, au bas de laquelle nous avons mis *noto Deo*; nous mettrons au bas de votre portrait *ſoli Principi*.

Je me fais bien mauvais gré de ne dire jamais, dans mes lettres, à votre Alteſſe royale, aucune nouvelle de la littérature françaiſe à laquelle vous daignez vous intéreſſer; mais je vis dans une retraite profonde, auprès de la dame la plus eſtimable du ſiècle préſent, & avec les livres du ſiècle paſſé;

il n'eſt guère parvenu dans ma retraite de nouveautés qui méritent d'aller au Mont-Rémus.

Nos belles-lettres commencent à bien dégénérer ; ſoit qu'elles manquent d'encouragement, ſoit que les Français, après avoir trouvé le bien dans le ſiècle de Louis XIV, aient aujourd'hui le malheur de chercher le mieux ; ſoit qu'en tout pays la nature ſe repoſe après de grands efforts, comme les terres après une moiſſon abondante.

La partie de la philoſophie la plus utile aux hommes, celle qui regarde l'ame, ne vaudra jamais rien parmi nous, tant qu'on ne pourra pas penſer librement. Un certain nombre de gens ſuperſtitieux fait grand tort ici à toute vérité. Si Cicéron vivait, & qu'il écrivît *De naturâ Deorum*, ou ſes Tuſculanes ; ſi Virgile diſait :

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas :
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis avari !

Cicéron & Virgile courraient grand riſque ; il n'y a que les jéſuites à qui il eſt permis de tout dire ; & ſi votre Alteſſe royale a lu ce qu'ils diſent, je doute qu'elle leur faſſe le même honneur qu'à M. Rollin. Pour bien écrire l'hiſtoire, il faut être dans un pays libre ; mais la plupart des français réfugiés en Hollande ou en Angleterre, ont altéré la pureté de leur langue.

A l'égard de nos univerſités, elles n'ont guère d'autre mérite que celui de leur antiquité. Les

Français n'ont point de Wolf, point de Mac-Laurin, point de Manfredy, point de s'Gravefende, ni de Mufchembroëk. Nos profeffeurs de phyfique, pour la plupart, ne font pas dignes d'étudier fous ceux que je viens de citer. L'académie des fciences foutient très-bien l'honneur de la nation, mais c'eft une lumière qui ne fe répand pas encore affez généralement ; chaque académicien fe borne à des vues particulières : nous n'avons ni bonne phyfique, ni bons principes d'aftronomie pour inftruire la jeuneffe ; & nous fommes obligés en cela d'avoir recours aux étrangers.

L'opéra fe foutient parce qu'on aime la mufique ; & malheureufement cette mufique ne faurait être, comme l'italienne, du goût des autres nations. La comédie tombe abfolument. A propos de comédie ; je fuis très-mortifié, Monfeigneur, qu'on ait envoyé l'Enfant prodigue à votre Alteffe royale. Premièrement, la copie que vous avez n'eft point mon véritable ouvrage ; en fecond lieu, la véritable n'eft qu'une ébauche, que je n'ai ni le temps, ni la volonté d'achever.

Je parle à votre Alteffe royale avec la naïveté qui n'eft peut-être que trop mon caractère. Je vous dis, Monfeigneur, ce que je penfe de ma nation, fans vouloir la méprifer ni la louer : je crois que les Français vivent un peu dans l'Europe fur leur crédit, comme un homme riche qui fe ruine infenfiblement. Notre nation a befoin de l'œil du maître pour être encouragée ; &, pour moi, Monfeigneur,

je ne demande rien que la continuation des regards du prince Fréderic. Il n'y a que la ſanté qui me manque, ſans cela je travaillerais bien à mériter vos bontés ; mais peu de génie & peu de ſanté, cela fait un pauvre homme.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE XXIV.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Naven, le 25 de Mai, 1737.

JE viens de munir mon cher Céſarion de tout ce qu'il lui fallait pour faire le voyage de Cirey. Il vous rendra ce portrait que vous voulez avoir abſolument. Il n'y a que la malheureuſe matérialité de mon corps qui empêche mon eſprit de l'accompagner.

Céſarion a le malheur d'être né courlandais (le baron de Keyſerling, ſon père, eſt maréchal de la cour du duc de Courlande) ; mais il eſt le Plutarque de cette Béotie moderne. Je vous le recommande au poſſible. Confiez-vous entièrement à lui. Il a le rare avantage d'être homme d'eſprit & diſcret en même temps. Je dirai, en le voyant partir :

100374

Cher vaiſſeau qui portes Virgile
Sur le rivage Athénien, &c.

Si j'étais envieux, je le ſerais du voyage que Céſarion va faire. La ſeule choſe qui me conſole, eſt l'idée de le voir revenir comme ce chef des Argonautes qui emporta les tréſors de Colchos. Quelle joie pour moi, quand il me rendra la Pucelle, le Règne de Louis XIV, la Philoſophie de Newton, & les autres merveilles inconnues que vous n'avez pas voulu juſqu'ici communiquer au public ! Ne me privez pas de cette conſolation. Vous qui deſirez ſi ardemment le bonheur des humains, voudriez-vous ne pas contribuer au mien ? Une lecture agréable entre, ſelon moi, pour beaucoup dans l'idée du vrai bonheur.

Il eſt juſte que vous aſſuriez de mes attentions Vénus-Newton. La ſcience ne pouvait jamais ſe mieux loger que dans le corps d'une aimable perſonne. Quel philoſophe pourrait réſiſter à ſes argumens ? En ſe laiſſant guider par cette aimable philoſophe, la raiſon nous guiderait-elle toujours ? Pour moi, je craindrais fort les flèches dorées du petit Dieu de Cythère.

Céſarion vous rendra compte de l'eſtime parfaite que j'ai pour vous : il vous dira juſqu'à quel point nous honorons la vertu, le mérite & les talens. Croyez, je vous prie, tout ce qu'il vous dira de ma part ; & ſoyez ſûr qu'on ne peut exagérer la conſidération avec laquelle je ſuis, &c.

LETTRE XXV.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Rupin, le 6 de Juillet, 1737.

SI j'étois poëte, j'aurois répondu en vers aux ftances charmantes de votre dernière lettre; mais des revues, des voyages, des coliques & des fièvres ont fi fort bouché ma veine, que Phébus eft demeuré inexorable aux prières que je lui ai faites de m'infpirer fon feu divin.

Rémufberg eft la feule où je voudrois aller.

Ce vers m'a caufé le plus grand plaifir du monde, je l'ai lu plus de mille fois. Ce feroit une apparition bien rare dans ce pays qu'un génie de votre ordre, un homme libre de préjugés, & dont l'imagination vive eft gouvernée par la raifon. Quel bonheur pourroit égaler le mien, fi je pouvois nourrir mon efprit du vôtre, & me voir guidé par vos foins dans le chemin du beau!

Je ne vous ai donné l'hiftoire de Rémus que pour ce qu'elle vaut. Les origines des nations font pour la plupart fabuleufes; elles ne prouvent que l'antiquité des établiffemens; mettons l'anecdote de Rémus à côté de l'hiftoire de la fainte ampoule & des opérations magiques de Merlin.

Les antiquaires à capuchon ne feront jamais ni

mes hiſtoriographes ni les directeurs de ma conſcience. Que votre façon de penſer eſt différente de celle de ces ſuppôts de l'erreur! vous aimez la vérité, ils aiment la ſuperſtition; vous pratiquez les vertus chrétiennes, ils ſe contentent de les enſeigner; ils calomnient, & vous pardonnez. Si j'étois catholique, je ne choiſirois ni ſaint François d'Aſſiſe, ni ſaint Bruno pour mes patrons; j'irois droit à Cirey, où je trouverois des vertus & des talens ſupérieurs en tout genre à ceux de la haire & du froc.

Ces rois ſans amitié & ſans retour dont vous me parlez, me paroiſſent reſſembler à la bûche que Jupiter donna pour roi aux grenouilles. Je ne connois l'ingratitude que par le mal qu'elle m'a fait; je puis même dire, ſans vouloir affecter des ſentimens qui ne me ſont pas naturels, que je renoncerois à toute grandeur, ſi je la croyois incompatible avec l'amitié; vous avez bien votre part à la mienne. Votre naïveté, cette ſincérité & cette noble confiance que vous me témoignez dans toutes les occaſions, méritent bien que je vous donne le titre d'ami. Je voudrois que vous fuſſiez le profeſſeur des princes, que vous leur appriſſiez à être hommes, à avoir des cœurs tendres, que vous leur fiſſiez connoître le véritable prix des grandeurs, & le devoir qui les oblige à contribuer au bonheur des humains.

Mon pauvre Céſarion a été arrêté tout court par la goutte; il s'en eſt défait tant bien qu'il a pu, & s'eſt mis en chemin pour Cirey; c'eſt à vous de

juger s'il ne mérite pas toute l'amitié que j'ai pour lui. En prenant congé de mon petit ami, je lui ai dit : ſongez que vous allez au paradis terreſtre, & à un endroit mille fois plus délicieux que l'île de Calypſo ; que la Déeſſe de ces lieux ne le cède en rien à la beauté de l'enchantereſſe de Télémaque, que vous trouverez en elle les agrémens de l'eſprit ſi préférables à ceux du corps, que cette merveille occupe ſon loiſir par la recherche de la vérité ; c'eſt là que vous verrez l'eſprit humain dans ſon dernier degré de perfection, la ſageſſe ſans auſtérité entourée des tendres amours & des ris. Vous y verrez d'un côté le ſublime Voltaire, & de l'autre l'aimable auteur du Mondain, celui qui ſait s'élever au niveau de Newton, & qui ſans s'avilir ſait chanter Phyllis devenue Marquiſe : de quelle façon, mon cher Céſarion, pourra-t-on vous faire abandonner un ſéjour ſi plein de charmes ? que les liens d'une vieille amitié ſeront foibles contre tant d'attraits ! Je remets mes intérêts entre vos mains : c'eſt à vous, Monſieur, de me rendre mon ami ; il eſt peut-être l'unique mortel digne de devenir citoyen de Cirey ; mais ſouvenez-vous que c'eſt tout mon bien, & que ce ſeroit une injuſtice criante que de me le ravir.

J'eſpère que mon petit ambaſſadeur reviendra chargé de votre toiſon d'or, c'eſt à dire de votre Pucelle, & de tant d'autres pièces à moitié promiſes, mais plus encore impatiemment attendues. Vous ſavez que j'ai un goût déterminé pour vos

ouvrages : il y auroit plus que de la cruauté à me les refuser. Il me femble que la dépravation du goût n'eft pas fi générale en France que vous le croyez. Les François connoiffent encore un Apollon à Cirey ; des Fontenelle, des Crébillon, des Rollin pour la clarté & la beauté du ftyle hiftorique, des Olivet pour la traduction, des Bernard & des Greffet, dont les Mufes naturelles & polies peuvent très-bien remplacer les Chaulieu & les la Fare. Si Greffet pèche quelquefois contre l'exactitude, il eft excufable à caufe du feu qui l'emporte ; plein de fes penfées, il néglige les mots. Que la nature fait peu d'ouvrages accomplis, & qu'on voit peu de Voltaires ! J'ai penfé oublier Mr de Réaumur, qui en qualité de phyficien eft en grande réputation chez nous. Voilà, à ce qui me paroît, la quinteffence de vos grands hommes ; les autres auteurs ne me femblent pas fort dignes d'attention. Les belles-lettres ne font plus tant récompenfées qu'elles l'étoient du temps de Louis le grand. Ce prince, quoique peu inftruit, fe faifoit une affaire férieufe de protéger ceux dont il attendoit fon immortalité ; il aimoit la gloire, & c'eft à cette noble paffion que la France eft redevable de fon académie, & des arts qui y fleuriffent encore. Quant à la métaphyfique, je ne crois pas qu'elle faffe jamais fortune autre part qu'en Angleterre. Vous avez vos bigots, nous avons les nôtres. L'Allemagne ne manque ni de fuperftitieux ni de fanatiques entêtés de leurs préjugés, & malfaifans au

dernier point, & qui ſont d'autant plus incorrigibles, que leur ſtupide ignorance leur interdit l'uſage du raiſonnement : il eſt certain qu'on a lieu d'être prudent dans la compagnie de pareils ſujets. Un homme qui paſſe pour ne point avoir de religion (fût-il le plus honnête homme du monde) eſt généralement décrié. La religion eſt l'idole des peuples ; quiconque oſe y toucher d'une main profane, s'attire leur haine, & leur eſt en abomination. J'aime infiniment Cicéron ; je trouve dans ſes Tuſculanes beaucoup de ſentimens conformes aux miens ; je ne lui conſeillerois pas de dire s'il vivoit de nos jours : *Mourir peut être un mal, mais être mort n'eſt rien.* En un mot, Socrate a préféré la ciguë à la gêne de contenir ſa langue ; mais je ne ſais s'il y a plaiſir à être le martyr de l'erreur d'autrui. Ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde, c'eſt la vie : il me ſemble que tout homme raiſonnable devroit tâcher de la conſerver.

Je vous aſſure que je mépriſe trop les jéſuites pour lire leurs ouvrages : les mauvaiſes diſpoſitions du cœur éclipſent en eux toutes les qualités de l'eſprit. Nous vivons d'ailleurs ſi peu, & nous avons pour la plupart ſi peu de mémoire, qu'il ne faudroit nous inſtruire que de ce qu'il y a de plus exquis.

Je vous envoie par cet ordinaire l'hiſtoire de la Vierge de Czenſtochow par Mr de Beauſobre ; j'eſpère que vous ſerez content du tour & du ſtyle de cette pièce. Autant que je m'y connois, je n'y

ai point remarqué de fautes contre la pureté de la langue : il eſt vrai que la plupart des réfugiés la négligent beaucoup ; il s'en trouve cependant quelques uns qui, je crois, pourroient ne pas être réprouvés par l'académie. Nos univerſités & notre académie des ſciences ſe trouvent dans un triſte état : il paroît que les Muſes veulent déſerter ces climats. Fréderic I, Roi de Pruſſe, prince d'un génie fort borné, bon, mais facile, a fait aſſez fleurir les arts ſous ſon règne. Ce prince aimoit la grandeur & la magnificence ; il étoit libéral, même juſqu'à la profuſion ; épris de toutes les louanges qu'on prodiguoit à Louis XIV, il crut qu'en choiſiſſant ce prince pour ſon modèle, il ne pourroit pas manquer d'être loué à ſon tour. Dans peu on vit la cour de Berlin devenir le ſinge de celle de Verſailles ; on imitoit tout, cérémonial, harangues, pas meſurés, mots contés, grands mouſquetaires, chevau-légers, &c. Souffrez que je vous épargne l'ennui d'un pareil détail. La Reine Charlotte, épouſe de Fréderic, étoit une princeſſe qui avec tous les dons de la nature avoit reçu une excellente éducation ; elle étoit fille du Duc de Lunebourg (enſuite Electeur de Hanovre). Cette princeſſe avoit connu particulièrement Leibnitz à la cour de ſon père. Ce ſavant lui avoit enſeigné les principes de la philoſophie, & particulièrement de la métaphyſique. La Reine conſidéroit beaucoup Leibnitz ; elle étoit en commerce de lettres avec lui ; ce qui cauſa de fréquens voyages à Berlin.

Ce philofophe aimoit naturellement toutes les fciences ; auffi les poffédoit-il toutes. Mr de Fontenelle, en parlant de lui, dit très-fpirituellement qu'en le décompofant on trouveroit affez de matière pour former beaucoup d'autres favans. L'attachement de Leibnitz pour les fciences ne lui laiffoit jamais perdre de vue le foin de les établir ; il conçut le deffein de former à Berlin une académie fur le modèle de celle de Paris, en y apportant cependant quelques légers changemens. Il fit ouverture de fon deffein à la Reine, qui en fut charmée, & lui promit de l'affifter de tout fon crédit. On parla un peu de Louis XIV. Les aftronomes affurèrent qu'ils découvriroient une infinité d'étoiles dont le Roi feroit le parrain : les botaniftes & les médecins lui confacrèrent leurs talens ; qui auroit pu réfifter à tant de genres de perfuafion ? Auffi en vit-on les effets. En moins de rien l'obfervatoire fut conftruit, le théâtre de l'anatomie ouvert, & l'académie toute formée eut Leibnitz pour protecteur. Tant que la Reine vécut, l'académie fe foutint affez bien ; mais après fa mort il n'en fut pas de même. Le roi fon époux la fuivit de près. D'autres temps, d'autres foins. A préfent les arts dépériffent de jour en jour, & je vois, les larmes aux yeux, le favoir fuir de chez nous, & l'ignorance arrogante & la barbarie des mœurs s'en approprier la place.

Du laurier d'Apollon dans nos ftériles champs
La feuille négligée eft déformais flétrie.

Dieu ! pourquoi mon pays n'eſt-il plus la patrie
Et de la gloire & des talens ?

Je crois avoir porté un jugement juſte ſur l'Enfant prodigue ; il s'y trouve des vers que j'ai d'abord reconnus pour les vôtres, mais il y en a d'autres qui m'ont paru plutôt l'ouvrage d'un écolier que d'un maître. Nous avons l'obligation aux François d'avoir fait revivre les ſciences chez eux, après que des guerres cruelles, l'établiſſement du chriſtianiſme & les fréquentes invaſions des barbares eurent porté un coup mortel aux arts réfugiés de Grèce en Italie. Quelques ſiècles d'ignorance s'écoulèrent, au bout deſquels enfin ce flambeau ſe ralluma chez vous. Les François ont écarté les ronces & les épines qui avoient preſque interdit aux hommes le chemin de la gloire qu'on peut acquérir dans les belles lettres. N'eſt-il pas juſte que les autres nations conſervent l'obligation qu'elles ont à la françoiſe du ſervice qu'elle leur a rendu généralement ? Ne doit-on pas une reconnoiſſance égale à ceux qui nous donnent la vie & à ceux qui nous fourniſſent les moyens de nous inſtruire ? Quant aux Allemands, leur défaut n'eſt pas de manquer d'eſprit ; leur caractère approche aſſez de celui des Anglois. Les Allemands ſont laborieux & profonds ; quand une fois ils ſe ſont emparés d'une matière, ils pèſent deſſus ; leurs livres ſont d'un diffus aſſommant. Si on pouvoit les corriger de leur peſanteur, & les familiariſer un peu plus avec les Grâ-

ces, je ne déſeſpérerois pas que ma nation ne produiſît de grands hommes. Il y a cependant une difficulté qui empêchera toujours que nous n'ayons de bons livres en notre langue : elle conſiſte en ce qu'on n'a pas fixé l'uſage des mots ; & comme l'Allemagne eſt partagée entre une infinité de ſouverains, il n'y aura jamais moyen de les faire conſentir à ſe ſoumettre aux déciſions d'une académie. Il ne reſte donc plus d'autre reſſource à nos ſavans que d'écrire dans des langues étrangères, & comme il eſt très-difficile de les poſſéder à fond, il eſt fort à craindre que notre littérature ne faſſe ja[illegible] fort grands progrès. Il ſe trouve encore un[illegible] culté qui n'eſt pas moindre que la premièr[illegible] princes mépriſent généralement les ſavans. Le peu de ſoin que ces Meſſieurs donnent à leur habillement, la poudre du cabinet dont ils ſont couverts, & le peu de proportion qu'il y a entre une tête meublée de bons écrits & la cervelle vide de ces ſeigneurs, font qu'ils ſe moquent de l'extérieur des ſavans, tandis que le grand homme leur échappe. Le jugement des princes eſt trop reſpecté des courtiſans, pour qu'ils s'aviſent de penſer d'une manière différente, & ils affectent également de mépriſer ceux qui les valent mille fois ; *O tempora, O mores!* Pour moi, qui ne me ſens point fait pour le ſiècle où nous vivons, je me contente de ne point imiter l'exemple de mes égaux ; je leur prêche ſans ceſſe que le comble de l'ignorance eſt l'orgueil ; & reconnoiſſant la ſupériorité de vous autres grands

hommes, je vous crois dignes de mes encens, & vous, Monſieur, de toute mon eſtime ; elle vous eſt extrêmement acquiſe. Regardez-moi comme un ami deſintéreſſé, & dont vous ne devez la connoiſſance qu'à votre mérite. Je ſuis à jamais, Monſieur, votre très-affectionné ami.

Ecrit un pied dans l'étrier & ſur le point de partir ; je ſerai de retour dans quinze jours.

LETTRE XXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, Juillet, 1737.

JE ſuis entouré de vos bienfaits ; M. de Keyſerling, le portrait de votre Alteſſe royale, la ſeconde partie de la Métaphyſique de M. Wolf, la Diſſertation de M. de Beauſobre, & ſur-tout la lettre charmante que vous avez daigné m'écrire de Rupin, le 6 de Juillet. Avec cela on peut braver la fièvre & la langueur qui me minent ; & je m'aperçois qu'on peut ſouffrir & être heureux.

Votre aimable ambaſſadeur n'a plus de goutte ; nous allons le perdre ; il n'eſt venu que pour ſe faire regretter ; il retourne vers le prince qu'il aime & dont il eſt aimé ; il laiſſe à Cirey un ſouvenir éternel de lui, & le

le règne de Fréderic bien établi. Il emporte mon tribut ; j'ai donné tout ce que j'avais. On dit qu'il y a eu des tyrans qui dépouillaient leurs sujets ; mais les bons sujets donnent volontiers tous leurs biens aux bons princes.

J'ai donc mis dans un petit paquet tout ce que j'ai fait de l'Histoire de Louis XIV, quelques pièces de vers qui ont été imprimées à la suite de la Henriade, d'une manière très-fautive, quelques morceaux de philosophie. Je me suis dit, en fesant emballer toutes mes pensées :

Pauvre petit génie, oseras-tu paraître
Devant ce génie immortel ?
Pour être digne de ton maître,
Il faudrait être universel,
Et tu n'as pas l'honneur de l'être.

Ton prince, continuai-je, aime, connaît, cultive tous les arts, depuis la musique jusqu'à la vraie philosophie ; il connaît sur-tout le grand art de plaire ; & s'il ne joignait pas à ses vertus celle de l'indulgence, M. de Keyserling n'emporterait pas un si énorme paquet.

Enfin, Monseigneur, vous m'avez inspiré ce que les princes inspirent si rarement, la confiance la plus grande.

J'aurais bien voulu joindre la Pucelle au reste du tribut : votre ambassadeur vous dira que la chose est impossible. Ce petit ouvrage est, depuis près

d'un an, entre les mains de madame la marquife du Châtelet, qui ne veut pas s'en deffaifir. L'amitié dont elle m'honore ne lui permet pas de hafarder une chofe qui pourrait me féparer d'elle pour jamais: elle a renoncé à tout pour vivre avec moi dans le fein de la retraite & de l'étude; elle fait que la moindre connaiffance qu'on aurait de cet ouvrage exciterait certainement un orage. Elle craint tous les accidens: elle fait que M. de Keyferling a été gardé à vue à Strafbourg, qu'il le fera encore à fon paffage, qu'il eft épié, qu'il peut être fouillé; elle fait fur-tout que vous ne voudriez pas hafarder de faire le malheur de vos deux fujets de Cirey pour une plaifanterie en vers. Votre Alteffe royale trouverait ce petit poëme d'un ton un peu différent de l'Hiftoire de Louis XIV & de la Philofophie de Newton; *fed dulce eft defipere in loco.* Malheur aux philofophes qui ne favent pas fe dérider le front! Je regarde l'auftérité comme une maladie: j'aime encore mieux mille fois être languiffant & fujet à la fièvre, comme je le fuis, que de penfer triftement. Il me femble que la vertu, l'étude & la gaieté, font trois fœurs qu'il ne faut point féparer: ces trois divinités font vos fuivantes; je les prends pour mes maîtreffes.

La métaphyfique entre pour beaucoup dans votre immenfité; je n'ai donc pas héfité de vous foumettre mes doutes fur cette matière, & de demander à vos royales mains un petit peloton de fil pour me conduire dans ce labyrinthe. Vous ne fauriez croire,

Monſeigneur, quelle conſolation c'eſt pour madame du Châtelet & pour moi, de voir combien vous penſez en philoſophe, & combien votre vertu déteſte la ſuperſtition. Si la plupart des rois ont encouragé le fanatiſme dans leurs Etats, c'eſt qu'ils étaient ignorans, c'eſt qu'ils ne ſavaient pas que les prêtres ſont leurs plus grands ennemis.

En effet, y a-t-il un ſeul exemple, dans l'hiſtoire du monde, de prêtres qui aient entretenu l'harmonie entre les ſouverains & leurs ſujets ? Ne voit-on pas partout au contraire des prêtres qui ont levé l'étendard de la diſcorde & de la revolte ? Ne ſont-ce pas les presbytériens d'Ecoſſe qui ont commencé cette malheureuſe guerre civile qui a coûté la vie à Charles I, à un roi qui était honnête homme ? N'eſt-ce pas un moine qui a aſſaſſiné Henri III, roi de France ? L'Europe n'eſt-elle pas encore remplie des traces de l'ambition eccléſiaſtique ? Des évêques devenus princes, & enſuite vos confrères dans l'électorat, un évêque de Rome foulant aux pieds les empereurs, n'en ſont-ils pas d'aſſez forts témoignages ?

Pour moi, quand je ſonge à quel point les hommes ſont faibles & fous, je ſuis toujours étonné que dans les temps d'ignorance les papes n'aient pas eu la monarchie univerſelle.

Je ſuis perſuadé qu'il ne tient à préſent qu'à un ſouverain d'étouffer chez lui toutes ſemences de fureur religieuſe & de diſcorde eccléſiaſtique. Il n'y a qu'à être honnête homme & nullement dévot : les hommes, tous ſots qu'ils ſont, ſentent bien dans leur

cœur que la vertu vaut mieux que la dévotion. Sous un roi dévot, il n'y a que des hypocrites; un roi honnête homme forme des hommes comme lui.

J'ose ainsi penser tout haut devant votre Altesse royale, car votre caractère divin m'encourage à tout. Je viens de finir une conversation avec M. de Keyserling; il a encore enflammé mon zèle & mon admiration pour votre personne. Tout mon malheur est d'avoir une santé qui probablement m'empêchera d'être le témoin du bien que vous ferez aux hommes, & des grands exemples que vous donnerez. Heureux ceux qui verront ces beaux jours! D'autres verront de près la gloire & le bonheur de votre gouvernement; mais moi, j'aurai joui des bontés du prince philosophe, j'aurai eu les prémices de sa grande ame, j'aurai été trop heureux, &c. .....

LETTRE XXVII.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Rémusberg, le 16 d'Auguste, 1737.

QUOI! sans cesse ajoutant merveilles sur merveilles,
Voltaire, à l'univers tu consacres tes veilles:
Non content de charmer par tes divins écrits,
Tu fais plus, tu prétends éclairer les esprits.

Tantôt, du grand Newton débrouillant le ſyſtême,
Tu montres à nos yeux ſa profondeur extrême ;
Tantôt, de Melpomène arborant les drapeaux,
Ta verve nous prépare à des charmes nouveaux.
Tu paſſes de Thalie au pinceau de l'hiſtoire ;
Du grand Charle & du Czar éternisant la gloire,
Tu marqueras dans peu de ta ſavante main
Leurs vices, leurs vertus & quel fut leur deſtin ;
De ce héros vainqueur * la brillante folie,
De ce légiſlateur † les travaux en Ruſſie,
Et dans ce parallèle, effroi des conquérans,
Tu montreras aux rois le ſeul devoir des grands.
Pour moi, de ces climats habitant ſédentaire,
Qui ſans prévention rends juſtice à Voltaire,
J'admire en tes écrits de diverſe nature
Tous les dons dont le Ciel te combla ſans meſure.
Que ſi la calomnie avec ſes noirs ſerpens
Veut flétrir ſur ton front tes lauriers verdoyans,
Que du fond de Bruxelles un Beſſus ‡ en furie
Oſe lancer ſon fiel au fond de ta patrie,
Que mon ſimple ſuffrage, enfant de l'équité,
Te tienne du moins lieu de la poſtérité.

D'où prenez-vous, Monſieur, tout le temps pour travailler ? ou vos momens valent le triple de ceux des autres, ou votre génie heureux & fécond ſurpaſſe celui de l'ordinaire des grands hommes. A peine

* Charles XII.
† Le Czar Pierre I.
‡ Rouſſeau, calomniateur de Saurin, & traître à ſes amis.

avez-vous achevé d'éclairer la philosophie de Newton, que vous travaillez à enrichir le théâtre françois d'une tragédie nouvelle, & cette pièce, qui selon les apparences n'a pas encore quitté le chantier, est déjà suivie d'un nouvel ouvrage que vous projetez. Vous voulez faire au Czar l'honneur d'écrire son histoire en philosophe. Non content d'avoir surpassé tous les auteurs qui vous ont précédé, par l'élégance, la beauté & l'utilité de vos ouvrages, vous voulez encore les surpasser par le nombre. Empressé à servir le genre humain, vous consacrez votre vie entière au bien public. La providence vous a réservé pour apprendre aux hommes à préférer la lyre d'Amphion qui élevoit les murs de Thèbes, à ces instrumens belliqueux qui faisoient tomber ceux de Jéricho. Le témoignage de quelques vérités découvertes & de quelques erreurs détruites est, à mon avis, le plus beau trophée que la postérité puisse ériger à la gloire d'un grand homme. Que n'avez-vous pas à prétendre, vous qui êtes aussi fidelle au culte de la vérité que zélé destructeur des préjugés & de la superstition ?

Vous vous attendez sans doute à recevoir par cet ordinaire tous les matériaux néceſſaires pour commencer l'ouvrage auquel vous vous êtes proposé de travailler. Quelle sera votre surprise quand vous ne recevrez qu'une métaphysique & des vers ? C'est cependant tout ce que j'ai pu vous envoyer par cet ordinaire : une métaphysique diffuse & un copiste paresseux ne font guère de chemin ensemble. J'ai lu

avec beaucoup d'attention votre raisonnement géométrique & pressant sur les infiniment-petits : je crois que nous ne différons que dans la façon de nous exprimer. Je vous avoue tout ingénument que je n'ai aucune idée de l'infini ; je vous avoue encore que je ne connois que deux sortes de nombres, des nombres pairs ou impairs : or l'infini étant un nombre, il n'est ni pair ni impair, qu'est-il donc ? Si je vous ai bien compris, votre sentiment (qui est aussi le mien) est que la matière, relativement aux hommes, est divisible infiniment, parce qu'ils auront beau décomposer la matière, ils n'arriveront jamais aux unités qui la composent ; mais que réellement, & relativement à l'essence des choses, la matière doit nécessairement être composée d'un amas d'unités, qui en sont les seuls principes, & que l'auteur de la nature a jugé à propos de cacher. Or, qui dit matière sans l'idée de ces unités jointes & arrangées ensemble, dit un mot qui n'a aucun sens. La modification de ces unités détermine ensuite la différence des êtres. Mr Wolf est peut-être le seul philosophe qui ait eu la hardiesse de faire la définition de l'être simple. Nous n'avons de connoissance que celle des choses qui tombent sous nos sens, ou qu'on peut expliquer par des signes ; mais nous ne pouvons avoir de connoissance intuitive des unités, parce que jamais nous n'aurons d'instrumens assez fins pour pouvoir séparer la matière jusqu'à ce point. La difficulté est à présent de savoir comment on peut expliquer une chose qui n'a jamais frappé nos sens. Il a fallu nécessairement donner de

nouvelles définitions, & des définitions différentes de tout ce qui a rapport à la matière. Mr Wolf, pour arriver à cette définition, vous y prépare par celle qu'il fait de l'espace & de l'étendue; si je ne me trompe, il s'explique ainsi: L'espace, dit-il, est le vide qui est entre les parties, de sorte que tout être qui a des pores occupe toûjours un espace entre eux. Or tous les êtres composés doivent avoir des pores, les uns plus subtils que les autres, selon leur différente composition; donc tous les êtres composés contiennent un espace; mais une unité n'ayant point de partie & par conséquent d'interstice ou de pores, ne peut par conséquent point contenir d'espace. Wolf nomme l'étendue, la continuité des êtres. Par exemple, une ligne n'est formée que par l'arrangement d'unités qui se touchent les unes les autres & qui peuvent se suivre en ligne courbe ou droite; ainsi une ligne a de l'étendue; mais un être un, qui n'est point continué, ne peut occuper d'étendue; je le répète encore, l'étendue n'étant selon Wolf que la continuité des êtres. Un petit moment d'attention vous fera trouver ces définitions si vraies, que vous ne pourrez leur refuser votre approbation. Je ne vous demande qu'un coup d'œil; il vous suffit, Monsieur, pour vous élever non seulement à l'être simple, mais au plus haut degré de connoissance auquel l'esprit humain peut parvenir.

Je viens de voir un homme à Berlin, avec lequel je me suis bien entretenu de vous; c'est notre Ministre Borck, qui est de retour d'Angleterre; il m'a

fort alarmé ſur l'état de votre ſanté. Il ne finit point quand il parle des plaiſirs que votre converſation lui a cauſés; l'eſprit, dit-il, triomphe des infirmités du corps. Vous ſerez ſervi, Monſieur, en philoſophe & par des philoſophes, dans la commiſſion dont vous m'avez jugé capable. J'ai tout auſſitôt écrit à mon ami en Ruſſie, qui répondra avec exactitude & avec vérité aux points ſur leſquels vous ſouhaitez des éclairciſſemens. Non content de cette démarche, je viens de déterrer un ſecrétaire de la cour qui ne fait que de revenir de Moſcovie, après un ſéjour de dix-huit ans conſécutifs. C'eſt un homme d'un très-bon ſens, un homme qui a de l'intelligence, & qui eſt au fait du gouvernement de la Ruſſie : il eſt de plus véridique; c'eſt pour cette raiſon que je l'ai chargé de me répondre ſur les mêmes points. Je crains qu'en qualité d'Allemand il n'abuſe du privilége d'être diffus, & qu'au lieu d'un mémoire, il ne compoſe un volume. Dès que je recevrai quelque choſe que ce ſoit ſur cette matière, je le ferai partir avec diligence. Je vous demande pour ſalaire de mes peines un exemplaire de la nouvelle édition de vos ouvrages. Je m'intéreſſe trop à votre gloire pour n'être pas des premiers inſtruit de vos nouveaux ſuccès. Selon la deſcription que vous me faites de la vie de Cirey, je crois ne voir que l'hiſtoire de ma retraite : Rémuſberg eſt un petit Cirey, Monſieur, à cela près qu'il n'y a point de Voltaire, ni de Marquiſe du Châtelet chez nous.

Voici encore une petite ode aſſez mal-tournée &

affez infipide ; c'eft l'apologie des bontés de Dieu : c'eft le fruit de mon loifir, que je n'ai pu m'empêcher de vous envoyer. Si ce n'eft pas abufer de ces momens précieux dont vous favez faire un ufage fi merveilleux, pourrois-je vous prier de la corriger ? J'ai le malheur d'aimer les vers, & d'en faire de très-mauvais ; ce qui devroit m'en dégoûter & qui rebuteroit toute perfonne raifonnable, eft juftement l'aiguillon qui m'anime le plus ; je me dis : petit malheureux, tu n'as pas réuffi jufqu'à préfent ; courage, reprenons le rabot & la lime, & derechef mettons-nous à l'ouvrage ; par cette inflexibilité je crois me rendre Apollon plus favorable. Une aimable perfonne m'infpira dans la fleur de mes jeunes ans deux paffions à la fois : vous jugez bien que l'une fut l'amour, l'autre fut la poëfie. Ce petit miracle de la nature, avec toutes les grâces poffibles, avoit du goût & de la délicateffe ; elle vouloit me les communiquer ; je réuffis en amour, mais mal en poëfie. Depuis ce temps j'ai été amoureux affez fouvent & toujours poëte. Si vous favez quelque fecret pour guérir les hommes de cette manie, vous ferez œuvre vraiment chrétienne de me le communiquer : finon je vous condamne, Monfieur, à m'enfeigner les règles de cet art enchanteur que vous avez embelli, & qui à fon tour vous fait tant d'honneur. Nous autres princes, nous avons tous l'ame intéreffée, & nous ne faifons jamais de connoiffance que nous n'ayons quelques vues particulières en même temps, & qui regarde directement notre profit. Que Céfarion eft

heureux ! il doit avoir paſſé des momens délicieux à Cirey. Quels plaiſirs ſurpaſſent en effet ceux de l'eſprit ? J'ai fait des efforts d'imagination prodigieux pour l'accompagner ; mais ni mon imagination n'eſt aſſez vive, ni mon eſprit n'eſt aſſez délié pour l'avoir pu ſuivre. Contentez-vous, Monſieur, de mes efforts, tandis qu'il me ſuffira d'avoir converſé avec vous par le miniſtère de mon ami.

Je ſuis ravi des bontés que la Marquiſe du Châtelet témoigne à Céſarion ; ce ſeroit un titre pour eſtimer encore davantage Madame la Marquiſe, ſi c'étoit une choſe poſſible. La ſageſſe de Salomon eût été bien récompenſée, ſi la Reine de Saba eût été ſemblable à celle de Cirey. Pour moi, qui n'ai l'honneur d'être ni ſage, ni Salomon, je me trouve fort honoré de l'amitié d'une perſonne auſſi accomplie que Madame la Marquiſe : j'ai lieu de croire que ſa vue me feroit naître des idées un peu différentes de ce que le vulgaire nomme ſageſſe ; je me flatte que comme vous avez la ſatisfaction de connoître cette divinité de plus près, vous ſentirez quelque indulgence pour mes foibleſſes, ſi foibleſſe y a d'admirer, & de ſentir du tendre pour les chef-d'œuvres de la nature. D'un raiſonnement de philoſophie je me vois inſenſiblement engagé dans un avorton de déclaration d'amour : & tandis que ma métaphyſique garde le ſtyle de Wolf, ma morale pourroit bien reſſembler un peu à celle que Rameau réchauffe des tons de ſa muſique. Quant à l'amitié, je vous prie de me croire conſtant, me déterminant difficilement

à donner mon cœur, mais faiſant des choix à ne m'en repentir jamais. Je ſuis avec l'eſtime que vous méritez plus que qui que ce ſoit,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné ami.

LETTRE XXVIII.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Rémuſberg, le 27 d'Août, 1737.

CESARION m'a tranſporté en eſprit à Cirey; il m'en fait une deſcription charmante; & ce qui me ravit particulièrement, c'eſt qu'il m'aſſure que vous ſurpaſſez de beaucoup la haute idée que je m'étois formée de vous. Il ſemble que la maladie vous tienne tous les deux, pour que le pauvre Céſarion ne goûte pas des plaiſirs parfaits dans cette vie. Votre fièvre me fournit l'occaſion de vous parler ſur un ſujet qui m'intéreſſe beaucoup, c'eſt votre ſanté. Je vous prie inſtamment de ne pas trop travailler; les études & les travaux de l'eſprit minent infiniment la ſanté du corps. Vous devez vous conſerver; mon amitié vous y oblige. Je compte pour un des plus grands bonheurs de ma vie d'être né contemporain d'un homme d'un mérite auſſi diſtingué que le vôtre; mais mon bonheur ne peut être parfait, ſi je

ne vous possède encore, & si je n'ai la satisfaction de vous voir un jour.

Vous m'envoyez vos ouvrages ; ils sont pour moi sans prix & ne mettent aucune borne à ma reconnoissance. Je vous prie, Monsieur, de marquer à la divine Emilie toute l'estime que j'ai pour elle. Je suis pénétré de la façon dont elle a reçu mon petit plénipotentiaire. Vous avez été tous les deux dignes de mon admiration, mais à présent vous m'enlevez le cœur. Si j'étois envieux, je le serois de Césarion ; je supporterois volontiers sa goutte pour avoir vu & entendu ce qu'il vient d'entendre. L'antiquité, en nous vantant les merveilles du monde, nous les représente éloignées les unes des autres ; à Cirey on en trouve deux d'un prix bien supérieur à ces masses de pierre qui d'elles-mêmes n'avoient aucune vertu. L'esprit mâle & solide d'une femme, & le génie vif, universel & toutefois réglé d'un poëte, me paroissent plus merveilleux. Vous ne me devez aucune reconnoissance de ce que je vous rends justice. Je voudrois, Monsieur, pouvoir vous témoigner mon estime par des marques plus réelles que par des portraits : contentez-vous de ces types, & attendez-en l'accomplissement. Je suis à jamais,

Monsieur,

Votre très-affectionné ami.

LETTRE XXIX.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Rémusberg, le 27 Septembre, 1737.

SI j'écrivois à un ingrat, je ferois obligé de lui faire comprendre par un long verbiage ce que c'eft que la reconnoiffance. Heureufement pour moi je ne fuis pas dans ce cas; ma lettre s'adreffe à un exemple de vertu, à un homme qui m'entendra très bien, en lui difant fimplement que je fuis pénétré des obligations que je lui ai. Céfarion connoiffant mon empreffement pour tout ce qui me vient de vous, m'a envoyé vos deux lettres, fe réfervant à lui-même de me remettre entre les mains le refte de vos ouvrages immortels. S'il y a quelque chofe qui puiffe redoubler mon impatience de le revoir, c'eft fans doute le tréfor précieux dont il eft le dépofitaire. Vos ouvrages feront confervés comme l'étoient ceux d'Ariftote par Alexandre; ils ne me quitteront jamais, & je compte de pofféder en eux une bibliothèque entière. c'eft le miel que vous avez tiré des plus belles fleurs, & qui n'a rien perdu en paffant par vos mains. Non, Monfieur, tant que vous vivrez, je n'enverrai qu'à Cirey pour faire la quête des vérités. Je ne troublerai point les glaçons de la Nouvelle Zemble, ni les déferts arides de l'Ethiopie, pour apprendre des nouvelles de la figure du monde. Ces

découvertes ſont certainement louables, & loin de les blâmer, je les trouve dignes des ſoins de ceux qui les ont entrepriſes ; mais il me ſemble que votre façon impartiale & judicieuſe d'enviſager les choſes, m'eſt infiniment plus profitable. J'apprends plus par vos doutes que par tout ce que le divin Ariſtote, le ſage Platon & l'incomparable Deſcartes ont affirmé ſi légèrement. En philoſophie les progrès ſont égaux, ou en ſe délivrant des préjugés, ou en acquérant de nouvelles connoiſſances ; l'un éclaire, l'autre inſtruit. Le plaiſir le plus vif qu'un homme raiſonnable puiſſe avoir dans le monde, c'eſt de découvrir de nouvelles vérités. Je m'attendois d'en faire une abondante moiſſon dans votre métaphyſique ; Madame du Châtelet m'enlève ce bien déjà poſſédé, d'entre les mains de mon ami. Quel ſujet pour une élégie ! Cependant il en reſte là, car il avoit l'ame trop bonne. Ne vous attendez donc à aucun reproche ; je vous prie de vouloir ſeulement dire à la divine Emilie que mon eſprit ſe plaint au ſien des ténèbres qu'elle vous empêche d'y diſſiper.

Dans les ténèbres égaré
D'une métaphyſique obſcure,
J'attendois pour être éclairé
Quelques mots de votre écriture.
De l'aſtre brillant qui vous luit,
Charmante & divine Fmilie,
Vous voulez tirer tout le fruit.
Ah ! permettez, je vous en prie,

Que dans mon paiſible réduit,
Eloigné du monde & du bruit,
Vienne cette philoſophie
Dont certes je ferai profit.

Je ſuis édifié de voir revivre à Cirey les temps d'Oreſte & de Pylade ; vous donnez l'exemple d'une vertu qui juſqu'à nos jours n'a malheureuſement exiſté que dans la fable. Ne craignez point, Monſieur, que je trouble les douceurs de votre repos philoſophique : ſi mes mains pouvoient cimenter ou affermir les liens de votre divine union, je vous offrirois volontiers leur miniſtère : j'ai eſſuyé une eſpèce de naufrage en ma vie, le ciel me préſervera d'en occaſionner à d'autres. Je crois cependant avoir trouvé un expédient, moyennant lequel vous pouvez, ſans riſque, & ſans troubler la tranquillité de la Marquiſe, ſatisfaire ma curioſité ; ce ſeroit, Monſieur, de me communiquer toutes les fois que vous me faites le plaiſir de m'écrire, quelques traits de votre métaphyſique répandus dans vos lettres. La confiance que j'ai en vous, jointe à l'ardeur de m'inſtruire, vous attirent ces importunités de ma part. D'ailleurs le Ciel vous a doué de trop de talens pour les cacher ; vous devez éclairer le genre humain, vous n'êtes point avare de vos connoiſſances, & je ſuis votre ami. Mon correſpondant ruſſien n'a pu encore me donner des nouvelles de ce que vous ſouhaitez ſavoir ; j'eſpère cependant de vous ſatisfaire dans peu.

Les prêtres ne vous choiſiront certes pas pour leur panégyriſte. Vos réflexions ſur le pouvoir

des eccléfiaftiques font trop juftes, & de plus appuyées par le témoignage irrévocable de l'hiftoire. Leur ambition ne viendroit-elle pas de ce qu'on leur interdit le chemin à tout autre vice? Les hommes fe font forgé un fantôme bizarre d'auftérité & de vertu; ils veulent que les prêtres (ce peuple moitié impofteur & moitié fuperftitieux) adoptent ce caractère: il ne leur eft pas permis d'être paillards ou ivrognes ouvertement, mais l'ambition ne leur eft pas interdite; or l'ambition traîne feule après elle des crimes & des défordres affreux. Il me fouvient du finge de la Reine Cléopatre, auquel on avoit très-bien appris à danfer; quelqu'un s'avifa de lui jeter des noix; le finge oubliant fes habits, la danfe, & le rôle qu'il jouoit, fe jeta fur les noix. Les prêtres repréfentent un perfonnage vertueux tant que leur intérêt le comporte; mais à la moindre occafion la nature perce bientôt le nuage; & les crimes & les méchancetés qu'ils couvroient des apparences de la vertu, paroiffent alors à découvert. Il eft étonnant que la monarchie eccléfiaftique fe foit établie fur des fondemens fi peu folides. L'autorité de ceux du paganifme venoit de leurs oracles trompeurs, de leurs facrifices ridicules, & de leur impertinente mythologie. C'étoit un conte bien grave que celui de Daphné changée en laurier, des vierges enceintes de Jupiter & qui accouchoient de Dieux; un Jupiter Dieu, qui quitte le ciel, fon tonnerre & fa foudre, pour venir habiter fur

terre, l'hiſtoire dit ſous la forme d'un taureau pour enlever Europe ; la réſurrection d'Orphée, qui triomphe des enfers ; & enfin une infinité d'autres abſurdités & de contes puériles, tout au plus capables d'amuſer les enfans ; & cependant les hommes, charmés du merveilleux, ont de tout temps donné dans ces chimères, & ont vénéré ceux qui en étoient les défenſeurs. Ne feroit-il pas permis de diſputer la raiſon aux hommes, après leur avoir prouvé qu'ils ſont ſi peu raiſonnables ?

Votre philoſophie me charme ſans doute, Monſieur ; tout doit tendre au bonheur de l'homme. A quoi ſert en effet de ſavoir combien de temps vit un pou, ſi les rayons du ſoleil entrent profondément dans la mer, & de rechercher ſi les huitres ont une ame, ou non ? La gaieté nous rend des Dieux, l'auſtérité des Diables. Cette auſtérité eſt une eſpèce d'avarice, qui prive les hommes du bonheur dont ils pourroient jouir.

Tantale dans un fleuve a ſoif & ne peut boire.

Sans doute que la nature ſe repentant d'avoir fait quelqu'un trop heureux dans ce monde, vous a aſſujetti à tant d'infirmités. Votre fièvre m'inquiète & m'alarme beaucoup : je crains de perdre *ſolum hominem*, mon maître qui m'inſtruit & me guide ; je crains avec raiſon de perdre un homme qui vaut ſeul plus que toute ſa nation. La nature à force de travailler devient plus habile ; elle a formé votre cerveau ſur tous les bons originaux qu'elle a faits

dans tous les ſiècles ; il eſt à craindre qu'elle ne ſe contente d'avoir fait un chef-d'œuvre. Soyez ſûr, Monſieur, que vos jours me ſont auſſi précieux que les miens propres.

Ah ! ſi le ſort cruel veut attaquer ta vie,
Si pour jamais enfin il veut nous ſéparer,
Ta mort de mon trépas dans peu ſera ſuivie.
Mais non : ce coup affreux peut encor ſe parer ;
Pour ſervir l'univers, pour ſervir Emilie,
Pour conſerver tes jours, c'eſt à moi d'expirer.

Je ſuis avec une ſincère amitié, & avec toute l'eſtime que la vertu ſuprême & le mérite extorquent même aux envieux, & reçoivent en hommage des cœurs bien placés.

LETTRE XXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, Octobre, 1737.

IL eſt bien douloureux que Cirey ſoit ſi loin du trône de Rémuſberg. Vos bienfaits & vos ordres ſont bien long-temps en chemin. Je reçois, le 10 d'Octobre, une lettre du 16 Auguſte, remplie de vers & d'excellente morale, & de bonne métaphyſique, & de grands ſentimens, & d'une bonté qui

enchante mon cœur. Ah! Monſeigneur, pourquoi êtes-vous prince? Pourquoi n'êtes-vous pas, du moins un an ou deux, un homme comme les autres? On aurait le bonheur de vous voir; & c'eſt le ſeul qui me manque depuis que vous daignez m'écrire. Vous êtes comme le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob; vous communiquez avec les fidèles par le miniſtère des anges. Vous nous aviez envoyé l'ange Céſarion, & il eſt trop tôt retourné vers ſon ciel: nous vous avons vu dans votre ambaſſadeur. Vous voir face à face eſt un bonheur qui ne nous eſt pas donné; c'eſt pour les élus de Rémuſberg.

Notre petit paradis de Cirey préſente ſes très-humbles reſpects à votre empyrée; & la déeſſe Emilie s'incline devant Gott-Fréderic. J'ai donc enfin reçu après mille détours, & cette belle lettre, l'ode & le troiſième cahier de la métaphyſique Wolfienne. Voilà, encore une fois, de ces bienfaits que les autres rois, ces pauvres hommes qui ne ſont que rois, ſont incapables de répandre.

Je vous dirai ſur cette métaphyſique, un peu longue, un peu trop pleine de choſes communes, mais d'ailleurs admirable, très-bien liée & ſouvent très profonde: je vous dirai, Monſeigneur, que je n'entends goutte à l'être ſimple de Wolf. Je me vois tranſporté tout d'un coup dans un climat dont je ne puis reſpirer l'air, ſur un terrain où je ne puis mettre le pied, chez des gens dont je n'entends point la langue. Si je me flattais d'entendre cette

langue, je ferais peut-être affez hardi pour difputer contre M. Wolf, en le refpectant, s'entend. Je nierais, par exemple, tout net la définition de l'étendue, qui eft, felon ce philofophe, la continuité des êtres. L'efpace pur eft étendu, & n'a pas befoin d'autres êtres pour cela. Si M. Wolf nie l'efpace pur, en ce cas nous fommes de deux religions différentes : qu'il refte dans la fienne, & moi dans la mienne. Je fuis tolérant; je trouve très-bon qu'on penfe autrement que moi : car que tout foit plein ou non, ne m'importe, & moi je fuis tout plein d'eftime pour lui.

Je ne peux finir fur les remercîmens que je dois à votre Alteffe royale. Vous daignez encore me promettre des mémoires fur ce que le czar a fait pour le bien des hommes : c'eft ce qui vous touche le plus; c'eft l'exemple que vous devez furpaffer & le thème que je dois écrire. Vous êtes né pour commander à des hommes plus dignes de vous que les fujets du czar. Vous avez tout ce qui manquait à ce grand homme; &, fur toutes chofes, vous avez l'humanité qu'il avait le malheur de ne pas connaître.

Prince adorable, ma fanté eft toujours languiffante; mais fi je fouhaite de vivre, c'eft pour être témoin de ce que vous ferez. Je défire bien que Lucrèce ait tort & que mon ame foit immortelle, afin d'entendre vos louanges ou là haut ou là bas, je ne fais où; mais furement, fi j'ai alors des oreilles, elles entendront dire que vous avez rempli la de-

viſe de notre petit feu d'artifice à Cirey, *ſpes humani generis.*

Enfin, pour comble de bienfaits, Monſeigneur, vous m'envoyez une nouvelle ode de votre main. C'eſt ainſi que Céſar jeune & oiſif s'occupait. Lui & Auguſte, & preſque tous les bons empereurs ont fait des vers : je citerais même les mauvais princes ; mais je ne veux pas déſhonorer la poéſie.

Vous faites très-bien, grand Prince, d'exercer auſſi dans ce genre votre génie qui s'étend à tout : puiſque vous avez fait à la langue françaiſe l'honneur de la ſavoir ſi bien, c'eſt un excellent moyen de la parler avec plus d'énergie que de mettre ſes penſées en vers ; car c'eſt l'eſſence des vers de dire plus & mieux que la proſe. J'ai donc une ſeconde fois pris la liberté d'examiner très-ſcrupuleuſement votre ouvrage. J'oſe vous dire mon avis ſur les moindres choſes. Quelque parfaite connaiſſance que vous ayez de la langue françaiſe, on ne devine point par le génie certains tours, certaines façons de parler que l'uſage établit parmi nous. Il eſt impoſſible de diſtinguer quelquefois le mot qui appartient à la proſe, de celui que la poéſie ſouffre ; & celui qui eſt admis dans un genre, de celui qui n'eſt pas reçu. Je fais tous les jours de ces fautes quand j'écris en latin. Il eſt vrai que votre Alteſſe royale poſſède infiniment mieux le français que je ne ſais la langue latine ; mais enfin il y a toujours quelque petite virgule, quelques points ſur les *i* à mettre ; & je me charge, ſous votre bon plaiſir, de ce petit détail,

Je joins même à mes remarques ſur votre ode quelque ſtances, dans leſquelles, en ſuivant abſolument toutes vos idées, je les préſente ſous d'autres expreſſions; & je n'ai cette témérité, qu'afin que vous daigniez refondre mes ſtances, ſi vous daignez appliquer vos momens de loiſir à rendre votre ode parfaite. Je ſais que vous avez la noble ambition de ſonger à exceller dans tout ce que vous entreprenez. Vous avez tellement réuſſi dans la muſique, que votre difficulté à préſent ſera d'avoir auprès de vous un muſicien qui vous ſurpaſſe. Nous venons d'exécuter ici de votre muſique. Votre portrait était au-deſſus du clavecin. Vous êtes donc fait, grand Prince, pour enchanter tous les ſens! Ah! qu'on doit être heureux auprès de votre perſonne, & que M. de Keyſerling a bien raiſon de l'aimer! Nous avons tous jugé, en le voyant, de l'ambaſſadeur par le prince, & du prince par l'ambaſſadeur. Enfin, Monſeigneur, les autres princes n'auront que des ſujets, & vous n'aurez que des amis. C'eſt en quoi ſur-tout vous excellez.

Je vois que le bonheur eſt rarement pur. Votre Alteſſe royale m'écrit des lettres d'un grand homme, m'envoie les ouvrages d'un ſage; & vous voyez que le chemin eſt bien long pour me faire parvenir ces tréſors. M. du Breuil remet les paquets à un ami qui a des correſpondances, & cela prend bien des détours. Vous m'avez rendu avide & impatient. Je ſuis, comme les courtiſans, inſatiable de nouveaux bienfaits. Voulez-vous, Monſeigneur, eſſayer de la

voie de M. Thiriot? Il me remettra les paquets par une voie sûre de Paris à Cirey.

Recevez, Monſeigneur, avec votre bonté ordinaire, les ſincères proteſtations du reſpect profond, du tendre, de l'inviolable dévouement, de l'eſtime & de la paſſion; enfin, de tous les ſentimens avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE XXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, Du 24 Octobre, 1737.

L'ADMIRATION, le reſpect, la reconnaiſſance; ſouffrez que je diſe encore le tendre attachement pour votre Alteſſe royale, ont dicté toutes mes lettres, & ont occupé mon cœur. La douleur la plus vive vient aujourd'hui ſe mêler à ces ſentimens. Voici un extrait de la lettre que je reçois dans le moment d'un homme auſſi attaché que moi à votre Alteſſe royale. Cet extrait parlera mieux que tout ce que je pourrais dire *.

* Comme la diviſion du prince royal & du roi avait éclaté, il était tout ſimple que les ennemis de M. de Voltaire l'accuſaſſent, en qualité d'ami du prince royal, de tout ce qu'on écrivait contre le roi, d'autant plus que cette calomnie pouvait nuire au prince comme à M. de Voltaire.

Comme je n'ai aucune connaiſſance de ce dont il s'agit que par la lettre de M. Thiriot, je ne peux que montrer ici à votre Alteſſe royale l'accablement où je ſuis. Vous voyez les choſes de plus près, Monſeigneur, & vous ſeul pouvez ſavoir ce qu'il convient de faire. Je voudrais bien que l'auteur d'un pareil libelle fût exemplairement puni; mais probablement le mépris dû à cette infamie aura ſauvé le coupable, que d'ailleurs ſon obſcurité & ſa baſſeſſe mettent ſans doute en sûreté. Peut-être le roi votre père ignore-t-il cette ſottiſe; rarement les injures de la canaille parviennent-elles jusques aux oreilles des rois; &, ſi elles ſe font entendre, c'eſt un bourdonnement d'inſectes, qui eſt preſque toujours négligé, parce qu'il ne peut ni nuire ni choquer. Un coquin obſcur peut bien faire une ſatire puniſſable; mais il ne peut offenſer un ſouverain. Quand un miſérable eſt aſſez fou pour oſer faire un libelle contre un roi; ce n'eſt pas le roi qu'il outrage, c'eſt uniquement le nom de celui ſous lequel il ſe cache pour donner cours à ſon libelle. La clémence du roi votre père peut pardonner au ſatirique; mais ſa juſtice ne laiſſerait pas en paix le calomniateur, s'il était connu.

Pour moi, Monſeigneur, j'avoue que je ſuis auſſi ſenſiblement affligé que ſi on m'accuſait d'avoir manqué perſonnellement à votre Alteſſe royale; & n'eſt-ce pas en effet s'attaquer à votre propre perſonne, que de manquer de reſpect au roi? Peut-être la choſe dont je vous parle eſt inconnue; peut-être, ſi elle a été connue, elle a déjà le ſort de tout mauvais

libelle, d'être oublié bien vîte. Mais enfin j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous en avertir.

Je ne fonge au refte, Monfeigneur, dans les momens de relâche que me donne ma mauvaife fanté, qu'à me rendre un peu moins indigne de vos bontés, en étudiant de plus en plus des arts que vous protégez, & que vous daignez cultiver vous-même. Je regarde la vie que mène votre Alteffe royale comme le modèle de la vie privée; mais, fi jamais vous étiez fur le trône, les rois devraient faire alors ce que nous fefons à préfent, nous autres petits particuliers, prendre exemple de vous.

Madame la marquife du Châtelet eft auffi fenfible à l'honneur de votre fouvenir qu'elle en eft digne. Son ame penfe en tout comme la vôtre. Nous étions faits pour être vos fujets. Je fuis perfuadé que fi vous regardiez bien dans vos titres, vous verriez que le marquifat de Cirey eft une ancienne dépendance du Brandebourg: cela eft plus fûr que la fondation de Rémufberg par Rémus.

Nous fommes toujours incertains fi le paquet d'Octobre, pour votre Alteffe royale, & pour votre aimable ambaffadeur, font parvenus à votre adreffe.

Je fuis, avec le plus profond refpect, & avec l'attachement le plus inviolable & le plus tendre, &c.

LETTRE XXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, Octobre, à Cirey, 1737.

J'AI reçu la dernière lettre dont votre Alteſſe royale m'a honoré, en date du 27 Septembre. Je ſuis fort en peine de ſavoir ſi mon dernier paquet, & celui qui était deſtiné pour M. de Keyſerling, ſont parvenus à leur adreſſe ; ces paquets étaient du commencement du mois d'Auguſte.

Vous m'ordonnez, Monſeigneur, de vous rendre compte de mes doutes métaphyſiques : je prends la liberté de vous envoyer un extrait d'un chapitre ſur liberté. Votre Alteſſe royale y verra au moins de la bonne foi, ſi elle y trouve de l'ignorance ; & plût à Dieu que tous les ignorans fuſſent au moins ſincères !

Peut-être l'humanité, qui eſt le principe de toutes mes penſées, m'a ſéduit dans cet ouvrage ; peut-être l'idée où je ſuis qu'il n'y aurait ni vice ni vertu ; qu'il ne faudrait ni peine ni récompenſe ; que la ſociété ſerait, ſur-tout chez les philoſophes, un commerce de méchanceté et d'hypocriſie, ſi l'homme n'avait pas une liberté pleine & abſolue : peut-être, dis je, cette opinion m'a entraîné trop loin. Mais ſi vous trouvez des erreurs dans mes penſées, pardonnez-les au principe qui les a produites.

Je ramène toujours, autant que je peux, ma métaphyfique à la morale. J'ai examiné fincèrement, & avec toute l'attention dont je fuis capable, fi je peux avoir quelques notions de l'ame humaine ; & j'ai vu que le fruit de toutes mes recherches eft l'ignorance. Je trouve qu'il en eft de ce principe penfant, libre, agiffant, à peu-près comme de Dieu même : ma raifon me dit que Dieu exifte ; mais cette même raifon me dit que je ne puis favoir ce qu'il eft. En effet, comment connaîtrions-nous ce que c'eft que notre ame, nous qui ne pouvons nous former aucune idée de la lumière, quand nous avons le malheur d'être nés aveugles ? Je vois donc, avec douleur, que tout ce que l'on a jamais écrit fur l'ame, ne peut nous apprendre la moindre vérité.

Mon principal but, après avoir tâtonné autour de cette ame pour deviner fon efpèce, eft de tâcher au moins de la régler ; c'eft le reffort de notre horloge. Toutes les belles idées de Defcartes fur l'élafticité ne m'apprennent point la nature de ce reffort ; j'ignore encore la caufe de l'élafticité, cependant je monte ma pendule, & elle va tant bien que mal.

C'eft l'homme que j'examine. De quelques matériaux qu'il foit compofé, il faut voir s'il y a en effet du vice & de la vertu. Voilà le point important à l'égard de l'homme, je ne dis pas à l'égard de telle fociété vivant fous telles lois, mais pour tout le genre humain ; pour vous, Monfeigneur, qui devez régner, pour le bûcheron de vos forêts, pour le docteur Chinois, & pour le fauvage de l'Amérique. Locke,

le plus ſage métaphyſicien que je connaiſſe, ſemble, en combattant, avec raiſon, les idées innées, penſer qu'il n'y a aucun principe univerſel de morale. J'oſe combattre ou plutôt éclaircir, en ce point, l'idée de ce grand homme. Je conviens, avec lui, qu'il n'y a réellement aucune idée innée ; il ſuit évidemment qu'il n'y a aucune propoſition de morale innée dans notre ame : mais de ce que nous ne ſommes pas nés avec de la barbe, s'enſuit-il que nous ne ſoyons pas nés, nous autres habitans de ce continent, pour être barbus à un certain âge ? Nous ne naiſſons point avec la force de marcher ; mais quiconque naît avec deux pieds marchera un jour. C'eſt ainſi que perſonne n'apporte en naiſſant l'idée qu'il faut être juſte ; mais Dieu a tellement conformé les organes des hommes, que tous, à un certain âge, conviennent de cette vérité.

Il me paraît évident que Dieu a voulu que nous vivions en ſociété, comme il a donné aux abeilles un inſtinct & des inſtrumens propres à faire le miel. Notre ſociété ne pouvant ſubſiſter ſans les idées du juſte & de l'injuſte, il nous a donc donné de quoi les acquérir. Nos différentes coutumes, il eſt vrai, ne nous permettront jamais d'attacher la même idée de juſte aux mêmes notions : ce qui eſt crime en Europe ſera vertu en Aſie ; de même que certains ragoûts allemands ne plairont point aux gourmands de France · mais Dieu a tellement façonné les Allemands & les Français, qu'ils aimeront tous à faire bonne chère. Toutes les ſociétés n'auront donc pas

les mêmes lois, mais aucune ſociété ne ſera ſans lois. Voilà donc certainement le bien de la ſociété établi par tous les hommes, depuis Pékin juſqu'en Irlande, comme la règle immuable de la vertu : ce qui ſera utile à la ſociété, ſera donc bon par tout pays. Cette ſeule idée concilie tout d'un coup toutes les contradictions qui paraiſſent dans la morale des hommes. Le vol était permis à Lacédémone ; mais pourquoi ? parce que les biens y étaient communs ; & que voler un avare qui gardait pour lui ſeul ce que la loi donnait au public, était ſervir la ſociété.

Il y a, dit-on, des ſauvages qui mangent des hommes, & qui croient bien faire : je réponds que ces ſauvages ont la même idée que nous du juſte & de l'injuſte. Ils font la guerre comme nous par fureur & par paſſion ; on voit par-tout commettre les mêmes crimes : manger ſes ennemis n'eſt qu'une cérémonie de plus. Le mal n'eſt pas de les mettre à la broche ; le mal eſt de les tuer : & j'oſe aſſurer qu'il n'y a point de ſauvage qui croie bien faire en égorgeant ſon ami. J'ai vu quatre ſauvages de la Louiſiane qu'on amena en France, en 1723. Il y avait parmi eux une femme d'une humeur fort douce. Je lui demandai, par interprète, ſi elle avait mangé quelquefois de la chair de ſes ennemis, & ſi elle y avait pris goût ; elle me répondit qu'oui : je lui demandai ſi elle aurait volontiers tué ou fait tuer un de ſes compatriotes pour le manger ; elle me répondit en frémiſſant, & avec une horreur viſible pour ce crime. Parmi les voyageurs, je défie le plus déterminé men-

teur d'ofer dire qu'il y ait une peuplade, une famille où il foit permis de manquer à fa parole. Je fuis bien fondé à croire que Dieu aye créé certains animaux pour paître en commun, d'autres pour ne fe voir que deux à deux très-rarement, les araignées pour faire des toiles, chaque efpèce a les inftrumens néceffaires pour les ouvrages qu'il doit faire. L'homme a reçu tout ce qu'il faut pour vivre en fociété ; de même qu'il a reçu un eftomac pour digérer, des yeux pour voir, une ame pour juger.

Mettez deux hommes fur la terre ; ils n'appelleront bon, vertueux & jufte, que ce qui fera bon pour eux deux. Mettez-en quatre ; il n'y aura de vertueux que ce qui conviendra à tous les quatre ; & fi l'un des quatre mange le fouper de fon compagnon, ou le bat, ou le tue, il foulève furement les autres. Ce que je dis de ces quatre hommes, il le faut dire de tout l'univers. *Voilà*, Monfeigneur, à peu-près le plan fur lequel j'ai écrit cette métaphyfique morale ; mais, quand il s'agit de vertu, eft-ce à moi à en parler devant vous ?

Les vertus font l'apanage
Que vous recûtes des cieux ;
Le trône de vos aïeux,
Près de ces dons précieux,
Eft un bien faible avantage.
C'eft l'homme en vous, c'eft le fage
Qui m'affervit fous fa loi.
Ah ! fi vous n'étiez que roi,
Vous n'auriez point mon hommage.

Jugez mes idées, grand Prince; car votre ame eſt le tribunal où mes jugemens reſſortiſſent. Que votre Alteſſe royale me donne d'envie de vivre, pour voir un jour de mes yeux le Salomon du Nord! mais j'ai bien peur de n'être pas ſi heureux que le bon vieillard Siméon. Nous ne paſſons point devant votre portrait ſans dire notre hymne qui commence:

Eſpérons le bonheur du monde.

J'attends votre déciſion ſur l'Hiſtoire de Louis XIV, & ſur les Elémens de la philoſophie de Newton; ſi mes tributs ont été recus avec bonté, j'eſpère que j'aurai des inſtructions pour récompenſe.

J'oſe ſupplier votre Alteſſe royale de daigner m'envoyer, par une voie ſûre (& je crois que celle de M. Thiriot l'eſt), les mémoires que vous avez eu la bonté de me promettre ſur le Czar. Cependant je ne renonce point aux vers; je les aime plus que jamais, Monſeigneur, puiſque vous en faites. J'eſpère envoyer bientôt quelque choſe qu'on pourra repréſenter ſur le théâtre de Rémuſberg. Je ſuis indigné qu'on ait pu préſenter à votre Alteſſe royale le miſérable manuſcrit de l'Enfant prodigue qui eſt entre vos mains; cela reſſemble à ma pièce comme un ſinge reſſemble à un homme. Je ne ſais d'autre parti à prendre que de l'imprimer pour me juſtifier.

Je n'ai point de termes pour remercier votre Alteſſe royale de ſes bontés. Avec quelle générosité, j'ai penſé dire avec quelle tendreſſe, elle daigne s'intéreſſer à moi! Vous m'écrivez ce qu'Horace diſait à Mécénas,

Mécénas, & vous êtes le Mécénas & l'Horace. Madame la marquise du Châtelet qui partage mon admiration pour votre personne, & à qui vous donnez la permission de joindre ses respects aux miens, use de cette liberté. Je suis avec le respect le plus profond, & la plus tendre reconnoissance, &c.

SUR LA LIBERTÉ.

LA question de la liberté est la plus intéressante que nous puissions examiner, puisque l'on peut dire que de cette seule question dépend toute la morale. Un aussi grand intérêt mérite bien que je m'éloigne un peu de mon sujet pour entrer dans cette discussion, & pour mettre ici sous les yeux du lecteur, les principales objections que l'on fait contre la liberté, afin qu'il puisse juger lui-même de leur solidité.

Je sais que la liberté a d'illustres adversaires. Je sais que l'on fait contre elle des raisonnemens qui peuvent d'abord séduire; mais ce sont ces raisons mêmes qui m'engagent à les rapporter & à les réfuter.

On a tant obscurci cette matière, qu'il est absolument indispensable de commencer par définir ce qu'on entend par liberté, quand on veut en parler & se faire entendre.

J'appelle liberté le pouvoir de penser à une chose ou de n'y pas penser, de se mouvoir ou de ne se mouvoir pas, conformément au choix de son propre esprit. Toutes les objections de ceux qui nient la liberté se

réduifent à quatre principales, que je vais examiner l'une après l'autre.

Leur première objection tend à infirmer le témoignage de notre confcience, & du fentiment intérieur que nous avons de notre liberté. Ils prétendent que ce n'eft que faute d'attention fur ce qui fe paffe en nous-mêmes, que nous croyons avoir ce fentiment intime de liberté ; & que lorfque nous fefons une attention réfléchie fur les caufes de nos actions, nous trouvons, au contraire, qu'elles font toujours déterminées néceffairement.

De plus, nous ne pouvons douter qu'il n'y ait des mouvemens dans notre corps qui ne dépendent point de notre volonté, comme la circulation du fang, le battement de cœur, &c. fouvent auffi la colère, ou quelqu'autre paffion violente nous emporte loin de nous, & nous fait faire des actions que notre raifon défapprouve. Tant de chaînes vifibles dont nous fommes accablés prouvent, felon eux, que nous fommes liés de même dans tout le refte.

L'homme, difent-ils, eft tantôt emporté avec une rapidité & des fecouffes dont il fent l'agitation & la violence. Tantôt il eft mené par un mouvement paifible dont il ne s'aperçoit pas, mais dont il n'eft plus maître. C'eft un efclave qui ne fent pas toujours le poids & la flétriffure de fes fers, mais qui n'en eft pas moins efclave.

Ce raifonnement eft tout femblable à celui-ci : les hommes font quelquefois malades, donc ils n'ont jamais de fanté. Or qui ne voit pas, au contraire, que

ſentir ſa maladie & ſon eſclavage, c'eſt une preuve qu'on a été ſain & libre ?

Dans l'ivreſſe, dans l'emportement d'une paſſion violente, dans un dérangement d'organes, &c. notre liberté n'eſt plus obéie par nos ſens ; & nous ne ſommes pas plus libres alors d'uſer de notre liberté, que nous ne le ſerions de mouvoir un bras ſur lequel nous aurions une paralyſie.

La liberté, dans l'homme, eſt la ſanté de l'ame. Peu de gens ont cette ſanté entière & inaltérable. Notre liberté eſt faible & bornée, comme toutes nos autres facultés : nous la fortifions en nous accoutumant à faire des réflexions, & à maîtriſer nos paſſions ; & cet exercice de l'ame la rend un peu plus vigoureuſe. Mais quelques efforts que nous faſſions, nous ne pourrons jamais parvenir à rendre cette raiſon ſouveraine de tous nos déſirs ; & il y aura toujours dans notre ame, comme dans notre corps, des mouvemens involontaires : car nous ne ſommes ni ſages, ni libres, ni ſains, que dans un très-petit degré.

Je ſais que l'on peut, à toute force, abuſer de ſa raiſon pour conteſter la liberté aux animaux, & les concevoir comme des machines, qui n'ont ni ſenſations, ni déſirs, ni volontés, quoiqu'ils en aient toutes les apparences. Je ſais qu'on peut forger des ſyſtêmes, c'eſt-à-dire, des erreurs pour expliquer leur nature. Mais enfin, quand il faut s'interroger ſoi-même, il faut bien avouer, ſi l'on eſt de bonne foi, que nous avons une volonté ; que nous avons le pou-

voir d'agir, de remuer notre corps, d'appliquer notre esprit à certaines pensées, de suspendre nos désirs, &c.

Il faut donc que les ennemis de la liberté avouent que notre sentiment intérieur nous assure que nous sommes libres ; & je ne crains point d'assurer qu'il n'y en a aucun qui doute de bonne foi de sa propre liberté, & dont la conscience ne s'élève contre le sentiment artificiel par lequel ils veulent se persuader qu'ils sont nécessités dans toutes leurs actions. Aussi ne se contentent-ils pas de nier ce sentiment intime de la liberté ; mais ils vont encore plus loin : Quand on vous accorderait, disent ils, que vous avez le sentiment intérieur, que vous êtes libre, cela ne prouverait rien encore. Car notre sentiment nous trompe sur notre liberté, de même que nos yeux nous trompent sur la grandeur du soleil, lorsqu'ils nous font juger que le disque de cet astre est environ large de deux pieds, quoique son diamètre soit réellement à celui de la terre comme cent est à un.

Voici, je crois, ce qu'on peut répondre à cette objection. Les deux cas que vous comparez sont fort différens. Je ne puis & ne dois voir les objets qu'en raison directe de leur grosseur, & en raison renversée du quarré de leur éloignement. Telles sont les lois mathématiques de l'optique, & telle est la nature de nos organes, que si ma vue pouvait apercevoir la grandeur réelle du soleil, je ne pourrais voir aucun objet sur la terre ; & cette vue, loin de m'être utile, me serait nuisible. Il en est de même des sens de l'ouïe & de l'odorat. Je n'ai & ne puis avoir ces sensa-

tions plus ou moins fortes (toutes chofes d'ailleurs égales) que fuivant que les corps fonores ou odoriférans font plus ou moins près de moi. Ainfi Dieu ne m'a point trompé, en me fefant voir ce qui eft éloigné de moi d'une grandeur proportionnée à fa diftance. Mais fi je croyais être libre, & que je ne le fuffe point, il faudrait que Dieu m'eût créé exprès pour me tromper ; car nos actions nous paraiffent libres; précifément de la même manière qu'elles nous le paraîtraient fi nous l'étions véritablement.

Il ne refte donc à ceux qui foutiennent la négative qu'une fimple poffibilité que nous foyons faits de manière, que nous foyons toujours invinciblement trompés fur notre liberté ; encore cette poffibilité n'eft-elle fondée que fur une abfurdité, puifqu'il ne réfulterait de cette illufion perpétuelle que Dieu nous ferait, qu'une façon d'agir dans l'Etre fuprême indigne de fa fageffe infinie.

Qu'on ne dife pas qu'il eft indigne d'un philofophe de recourir ici à ce Dieu : car ce Dieu étant une fois prouvé, comme il l'eft invinciblement, il eft certain qu'il eft l'auteur de ma liberté fi je fuis libre ; & qu'il eft l'auteur de mon erreur fi, ayant fait de moi un être purement paffif, il m'a donné le fentiment irréfiftible d'une liberté qu'il m'a refufée.

Ce fentiment intérieur que nous avons de notre liberté eft fi fort, qu'il ne faudrait pas moins, pour nous en faire douter, qu'une démonftration qui nous prouvât qu'il implique contradiction que nous foyons

libres. Or certainement il n'y a point de telles démonſtrations.

Joignez à toutes ces raiſons qui détruiſent les objections des fataliſtes, qu'ils ſont obligés eux-mêmes de démentir à tout moment leur opinion par leur conduite : car on aura beau faire les raiſonnemens les plus ſpécieux contre notre liberté, nous nous conduirons toujours comme ſi nous étions libres, tant le ſentiment intérieur de notre liberté eſt profondément gravé dans notre ame ; & tant il a, malgré nos préjugés, d'influence ſur nos actions.

Forcées dans ce retranchement, les perſonnes qui nient la liberté continuent & diſent : Tout ce dont ce ſentiment intérieur, dont vous faites tant de bruit, nous aſſure, c'eſt que les mouvemens de notre corps & les penſées de notre eſprit obéiſſent à notre volonté ; mais cette volonté elle-même eſt toujours déterminée néceſſairement par les choſes que notre entendement juge être le meilleur, de même qu'une balance eſt toujours emportée par le plus grand poids. Voici la façon dont les chaînons de notre chaîne tiennent les uns aux autres.

Les idées, tant de ſenſation que de réflexion, ſe préſentent à vous, ſoit que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas ; car vous ne formez pas vos idées vous-même. Or, quand deux idées ſe préſentent à votre entendement, comme, par exemple, l'idée de vous coucher & l'idée de vous promener ; il faut abſolument que vous vouliez l'une de ces deux choſes, ou que vous ne vouliez ni l'une ni l'autre. Vous

n'êtes donc pas libre quant à l'acte même de vouloir.

De plus, il est certain que si vous choisissez, vous vous déciderez surement pour votre lit ou pour la promenade, selon que votre entendement jugera que l'une ou l'autre de ces deux choses vous est utile & convenable : or votre entendement ne peut juger bon & convenable que ce qui lui paraît tel. Il y a toujours des différences dans les choses, & ces différences déterminent nécessairement votre jugement ; car il vous serait impossible de choisir entre deux choses indiscernables, s'il y en avait. Donc toutes vos actions sont nécessaires, puisque, par votre aveu même, vous agissez toujours conformément à votre volonté ; & que je viens de vous prouver, 1° que votre volonté est nécessairement déterminée par le jugement de votre entendement ; 2° que ce jugement dépend de la nature de vos idées ; & enfin 3° que vos idées ne dépendent point de vous.

Comme cet argument, dans lequel les ennemis de la liberté mettent leur principale force, a plusieurs branches, il y a aussi plusieurs réponses.

1° Quand on dit que nous ne sommes pas libres quant à l'acte même de vouloir, cela ne fait rien à notre liberté ; car la liberté consiste à agir ou ne pas agir, & non pas à vouloir & à ne vouloir pas

2° Notre entendement, dit-on, ne peut s'empêcher de juger bon ce qui lui paraît tel ; l'entendement détermine la volonté, &c. Ce raisonnement n'est fondé que sur ce qu'on fait, sans s'en aperce-

voir, autant de petits êtres de la volonté & de l'entendement, lesquels on suppose agir l'un sur l'autre, & déterminer ensuite nos actions. Mais c'est une méprise qui n'a besoin d'être aperçue pour être rectifiée ; car on sent aisément que vouloir, juger, &c. ne sont que différentes fonctions de notre entendement. De plus, avoir des perceptions, & juger qu'une chose est vraie & raisonnable, lorsqu'on voit quelle l'est effectivement ; ce n'est point une action, mais une simple passion ; car ce n'est en effet que sentir ce que nous sentons, & voir ce que nous voyons ; & il n'y a aucune liaison entre l'approbation & l'action, entre ce qui est passif & ce qui est actif.

3° Les différences des choses déterminent, dit-on, notre entendement. Mais on ne considère pas que la liberté d'indifférence, avant le dictamen de l'entendement, est une véritable contradiction dans les choses qui ont des différences réelles entre elles : car, selon cette belle définition de la liberté, les idiots, les imbécilles, les animaux mêmes, feraient plus libres que nous ; & nous le ferions d'autant plus, que nous aurions moins d'idées, que nous apercevrions moins les différences des choses ; c'est-à-dire, à proportion que nous ferions plus imbécilles, ce qui est absurde. Si c'est cette liberté qui nous manque, je ne vois pas que nous ayons beaucoup à nous plaindre. La liberté d'indifférence, dans les choses discernables, n'est donc pas réellement une liberté.

A l'égard du pouvoir de choisir entre des choses parfaitement semblables, comme nous n'en connaif-

ſons point, il eſt difficile de pouvoir dire ce qui nous arriverait alors. Je ne ſais même ſi ce pouvoir ſerait une perfection ; mais ce qui eſt bien certain, c'eſt que le pouvoir ſoi-mouvant, ſeule & véritable ſource de la liberté, ne pourrait être détruit par l'indiſcernabilité de deux objets : or, tant que l'homme aura ce pouvoir ſoi-mouvant, l'homme ſera libre.

4° Quand à ce que notre volonté eſt toujours déterminée par ce que notre entendement juge le meilleur, je réponds : la volonté, c'eſt-à-dire la dernière perception ou approbation de l'entendement, car c'eſt-là le ſens de ce mot dans l'objection dont il s'agit ; la volonté, dis-je, ne peut avoir aucune influence ſur le pouvoir ſoi-mouvant en quoi conſiſte la liberté. Ainſi la volonté n'eſt jamais la cauſe de nos actions, quoiqu'elle en ſoit l'occaſion ; car une notion abſtraite ne peut avoir aucune influence phyſique ſur le pouvoir phyſique ſoi-mouvant qui réſide dans l'homme ; & ce pouvoir eſt exactement le même, avant & après le dernier jugement de l'entendement.

Il eſt vrai qu'il y aurait une contradiction dans les termes, moralement parlant, qu'un être qu'on ſuppoſe ſage faſſe une folie, & que par conſéquent il préfèrera ſûrement ce que ſon entendement jugera être le meilleur ; mais il n'y aurait à cela aucune contradiction phyſique ; car la néceſſité phyſique & la néceſſité morale ſont deux choſes qu'il faut diſtinguer avec ſoin. La première eſt toujours abſolue ; mais la ſeconde n'eſt jamais que contin-

gente ; & cette néceſſité morale eſt très-compatible avec la liberté naturelle & phyſique la plus parfaite.

Le pouvoir phyſique d'agir eſt donc ce qui fait de l'homme un être libre, quel que ſoit l'uſage qu'il en fait, & la privation de ce pouvoir ſuffirait ſeule pour le rendre un être purement paſſif, malgré ſon intelligence ; car une pierre que je jette n'en ferait pas moins un être paſſif, quoiqu'elle eût le ſentiment intérieur du mouvement que je lui donne & lui imprime. Enfin, être déterminé par ce qui nous paraît le meilleur, c'eſt une auſſi grande perfection que le pouvoir de faire ce que nous avons jugé tel.

Nous avons la faculté de ſuſpendre nos déſirs & d'examiner ce qui nous ſemble le meilleur, afin de pouvoir le choiſir : voilà une partie de notre liberté. Le pouvoir d'agir enſuite conformément à ce choix, voilà ce qui rend cette liberté pleine & entière ; & c'eſt en feſant un mauvais uſage de ce pouvoir que nous avons de ſuſpendre nos déſirs, & en ſe déterminant trop promptement, que l'on fait tant de fautes.

Plus nos déterminations ſont fondées ſur de bonnes raiſons, plus nous approchons de la perfection ; & c'eſt cette perfection, dans un dégré plus éminent, qui caractériſe la liberté des êtres plus parfaits que nous, & celle de Dieu même.

Car que l'on y prenne bien garde, Dieu ne peut être libre que de cette façon. La néceſſité morale de faire toujours le meilleur, eſt même d'autant plus grande dans Dieu que ſon être infiniment parfait eſt au-deſſus du nôtre. La véritable & la ſeule liberté

eſt donc le pouvoir de faire ce que l'on choiſit de faire ; & toutes les objections que l'on fait contre cette eſpèce de liberté, détruiſent également celle de Dieu & celle de l'homme ; & par conſéquent, s'il s'enſuivait que l'homme ne fût pas libre, parce que ſa volonté eſt toujours déterminée par les choſes que ſon entendement juge être les meilleures, il s'enſuivrait auſſi que Dieu ne ſerait point libre, & que tout ſerait effet ſans cauſe dans l'univers, ce qui eſt abſurde.

Les perſonnes, s'il y en a, qui oſent douter de la liberté de Dieu, ſe fondent ſur ces argumens : Dieu étant infiniment ſage, eſt forcé, par une néceſſité de nature, à vouloir toujours le meilleur ; donc toutes ſes actions ſont néceſſaires. Il y a trois réponſes à cet argument. 1° Il faudrait commencer par établir ce que c'eſt que le meilleur par rapport à Dieu, & antécédemment à ſa volonté ; ce qui peut-être ne ſerait pas aiſé.

Cet argument ſe réduit donc à dire, que Dieu eſt néceſſité à faire ce qui lui ſemble le meilleur, c'eſt-à-dire, à faire ſa volonté : or je demande s'il y a une autre ſorte de liberté ; & ſi faire ce que l'on veut & ce que l'on juge le plus avantageux, ce qui plaît enfin, n'eſt pas préciſément être libre ? 2° Cette néceſſité de faire toujours le meilleur, ne peut jamais être qu'une néceſſité morale : or une néceſſité morale n'eſt pas une néceſſité abſolue. 3° Enfin, quoiqu'il ſoit impoſſible à Dieu, d'une impoſſibilité morale, de déroger à ſes attributs moraux, la néceſſité

de faire toujours le meilleur, qui en eſt une ſuite néceſſaire, ne détruit pas plus ſa liberté que la néceſſité d'être préſent par-tout, éternel, immenſe, &c.

L'homme eſt donc, par ſa qualité d'être intelligent, dans la néceſſité de vouloir ce que ſon jugement lui préſente être le meilleur. S'il en était autrement, il faudrait qu'il fut ſoumis à la détermination de quelqu'autre que lui-même, & il ne ferait plus libre; car vouloir ce qui ne ferait pas plaiſir, eſt une véritable contradiction; & faire ce que l'on juge le meilleur, ce qui fait plaiſir, c'eſt être libre. A peine pourrions-nous concevoir un être plus libre, qu'en tant qu'il eſt capable de faire ce qui lui plaît; & tant que l'homme a cette liberté, il eſt auſſi libre qu'il eſt poſſible à la liberté de le rendre libre, pour me ſervir des termes de M. Locke. Enfin l'Achille des ennemis de la liberté eſt cet argument-ci: Dieu eſt omni-ſcient; le préſent, l'avenir, le paſſé ſont également préſens à ſes yeux: or, ſi Dieu ſait tout ce que je dois faire, il faut abſolument que je me détermine à agir de la façon dont il l'a prévu. Donc nos actions ne ſont pas libres; car ſi quelques-unes des choſes futures étaient contingentes ou incertaines; ſi elles dépendaient de la liberté de l'homme; en un mot, ſi elles pouvaient arriver ou n'arriver pas, Dieu ne les pourrait pas prévoir. Il ne ferait donc pas omni-ſcient.

Il y a pluſieurs réponſes à cet argument qui paraît d'abord invincible. 1° La préſcience de Dieu n'a aucune influence ſur la manière de l'éxiſtence des

choſes. Cette préſcience ne donne pas aux choſes plus de certitude qu'elles n'en auraient, s'il n'y avait pas de préſcience ; & ſi l'on ne trouve pas d'autres raiſons, la ſeule conſidération de la certitude de la préſcience divine ne ferait pas capable de détruire cette liberté ; car la préſcience de Dieu n'eſt pas la cauſe de l'exiſtence des choſes, mais elle eſt elle-même fondée ſur leur exiſtence. Tout ce qui exiſte aujourd'hui ne peut pa sne point exiſter pendant qu'il exiſte ; & il était hier & de toute éternité, auſſi certainement vrai que les choſes qui exiſtent aujourd'hui devaient exiſter, qu'il eſt maintenant certain que ces choſes exiſtent.

2° La ſimple préſcience d'une action, avant qu'elle ſoit faite, ne diffère en rien de la connaiſſance qu'on en a après qu'elle eſt faite. Ainſi la préſcience ne change rien à la certitude d'événement. Car, ſuppoſé pour un moment que l'homme ſoit libre, & que ſes actions ne puiſſent être prévues, n'y aura-t-il pas, malgré cela, la même certitude d'événement dans la nature des choſes ; & malgré la liberté, n'y a-t-il pas eu hier & de toute éternité une auſſi grande certitude que je ferais une telle action aujourd'hui qu'il y en a actuellement que je fais cette action ? Ainſi, quelque difficulté qu'il y ait à concevoir la manière dont la préſcience de Dieu s'accorde avec notre liberté, comme cette préſcience ne renferme qu'une certitude d'événement qui ſe trouverait toujours dans les choſes, quand même elles ne ſeraient pas prévues ; il eſt évident qu'elle ne renferme au-

cune nécessité, & qu'elle ne détruit point la possibilité de la liberté.

La préscience de Dieu est précisément la même chose que sa connaissance. Ainsi, de même que sa connaissance n'influe en rien sur les choses qui sont actuellement, de même sa préscience n'a aucune influence sur celles qui sont à venir ; & si la liberté est possible d'ailleurs, le pouvoir qu'a Dieu de juger infailliblement des événemens libres, ne peut les faire devenir nécessaires, puisqu'il faudrait, pour cela, qu'une action pût être libre & nécessaire en même temps.

3° Il ne nous est pas possible, à la vérité, de concevoir comment Dieu peut prévoir les choses futures, à moins de supposer une chaîne de causes nécessaires : car de dire avec les scolastiques que tout est présent à Dieu, non pas, à la vérité, dans sa propre mesure, mais dans une autre mesure, *non in mensurâ propriâ, sed in mensurâ alienâ*, ce serait mêler du comique à la question la plus importante que les hommes puissent agiter. Il vaut beaucoup mieux avouer que les difficultés que nous trouvons à concilier la préscience de Dieu avec notre liberté, viennent de notre ignorance sur les attributs de Dieu, & non pas de l'impossibilité absolue qu'il y a entre la préscience de Dieu & notre liberté ; car l'accord de la préscience avec notre liberté n'est pas plus incompréhensible pour nous que son ubiquité, sa durée infinie déjà écoulée, sa durée infinie à venir, & tant de choses qu'il nous sera toujours impossible de nier & de

connaître. Les attributs infinis de l'Etre ſuprême ſont des abîmes où nos faibles lumières s'anéantiſſent. Nous ne ſavons & nous ne pouvons ſavoir quel rapport il y a entre la préſcience du Créateur & la liberté de la créature ; & comme dit le grand Newton : " *Ut cæ-" cus ideam non habet colorum, ſic nos ideam non habe-" mus modorum quibus Deus ſapientiſſimus ſenſit & in-" telligit omnia* ;" ce qui veut dire en français : " De " même que les aveugles n'ont aucune idée des cou-" leurs ; ainſi nous ne pouvons comprendre la façon " dont l'Etre infiniment ſage voit & connaît toutes " choſes."

4° Je demanderais de plus à ceux qui, ſur la conſidération de la préſcience divine, nient la liberté de l'homme, ſi Dieu a pu créer des créatures libres ? il faut bien qu'ils répondent qu'il l'a pu ; car Dieu peut tout, hors les contradictions ; & il n'y a que les attributs auxquels l'idée de l'exiſtence néceſſaire de l'indépendance abſolue eſt attachée, dont la communication implique contradiction. Or la liberté n'eſt certainement pas dans ce cas : car, ſi cela était, il ſerait impoſſible que nous nous cruſſions libres, comme il l'eſt que nous nous croyons infinis, tout-puiſſans, &c. Il faut donc avouer que Dieu a pu créer des choſes libres, ou dire qu'il n'eſt pas tout-puiſſant, ce que, je crois, perſonne ne dira. Si donc Dieu a pu créer des êtres libres, on peut ſuppoſer qu'il l'a fait ; & ſi créer des êtres libres & prévoir leurs déterminations était une contradiction, pourquoi Dieu, en créant des êtres libres, n'aurait-il pas pu ignorer l'uſage qu'ils

feraient de la liberté qu'il leur a donnée? Ce n'est pas limiter la puissance divine, que de la borner aux seules contradictions. Or, créer des créatures libres, & gêner de quelque façon que ce puisse être leurs déterminations, c'est une contradiction dans les termes; car c'est créer des créatures libres & non libres en même temps. Ainsi il s'ensuit nécessairement du pouvoir que Dieu a de créer des êtres libres, que, s'il a créé de tels êtres, sa préscience ne détruit point leur liberté, ou bien qu'il ne prévoit pas eurs actions; & celui qui, sur cette supposition, nierait la préscience de Dieu ne nierait pas plus sa toute-science, que celui qui dirait que Dieu ne peut pas faire ce qui implique contradiction, ne nierait sa toute-puissance.

Mais nous ne sommes pas réduits à faire cette supposition; car il n'est pas nécessaire que je comprenne la façon dont la préscience divine & la liberté de l'homme s'accordent, pour admettre l'une & l'autre. Il me suffit d'être assuré que je suis libre, & que Dieu prévoit tout ce qui doit arriver; car alors je suis obligé de conclure que son omni-science & sa préscience ne gênent point ma liberté, quoique je ne puisse point concevoir comme cela se fait; de même que lorsque je me suis prouvé un Dieu, je suis obligé d'admettre la création *ex nihilo*, quoiqu'il me soit impossible de la concevoir.

5° Cet argument de la préscience de Dieu, s'il avait quelque force contre la liberté de l'homme, détruirait encore également celle de Dieu; car si Dieu prévoit

prévoit tout ce qui arrivera, il n'eſt donc pas en ſon pouvoir de ne pas faire ce qu'il a prévu qu'il ferait. Or il a été démontré ci-deſſus que Dieu eſt libre : la liberté eſt donc poſſible ; Dieu a donc pu donner à ſes créatures une petite portion de liberté, de même qu'il leur a donné une petite portion d'intelligence. La liberté dans Dieu eſt le pouvoir de penſer toujours tout ce qui lui plaît, & de faire toujours tout ce qu'il veut. La liberté donnée de Dieu à l'homme, eſt le pouvoir faible & limité d'opérer certains mouvemens, & de s'appliquer à quelques penſées. La liberté des enfans qui ne réfléchiſſent jamais, conſiſte ſeulement à vouloir & à opérer certains mouvemens. Si nou étions toujours libres, nous ſerions ſemblables à Dieu. Contentons-nous donc d'un partage convenable au rang que nous tenons dans la nature : mais parce que nous n'avons pas les attributs d'un Dieu, ne renonçons pas aux facultés d'un homme.

LETTRE XXXIII.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Rémuſberg, ce 13 de Novembre, 1737.

JE vous avoue qu'il n'eſt rien de plus trompeur que de juger des hommes ſur leur réputation. L'hiſtoire du Czar que je vous envoie, m'oblige de me rétracter de ce que la haute opinion que j'avois de ce prince

m'avoit fait avancer. Il vous paroîtra dans cette hiſtoire bien différent de ce qu'il eſt dans votre imagination, & c'eſt, ſi je puis m'exprimer ainſi, un grand homme de moins dans le monde réel. Un concours de circonſtances heureuſes, des événemens favorables & l'ignorance des étrangers ont fait du Czar un fantôme héroïque, de la grandeur duquel perſonne ne s'eſt aviſé de douter. Un ſage hiſtorien, en partie témoin de ſa vie, lève un voile indiſcret, & nous fait voir ce prince avec tous les défauts des hommes & avec peu de vertus. Ce n'eſt plus cet eſprit univerſel, qui conçoit tout & qui veut tout approfondir ; mais c'eſt un homme gouverné par des fantaiſies aſſez nouvelles pour donner un certain éclat & pour éblouir. Ce n'eſt plus ce guerrier intrépide, qui ne craint & ne connoît aucun péril ; mais c'eſt un prince lâche, timide, & que ſa brutalité abandonne dans les dangers : cruel dans la paix, foible à la guerre, admiré des étrangers, haï de ſes ſujets, un homme enfin qui a pouſſé le deſpotiſme auſſi loin qu'un ſouverain puiſſe le pouſſer, & auquel la fortune a tenu lieu de ſageſſe. D'ailleurs grand mécanicien, laborieux, induſtrieux, & prêt à tout ſacrifier à ſa curioſité. Tel vous paroîtra dans ces mémoires le Czar Pierre I. Et quoiqu'on ſoit obligé de détruire une infinité de préjugés avant que d'avoir le cœur de ſe le repréſenter ainſi dépouillé de ſes grandes qualités, il eſt cependant ſûr que l'auteur n'avance rien qu'il ne ſoit pleinement en état de prouver.

On peut conclure de là qu'on ne sauroit être assez sur ses gardes en jugeant des grands hommes. Tel qui a vu Pompée avec des yeux d'admiration dans l'histoire romaine, le trouve bien différent quand il apprend à le connoître par les lettres de Cicéron. C'est proprement de la faveur des historiens que dépend la réputation des hommes. Quelques apparences de grandes actions ont déterminé les écrivains de ce siècle en faveur du Czar, & leur imagination a eu la générosité d'ajouter à son portrait ce qu'ils ont cru qui pouvoit y manquer. Il se peut qu'Alexandre n'ait été qu'un fameux brigand. Quinte Curce a cependant trouvé le moyen (soit pour abuser de la crédulité des peuples, soit pour étaler l'élégance de son style) de le faire passer dans l'esprit de tous les siècles pour un des plus grands hommes que la terre ait jamais portés. Combien d'exemples ne fournissent pas les historiens d'une prédilection marquée pour la gloire de certains princes ?

Mais s'ils ont donné des exemples de leur bienveillance, l'histoire nous en fournit aussi de leur haine & de leur noirceur. Rappelez-vous les différens caractères attribués à Julien, dit l'apostat ; la haine, la fureur, la rage de vos saints évêques l'ont défiguré de façon, qu'à peine ses traits sont reconnoissables dans les portraits que leur malignité en a faits. Des siècles entiers ont eu ce prince en horreur, tant le témoignage de ces imposteurs a fait impression sur les esprits. Enfin un sage est venu, qui s'appercevant de l'artifice des moines historiens, rend ses vertus à

l'Empereur Julien, & confond la calomnie des pères de votre église. Toutes les actions des hommes sont sujettes à des interprétations différentes ; on peut répandre un venin sur les bonnes, & donner un tour aux mauvaises qui les rende excusables ou même louables, & c'est la partialité ou l'impartialité de l'historien qui décide du jugement du public & de la postérité.

Je vous remets entre les mains tout ce que j'ai pu amasser de plus curieux sur l'histoire que vous m'avez demandée. Ces mémoires contiennent des faits aussi rares qu'inconnus ; ce qui fait que je puis me flatter de vous avoir fourni une pièce que vous n'auriez pu avoir sans moi ; & j'aurai le même mérite relativement à votre ouvrage que celui qui fournit de bons matériaux pour l'érection d'un élégant édifice, construit par quelque architecte fameux. Ayez la bonté de remettre cette épître à l'incomparable Emilie ; j'ai consacré ma Muse en travaillant pour elle : je lui demande une critique sévère pour récompense de mes peines, & si j'ai eu la témérité de m'élever trop haut, ma chute ne peut être que glorieuse ; semblable à ces fameux malheureux que leurs crimes ont rendus célèbres. J'ajoute à tout ceci quelques autres enfans de mon loisir, que je vous prierai de corriger avec une exactitude didactique. Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles, & répondez-moi par le porteur de cette lettre. Il y a plus d'un mois que je n'ai reçu des lettres de Cirey ; n'alarmez pas en vain mon amitié par la crainte où

je ſuis pour votre ſanté : dites-moi du moins, je vis & je reſpire. Vous me devez ces petits ſoins plus qu'à perſonne, puiſque peu de perſonnes peuvent avoir autant d'eſtime pour vous que j'en ai, & que quand même on auroit toute cette eſtime, on n'auroit pourtant pas toute la reconnoiſſance avec laquelle je ſuis, &c.

LETTRE XXXIV.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Rémuſberg, le 19 de Novembre, 1737.

JE n'ai pas été le dernier à m'appercevoir que notre correſpondance languiſſoit. Il y avoit environ deux mois que je n'avois reçu de vos nouvelles, quand je fis partir il y a huit jours un grand paquet pour Cirey. L'amitié que j'ai pour vous m'alarmoit infiniment ; je m'imaginois que des indiſpoſitions vous empêchoient de me répondre, & j'appréhendois quelquefois même que la délicateſſe de votre tempérament n'eût cédé à la violence & à l'acharnement de la maladie ; enfin j'étois dans la ſituation d'un avare qui croit ſes tréſors en un danger évident. Votre lettre vient ſur ces entrefaites ; elle diſſipe non ſeulement mes craintes, mais elle me fait encore ſentir tout le plaiſir qu'un commerce comme le vôtre peut

produire. Etre en correfpondance, c'eft être en trafic de penfées ; mais j'ai cet avantage de notre trafic que vous me donnez de retour de l'efprit & des vérités. Qui pourroit être affez brut ou affez peu intéreffé pour ne pas chérir un pareil commerce ? En vérité, Monfieur, quand on vous connoît une fois, on ne fauroit plus fe paffer de vous ; & votre correfpondance m'eft devenue comme une néceffité indifpenfable de la vie : vos idées fervent de nourriture à mon efprit.

Vous trouverez dans le paquet que je viens de dépêcher l'hiftoire du Czar Pierre I ; celui qui l'a écrite a ignoré abfolument à quel ufage je la deftinois : il s'eft imaginé qu'il n'écrivoit que pour ma curiofité, & par cette raifon il s'eft cru permis de parler avec toute la liberté poffible du gouvernement & de l'état de la Ruffie. Vous trouverez dans cette hiftoire des vérités qui dans le fiècle où nous fommes ne fe comportent guère avec l'impreffion. Si je ne me repofois entièrement fur votre prudence, je me verrois obligé de vous avertir que de certains faits contenus dans ce manufcrit doivent être ou retranchés tout à fait, ou du moins traités avec tout le ménagement imaginable : autrement vous pourriez vous expofer au reffentiment de la cour de Ruffie ; on ne manqueroit pas de me foupçonner de vous avoir fourni les anecdotes de cette hiftoire, & ce foupçon retomberoit infailliblement fur l'auteur qui les a compilées. Cet ouvrage ne fera pas lu, mais tout le monde ne laiffera pas de vous admirer. Qu'une vie

contemplative eſt différente de ces vies qui ne ſont qu'un tiſſu continuel d'actions ! Un homme qui ne s'occupe qu'à penſer, peut penſer bien & s'exprimer mal ; mais un homme d'action, quand même il s'exprimeroit avec toutes les grâces imaginables, ne doit point agir foiblement ; c'eſt une pareille foibleſſe qu'on reprochoit au Roi d'Angleterre Charles II. On diſoit de ce prince qu'il ne lui étoit jamais échappé de parole qui ne fût bien placée, & qu'il n'avoit jamais fait d'action qu'on pût nommer louable. Il arrive ſouvent que ceux qui déclament le plus contre les actions des autres, font pis qu'eux lorſqu'ils ſe trouvent dans les mêmes circonſtances. J'ai lieu de craindre que cela ne m'arrive un jour, puiſqu'il eſt plus facile de critiquer que de faire, & qu'il eſt plus facile de donner des préceptes que de les exécuter : & après tout les hommes ſont ſi ſujets à ſe laiſſer ſéduire, ſoit par la préſomption, ſoit par l'éclat de leur grandeur, ou par l'artifice des méchans, que leur religion peut être ſurpriſe, quand même ils auroient eu les intentions les plus intègres & les plus droites.

L'idée avantageuſe que vous vous faites de moi ne ſeroit-elle pas fondée ſur celle que mon cher Céſarion vous en a donnée ? En vérité on eſt bien heureux d'avoir un tel ami ; mais après tout ſouffrez que je vous détrompe & que je vous trace en deux mots mon caractère, pour que vous ne vous y mépreniez plus, à condition toutefois que vous ne m'accuſerez pas du défaut qu'avoit défunt votre ami Chaulieu, qui parloit toujours de lui-même. Fiez-vous à ce que je

vais vous dire. J'ai peu de mérite & peu de ſavoir, mais j'ai beaucoup de bonne volonté & un fonds inépuiſable d'eſtime & d'amitié pour les perſonnes d'une vertu diſtinguée ; & avec cela je ſuis capable de toute la conſtance que la vraie amitié exige ; j'ai aſſez de jugement pour vous rendre toute la juſtice que vous méritez, mais je n'en ai pas aſſez pour m'empêcher de faire de mauvais vers.

Vous recevrez de ces mauvais vers en aſſez bon nombre par le dernier paquet que je vous ai adreſſé. La Henriade & vos magnifiques pièces de poëſie m'ont engagé à faire quelque choſe de ſemblable ; mais mon deſſein eſt avorté, & il eſt juſte que je reçoive le correctif de celui dont m'eſt venue la tentation. Rien ne peut égaler la reconnoiſſance que j'ai de ce que vous vous êtes donné la peine de corriger mon ode ; vous m'obligez ſenſiblement par là ; auſſi ne ſaurois-je aſſez me louer de votre généreuſe ſincérité. Mais comment pourrois-je remettre la main à cette ode, après que vous l'avez rendue parfaite ? & comment pourrois-je ſupporter mon bégayement, après vous avoir entendu articuler avec tant de charmes ? Si ce n'étoit pas abuſer de votre amitié, & vous dérober de ces momens que vous employez ſi utilement pour le bien du public, pourrois-je vous prier de me donner quelques règles pour diſtinguer les mots qui conviennent aux vers, de ceux qui appartiennent à la proſe ? Deſpréaux ne touche point cette matière dans ſon art poëtique, & je ne ſache pas qu'un autre auteur en ait traité. Vous pourriez,

Monſieur, mieux que perſonne, m'inſtruire d'un art dont vous faites l'honneur & dont vous pourriez être nommé le père. L'exemple de l'incomparable Emilie m'anime & m'encourage à l'étude. J'implore le ſecours des deux divinités de Cirey, pour m'aider à ſurmonter les difficultés qui s'offrent dans mon chemin ; vous êtes mes Lares & mes dieux tutélaires, qui préſidez dans mon Lycée & dans mon Académie.

La ſublime Emilie, & le divin Voltaire,
Sont de ces préſens précieux
Qu'en mille ans une fois ou deux
Daignent faire les cieux pour honorer la terre.

Il n'y a que Céſarion qui puiſſe vous avoir communiqué des pièces de ma muſique. Je crains fort que des oreilles françoiſes n'ayent guère été flattées par des ſons italiens, & qu'un art qui ne touche que les ſens ne puiſſe pas plaire à des perſonnes qui trouvent tant de charmes dans des plaiſirs intellectuels. Si cependant il ſe pouvoit que ma muſique eût eu votre approbation, je m'engagerai volontiers à chatouiller vos oreilles, pourvu que vous ne vous laſſiez pas de m'inſtruire.

Je vous prie de ſaluer de ma part la Déeſſe Emilie, & de l'aſſurer de mon admiration. Si les hommes ſont eſtimables de fouler aux pieds les préjugés & les erreurs, les femmes le ſont encore davantage, parce qu'elles ont plus de chemin à faire avant d'en venir là, & qu'il leur faut plus détruire que nous avant de pouvoir édifier. Que la Marquiſe du Châ-

telet eſt louable, d'avoir préféré l'amour de la vérité aux illuſions des ſens, & d'abandonner les plaiſirs faux & paſſagers de ce monde pour s'adonner entièrement à la recherche de la philoſophie la plus ſublime !

On ne ſauroit réfuter Mr Wolf plus poliment que vous ne le faites. Vous rendez juſtice à ce grand homme, & vous remarquez en même temps les endroits foibles de ſon ſyſtème ; mais c'eſt un défaut commun à tout ſyſtème d'avoir un côté moins fortifié que le reſte. Les ouvrages des hommes ſe reſſentent toujours de l'humanité, & ce n'eſt pas de leur eſprit qu'il faut attendre des productions parfaites. En vain les philoſophes combattent-ils l'erreur : cette hydre ne ſe laiſſe point abattre ; il y paroît toujours de nouvelles têtes à meſure qu'on en a coupé quelqu'une ; & ſouvent il arrive que des cendres d'une erreur en renaiſſent de nouvelles. En un mot, le ſyſtème qui contient le moins de contradiction, le moins d'impertinences, & les abſurdités les moins groſſières, doit être regardé comme le meilleur. Nous ne ſaurions exiger avec juſtice que Meſſieurs les métaphyſiciens nous donnent une carte exacte de leur empire. On feroit bien embarraſſé de faire la deſcription géographique d'un pays qu'on n'a jamais vu, dont on n'a aucunes nouvelles, & qui eſt inacceſſible ; auſſi ces Meſſieurs ne font-ils que ce qu'ils peuvent : ils nous débitent leurs romans dans l'ordre le plus géométrique quils ayent pu imaginer, & leurs raiſonnemens, ſemblables à des toiles d'araignées,

ſont d'une ſubtilité preſque imperceptible. Si des Deſcartes, des Locke, des Newton, des Wolf, n'ont pu deviner le mot de l'énigme, l'on peut croire & même affirmer que la poſtérité ne ſera pas plus heureuſe que nous dans ſes découvertes. Vous avez conſidéré ces ſyſtèmes en ſage. Vous en avez vu l'inſuffiſance, & vous y avez ajouté des réflexions très-judicieuſes; mais ce tréſor que je poſſédois par occupation eſt entre les mains d'Emilie ; je n'oſerois le reclamer, malgré l'envie que j'en ai, & je me contenterai de vous en faire ſouvenir modeſtement, pour ne pas perdre mes droits. En vérité, Monſieur, ſi la nature a le pouvoir de faire une exception à la règle générale, elle en doit faire une en votre faveur ; & votre ame devroit être immortelle, pour la récompenſe de vos vertus. Le Ciel vous a donné des gages d'une prédilection ſi marquée, que dans le cas d'un avenir j'oſe vous répondre d'une félicité éternelle.

Cette lettre vous ſera remiſe par le miniſtère de Thiriot. Je voudrois non ſeulement que mon eſprit eût des ailes, pour qu'il pût ſe rendre à Cirey, mais je voudrois encore que ce moi matériel, enfin ce véritable moi-même en eût, pour vous aſſurer de bouche de l'eſtime infinie avec laquelle je ſuis, &c.

LETTRE XXXV.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Rémusberg, le 6 Décembre, 1737.

MISERABLE inconftance humaine ! s'écrieroit un orateur, s'il favoit la réfolution que j'avois prife de ne plus toucher à mon ode, & s'il voyoit avec quelle légèreté cette réfolution eft rompue. J'avoue que je n'ai aucune raifon affez forte pour m'excufer ; auffi n'eft-ce pas pour vous faire mon apologie que je vous écris ; bien loin de là, je vous regarde comme un ami fûr & fincère, auquel je puis faire un libre aveu de toutes mes foibleffes. Vous êtes mon confeffeur philofophique ; enfin, j'ai fi bonne opinion de votre indulgence, que je ne crains rien en vous confiant mes folies. En voici un bon nombre : une épître qui vous fera fuer, vu la peine qu'elle m'a donnée ; un petit conte affez libre, qui vous donnera mauvaife idée de ma catholicité, & encore plus de mes hérétiques ébats ; & enfin cette ode à laquelle vous avez touché & que j'ai eu la hardieffe de refondre. Encore un coup, fouvenez vous, Monfieur, que je ne vous envoie ces pièces que pour les foumettre à votre critique, & non pour gueufer vos fuffrages ; je fens tout le ridicule qu'il y auroit à moi, de vouloir entrer en lice avec vous, & je comprends très-bien que fi quelque Paphlagonien s'étoit avifé

d'envoyé des vers latins à Virgile pour le défier au combat, Virgile, au lieu de lui répondre, n'auroit pu mieux faire que de conseiller à ses parens de l'enfermer aux petites maisons, au cas qu'il y en eût en Paphlagonie. Enfin je ne vous demande que de la critique & une sévérité inflexible. Je suis à présent dans l'attente de vos lettres; je m'en promets tous les jours de poste; vers l'heure qu'elles arrivent tous mes domestiques sont en campagne pour m'apporter mon paquet; bientôt l'impatience me prend moi-même, je cours à la fenêtre, & ensuite fatigué de ne rien voir venir, je me remets à mes occupations ordinaires. Si j'entends du bruit dans l'antichambre, m'y voilà : eh bien qu'est-ce? qu'on me donne mes lettres, point de nouvelles? mon imagination devance de beaucoup le courrier. Enfin, après que ce train a continué pendant quelques heures, voilà mes lettres qui arrivent; moi à les décacheter, je cherche votre écriture (souvent vainement), & lorsque je l'apperçois, mon empressement m'empêche d'ouvrir le cachet; je lis, mais si vîte que je suis obligé d'en revenir quelquefois jusqu'à la troisième lecture, avant que mes esprits calmés me permettent de comprendre ce que j'ai lu, & il arrive même que je n'y réussis que le lendemain. Les hommes font entrer un concours de certaines idées dans la composition de cet être qu'ils nomment le bonheur : s'ils ne possèdent qu'imparfaitement ou que quelques parties de cet être idéal, ils éclatent en plaintes amères, & souvent en reproches contre l'injustice du Ciel, qui leur re-

fuſe ce que leur imagination leur adjuge ſi libéralement: c'eſt un ſentiment qui ſe manifeſte en moi. Vos lettres me cauſent tant de plaiſir lorſque j'en reçois, que je puis les ranger à juſte titre ſous ce qui contribue à mon bonheur. Vous jugerez facilement de là que n'en point recevoir doit être un malheur, & qu'en ce cas c'eſt vous ſeul qui le cauſez; je m'en prends quelquefois à du Breuil Tronchin, quelquefois à la diſtance des lieux, & ſouvent même j'oſe en accuſer juſqu'à Emilie: mais ne craignez pas que je veuille vous être à charge, & que malgré le plaiſir que je trouve à m'entretenir avec vous, mon importune amitié veuille vous contraindre; bien loin de là, je connois trop le prix de la liberté pour la vouloir ravir à des perſonnes qui me ſont chères. Je ne vous demande que quelques ſignes de vie, quelques marques de ſouvenir, un peu d'amitié, beaucoup de ſincérité, & une ferme perſuaſion de la parfaite eſtime avec laquelle je ſuis, &c.

LETTRE XXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, A Cirey, le 20 Décembre, 1737.

J'AI reçu, le 12 du préſent mois, la lettre de votre Alteſſe royale du 19 Novembre; vous daignez m'avertir, par cette lettre, que vous avez eu la bonté de

m'adreſſer un paquet contenant des mémoires ſur le gouvernement du czar Pierre I, & en même temps vous m'avertiſſez, avec votre prudence ordinaire, de l'uſage retenu que j'en dois faire. L'unique uſage que j'en ferai, Monſeigneur, ſera d'envoyer à votre Alteſſe royale l'ouvrage rédigé ſelon vos intentions, & il ne paraîtra qu'après que vous y aurez mis le ſceau de votre approbation. C'eſt ainſi que je veux en uſer pour tout ce qui pourra partir de moi; & c'eſt dans cette vue que je prends la liberté de vous envoyer aujourd'hui, par la route de Paris, ſous le couvert de M. Bork, une tragédie que je viens d'achever, & que je ſoumets à vos lumières. Je ſouhaite que mon paquet parvienne en vos mains plus promptement que le vôtre ne me parviendra.

Votre Alteſſe royale mande que le paquet contenant le mémoire du Czar, & d'autres choſes beaucoup plus précieuſes pour moi, eſt parti le 10 Novembre. Voilà plus de ſix ſemaines écoulées, & je n'en ai pas encore de nouvelles. Daignez, Monſeigneur, ajouter à vos bontés, celle de m'inſtruire de la voie que vous avez choiſie, & le recommander à ceux à qui vous l'avez confié. Quand votre Alteſſe royale daignera m'honorer de ſes lettres, de ſes ordres, & me parler avec cette bonté pleine de confiance qui me charme, je crois qu'elle ne peut mieux faire que d'envoyer les lettres à M. Pidol, maître des poſtes à Trèves; la ſeule précaution eſt de les affranchir juſqu'à Trèves; & ſous le couvert de ce Pidol, ferait l'adreſſe à d'Artigny, à Bar-le-Duc. A l'égard des paquets que

votre Alteſſe royale pourrait me faire tenir, peut-être la voie de Paris, l'adreſſe & l'entremiſe de M. Thiriot feraient plus commodes.

Ne vous laſſez point, Monſeigneur, d'enrichir Cirey de vos préſens. Les oreilles de Madame du Châtelet ſont de tous pays, auſſi bien que votre ame & la ſienne. Elle ſe connaît très-bien en muſique italienne; ce n'eſt pas qu'en général elle aime la muſique de prince. Feu M. le Duc d'Orléans fit un opéra déteſtable nommé Panthée. Mais, Monſeigneur, vous n'êtes pour nous ni prince ni roi; vous êtes un grand homme.

On dit que votre Alteſſe royale a envoyé des vers charmans à Madame de la Popelinière. Savez-vous bien, Monſeigneur, que vous êtes adoré en France; on vous y regarde comme le jeune Salomon du Nord. Encore une fois, c'eſt bien dommage pour nous que vous ſoyez né pour régner ailleurs. Un million ou moins de rente, un joli palais dans un climat tempéré, des amis au lieu de ſujets, vivre entouré des arts & des plaiſirs, ne devoir le reſpect & l'admiration des hommes qu'à ſoi-même, cela vaudrait peut-être un royaume; mais votre devoir eſt de rendre un jours les Pruſſiens heureux. Ah! qu'on leur porte envie!

Vous m'ordonnez, Monſeigneur, de vous préſenter quelques règles, pour diſcerner les mots de la langue françaiſe qui appartiennent à la proſe, de ceux qui ſont conſacrés à la poëſie. Il ferait à ſouhaiter qu'il y eût ſur cela des règles; mais à peine en

avons-

avons-nous pour notre langue. Il me ſemble que les langues s'établiſſent comme les lois : de nouveaux beſoins, dont on ne s'eſt aperçu que petit à petit, ont donné naiſſance à bien des lois qui paraiſſent ſe contredire. Il ſemble que les hommes aient voulu ſe conduire & parler au haſard. Cependant, pour mettre quelque ordre dans cette matière, je diſtinguerai les idées, les tours & les mots poëtiques.

Une idée poëtique ; c'eſt, comme le ſait votre Alteſſe royale, une image brillante ſubſtituée à l'idée naturelle de la choſe dont on veut parler ; par exemple, je dirai en proſe : *Il y a dans le monde un jeune prince vertueux & plein de talens, qui déteſte l'envie & le fanatiſme.* Je dirai en vers :

O Minerve ! O divine Aſtrée !
Par vous ſa jeuneſſe inſpirée
Suivit les Arts & les Vertus.
L'Envie au cœur faux, à l'œil louche,
Et le Fanatiſme farouche
Sous ſes pieds tombent abattus.

Un tour poëtique ; c'eſt une inverſion que la proſe n'admet point. Je ne dirai point en proſe : *D'un maître efféminé corrupteurs politiques*, mais *corrupteurs politiques d'un prince efféminé.* Je ne dirai point

Tel, et moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorſque de l'Univers il diſputait l'empire,

Confiant ſur les eaux, aux aquilons mutins,
Le deſtin de la terre & celui des Romains,
Défiant à la fois & Pompée & Neptune,
Céſar à la tempête oppoſait ſa fortune.

Ce Céſar à la ſixième ligne eſt un tour purement poëtique, & en proſe je commencerais par Céſar.

Les mots uniquement réſervés pour la poëſie, j'entends la poëſie noble, ſont en petit nombre; par exemple, on ne dira pas en proſe *courſiers* pour chevaux, *diadême* pour couronne, *empire de France* pour royaume de France, *char* pour carroſſe, *forfaits* pour crimes, *exploits* pour actions, l'*empyrée* pour le ciel, les *airs* pour l'air, *faſtes* pour regiſtre, *naguère* pour depuis peu, &c.

A l'égard du ſtyle familier; ce ſont à peu près les mêmes termes qu'on emploie en proſe & en vers. Mais j'oſerai dire que je n'aime point cette liberté qu'on ſe donne ſouvent, de mêler dans un ouvrage qui doit être uniforme, dans une épître, dans une ſatire, non-ſeulement les ſtyles différens, mais encore les langues différentes; par exemple, celle de Marot & celle de nos jours. Cette bigarrure me déplaît autant que ferait un tableau où l'on mêlerait des figures de Calot & les charges de Téniers avec des figures de Raphaël. Il me ſemble que ce mélange gâte la langue, & n'eſt propre qu'à jeter tous les étrangers dans l'erreur.

D'ailleurs, Monſeigneur, l'uſage & la lecture des bons auteurs en a beaucoup plus appris à votre Al-

tesse royale que mes réflexions ne pourraient lui en dire.

Quant à la Métaphysique de M. Wolf, il me paraît presque en tout dans les principes de Leibnitz. Je les regarde tous deux comme de très-grands philosophes; mais ils étaient des hommes, donc ils étaient sujets à se tromper. Tel qui remarque leurs fautes est bien loin de les valoir; car un soldat peut très-bien critiquer son général, sans pour cela être capable de commander un battaillon.

Vous me charmez, Monseigneur, par la défiance où vous êtes de vous-même, autant que par vos grands talens. Madame la marquise du Châtelet, pénétrée d'admiration pour votre personne, mêle ses respects aux miens. C'est avec ces sentimens, & ceux de la plus respectueuse & tendre reconnaissance, que je suis pour toute ma vie, &c.

LETTRE XXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, Décembre, 1737.

VOTRE Altesse royale a dû recevoir une réponse de madame la marquise du Châtelet par la voie de M. Plet; mais comme M. Plet ne nous accuse ni la réception de cette lettre, ni celle d'un assez gros paquet que je lui avais adressé, huit jours auparavant,

pour votre Alteſſe royale, je prends la liberté d'écrire cette fois par la voie de M. Thiriot.

Je vous avais mandé, Monſeigneur, que j'avais dû premier coup d'œil donné la préférence à l'*Epître ſur la retraite*, à cette deſcription aimable du loiſir occupé dont vous jouiſſez ; mais j'ai bien peur aujourd'hui de me rétracter. Je ne trouve aucune faute contre la langue dans l'épître à Peſne, & tout y reſpire le bon goût. C'eſt le peintre de la raiſon qui écrit au peintre ordinaire. Je peux vous aſſurer, Monſeigneur, que les ſix derniers vers, par exemple, ſont un chef-d'œuvre.

Abandonne tes ſaints entourés des rayons ;
Sur des ſujets brillans exerce tes crayons ;
Peins-nous d'Amaryllis les grâces ingénues,
Les Nymphes des forêts, les Grâces demi-nues ;
Et ſouviens-toi toujours, que c'eſt au ſeul Amour
Que ton art ſi charmant doit ſon être & le jour.

C'eſt ainſi que Deſpréaux les eût faits. Vous allez prendre cela pour une flatterie. Vous êtes tout propre, Monſeigneur, à ignorer ce que vous valez.

L'épître à M. Duhan eſt bien digne de vous : elle eſt d'un eſprit ſublime & d'un cœur reconnaiſſant. M. Duhan a élevé apparemment votre Alteſſe royale. Il eſt bien heureux, & jamais prince n'a donné une telle récompenſe. Je m'aperçois, en liſant tout ce que vous avez daigné m'envoyer, qu'il n'y a pas une ſeule penſée fauſſe. Je vois, de temps en temps, des petits défauts de la langue, impoſſibles à éviter : car,

par exemple, comment auriez-vous deviné que *nourricier* eſt de trois ſyllabes & non pas de quatre ? que *aient* eſt d'une ſyllabe & non pas de deux ? Ce n'eſt pas vous qui avez fait notre langue ; mais c'eſt vous qui penſez. *Sapere eſt principium et fons.* Un eſprit vrai fait toujours bien ce qu'il fait. Vous daignez vous amuſer à faire des vers français & de la muſique italienne : vous ſaiſiſſez le goût de l'un & de l'autre. Vous vous connaiſſez très-bien en peinture ; enfin le goût du vrai vous conduit en tout. Il eſt impoſſible que cette grande qualité, qui fait le fond de votre caractère, ne faſſe le bonheur de tout un peuple après avoir fait le vôtre. Vous ſerez ſur le trône ce que vous êtes dans votre retraite ; vous régnerez comme vous penſez & comme vous écrivez. Si votre Alteſſe royale s'écarte un peu de la vérité, ce n'eſt que dans les éloges dont elle me comble ; & cette erreur ne vient que de ſa bonté.

L'épître que vous daignez m'adreſſer, Monſeigneur, eſt une bien belle juſtification de la poëſie, & un grand encouragement pour moi. Les cantiques de Moïſe, les oracles des païens, tout y eſt employé à relever l'excellence de cet art ; mais vos vers ſont le plus grand éloge qu'on ait fait de la poëſie. Il n'eſt pas bien ſûr que Moïſe ſoit l'auteur des deux beaux Cantiques ; ni que le meurtrier d'Urie, l'amant de Bethzabée, le roi traître aux Philiſtins & aux Iſraélites, &c. ait fait ſes pſeaumes : mais il eſt ſûr que l'héritier de la monarchie de Pruſſe fait de très-beaux vers français.

Si j'ofais éplucher cette épitre (& il le faut bien, car je vous dois la vérité) je vous dirais, Monfeigneur, que *trompette* ne rime point à *tête*, parce que *tête* eft long & que *petit* eft bref, & que la rime eft pour l'oreille & non pour les yeux. *Défaites*, par la même raifon, ne rime point avec *conquêtes*; *quêtes* eft long, *faites* eft bref. Si quelqu'un voyait mes lettres, il dirait: Voilà un franc pédant qui s'en va parler de brèves & de longues à un prince plein de génie. Mais le prince daigne defcendre à tout. Quand ce prince fait la revue de fon régiment, il examine le fourniment du foldat. Le grand homme ne néglige rien; il gagnera des batailles dans l'occafion; il fignera le bonheur de fes fujets, de la même main dont il rime des vérités.

Venons à l'ode: elle eft infiniment fupérieure à ce qu'elle était; & je ne faurais revenir de ma furprife, qu'on faffe fi bien des odes françaifes au fond de l'Allemagne. Nous n'avons qu'un exemple d'un français qui fefait très-bien des vers italiens, c'était l'abbé Regnier; mais il avait été long temps en Italie; & vous, mon Prince, vous n'avez point vu la France.

Voici encore quelques petites fautes de langage. *Je n'eus point reçu l'exiftence*, il faut dire *je n'euffe*; & *la fageffe avait pourvue*, il faut dire *pourvu*. Jamais un verbe ne prend cette terminaifon, que quand fon participe eft confidéré comme adjectif. Voici qui eft encore bien pédant; mais j'en ai déjà demandé pardon, & vous voulez favoir parfaitement

une langue à qui vous faites tant d'honneur. Par exemple, on dira *la perſonne que vous avez aimée*, parce que *aimée* eſt comme un adjectif de la perſonne. On dira *la ſageſſe dont votre ame eſt pourvue*, par la même raiſon; mais on doit dire : *Dieu a pourvu à former un prince qui, &c.*

Ta clémence infinie,
Dans aucun ſens ne ſe dénie.

Dénie ne peut pas être employé pour dire *ſe dément*; le mot de *dénier* ne peut être mis, que pour *nier* ou *refuſer*.

Si tu me condamne à périr,

il faut abſolument dire : *Si tu me condamnes.*

Tel qui n'eſt plus ne peut ſouffrir.

Tel ſignifie toujours, en ce ſens, un nombre d'hommes qui fait une choſe, tandis qu'un autre ne la fait pas. Mais ici c'eſt une affaire commune à tous les hommes; il faut mettre : *Qui n'eſt plus ne ſaurait ſouffrir*, &c.

LETTRE XXXVIII.

DU PRINCE ROYAL.

Réponſe ſur le Chapitre de la Liberté.

MONSIEUR, A Berlin, 26 Décembre, 1737.

J'AI été richement dédommagé aujourd'hui du long intervalle où je n'avois point reçu de vos lettres;

cette poſte m'en ayant apporté deux à la fois, auxquelles je répondrai ſuivant l'ordre des dates. Rien ne m'a plus ſurpris que celle du 24 Octobre, où vous me marquez l'alarme que Thiriot vous a donnée très-mal à propos. Vous pouvez être tranquille & en repos ſur tout ce qu'on vous écrit, puiſque vous n'êtes point du tout ſoupçonné d'avoir eu ni part, ni connoiſſance, ni quoi que ce puiſſe être, à l'égard du libelle qu'on a fait contre le Roi. Je vous expoſerai, en peu de mots, l'affaire dont il s'agit, qui dans le fond n'eſt qu'une bagatelle mépriſable, & n'eſt aucunement digne de conſidération. Il y a un an qu'on vendit ici, ſous le manteau, un libelle diffamatoire attaquant la perſonne du Roi, ſous le titre de *Lettre de Don Quichotte au Chevalier des Cygnes*; les vers en ſont paſſables, mais ce ne ſont que des injures rimées; le ſens contient la bile la plus venimeuſe qui fut jamais; c'eſt un tiſſu d'anecdotes couſues avec toute la méchanceté poſſible, & brodées d'une manière abominable. Le Roi a vu cette pièce; mais ſenſible uniquement à la vraie gloire, & à l'approbation des gens de bien, il a mépriſé ſouverainement l'auteur & ſa production: on s'eſt contenté d'en défendre la vente ſous de grièves peines. De plus, on n'ignore pas où cette pièce a été fabriquée. On ſait que ſon auteur infame eſt de ces écrivains mercénaires que l'animoſité d'une cour étrangère a incités au crime; mais il eſt trop au-deſſous d'un roi de s'amuſer à punir un miſérable. Si le Ciel lançoit ſon tonnerre ſur chaque reptile qui dans ſa frénéſie pouſſe l'audace

jusqu'à le blafphémer, des nuages épais couvriroient éternellement la furface de la terre, & les foudres ne cefferoient de gronder dans les cieux. Croyez-vous, Monfieur, que j'euffe été le dernier à vous avertir des prétendus foupçons injurieux qu'on auroit conçus contre vous, fi le fait avoit exifté ? Vous me connoiffez bien mal, & vous n'avez qu'une légère idée de mon amitié. Sachez que j'ai pris fur moi le foin de votre réputation; je fais ici l'office de votre renommée. Vous m'entendez, & vous comprenez bien que je ne prétends dire autre chofe, finon que je me fuis chargé de défendre votre réputation contre les préjugés des ignorans & contre la calomnie de vos envieux. Je réponds de vous corps pour corps, & j'emploie argumens, exemples, & vos ouvrages mêmes pour faire des profélytes. Je puis me flatter d'avoir affez bien réuffi, quoique je ne m'attribue aucun autre mérite que celui de vous avoir fait véritablement connoître à mes compatriotes. Je vous prie, Monfieur, de vous tranquillifer déformais, & d'attendre que je vous donne le fignal pour prendre l'alarme. J'ai oublié de vous dire que l'officier dont Thiriot fait mention, n'eft point de mon régiment, & paffe dans l'armée pour un homme peu véridique, ce qui peut d'autant plus vous ôter tout fujet d'inquiétude.

J'ai reçu votre chapitre de métaphyfique fur la liberté, & je fuis mortifié de vous dire que je ne fuis pas entièrement de votre fentiment. Je fonde mon fyftème fur ce qu'on ne doit pas renoncer volontai-

rement aux connoiſſances qu'on peut acquérir par le raiſonnement: cela poſé, je fais mes efforts pour connoître de Dieu tout ce qui m'eſt poſſible, à quoi la voie de l'analogie ne m'eſt pas de peu de ſecours. Je vois premièrement qu'un être créateur doit être ſage & puiſſant; comme ſage, il a roulé dans ſon intelligence éternelle le plan du monde, & comme tout-puiſſant il l'a exécuté. De là il s'enſuit néceſſairement que l'auteur de cet univers doit avoir eu un but en le créant. S'il a eu un but, il faut que tous les événemens y concourent; ſi tous les événemens y concourent, il faut que les hommes agiſſent conformément au deſſein du créateur, & qu'ils ne ſe déterminent à toutes leurs actions que ſuivant les lois immuables de leur deſtin, auxquelles ils obéiſſent en les ignorant; ſans quoi Dieu ſeroit ſpectateur oiſif de la nature, le monde ſe gouverneroit ſelon le caprice des hommes, & celui dont la puiſſance a formé l'univers ſeroit inutile, depuis que de foibles mortels l'auroient peuplé. Je vous avoue qu'il faut opter entre faire un être paſſif ou du créateur ou de la créature. Je me détermine d'abord en faveur de Dieu; il eſt plus naturel que ce Dieu faſſe tout, & que l'homme ſoit l'inſtrument de ſa volonté, que de ſe figurer un Dieu qui crée un monde, qui le peuple d'hommes, pour reſter enſuite les bras croiſés, & aſſervir ſa volonté & ſa puiſſance à la bizarrerie de l'eſprit humain. Il me ſemble voir un Américain ou quelque ſauvage qui voit pour la première fois une montre; il croira que l'aiguille qui montre les

heures a la liberté de se tourner d'elle-même, & il ne soupçonnera pas seulement qu'il y ait des ressorts cachés qui la font mouvoir, bien moins encore qu'un horloger l'ait faite à dessein qu'elle exécute précisément le mouvement auquel elle est assujettie. Dieu est cet horloger; les ressorts dont il nous a composés sont infiniment plus subtils, plus déliés & plus variés que ceux de la montre. L'homme est capable de beaucoup de choses, & comme l'art est plus caché en nous, & que le principe qui nous meut est invisible, nous nous attachons à ce qui frappe le plus nos sens, & celui qui fait jouer tous ces ressorts échappe à nos foibles yeux. Mais il n'a pas moins voulu que toutes nos actions se rapportassent à un tout, qui est le soutien de la société & le bien de la totalité du genre humain. Lorsqu'on regarde les objets séparément, il peut arriver qu'on en conçoive des idées bien différentes de ce qu'elles seroient, si on les envisageoit avec tout ce qui a relation avec eux. On ne sauroit juger d'un édifice par une astragale; mais lorsque l'on considère tout le bâtiment, on peut avoir une idée précise & nette de ses proportions & de ses beautés. Il en est de même des systèmes philosophiques; dès qu'on prend des morceaux détachés, on élève une tour qui n'a point de fondement, & qui par conséquent s'écroule de soi-même. Ainsi, dès qu'on avoue qu'il y a un Dieu, il faut nécessairement que ce Dieu soit de la partie du système, sans quoi il vaudroit mieux pour plus de commodité le rayer tout à fait. Le nom de Dieu, sans l'idée de

ſes attributs, & principalement ſans l'idée de ſa puiſſance, de ſa ſageſſe & de ſa préſcience, eſt un ſon qui n'a aucune ſignification, & qui ne ſe rapporte à rien abſolument. J'avoue qu'il faut, ſi je puis m'exprimer ainſi, entaſſer ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé & de plus majeſtueux, pour concevoir (quoique très-imparfaitement) ce que c'eſt que cet être créateur, cet être éternel, cet être tout-puiſſant, &c. Cependant j'aime mieux m'abymer dans ſon immenſité que de renoncer à ſa connoiſſance, & à toute idée intellectuelle que je puis me former de lui. En un mot, sil n'y avoit point de Dieu, votre ſyſtème feroit l'unique que j'adopterois ; mais comme il eſt certain que ce Dieu eſt, on ne ſauroit aſſez mettre de choſes ſur ſon compte. Après quoi il me reſte encore à vous dire, que comme tout eſt fondé, ou bien comme tout a ſa raiſon dans ce qui l'a précédé, je trouve la raiſon du tempérament & de l'humeur de chaque homme dans la mécanique de ſon corps ; un homme emporté a la bile facile à s'émouvoir, un miſantrope a les hypocondres enflés, le biberon le poumon ſec, l'amoureux le tempérament robuſte, &c. Enfin, comme je trouve toutes ces choſes diſpoſées de cette façon dans notre corps, je conjecture de là qu'il faut néceſſairement que chaque individu ſoit déterminé d'une façon préciſe, & qu'il ne dépend pas de nous de ne point être du caractère dont nous ſommes. Que dirai-je des événemens qui ſervent à nous donner des idées & à nous inſpirer des réſolutions ? comme, par exemple, le beau temps m'invite à

prendre l'air, la réputation d'un homme de bon goût qui me recommande un livre, m'engage à le lire, & ainſi du reſte. Si donc on ne m'avoit jamais dit qu'il y avoit un Voltaire au monde, ſi je n'avois pas lu ſes excellens ouvrages, comment ma volonté, cet agent libre, auroit-elle pu me déterminer à lui donner toute mon eſtime? En un mot comment puis-je vouloir une choſe, ſi je ne la connois pas? Enfin, pour attaquer la liberté dans ſes derniers retranchemens, comment un homme peut-il ſe déterminer à un choix ou à une action, ſi les événemens ne lui en fourniſſent pas l'occaſion, & ces événemens qui les dirige? Ce ne peut être le haſard, puiſque le haſard eſt un mot vide de ſens; ce ne peut donc être que Dieu. Si donc Dieu dirige les événemens ſelon ſa volonté, il dirige & gouverne néceſſairement les hommes; & c'eſt ce principe qui eſt la baſe & comme le fondement de la providence divine, qui me fait concevoir la plus noble, la plus haute & la plus magnifique idée qu'une créature auſſi bornée que l'homme puiſſe ſe former d'un être auſſi immenſe que l'eſt le créateur. Ce principe me fait connoître en Dieu un être infiniment grand & ſage, n'étant point abſorbé dans les plus grandes choſes, & ne s'aviliſſant point dans les plus petits détails. Quelle immenſité n'eſt pas celle d'un Dieu qui embraſſe généralement toutes choſes, & dont la ſageſſe a préparé dès l'origine du monde ce qu'il exécute à la fin des temps? Je ne prétends pas cependant meſurer les myſtères de Dieu ſelon la foibleſſe des conceptions

humaines ; je porte ma vue auſſi loin que je puis ; mais ſi quelques objets m'échappent, je ne prétends pas pour cela renoncer à ceux que mes yeux me font appercevoir clairement.

Peut-être qu'un préjugé, qu'une prévention, que la flatteuſe penſée de ſuivre une opinion particulière m'aveugle, peut-être que j'avilis trop les hommes. Cela ſe peut, je n'en diſconviens pas ; mais ſi le Roi de France étoit en compromis avec le Roi d'Yvetot, je ſuis ſûr que tout homme ſenſé reconnoîtroit la puiſſance de Louis XV ſupérieure à l'autre. A plus forte raiſon devons-nous nous déclarer pour la puiſſance de Dieu, qui ne peut en aucune façon entrer en ligne de comparaiſon avec ces êtres fugitifs que le temps produit, dont le ſort ſe joue, & que le temps détruit après une durée courte & paſſagère. Lorſque vous parlez de la vertu, on voit que vous êtes en pays de connoiſſance ; vous parlez en maître de cette matière, dont vous connoiſſez la théorie & la pratique ; en un mot, il vous eſt facile de diſcourir ſavamment de vous-même. Il eſt certain que les vertus n'ont lieu que relativement à la ſociété. Le principe primitif de la vertu eſt l'intérêt (que cela ne vous effraye point), puiſqu'il eſt évident que les hommes ſe détruiroient les uns les autres ſans l'intervention des vertus. La nature produit naturellement des voleurs, des envieux, des fauſſaires, des meurtriers ; ils couvrent toute la face de la terre, & ſans les lois qui répriment les vices, chaque individu s'abandonneroit à l'inſtinct de la nature & ne pen-

ſeroit qu'à ſoi. Pour réunir tous ces intérêts particuliers, il falloit trouver un tempérament pour les contenter tous ; & l'on convint qu'on ne ſe déroberoit point réciproquement ſon bien, qu'on n'attenteroit point à la vie de ſes ſemblables & qu'on ſe porteroit mutuellement à tout ce qui pourroit contribuer au bien commun. Il y a des mortels heureux, de ces ames bien nées qui aiment la vertu pour l'amour d'elle-même ; leur cœur eſt ſenſible au plaiſir pur qu'on trouve à bien faire ; il vous importe peu de ſavoir que l'intéret ou le bien de la ſociété demande que vous ſoyez vertueux ; le créateur vous a heureuſement formé de façon que votre cœur n'eſt point acceſſible aux vices, & ce créateur ſe ſert de vous comme d'un organe, comme d'un inſtrument, comme d'un miniſtre, pour rendre la vertu plus reſpectable & plus aimable au genre humain. Vous avez voué votre plume à la vertu, & il faut avouer que c'eſt le plus grand préſent qui lui ait jamais été fait. Les temples que les Romains lui conſacrèrent ſous divers titres ſervoient à l'honorer ; mais vous lui gagnez des diſciples, vous travaillez à lui former des ſujets, & à donner par votre vie un exemple de ce que l'humanité a de plus louable.

J'attends la philoſophie de Newton & l'hiſtoire de Louis XIV, qui avec Céſarion me joindront le 15 de Janvier ; la goutte, la fièvre & l'amour ont empêché mon petit ambaſſadeur de me joindre plutôt ; il ne faut qu'un de ces maux pour déranger furieuſement la liberté de notre volonté. Je ne manquerai

pas de vous dire mon ſentiment avec toute la franchiſe poſſible ſur les ouvrages que vous avez bien voulu m'envoyer ; c'eſt la marque la plus manifeſte que je puiſſe vous donner de l'eſtime que j'ai pour vous. Si je vous expoſe mes doutes, ce n'eſt point par arrogance, ce n'eſt point non plus que j'aye une haute opinion de mon habileté, mais c'eſt pour découvrir la vérité. Mes doutes ſont des interrogations, afin d'être plus foncièrement inſtruit, & pour éviter tous les obſtacles qui pourroient ſe rencontrer dans une matière auſſi épineuſe que l'eſt celle de la métaphyſique. Ce ſont-là les raiſons qui m'obligent à ne vous jamais déguiſer mes ſentimens : il ſeroit à ſouhaiter que tout commerce pût être un trafic de vérité ; mais combien y-a-t-il d'hommes capables de l'écouter ? Une malheureuſe préſomption, une pernicieuſe idée d'infaillibilité, une funeſte habitude de voir tout plier devant eux, les en éloigne : ils ne ſauroient ſouffrir que l'écho de leurs penſées, & ils pouſſent la tyrannie juſqu'à vouloir gouverner auſſi deſpotiquement ſur les penſées & ſur les opinions, que les Ruſſes peuvent gouverner une troupe ſervile d'eſclaves. Il n'y a que la ſeule vertu qui ſoit digne d'entendre la vérité : puiſque le monde aime l'erreur & qu'il veut ſe tromper, il faut l'abandonner à ſon mauvais deſtin ; & c'eſt ſelon moi l'hommage le plus flatteur qu'on puiſſe rendre à quelqu'un que de lui découvrir ſans crainte le fond de ſes penſées ; en un mot, oſer contredire un auteur, c'eſt rendre un hommage tacite à ſa modération, à ſa juſtice & à ſa raiſon.

Vous

Vous me faites naître des espérances charmantes; il ne vous suffit pas de m'instruire des matières les plus profondes, vous pensez encore à ma récréation; que ne vous devrai-je pas? Il est sûr que le Ciel me devoit pour mon bonheur un homme de votre mérite; vous seul m'en valez des milliers. Vous aurez reçu à présent une bonne quantité de mes vers, que j'ai fait partir à la fin de Novembre pour Cirey. J'aime la poësie à la passion, mais j'ai trop d'obstacles à vaincre pour faire quelque chose de passable; je suis étranger, je n'ai point l'imagination assez vive, & toutes les bonnes choses ont été dites avant moi. A présent il en est de moi comme des vignes qui se ressentent toujours du terroir où elles sont plantées; il semble que celui de Rémusberg est assez propre pour les vers, mais que celui-ci ne produit tout au plus que de la prose.

Vous voudrez bien assurer l'incomparable Emilie de toute mon estime; elle a désarmé mon courroux par le morceau de votre métaphysique que je viens de recevoir; j'avois regret, je l'avoue, de trouver en elle la moindre bagatelle qui pût approcher de l'imperfection; la voilà à présent comme je désirois qu'elle fût. Si je ne trouve pas vos noms dans mes titres, je sens toutefois que vous êtes faits pour m'instruire & moi pour vous admirer. Il seroit superflu de vous répéter les assurances de mon estime; je me flatte que vous en êtes convaincu, ainsi que de tous les sentimens avec lesquels je suis, &c.

LETTRE XXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, Le 23 Janvier, 1738.

JE reçois de Berlin une lettre du 26 Décembre. Elle contient deux grands articles; un plein de bonté, de tendresse, & d'attention à m'accabler des bienfaits les plus flatteurs; le second article est un ouvrage bien fort de métaphysique. On croirait que cette lettre est de M. Leibnitz, ou de M. Wolf à quelqu'un de ses amis, mais elle est signée Féderic. C'est un des prodiges de votre ame, Monseigneur; votre Altesse royale remplit avec moi tout son caractère. Elle me lave d'une calomnie; elle daigne protéger mon honneur contre l'envie, & elle donne des lumières à mon ame.

Je vais donc me jeter dans la nuit de la métaphysique, pour oser combattre contre les Leibnitz, les Wolf, les Fréderic. Me voilà, comme Ajax, ferraillant dans l'obscurité; & je vous crie: Grand Dieu, rends-nous le jour, & combats contre nous!

Mais avant d'oser entrer en lice, je vais faire transcrire, pour mettre dans un paquet, deux épîtres qui sont le commencement d'une espèce de systême de morale que j'avais commencé, il y a un an. Il y a quatre épîtres de faites. Voici les deux premières. L'une roule sur l'égalité des conditions, l'autre sur la

liberté. Cela eſt peut-être fort impertinent à moi, atome de Cirey, de dire à une tête preſque couronnée que les hommes ſont égaux, & d'envoyer des injures rimées, contre les partiſans du *fatum*, à un philoſophe qui prête un appui ſi puiſſant à ce ſyſtême de la néceſſité abſolue.

Mais ces deux témérités de ma part prouvent combien votre Alteſſe royale eſt bonne. Elle ne gêne point les conſciences. Elle permet qu'on diſpute contre elle; c'eſt l'ange qui daigne lutter contre Iſraël. J'en reſterai boîteux, mais n'importe; je veux avoir l'honneur de me battre.

Pour l'égalité des conditions, je la crois auſſi fermement, que je crois qu'une ame comme la vôtre ferait également bien par-tout. Votre deviſe eſt:

Nave ferar magnâ, et parvâ ferar unus et idem.

Pour la liberté, il y a un peu de chaos dans cette affaire. Voyons ſi les Clarke, les Locke, les Newton me doivent éclairer; ou ſi les Leibnitz, princes ou non, doivent être ma lumière. On ne peut, certainement, rien de plus fort que tout ce que dit votre Alteſſe royale pour prouver la néceſſité abſolue. Je vois d'abord que votre Alteſſe royale eſt dans l'opinion de la raiſon ſuffiſante de MM. Leibnitz & Wolf. C'eſt une idée très-belle, c'eſt-à-dire, très-vraie; car enfin, il n'y a rien qui n'ait ſa cauſe, rien qui n'ait une raiſon de ſon exiſtence. Cette idée exclut-elle la liberté de l'homme?

1° Qu'entends-je par liberté? le pouvoir de pen-

ſer, & d'opérer des mouvemens en conſéquence. Pouvoir très-borné, comme toutes mes facultés.

2° Eſt-ce moi qui penſe & qui opère des mouvemens ? eſt-ce un autre qui fait tout cela pour moi ? Si c'eſt moi, je ſuis libre ; car être libre, c'eſt agir. Ce qui eſt paſſif n'eſt point libre. Eſt-ce un autre qui agit pour moi ? je ſuis trompé par cet autre, quand je crois être agent.

3° Quel eſt cet autre qui me tromperait ? Ou il y a un Dieu ou non. S'il eſt un Dieu, c'eſt lui qui me trompe continuellement. C'eſt l'Etre infiniment ſage, infiniment conſéquent, qui, ſans raiſon ſuffiſante, s'occupe éternellement d'erreurs oppoſées directement à ſon eſſence qui eſt la vérité.

S'il n'y a point de Dieu, qui eſt-ce qui me trompe ? eſt-ce la matière, qui d'elle-même n'a pas d'intelligence ?

4° Pour nous prouver, malgré ce ſentiment intérieur, malgré ce témoignage que nous nous rendons de notre liberté ; pour nous prouver, dis-je, que cette liberté n'exiſte pas, il faut néceſſairement prouver qu'elle eſt impoſſible. Cela me paraît inconteſtable. Voyons comme elle ſerait impoſſible.

5° Cette liberté ne peut être impoſſible que de deux façons ; ou parce qu'il n'y a aucun être qui puiſſe la donner, ou parce qu'elle eſt en elle-même une contradiction dans les termes, comme un quarré long eſt une contradiction. Or, l'idée de la liberté de l'homme ne portant rien en ſoi de contradictoire, reſte à voir ſi l'Etre infini & créateur eſt libre ; & ſi

étant libre, il peut donner une petite partie de son attribut à l'homme, comme il lui a donné une petite portion d'intelligence.

6° Si Dieu n'eſt pas libre, il n'eſt pas un agent : donc il n'eſt pas Dieu. Or, s'il eſt libre & tout-puiſſant, il ſuit qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reſte donc à ſavoir qu'elle raiſon on aurait de croire qu'il ne nous a pas fait ce préſent.

7° On prétend que Dieu ne nous a pas donné la liberté, parce que ſi nous étions des agens, nous ſerions en cela indépendans de lui ; & que ferait Dieu, dit-on, pendant que nous agirions nous-mêmes ? Je réponds à cela deux choſes. 1° Ce que Dieu fait lorſque les hommes agiſſent ; ce qu'il feſait avant qu'ils fuſſent ; & ce qu'il fera quand ils ne ſeront plus. 2° Que ſon pouvoir n'en eſt pas moins néceſſaire à la conſervation de ſes ouvrages ; & que cette communication qu'il nous a faite d'un peu de liberté, ne nuit en rien à ſa puiſſance infinie, puiſqu'elle-même eſt un effet de ſa puiſſance infinie.

8° On objecte que nous ſommes emportés quelquefois malgré nous ; & je réponds : Donc nous ſommes quelquefois maîtres de nous. La maladie prouve la ſanté, & la liberté eſt la ſanté de l'ame.

9° On ajoute que l'aſſentiment de notre eſprit eſt néceſſaire, que la volonté ſuit cet aſſentiment ; donc, dit-on, on veut et on agit néceſſairement. Je réponds qu'en effet on déſire néceſſairement ; mais déſir & volonté ſont deux choſes très-différentes, & ſi différentes, qu'un homme ſage veut & fait ſouvent

ce qu'il ne défire pas. Combattre fes défirs eft le plus bel effet de la liberté; & je crois qu'une des grandes fources du mal-entendu qui eft entre les hommes fur cet article, vient de ce que l'on confond fouvent la volonté & le défir.

10° On objecte que, fi nous étions libres, il n'y aurait point de Dieu; je crois, au contraire, que c'eft parce qu'il y a un Dieu que nous fommes libres. Car fi tout était néceffaire; fi ce monde exiftait par lui-même, d'une néceffité abfolue (ce qui fourmille de contradictions), il eft certain qu'en ce cas tout s'opèrerait par des mouvemens liés néceffairement enfemble: donc il n'y aurait alors aucune liberté; donc fans Dieu point de liberté. Je fuis bien furpris des raifonnemens échappés, fur cette matière, à l'illuftre M. Leibnitz.

11° Le plus terrible argument qu'on ait jamais apporté contre notre liberté, eft l'impoffibilité d'accorder avec elle la préfcience de Dieu. Et quand on me dit: Dieu fait ce que vous ferez dans vingt ans; donc ce que vous ferez dans vingt ans eft d'une néceffité abfolue; j'avoue que je fuis à bout, que je n'ai rien à répondre, & que tous les philofophes qui ont voulu concilier les futurs contingens avec la préfcience de Dieu, ont été de bien mauvais négociateurs. Il y en a d'affez déterminés pour dire que Dieu peut fort bien ignorer des futurs contingens, à peu-près, s'il m'eft permis de parler ainfi, comme un roi peut ignorer ce que fera un général à qui il aura donné carte blanche.

Ces gens-là vont encore plus loin. Ils foutiennent que non-feulement ce ne ferait point une imperfection dans un Etre fuprême d'ignorer ce que doivent faire librement des créatures qu'il a faites libres ; & qu'au contraire, il femble plus digne de l'Etre fuprême de créer des êtres femblables à lui ; femblables, dis-je, en ce qu'il penfent, qu'ils veulent & qu'ils agiffent, que de créer fimplement des machines.

Ils ajouteront que Dieu ne peut faire des contradictions ; & que peut-être il y aurait de la contradiction à prévoir ce que doivent faire fes créatures, & à leur communiquer cependant le pouvoir de faire le pour & le contre. Car, diront-ils, la liberté confifte à pouvoir agir ou ne pas agir : donc, fi Dieu fait précifément que l'un des deux arrivera, l'autre dès-lors devient impoffible ; donc plus de liberté. Or ces gens-là admettent une liberté : donc, felon eux, en admettant la préfcience, ce ferait une contradiction dans les termes.

Enfin ils foutiendront que Dieu doit ignorer ce qu'il eft de fa nature d'ignorer ; & ils oferont dire qu'il eft de fa nature d'ignorer tout futur contingent, & qu'il ne doit point favoir ce qui n'eft pas.

Ne fe peut-il pas très-bien faire, difent-ils, que du même fonds de fageffe dont Dieu prévoit à jamais les chofes néceffaires, il ignore auffi les chofes libres ? en fera-t-il moins le créateur de toutes chofes, & des agens libres, & des êtres purement paffifs ?

Qui nous a dit, continueront-ils, que ce ne ferait pas une affez grande fatisfaction pour Dieu de voir comment tant d'êtres libres, qu'il a créés dans tant de globes, agiffent librement? Ce plaifir, toujours nouveau, de voir comment fes créatures fe fervent à tous momens des inftrumens qu'il leur a donnés, ne vaut-il pas bien cette éternelle & oifive contemplation de foi-même, affez incompatible avec les occupations extérieures qu'on lui donne?

On objecte à ces raifonneurs-là, que Dieu voit en un inftant l'avenir, le paffé & le préfent; que l'éternité eft inftantanée pour lui; mais ils répondront qu'ils n'entendent pas ce langage, & qu'une éternité qui eft un inftant leur paraît auffi abfurde qu'une immenfité qui n'eft qu'un point.

Ne pourrait-on pas, fans être auffi hardi qu'eux, dire que Dieu prévoit nos actions libres, à peu-près comme un homme d'efprit prévoit le parti que prendra, dans une telle occafion, un homme dont il connaît le caractére? La différence fera qu'un homme prévoit à tort & à travers, & que Dieu prévoit avec une fagacité infinie. C'eft le fentiment de Clarke.

J'avoue que tout cela me paraît très-hafardé, & que c'eft un aveu, plutôt qu'une folution, de la difficulté. J'avoue enfin, Monfeigneur, qu'on fait contre la liberté d'excellentes objections, mais on en fait d'auffi bonnes contre l'exiftence de Dieu; & comme, malgré les difficultés extrêmescontre la création & la providence, je crois néanmoins la

création & la providence, auſſi je me crois libre (juſqu'à un certain point s'entend) malgré les puiſſantes objections que vous me faites.

Je crois donc écrire à votre Alteſſe royale, non pas comme à un automate créé pour être à la tête de quelques milliers de marionnettes humaines, mais comme à un être des plus libres & des plus ſages que Dieu ait jamais daigné créer.

Permettez-moi ici une réflexion, Monſeigneur. Sur vingt hommes, il y en a dix-neuf qui ne ſe gouvernent point par leurs principes; mais votre ame paraît être de ce petit nombre, plein de fermeté & de grandeur, qui agit comme il penſe.

Daignez, au nom de l'humanité, penſer que nous avons quelque liberté; car ſi vous croyez que nous ſommes de pures machines, que deviendra l'amitié dont vous faites vos délices? de quel prix ſeront les grandes actions que vous ferez? quelle reconnaiſſance vous devra-t-on des ſoins que votre Alteſſe royale prendra de rendre les hommes plus heureux & meilleurs? comment enfin regarderez-vous l'attachement qu'on a pour vous, les ſervices qu'on vous rendra, le ſang qu'on verſera pour vous? Quoi! le plus généreux, le plus tendre, le plus ſage des hommes, verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire, du même œil dont on voit des roues de moulin tourner ſur le courant de l'eau, & ſe briſer à force de ſervir! Non, Monſeigneur, votre ame eſt trop noble pour ſe priver ainſi de ſon plus beau partage.

Pardonnez à mes argumens, à ma morale, à ma

bavarderie. Je ne dirai point que je n'ai pas été libre en disant tout cela. Non, je crois l'avoir écrit très-librement,& c'est pour cette liberté que je demande pardon. Madame la marquise du Châtelet joint toujours ses respects pleins d'admiration aux miens.

Ma dernière lettre était d'un pédant grammairien, celle-ci est d'un mauvais métaphysicien ; mais toutes seront d'un homme éternellement attaché à votre personne. Je suis, &c.

LETTRE XL.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Potsdam, le 19 Janvier, 1738.

J'ESPERE que vous aurez reçu à présent les mémoires sur le gouvernement du Czar Pierre & les vers que je vous ai adressés. Je me suis servi de la voie d'un Capitaine de mon régiment nommé Plœtz, qui est à Luneville, & qui apparemment n'aura pas pu vous les remettre plutôt, à cause de quelques absences, ou bien faute d'avoir trouvé une bonne occasion. Je sais que je ne risque rien en vous confiant des pièces secrètes & curieuses. Votre discrétion & votre prudence me rassurent sur tout ce que j'aurois à craindre. Si je vous ai averti de

l'ufage que vous devez faire de ces mémoires fur les Mofcovites, mon intention n'a été que de vous faire connoître la néceffité où l'on eft d'employer quelque ménagement en traitant des matières de cette délicateffe. La plupart des princes ont une paffion fingulière pour les arbres généalogiques; c'eft une efpèce d'amour propre qui remonte jufqu'aux ancêtres les plus reculés, & qui les intéreffe à la réputation non feulement de leurs parens en droite ligne, mais encore de leurs collatéraux : ofer leur dire qu'il y a parmi leurs prédéceffeurs des hommes peu vertueux, & par conféquent fort méprifables, c'eft leur faire une injure qu'ils ne pardonnent jamais, & malheur à l'auteur profane qui a eu la témérité d'entrer dans le fanctuaire de leur hiftoire & de divulguer l'opprobre de leur maifon. Si cette délicateffe s'étendoit à maintenir la réputation de leurs ancêtres du côté maternel, encore pourroit-on trouver des raifons valables d'un zèle auffi ardent : mais de prétendre que cinquante, foixante aïeux ayent tous été les plus honnêtes gens du monde, c'eft renfermer la vertu dans une feule famille, & faire une grande injure au genre humain. J'eus un jour l'étourderie de dire en préfence d'une perfonne, que Monfieur un tel avoit fait une action indigne d'un cavalier ; il fe trouva pour mon malheur que celui dont j'avois parlé fi librement, étoit le coufin à la mode de Bretagne de l'autre, qui s'en formalifa beaucoup. J'en demandai la raifon, on m'en inftruifit, & je fus obligé de paffer par un

long détail généalogique, pour reconnoître en quoi consistoit ma sottise; il ne me restoit d'autre ressource que de sacrifier à la colère de celui que j'avois offensé tous ceux de mes parens qui ne méritoient point de l'être. On m'en blâma fort; mais je me justifiai en disant que tout homme d'honneur, tout honnête homme étoit mon parent, & que je n'en reconnoissois point d'autre. Si un particulier se sent si grièvement offensé du mal qu'on peut dire de ses parens, à quel emportement une souveraine ne se porteroit-elle pas, si elle apprenoit le mal qu'on a dit d'un parent qui est respectable pour elle & dont elle tient toute sa grandeur?

Je me sens très-peu capable de censurer vos ouvrages; vous leur imprimez un caractère d'immortalité auquel il n'y a rien à ajouter, & malgré l'envie que j'ai de vous être utile, je comprends que je ne pourrai jamais vous rendre le service que la servante de Molière lui rendoit, lorsqu'il lui lisoit ses ouvrages. Je vous ai dit mon sentiment sur la tragédie de Mérope, qui, selon le peu de connoissance que j'ai du théâtre & des règles du dramatique, me paroît la pièce la plus régulière que vous ayez faite: je suis persuadé qu'elle vous fera plus d'honneur qu'Alzire; je vous prie de vouloir bien m'envoyer la correction des fautes de copiste que je vous indique.

J'essayerai la voie de Trèves, selon que vous me le mandez, & j'espère que vous aurez soin de vous faire remettre mes lettres de Trèves à Cirey, &

d'avertir le maître de poſte du ſoin qu'il doit prendre de cette correſpondance. Vous me parlez d'une manière qui me fait entendre qu'il nè vous feroit pas déſagréable de recevoir quelque pièce de muſique de ma façon ; ayez donc la bonté de me mander combien de perſonnes vous avez pour l'exécuter, afin que ſachant leur nombre & en quoi conſiſtent leurs talens, je puiſſe vous envoyer des pièces propres à leur uſage. Je vous enverrai-là le Couvreur en cantate :

Que vois-je ! quel objet ! quoi ! ces lèvres charmantes, &c.

Mais je crains de réveiller en vous le ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus ; il faut au contraire détacher l'eſprit des objets lugubres. Notre vie eſt trop courte pour nous abandonner au chagrin ; à peine avons-nous le temps de nous réjouir ; auſſi ne vous enverrai-je que de la muſique joyeuſe.

L'indiſcret Thiriot a trompeté dans les quatre parties du monde que j'avois adreſſé une épître en vers à Madame de la Popelinière. Si ces vers avoient été paſſables, ma vanité n'auroit pas manqué de vous en importuner au plus vîte ; mais la vérité eſt qu'ils ne valent rien ; auſſi me ſuis-je bien repenti de leur avoir fait voir le jour. Je voudrois bien pouvoir vivre dans un climat tempéré ; je voudrois bien mériter d'avoir des amis pareils à vous, d'être eſtimé des gens de bien ; je renoncerois volontiers à ce qui fait l'objet principal de la cupidité & de l'ambition des hommes ; mais je ſens trop que

si je n'étois pas prince, je serois peu de chose. Votre mérite vous suffit pour être estimé, pour être envié, & pour vous attirer des admirations. Pour moi, il me faut des titres, des armoiries & des revenus pour attirer sur moi les regards des hommes. Ah ! mon cher ami, que vous avez raison d'être satisfait de votre sort ! Un grand prince étant sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis, vit ses courtisans en pleurs qui se désespéroient autour de lui ; il dit ce peu de paroles qui renferment un grand sens : *Je sens*, dit-il, *à vos larmes que je suis encore Roi.*

Que ne vous dois-je pas de reconnoissance pour toutes les peines que je vous cause ? Vous m'instruisez sans cesse, & vous ne vous lassez pas de m'instruire. En vérité, Monsieur, je serois bien ingrat, si je ne sentois pas tout ce que vous faites pour moi. Je m'appliquerai à présent à mettre en pratique toutes les règles que vous avez bien voulu me donner, & je vous prierai encore de ne vous point lasser de me corriger. J'ai pensé plus d'une fois d'où pouvoit venir que les François, si amateurs des nouveautés, ressuscitoient de nos jours le langage antique de Marot. Il est certain que la langue françoise n'étoit pas à beaucoup près aussi polie qu'elle l'est à présent. Quel plaisir une oreille bien née peut-elle trouver à des sons rudes, comme le sont ceux de ces vieux mots, *oncques*, *preux*, *la machine publique*, *les accoutremens ?* On trouveroit étrange à Paris, si quelqu'un y paroissoit vêtu comme

on l'étoit du temps de Henri IV, quoique cet habillement pût être tout aussi bon que le moderne. D'où vient, je vous prie, que l'on veut parler, & qu'on aime à rajeunir la langue contemporaine de ces modes qu'on ne peut plus souffrir ; & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que cette langue est peu entendue à présent, que celle qu'on parle de nos jours est beaucoup plus correcte & beaucoup meilleure, qu'elle est susceptible de toute la naïveté de celle de Marot, & qu'elle a des beautés auxquelles l'autre n'osera jamais prétendre. Ce sont là selon moi des effets du mauvais goût & de la bizarrerie du caprice ; il faut avouer que l'esprit humain est une étrange chose. Me voilà sur le point de m'en retourner chez moi pour me vouer à l'étude, & pour reprendre la philosophie, l'histoire, la poësie & la musique. Pour la géométrie, je vous avoue que je la crains ; elle sèche trop l'esprit : nous autres Allemands ne l'avons que trop sec ; c'est un terrain ingrat qu'il faut cultiver & arroser sans cesse pour qu'il produise. Assurez la Marquise du Châtelet de toute mon estime, & dites à Emilie que je l'admire au possible. Pour vous, Monsieur, vous devez être persuadé de l'estime parfaite que j'ai pour vous ; je vous le répète encore, je vous estimerai tant que je vivrai, étant avec ces sentimens d'amitié que vous savez inspirer à tous ceux qui vous connoissent,

MONSIEUR,

Votre très-fidellement affectionné ami.

LETTRE XLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, Janvier, 1738.

JE reçois à la fois les plus agréables étrennes qu'on ait jamais reçues : deux bons gros paquets de votre Alteſſe royale, l'un venant par la voie de M. Thiriot, l'autre par celle de M. Pletz, capitaine dans votre régiment, qui m'adreſſe ſon paquet de Lunéville. C'eſt par ce même M. Pletz que j'ai l'honneur de faire réponſe à votre Alteſſe royale, le même jour ou plutôt la même nuit ; car j'ai paſſé une bonne partie de cette nuit à lire vos vers que ces deux paquets contiennent, & la proſe très-inſtructive ſur la Ruſſie.

Soyez bien ſûr, Monſeigneur, que vos vers font grand tort à cette proſe, & que nous aimons mieux quatre rimes ſignées Féderic, que tout le détail de l'empire des Ruſſes, & que l'Hiſtoire univerſelle. Ce n'eſt pas parce que ces vers louent Emilie & moi, ce n'eſt pas par l'honneur qu'ont ces vers français d'être de la façon d'un héritier d'une couronne d'Allemagne ; la vérité eſt qu'il y en a réellement beaucoup de très-jolis, de très-bien faits, & du meilleur ton du monde. Madame du Châtelet, qui juſqu'à préſent n'a été que philoſophe, va devenir poëte pour vous répondre. Pour moi, je

 ſuis

ſuis ſi plein de vos préſens, Monſeigneur, que je ne ſais de quoi vous parler d'abord. Nous n'avons pu encore lire le tout que très-rapidement, mais au premier coup d'œil nous avons donné la préférence à la petite pièce en vers de huit ſyllabes, qui eſt un parallèle de votre vie retirée & libre avec celle qu'il faudra malheureuſement que vous meniez un jour.

Je ſuis perſuadé d'une choſe; dites-moi ſi je me trompe, c'eſt que cet ouvrage vous a moins coûté que les autres. Il reſpire la facilité de génie, l'aiſance, les grâces; il me paraît de plus que c'eſt de tous les ſtyles celui qui convient peut-être le mieux à un prince tel que vous, parce qu'il eſt plein de cette liberté & de ces agrémens que vous répandez dans la ſociété qui a l'honneur de vous entourer. Ce ſtyle ne ſent point le travail d'un homme trop occupé de la poëſie. Les autres ouvrages ont leur prix: j'aurai l'honneur de vous en parler dans ma première lettre; mais celui-ci ſera le ſaint du jour. Il n'y a que très-peu de fautes qui ont échappé à la vivacité du royal écrivain, & qui ſont les fautes des doigts & non de l'eſprit. Par exemple:

> *J'auſe* profiter de la vie,
> Sans craindre les *tres* de l'envie.

Votre main rapide a mis là *j'auſe* pour *j'oſe*, & *três* pour *traits*, *matein* pour *matin*, &c. Vous faites *amitié* de quatre ſyllabes, ce mot n'eſt que de trois; vous faites *carrière* de trois ſyllabes, ce mot n'en a

que deux. Voilà des obſervations telles qu'en ferait le portier de l'académie françaiſe ; mais, Monſeigneur, c'eſt que je n'en ai guère d'autres à vous faire. Je raccommode une boucle à vos ſouliers, tandis que les Grâces vous donnent votre chemiſe & vous habillent.

Ce qui me fait encore, du moins juſqu'à préſent, donner la préférence à cet ouvrage, c'eſt qu'il eſt la peinture naïve de la vie que vous menez. Il me ſemble que je ſuis de la cour de votre Alteſſe royale, que j'ai le bonheur de l'entendre, & de lui expoſer mes doutes ſur les ſciences qu'elle cultive : d'ailleurs Cirey eſt la petite image de Rémuſberg ; mon héroïne vit comme mon héros. J'allais vous parler, Monſeigneur, de l'épître que votre Alteſſe royale lui adreſſe ; mais je ferais trop de tort à tous deux de parler pour elle.

Digne de vous parler, digne de vous entendre,
Seule elle peut répondre à vos charmans écrits ;
Et c'eſt à cette Thaleſtris
D'entretenir cet Alexandre.

Que j'aurai encore de remercîmens à faire à votre Alteſſe royale ſur la lettre à M. Duhan, à M. Pene ! Je n'oſe à peine parler des vers que vous daignez m'adreſſer. Quelle récompenſe pour moi, Monſeigneur ! quel encouragement pour mériter, ſi je peux, vos bontés ! Laiſſez-moi, s'il vous plaît, me recueillir un peu ; ma tête eſt ivre. J'aurai

l'honneur de vous parler de tout cela quand je ferai de fang froid.

Pour me défenivrer, je viens vîte à la profe, aux éclairciffemens fur la Ruffie, que vous avez daigné faire parvenir jufqu'à moi, & dont j'étais extrêmement en peine.

Ils ont l'air d'être écrits par un homme bien au fait, & qui connaît bien l'intérieur du pays. Je ne fuis point étonné de voir dans le czar Pierre I les contraftes qui déshonorent fes grandes qualités; mais tout ce que je peux dire pour excufer ce prince, c'eft qu'il les fentait. Un bourgmeftre d'Amfterdam le louait un jour de ce qu'il voulait réformer fa nation : *J'y aurai beaucoup de peine*, répondit le czar ; *mais j'ai un plus grand ouvrage à entreprendre. Eh ! quel eft-il ?* dit le hollandois : *C'eft de me réformer moi-même*, reprit le czar. Je conviens, Monfeigneur, que c'était un barbare ; mais enfin c'eft un barbare qui a créé des hommes, c'eft un barbare qui a quitté fon empire pour apprendre à régner, c'eft un barbare qui a lutté contre l'éducation & contre la nature. Il a fondé des villes, il a joint des mers par des canaux ; il a fait connaître la marine à un peuple qui n'en avait pas d'idée, il a voulu même introduire la fociété chez des hommes infociables.

Il avait de grands défauts, fans doute ; mais n'étaient-ils pas couverts par cet efprit créateur, par cette foule de projets tous imaginés pour la grandeur de fon pays, & dont plufieurs ont été exécutés ? N'a-

t-il pas établi les arts ? n'a-t-il pas enfin diminué le nombre des moines ? Votre Alteſſe royale a grande raiſon de déteſter ſes vices & ſa férocité ; vous haïſſez dans Alexandre, dont vous me parlez, le meurtrier de Clitus ; mais n'admirez-vous pas le vengeur de la Gréce, le vainqueur de Darius, le fondateur d'Alexandrie ? ne ſongez-vous pas qu'il vengeait les Grecs de l'inſolent orgueil des Perſes, qu'il fondait des villes qui ſont devenues le centre du commerce du monde, qu'il aimait les arts, qu'il était le plus généreux des hommes ? Le czar, dites-vous, Monſeigneur, n'avait pas la valeur de Charles XII, cela eſt vrai ; mais enfin ce czar, né avec peu de valeur, a donné des batailles, a vu bien du monde tué à ſes côtés, a vaincu en perſonne le plus brave homme de la terre. J'aime un poltron qui gagne des batailles.

Je ne diſſimulerai pas ſes fautes, mais j'élèverai le plus haut que je pourrai, non-ſeulement ce qu'il a fait de grand & de beau, mais ce qu'il a voulu faire. Je voudrais qu'on eût jeté au fond de la mer toutes les hiſtoires qui nous retracent que les vices & les fureurs des rois : à quoi ſervent ces régiſtres de crimes & d'horreurs ? qu'à encourager quelquefois un prince faible à des excès dont il aurait honte, s'il n'en voyait des exemples. La fraude & le poiſon coûteront-ils beaucoup à un pape, quand il lira qu'Alexandre VI s'eſt ſoutenu par la fourberie, & a empoiſonné ſes ennemis ?

Plût à Dieu que nous ne connuſſions des princes

que le bien qu'ils ont fait ! L'univers ferait heureufement trompé, et peut-être nul prince n'oferait donner l'exemple d'être méchant & tyrannique.

Je ferai probablement obligé de parler de l'impératrice Marthe, nommée depuis Cathérine, & du malheureux fils de ce féroce légiflateur. Oferai-je fupplier votre Alteffe royale de me procurer quelque connaiffance fur la vie de cette femme fingulière, fur les mœurs & fur le genre de mort du czarovitz ? J'ai bien peur que cette mort ne terniffe la gloire du czar. J'ignore fi la nature a défait un grand homme d'un fils qui ne l'eût pas imité, ou fi le père s'eft fouillé d'un crime horrible.

Infelix, utcumque ferent ea fata nepotes !

Votre Alteffe royale aura-t-elle la bonté de joindre ces éclairciffemens à ceux dont elle m'a déjà honoré ? Votre deftin eft de me protéger & de m'inftruire, &c.

LETTRE XLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 Février, 1738.

PRINCE, cet anneau magnifique
Eft plus cher à mon cœur qu'il ne brille à mes yeux.
L'anneau de Charlemagne & celui d'Angélique
Etaient des dons moins précieux :
Et celui d'Hans-Carvel, s'il faut que je m'explique,
Eft le feul que j'aimaffe mieux.

Votre Alteſſe royale m'embarraſſe fort, Monſeigneur, par ſes bontés ; car j'ai bientôt une autre tragédie à lui envoyer : &, quelque honneur qu'il y ait à recevoir des préſens de votre main, je voudrais pourtant que cette nouvelle tragédie ſervît, s'il ſe peut, à payer la bague, au lieu de paraître en briguer une nouvelle.

Pardon de ma poëtique inſolence, Monſeigneur ; mais comment voulez-vous que mon courage ne ſoit un peu enflé ? Vous me donnez votre ſuffrage : voilà, Monſeigneur, la plus flatteuſe récompenſe ; & je m'en tiens ſi bien à ce prix, que je ne crois pas vouloir en tirer un autre de ma Mérope. Votre Alteſſe royale me tiendra lieu du public. Car c'eſt aſſez pour moi que votre eſprit mâle & digne de votre rang ait approuvé une pièce françaiſe ſans amour. Je ne ferai pas l'honneur à notre parterre & à nos loges de leur préſenter un ouvrage qui condamne trop ce goût frélaté & efféminé introduit parmi nous. J'oſe penſer, d'après le ſentiment de votre Alteſſe royale, que tout homme qui ne ſe ſera pas gâté le goût pour ces élégies amoureuſes que nous nommons tragédies, ſera touché de l'amour maternel qui règne dans Mérope ; mais nos Français ſont malheureuſement ſi galans & ſi jolis, que tous ceux qui ont traité de pareils ſujets les ont toujours ornés d'une petite intrigue entre une jeune princeſſe & un fort aimable cavalier. On trouve une partie quarrée toute établie dans l'Electre de Crébillon, pièce remplie d'ailleurs d'un tragique très-pathétique. L'Amaſis de la

OF TH BOMS BR 2J5T IBLAT
Grange, qui eſt le ſujet de Mérope, eſt enjolivé d'un amour très-bien tourné. Enfin voilà notre goût général; Corneille s'y eſt toujours aſſervi. Si *Céſar* vient en Egypte, c'eſt pour y voir *une reine adorable*; & *Antoine* lui répond : *Oui, Seigneur, je l'ai vue, elle eſt incomparable.* Le vieux *Marcien*, le ridé *Sertorius*, ſainte *Pauline*, Sainte *Théodore* la proſtituée, ſont amoureux.

Ce n'eſt pas que l'amour ne puiſſe être une paſſion digne du théâtre; mais il faut qu'il ſoit tragique, paſſionné, furieux, cruel & criminel, horrible, ſi l'on veut, & point du tout galant.

Je ſupplie votre Alteſſe royale de lire la Mérope italienne du marquis Maffëi; elle verra que, toute différente qu'elle eſt de la mienne, j'ai du moins le bonheur de me rencontrer avec lui dans la ſimplicité du ſujet, & dans l'attention que j'ai eue de n'en pas partager l'intérêt par une intrigue étrangère. C'eſt une occupation digne d'un génie comme le vôtre, que d'employer ſon loiſir à juger les ouvrages de tout pays : voilà la vraie monarchie univerſelle; elle eſt plus ſûre que celle où les maiſons d'Autriche & de Bourbon ont aſpiré. Je ne ſais encore ſi votre Alteſſe royale a reçu mon paquet & la lettre de madame la marquiſe du Châtelet, par la voie de M. Pletz. Je vous quitte, Monſeigneur, pour aller vîte travailler au nouvel ouvrage dont j'eſpère amuſer, dans quelques ſemaines, le Trajan & le Mécène du Nord.

Je ſuis avec le plus profond reſpect & la plus tendre reconnaiſſance, Monſeigneur, de votre Alteſſe royale, &c.

LETTRE XLIII.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, À Rémuſberg, le 4 Février, 1738.

JE ſuis bien fâché que vous ayez été ſi long temps à recevoir l'hiſtoire du Czar & mes mauvais vers. Vous en rêvez de meilleurs que je n'en fais les yeux ouverts ; & ſi dans la foule il s'en trouve de paſſables, ce ne ſera que parce qu'ils auront été volés ou imités d'après les vôtres. Je travaille comme ce ſculpteur qui, lorſqu'il fit la Vénus de Médicis, compoſa les traits de ſon viſage & les proportions de ſon corps d'après les plus belles perſonnes de ſon temps : c'étoient des pièces de rapport ; mais ſi ces dames lui euſſent redemandé, l'une ſes yeux, l'autre ſa gorge, une autre ſon tour de viſage, que ſeroit-il reſté à la pauvre Vénus du ſtatuaire ? Je vous avoue que le parallèle de ma vie avec celle de la cour m'a peu coûté : vous lui donnez plus de louanges qu'il n'en mérite. C'eſt plutôt une relation de mes occupations qu'une pièce poëtique ornée des images qui lui

conviennent; j'ai penſé ne vous la point envoyer, tant j'en ai trouvé le ſtyle négligé.

J'attends avec bien de l'impatience les vers qu'Emilie veut bien ſe donner la peine de compoſer; je ſuis toujours ſûr de gagner au troc; & ſi j'étois Cartéſien, je tirerois une grande vanité d'être la cauſe occaſionnelle des bonnes productions de la Marquiſe. On dit que, lorſqu'on fait des dons aux princes, ils les rendent au centuple; mais ici c'eſt tout le contraire; je vous donne de la mauvaiſe monnoie, & vous me donnez des marchandiſes ineſtimables. Qu'on eſt heureux d'avoir à faire à un eſprit comme le vôtre (ou comme celui d'Emilie)! c'eſt un fleuve qui ſe déborde & qui fertiliſe les campagnes ſur leſquelles il ſe répand. Il ne me feroit pas difficile de faire ici l'énumération de tous les ſujets de reconnoiſſance que vous m'avez donnés, & j'aurois une infinité de choſes à dire du Mondain, de ſa défenſe, de l'ode à Emilie, d'autres pièces, & de la Mérope incomparable. Ce ſont de ces préſens que vous ſeul dans tout l'univers êtes en état de faire.

Voltaire & Apollon reſſuſcitant Mérope,
Font voir à l'univers un chef-d'œuvre nouveau,
Un modèle parfait du ſublime & du beau;
  Mais pour tout auteur miſantrope
  C'eſt un malheur, c'eſt un fléau.

Vous ne ſauriez croire à quel point vos vers rabaiſſent mon amour propre; il n'y a rien qui tienne contre eux.

Comme le vieillard de la fable
Je folliçitois le fecours,
Non point de la mort effroyable,
Qui de fa faux épouvantable
Moiffonne la fleur des beaux jours,
Mais de mon Démon fecourable,
Qui peut d'un vers inexorable
Adoucir l'obftination,
Et qui maître dans l'art aimable
De Catulle & d'Anacréon,
Me rend le joug plus fupportable
Où la rime tient la raifon.
Ce Démon au cœur charitable
Alloit d'une façon palpable
Faire fon apparition,
Lorfque les Grâces en ton nom
M'amenèrent d'un air affable
Ce jeune objet inimitable,
Ta fille, & celle d'Apollon,
Et que dans le facré vallon
Par une faveur ineffable
Melpomène adopta, dit-on :
Cette Mérope incomparable,
Qui penfant mieux que Salomon,
Haranguoit comme Cicéron,
Me défit le bandeau coupable
Dont l'amour propre puniffable
Augmentoit ma prévention.
Je vis . . . & mon œil équitable
Plaignit mon travail pitoyable :
Mes vers, mon tudefque jargon,
Tout me parut infupportable ;
Puis fans faire d'autre façon,
Sans plus flatter ma paffion,

J'envoyai mon Démon au Diable.
Dieu nous garde du talion !

Je ſuis dans le cas de ces Eſpagnols établis dans le Mexique, qui fondent une vanité fort ſingulière ſur la beauté de leur peau biſe & de leur teint olivâtre : que deviendroient-ils s'ils voyoient une beauté Européenne, un teint brillant des plus belles couleurs, une peau dont la fineſſe eſt comme celle de ces vernis tranſparens qui couvrent les peintures & laiſſent entrevoir juſqu'aux traits de pinceau les plus ſubtils ? Leur orgueil, ce me ſemble, ſe trouveroit ſapé par le fondement, & je me trompe fort, ou les miroirs de ces ridicules Narciſſes ſeroient caſſés avec dépit & emportement.

Vous me paroiſſez ſatisfait des mémoires du Czar Pierre I que je vous ai envoyés, & je le ſuis de ce que j'ai pu vous être de quelque utilité. Je me donnerai tous les mouvemens néceſſaires pour vous faire avoir les particularités des aventures de la Czarine & la vie du Czarowitz que vous me demandez. Vous ne ſerez pas ſatisfait de la manière dont ce Prince a fini ſes jours, la férocité & la cruauté de ſon père ayant mis fin à ſa triſte deſtinée. Si l'on vouloit ſe donner la peine d'examiner à tête repoſée le bien & le mal que le Czar a fait dans ſon pays, de mettre ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualités dans la balance, de les peſer, & de juger enſuite de lui ſur celles de ſes qualités qui feroient le meilleur poids ; on trouveroit peut-être que ce prince a fait beaucoup de

mauvaifes actions brillantes, qu'il a eu des vices héroïques, & que fes vertus ont éte obfcurcies & éclipfées par un nombre innombrable de vices. Il me femble que l'humanité doit être la première qualité d'un homme raifonnable; s'il part de ce principe, malgré fes défauts, il n'en peut arriver que du bien; mais fi au contraire un homme n'a que des fentimens barbares & inhumains, il fe peut bien qu'il faffe quelque bonne action, mais fa vie fera toujours fouillée par des crimes. Il eft vrai que l'hiftoire eft en partie l'archive de la méchanceté des hommes; mais en offrant le poifon, elle offre auffi l'antidote. Nous voyons dans l'hiftoire l'exemple d'une infinité de méchans princes, de tyrans, de monftres, & nous les voyons tous haïs de leur peuple, déteftés par leur voifins & en abomination dans tout l'univers: leurs noms feuls deviennent une injure, & c'eft un opprobre à la réputation des vivans que d'être apoftrophés du nom de ces morts. Peu d'hommes font infenfibles au fujet de leur réputation: quelque méchans qu'ils foient, ils ne veulent pas qu'on les prenne pour tels, & malgré qu'on en ait, ils veulent être cités comme des exemples de vertu, de probité, & comme des hommes héroïques. Je crois qu'avec de femblables difpofitions la lecture de l'hiftoire, & les monumens qu'elle nous laiffe de la mauvaife réputation de ces monftres que la nature humaine a mis au jour, ne peuvent que produire un effet avantageux fur l'efprit des princes qui la lifent; car en regardant les vices comme des actions qui dégradent & qui

terniſſent la réputation, le plaiſir de faire du bien doit paroître ſi pur, qu'il n'eſt pas poſſible de n'y point être ſenſible. Un homme ambitieux ne cherchera point dans l'hiſtoire l'exemple d'un ambitieux qui a été déteſté; & quiconque lira la fin tragique de Céſar, apprendra à redouter les ſuites de la tyrannie: de plus, les hommes ſe cachent autant qu'ils le peuvent la méchanceté & la noirceur de leur cœur: ils agiſſent indépendamment des exemples, & n'ont d'autre but que celui d'aſſouvir leurs paſſions déréglées: d'ailleurs ſi un ſcélérat veut autoriſer ſes crimes par des exemples, il n'a pas beſoin (ceci ſoit dit à l'honneur de notre ſiècle) de remonter juſqu'à l'origine du monde pour en trouver; le genre humain corrompu en préſente tous les jours de plus récens, & qui par-là même en ont plus de force. Enfin il n'y a qu'à être homme, pour être en état de juger de la méchanceté des hommes de tous les ſiècles; il n'eſt pas étonnant que vous n'ayez pas fait les mêmes réflexions.

Ton cœur depuis long-temps à la vertu docile
Trouva dans la ſageſſe une douceur utile;
Il ſut l'art d'enchaîner tous ces tyrans fougueux,
Implacables bourreaux des humains malheureux;
Tranquille au haut des cieux, où nul mortel t'égale,
Le vice eſt à tes yeux comme une terre auſtrale.

Mon impatience n'eſt pas encore contentée par l'arrivée de Céſarion & du ſiècle de Louis le grand: la goutte les arrête en chemin. Il faut à la vérité ſe

paſſer des agrémens dans la vie, quoique j'eſpère que mon attente ne durera guères, & que ce Jaſon me rendra dans peu poſſeſſeur de cette toiſon d'or tant déſirée & tant attendue. Je vous promets toute la ſincérité & la franchiſe poſſible ſur le ſujet de vos ouvrages. Mes doutes ſont une eſpèce d'interrogations qui obligent la juſtice que vous devez à vos ouvrages de m'inſtruire. Je vous prie d'aſſurer l'incomparable Emilie de l'eſtime dont je ſuis pénétré pour elle. Mais je m'apperçois que je finis mes lettres par des ſalutations aux ſœurs, comme Saint Paul, quoique je ſois très-perſuadé, que ni ſous l'économie de la loi, ni ſous celle du nouveau teſtament, il n'y eut pas une Iduméenne qui valût la centième partie d'Emilie. Quant à l'eſtime, à l'amitié & à la conſidération que j'ai pour vous, elles ne finiront jamais, étant, &c.

LETTRE XLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, Février, 1738.

UNE maladie qui a fait le tour de la France eſt enfin venue s'emparer de ma figure légère, dans un château qui devrait être à l'abri de tous les fléaux de ce monde, puiſqu'on y vit ſous les auſpices *divi Fe-*

derici et divæ Emiliæ. J'étais au lit lorſque je reçus à la fois deux lettres bien conſolantes de votre Alteſſe royale ; l'une par la voie de M. Thiriot, à qui votre Alteſſe royale, très-juſte dans ſes épithètes, donne celle de trompette, mais qui eſt auſſi une des trompettes de votre gloire ; l'autre lettre eſt venue en droiture à ſa deſtination.

Toutes celles dont vous m'avez honoré, Monſeigneur, ont été autant de bienfaits pour moi ; mais la dernière eſt celle qui m'a cauſé le plus de joie. Ce n'eſt pas ſimplement parce qu'elle eſt la dernière, c'eſt parce que vous avez jugé des défauts de Mérope comme ſi votre Alteſſe royale avait paſſé ſa vie à fréquenter nos théâtres. Nous en parlions, la ſublime Emilie & moi, & nous nous demandions ſi cette crainte que marquait Poliſonte au quatrième acte, ſi cette langueur du vieux bon homme Narbas, & ce ſoin de ſe conſerver, au cinquième, auraient déplu à votre Alteſſe royale. Le courrier des lettres arriva, & apporta vos critiques ; nous fûmes enchantés. Que croyez-vous que je fis ſur le champ, Monſeigneur, tout malade que j'étais ? vous le devinez bien : je corrigeai & ce quatrième & ce cinquième acte.

Je m'étais un peu hâté, Monſeigneur, de vous envoyer l'ouvrage. L'envie de préſenter des prémices *divo Federico*, ne m'avait pas permis d'attendre que la moiſſon fût mûre ; ainſi je vous ſupplie de regarder cet eſſai comme des fruits précoces : ils approchent un peu plus actuellement de leur point de maturité.

J'ai beaucoup retouché la fin du ſecond, la fin du troiſième, le commencement & la fin du quatrième, & preſque la moitié du cinquième. Si votre Alteſſe royale le permet, je lui enverrai ou bien une copie des quatre actes retouchés, ou bien ſeulement les endroits corrigés.

Je crois que M. Thiriot enverra bientôt à votre Alteſſe royale une tragédie nouvelle, qui eſt infiniment goûtée à Paris; elle eſt d'un homme à peu-près de mon âge, nommé *la Chauſſée*, qui s'eſt mis à compoſer pour le théâtre aſſez tard, comme s'il avait voulu attendre que ſon génie fût dans toute ſa force. Il a fait déjà une comédie fort eſtimée, intitulée *Le préjugé à la mode*, & une *Epitre à Clio*, dont les trois quarts ſont un ouvrage parfait dans ſon genre. J'eſpère beaucoup de ſa tragédie de Maximien; ce ſera un amuſement de plus pour Rémuſberg. Il ſera lu & approuvé par votre Alteſſe royale; je ne peux lui ſouhaiter rien de mieux.

Vous êtes notre juge, Monſeigneur; nous ſommes comme les peuples d'Elide qui crurent n'avoir point établi des jeux honorables, ſi on ne les approuvait en Egypte.

Votre Alteſſe royale me fait frémir en me parlant de ce que je ſoupçonnais du Czar. Ah! cet homme eſt indigne d'avoir bâti des villes: c'eſt un tigre qui a été le légiſlateur des loups.

Votre Alteſſe royale daigne me promettre la cantate de la *le Couvreur*; ah! Monſeigneur, honorez donc Cirey de ce préſent; il faut qu'une partie de

nos

nos plaisirs nous vienne de Rémusberg. Je ferai en paradis quand mes oreilles entendront mes vers embellis par votre musique, & chantés par Emilie.

Je voudrais que tous nos petits rimailleurs pussent lire ce que votre Altesse royale m'a écrit sur le style marotique, & sur le ridicule d'exprimer en vieux mots des choses qui ne méritent d'être exprimées en aucune langue. Gresset ne tombe point dans ce défaut; il écrit purement; il a des vers heureux & faciles; il ne lui manque que de la force, un peu de variété, & sur-tout un style plus concis: car il dit d'ordinaire en dix vers ce qu'il ne faudrait dire qu'en deux; mais votre esprit supérieur sent tout cela mieux que moi.

Je m'imagine que M. le baron de Keyserling est enfin revenu vers son étoile polaire, & que Louis XIV & Newton ont subi leur arrêt. J'attends cet arrêt pour continuer ou pour suspendre l'histoire du siècle de Louis XIV.

Je suis avec un profond respect & la plus tendre reconnaissance, *pariter cum Emiliâ*, &c.

LETTRE XLV.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Rémusberg, le 17 Février, 1738.

On vient de me rendre votre lettre du 28 de Janvier, qui sert de réponse ou plutôt de réfutation à celle du 25 Décembre que je vous avois écrite. Je me repens bien de m'être engagé trop légèrement, & peut-être inconsidérément, dans une discussion métaphysique avec un adversaire qui va me battre à plate couture; mais il n'est plus temps de reculer lorsqu'on en a déjà tant fait. Je me souviens à cette occasion d'avoir été présent à une dispute où il s'agissoit de la comparison de la musique françoise avec la musique italienne. Celui qui faisoit valoir la françoise se mit à chanter misérablement une ariette italienne, en soutenant que c'étoit la plus abominable chose du monde, ce dont on ne disconvenoit point; après quoi il pria quelqu'un qui chantoit très-bien en françois, & qui s'en acquitta à merveille, de faire les honneurs de Lully. Il est certain que si on avoit jugé de ces musiques différentes sur ces échantillons, on n'auroit pu que condamner le goût italien, quoiqu'au fond je crois qu'on eût mal jugé. La métaphysique ne seroit-elle pas entre mes mains ce que cette ariette italienne étoit dans la bouche de

ce cavalier qui n'y entendoit pas grand' chose ? Quoi qu'il en soit, j'ai votre gloire trop à cœur pour vous donner gain de cause sans faire de résistance. Vous aurez l'honneur d'avoir vaincu un adversaire intrépide, & qui se servira de toutes les défenses qui lui restent & de tout son magasin d'argumens, avant que de battre la chamade.

Je me suis apperçu que la différence dans la manière d'argumenter nous éloignoit le plus dans les systêmes que nous soutenons. Vous argumentez *a posteriori* & moi *a priori* ; ainsi pour nous conduire avec plus d'ordre & pour éviter toute confusion dans les profondes ténèbres métaphysiques qu'il nous faut débrouiller, je crois qu'il seroit bon de commencer par établir un principe certain ; ce sera le pôle d'après lequel notre boussole s'orientera ; ce sera le centre où toutes les lignes de mon raisonnement iront aboutir. Je fonde tout ce que j'ai à vous dire sur la providence, sur la sagesse & la préscience de Dieu. Ou Dieu est sage, ou il ne l'est pas. S'il est sage, il ne doit rien laisser au hasard, il doit se proposer un but, une fin en tout ce qu'il fait, & de là sa préscience, sa providence, & la doctrine du destin irrévocable. Si Dieu est sans sagesse, ce n'est plus un Dieu, c'est un être sans raison, un aveugle hasard, un assemblage contradictoire d'attributs qui ne peuvent exister réellement. Il faut donc nécessairement que la sagesse, la prévoyance & la préscience soient des attributs de la Divinité ; ce qui prouvent suffisamment que Dieu voit les effets dans leurs causes, & qu'en qualité d'être

infiniment puiſſant, ſa volonté s'accorde avec tout ce qu'il prévoit. Remarquez en paſſant que ceci détruit les futurs contingens à l'égard de Dieu : car l'avenir ne peut point avoir d'incertitude à l'égard d'un être tout-ſcient, qui veut tout ce qu'il peut, & qui peut tout ce qu'il veut.

Vous trouverez bon que je réponde à préſent aux objections que vous venez de me faire. Je ſuivrai l'ordre que vous avez tenu, afin que par ce parallèle la vérité en devienne plus palpable. La liberté de l'homme, telle que vous la définiſſez, ne ſauroit avoir ſelon mon principe une raiſon ſuffiſante ; car comme cette liberté ne pourroit venir uniquement que de Dieu, je vais vous prouver que cela même implique contradiction, & qu'ainſi c'eſt une choſe impoſſible. 1. *Dieu ne peut changer l'eſſence* des choſes ; car comme il lui eſt impoſſible de donner quatre côtés à un triangle, en tant que triangle, & comme il lui eſt impoſſible de faire que le paſſé n'ait pas été, auſſi peu pourroit-il changer ſa propre eſſence. Or il eſt de ſon eſſence (comme Dieu ſage, tout-puiſſant, & connoiſſant l'avenir) de fixer les événemens qui doivent arriver dans tous les ſiècles qui s'écouleront ; il ne ſauroit donner à l'homme la liberté d'agir d'une manière diamétralement oppoſée à ce qu'il a une fois voulu ; d'où il réſulte qu'on avance une contradiction lorſqu'on ſoutient que Dieu peut donner la liberté à l'homme. 2. *L'homme penſe, opère* des mouvemens & agit, j'en conviens ; mais c'eſt d'une manière ſubordonnée aux lois immuables du deſtin. Tout avoit

été prévu par la Divinité, tout avoit été réglé ; mais l'homme, qui ignore l'avenir, ne s'apperçoit pas qu'en femblant agir indépendamment, toutes fes actions tendent à remplir les décrets de la providence.

On voit la liberté, cette efclave fi fière,
Par d'invifibles nœuds, dans ces lieux prifonnière ;
Sous un joug inconnu, que rien ne peut brifer,
Dieu fait l'affujettir fans la tyrannifer.

HENRIADE.

3. *Je vous avoue que j'ai été ébloui* par le début de votre troifième objection. J'avoue qu'un Dieu trompeur, fortant de mon propre fyftême, m'a furpris ; mais il faut examiner fi ce Dieu nous trompe autant qu'on veut bien le faire croire. Ce n'eft point l'être infiniment fage, infiniment conféquent qui en impofe à fes créatures par une liberté feinte qu'il femble leur avoir donnée : il ne leur dit point, vous êtes libres, vous pouvez agir felon votre volonté, &c. mais il a trouvé à propos de cacher à leurs yeux les refforts qui les font agir. Il ne s'agit point ici du miniftère des paffions, qui eft une voie entièrement ouverte à notre fujétion ; au contraire, il ne s'agit que des motifs qui déterminent notre volonté. C'eft l'idée d'un bonheur que nous nous figurons, ou d'un avantage qui nous flatte, & dont la repréfentation fert de règle à tous les actes de notre volonté. Par exemple, un voleur ne déroberoit point, s'il ne fe figuroit un état heureux dans la poffeffion du bien qu'il veut ravir. Un avare n'amafferoit pas tréfors fur

tréſors, s'il ne ſe repréſentoit un bonheur idéal dans l'entaſſement de toutes ces richeſſes. Un ſoldat n'expoſeroit pas ſa vie, s'il ne trouvoit ſa félicité dans l'idée de la gloire & de la réputation qu'il peut acquérir: d'autres dans l'avancement, d'autres dans les récompenſes qu'ils attendent. En un mot, tous les hommes ne ſe gouvernent que par les idées qu'ils ont de leur avantage & de leur bien-être. 4. *Je crois d'ailleurs que j'ai ſuffiſamment* développé la contradiction qui ſe trouve dans le ſyſtême du franc-arbitre, tant pour rapport aux perfections de Dieu que relativement à ce que l'expérience journalière nous confirme. Vous conviendrez donc avec moi que les moindres actions de la vie découlent d'un principe certain, d'une idée d'avantage qui nous frappe, & de ce qu'on appelle motifs raiſonnables, qui ſont ſelon moi les cordes & les contre-poids qui font agir toutes les machines de l'univers; ce ſont là ces reſſorts cachés dont il plaît à Dieu de ſe ſervir pour aſſujettir nos actions à ſa volonté ſuprême. Les tempéramens des hommes & les cauſes occaſionnelles (toutes également aſſervies à la volonté divine) donnent enſuite lieu aux modifications de leur volonté, & cauſent la différence ſi notable que nous voyons dans les actions des humains. 5. *Il me ſemble que* les révolutions des corps céleſtes, & l'ordre auquel tous ces mondes ſont aſſujettis, pourroient me fournir encore un argument bien fort pour ſoutenir la néceſſité abſolue. Pour peu que l'on ait connoiſſance de l'aſtronomie, on eſt inſtruit de la régularité infinie avec

laquelle les planètes font leur cours; on connoît d'ailleurs les lois de la pesanteur, de l'attraction, du mouvement, toutes lois immuables de la nature. Si des corps de cette nature, si des mondes, si tout l'univers est assujetti à des lois fixes & permanentes, comment Mrs Clarcke & Newton viendront-ils me dire que l'homme, cet être si petit, si imperceptible en comparaison de ce vaste univers, que dis-je, ce malheureux reptile, qui rampe sur la surface de ce monde, qui n'est qu'un point dans l'univers, cette misérable créature aura seule le droit d'agir au hasard, de n'être gouvernée par aucune loi, & en dépit de son créateur de se déterminer sans raison dans ses actions; car qui soutient la liberté entière des hommes, nie positivement que les hommes soient raisonnables, & qu'ils se gouvernent selon les principes que j'ai allégués ci-dessus. Fausseté évidente. Il ne faut que vous connoître pour en être convaincu. 6. *Ayant déjà répondu* à votre sixième objection, il me suffira de rappeler ici que Dieu ne pouvant changer l'essence des choses, ne sauroit par conséquent se priver de ses attributs. 7. *Après avoir prouvé* qu'il est contradictoire que Dieu puisse donner à l'homme la liberté d'agir, il seroit superflu de répondre à la septième objection, quoique je ne puisse m'empêcher de dire, au nom des Wolf & des Leibnitz, aux Clarcke & aux Newton, qu'un Dieu qui dans le gouvernement du monde entre dans les plus petits détails, dirige tous les actions des hommes, en même temps qu'il pourvoit aux besoins d'un nombre in-

nombrable de mondes qu'il maintient, me paroît bien plus admirable qu'un Dieu qui, à l'exemple des nobles & des grands d'Efpagne adonnés à l'oifiveté, ne s'occupe de rien. Et de plus, que deviendra l'immenfité de Dieu, fi pour le foulager nous lui ôtons les foins des petites chofes ? Je le répète, le fyftême de Wolf explique les motifs des actions des hommes conformément aux attributs de Dieu, & à l'autorité de l'expérience. 8. *Quant aux emportemens* & aux paffions violentes des hommes, ce font des reflorts qui nous frappent, puifqu'ils tombent vifiblement fous nos fens ; les autres n'en exiftent pas moins, mais ils demandent plus d'application d'efprit & plus de méditation pour être découverts. 9. *Les défirs & la volonté* font deux chofes qu'il ne faut pas confondre, j'en conviens ; mais le triomphe de la volonté fur les défirs ne prouve rien en faveur de la liberté ; au contraire, ce triomphe ne prouve autre chofe finon qu'une idée de gloire qu'on fe repréfente en fupprimant fes défirs, une idée d'orgueil, quelquefois auffi de prudence, nous déterminent à vaincre les défirs ; ce qui eft équivalent à ce que j'ai établi plus haut. 10. *Puifque fans Dieu* le monde ne pourroit pas avoir été créé, comme vous en convenez, & puifque je vous ai prouvé que l'homme n'eft pas libre, il s'enfuit que puifqu'il y a un Dieu, il y a une néceffité abfolue, & puifqu'il y a une néceffité abfolue, l'homme doit par conféquent y être affujetti & ne fauroit avoir de liberté. 11. *Lorfqu'on parle des hommes*, toutes les comparaifons prifes des hommes peuvent

cadrer ; mais dès qu'on parle de Dieu, il me paroît que toutes ces comparaifons deviennent fauffes, puifqu'en cela nous lui attribuons des idées humaines, nous le faifons agir comme un homme, & nous lui faifons jouer un rôle qui eft entièrement oppofé à fa majefté.

Réfuterai-je encore le fyftême des fociniens, après avoir fuffifamment établi le mien ? Dès qu'il eft démontré que Dieu ne fauroit rien faire de contradictoire à fon effence, on en peut tirer la conféquence, que tout raifonnement qu'on peut faire pour prouver la liberté de l'homme, fera toujours également faux. Le fyftême de Wolf eft fondé fur des attributs que l'on a démontrés en Dieu ; le fyftême contraire n'a d'autre bafe que des fuppofitions ; & comme il eft fûr que la première de ces fuppofitions eft évidemment fauffe, vous comprenez bien que toutes les autres s'écroulent d'elles-mêmes. Pour ne rien laiffer en arrière, je dois vous faire remarquer quelque inconféquence que je trouve dans le plaifir que Dieu prend à voir agir des créatures libres. On ne s'apperçoit pas qu'on juge de toutes chofes par un certain retour qu'on fait fur foi-même ; parce que, par exemple, un homme prend plaifir à voir une république laborieufe de fourmis pourvoir avec une efpèce de fageffe à fa fubfiftance, on s'imagine que Dieu doit trouver le même plaifir aux actions des hommes. On ne s'apperçoit pas, en raifonnant de la forte, que le plaifir eft une paffion humaine, & que comme Dieu n'eft pas un homme, qu'il eft parfaite-

ment heureux en lui-même, il n'eſt ſuſceptible ni de joie, ni de triſteſſe, ni d'amour, ni de haine, ni de toutes les paſſions qui troublent la tranquillité des humains. On ſoutient, il eſt vrai, que Dieu voit le paſſé, le préſent & l'avenir, que le temps ne le vieillit point, & que le moment d'à préſent, des mois, des années, des mille milliers d'années ne changent rien à ſon être, & ne ſont en comparaiſon de ſa durée (qui n'a ni commencement ni fin) qu'un inſtant & moins encore qu'un clin d'œil. Je vous avoue que le Dieu de Mr Clarcke m'a bien fait rire; c'eſt un Dieu aſſurément qui fréquente les caffés & qui eſt à politiquer avec quelques miſérables nouvelliſtes ſur les conjonctures préſentes de l'Europe : il doit bien être embarraſſé à préſent pour deviner ce qui ſe fera la campagne prochaine en Hongrie, & attendre avec grande impatience l'arrivée de ces événemens, pour ſavoir s'il s'eſt trompé dans ſes conjectures ou non.

Je n'ajouterai qu'une réflexion à celle que je viens de faire, c'eſt que ni le franc-arbitre, ni la fatalité abſolue ne diſculpent la Divinité de la participation au crime; car que Dieu nous donne la liberté de mal faire, ou qu'il nous pouſſe immédiatement au crime, cela revient à peu près au même : il n'y a que du plus ou du moins. Remontez à l'origine du mal; vous ne pouvez que l'attribuer à Dieu, à moins que vous ne vouliez embraſſer l'opinion des manichéens touchant les deux principes; ce qui ne laiſſe pas que d'être hériſſé de difficultés. Puis donc que ſelon nos

ſyſtêmes Dieu eſt également père des crimes ainſi que des vertus, puiſque Mrs Clarcke, Locke & Newton ne me préſentent rien qui concilie la ſainteté de Dieu avec le fauteur des crimes, je me vois obligé de conſerver mon ſyſtême. Il eſt plus lié, plus ſuivi; & après tout je trouve une eſpèce de conſolation dans cette fatalité abſolue, dans cette néceſſité qui dirige tout, qui conduit nos actions & qui fixe les deſtinées. Vous me direz que c'eſt une maigre conſolation que celle que l'on tire des conſidérations de notre miſère & de l'immutabilité de notre ſort. J'en conviens; mais il faut bien ſe contenter de cette conſolation, faute de mieux. Ce ſont de ces remèdes qui aſſoupiſſent les douleurs, & qui laiſſent à la nature le temps de faire le reſte.

Après vous avoir fait un expoſé de mes opinions, j'en viens comme vous à l'inſuffiſance de nos lumières. Il me paroît que les hommes ne ſont pas faits pour raiſonner profondément ſur des matières abſtraites; Dieu les a inſtruits autant qu'il leur eſt néceſſaire pour ſe gouverner dans le monde, mais non pas autant qu'il faudroit pour contenter leur curioſité. C'eſt que l'homme eſt fait pour agir & non pas pour contempler. Prenez-moi, Monſieur, pour tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez croire que votre perſonne eſt l'argument le plus fort qu'on puiſſe me préſenter en faveur de notre être. J'ai une idée plus avantageuſe de la perfection des hommes en vous conſidérant, & d'autant plus ſuis-je perſuadé qu'il n'y a qu'un Dieu, ou quelque choſe de divin,

qui puiffe raffembler dans une même perfonne toutes les perfections que vous poffédez : ce ne font pas des idées indépendantes qui vous gouvernent; vous agiffez felon un principe, felon la plus fublime raifon; donc vous agiffez felon une néceffité. Ce fyftême, bien loin d'être contraire à l'humanité & aux vertus, y eft même fort favorable, puifque trouvant notre intérêt, notre bonheur, & notre fatisfaction dans l'exercice de la vertu, ce nous eft une néceffité de nous porter toujours à tout ce qui eft vertueux; & comme je ne faurois être ingrat fans devenir infupportable à moi-même, mon bonheur, mon repos & l'idée de mon bien-être m'obligent à la reconnoiffance. J'avoue que les hommes ne fuivent pas toujours la vertu, & cela ne vient que de ce qu'ils ne fe font pas tous la même idée du bonheur; que des caufes étrangères ou que les paffions leur donnent lieu de fe conduire d'une manière différente, & felon ce qu'ils croient être de leur intérêt dans ces momens où le tumulte des paffions fait furfeoir les mûres délibérations de la raifon.

Vous voyez, Monfieur, par ce que je viens de vous dire, que mes opinions métaphyfiques ne renverfent aucunement les principes de la bonne morale, d'autant plus que la raifon la plus épurée nous fait trouver les feuls véritables intérêts de notre confervation dans la faine morale. Au refte j'agis avec mon fyftême comme les bons enfans envers leur père; ils connoiffent fes défauts & les cachent. Je vous préfente un tableau du bon côté, mais je n'ignore

pas que ce tableau a un revers. On peut difputer des fiècles entiers fur ces fortes de matières, & après les avoir pour ainfi dire épuifées, on en revient au point d'où l'on étoit parti : dans peu nous en ferons à l'âne de Buridan.

Je ne faurois affez vous dire, Monfieur, jufqu'à quel point je fuis charmé de votre franchife ; votre fincérité ne mérite pas un petit éloge. C'eft par là que vous me perfuadez que vous êtes de mes amis, que votre efprit aime la vérité, & que vous ne me la déguifez jamais. Soyez perfuadé, Monfieur, que votre amitié & votre approbation font plus flatteufes pour moi que celles de la moitié du genre humain ; je me dis avec Cicéron :

Les Dieux font pour Céfar, mais Caton fuit Pompée.

Si j'approchois de la divine Emilie, je lui dirois : Vous êtes la bénite d'entre les femmes, car vous poffédez un des plus grands hommes du monde ; & j'oferois encore lui dire : Emilie a choifi le bon parti, elle a embraffé la philofophie. En vérité, Monfieur, vous étiez bien néceffaire dans le monde pour que j'y fuffe heureux. Vous venez de m'envoyer deux épîtres qui n'ont jamais eu leurs femblables. Il fera donc dit que vous vous furpafferez toujours vous-même. Je n'ai pas jugé des épîtres que vous m'avez envoyées comme d'un thème philofophique ; mais je les ai confidérées comme des ouvrages tiffus par les mains des Grâces. Vous avez ravi à Virgile la gloire du poëme épique, à Corneille celle du thé-

âtre; vous en faites autant à préſent aux épîtres de Deſpréaux. Il faut avouer que vous êtes un terrible homme. C'eſt là cette monarchie que Nabuchodonoſor vit en rêve & qui engloutit toutes celles qui l'avoient précédée. Je finis en vous priant de ne pas laiſſer long-temps dépareillées les belles épîtres que vous avez bien voulu m'envoyer; j'attends avec la dernière impatience, & avec cette avidité que vos ouvrages inſpirent à leur lecteur. La philoſophie me prouve que vous êtes l'être du monde le plus digne de mon eſtime; mon cœur m'engage à le croire, & la reconnoiſſance m'y oblige; jugez donc de tous les ſentimens avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE XLVI.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Rémuſberg, le 19 Février, 1738.

JE viens de recevoir la lettre du 22 Janvier que vous m'avez écrite. J'y vois la bonté avec laquelle vous excuſez mes fautes, & avec quelle ſincérité vous voulez bien me les découvrir. Vous voulez bien quitter pour quelques momens le ciel de Newton & l'aimable compagnie des Muſes, pour décraſſer un poëte nouveau dans les eaux bondiſſantes de l'Hippocrène. Vous quittez le pinceau en ma

faveur pour prendre la lime : enfin vous vous donnez la peine de m'apprendre à épeler, vous qui savez penser. Mais je vous importunerai encore, & je crains que vous ne me preniez pour un de ces gens à qui on a fait quelque charité & qui demandent toujours davantage. Madame du Châtelet m'a adressé des vers que j'ai admirés à cause de leur beauté, de leur noblesse & de leur tour original: j'ai été en même temps fort étonné d'y voir qu'on m'y donnoit du divin, quoique je connoisse par les mêmes endroits qu'Alexandre que je ne suis pas de céleste origine, & je crains fort qu'en qualité de Dieu mon sort ne devienne semblable à cette canaille de nouveaux Dieux que Lucien nous dit avoir été chassés des cieux par Jupiter, ou bien aux saints que le sieur de Launoy trouva à propos de dénicher du paradis. Quoi qu'il en soit, j'ai répondu en vers à Madame du Châtelet, & je vous prie, Monsieur, de vouloir bien donner quelque coup de plume à cette pièce, afin qu'elle soit digne d'être offerte à Emilie. Je regarde cette Emilie comme une Divinité d'ancienne date, à laquelle il n'est pas permis de parler en langage humain ; il faut lui parler celui des Dieux, il faut lui parler en vers. Il est bien permis à nous autres hommes de bégayer, quand nous nous mêlons de parler une langue qui nous est si étrange; aussi puis-je espérer que vos Divinités voudront excuser les fautes que font les pauvres mortels, quand ils se mêlent de vouloir parler comme vous autres.

J'attends quelque coup de foudre du Jupiter de Cirey ſur certaine pièce de métaphyſique que j'ai oſé haſarder : je fais ce que je puis pour m'élever juſques aux cieux métaphyſiques ; je remue les bras & je crois voler. Mais quoi que je puiſſe faire, je ſens bien que mon eſprit n'eſt pas de nature à pouvoir ſe tirer de toutes les difficultés qui ſe préſentent dans cette carrière. Il ſemble que le créateur nous ait donné autant de raiſon qu'il en faut pour nous conduire ſagement dans ce monde, & pour pourvoir à tous nos beſoins ; mais il ſemble auſſi que cette raiſon ne ſuffiſe pas pour contenter ce fonds inſatiable de curioſité que nous avons en nous & qui s'étend ſouvent trop loin. Les abſurdités & les contradictions qui ſe rencontrent de toute part, donnent ſans fin naiſſance au pyrrhoniſme ; & à force d'imaginer, on ne parle plus qu'à ſon imagination. Après tout, ce que je tiens pour une vérité certaine & inconteſtable, c'eſt le plaiſir & l'admiration que vous me cauſez ; ce n'eſt point une illuſion des ſens, ce n'eſt point un préjugé frivole, mais c'eſt une parfaite connoiſſance de l'homme le plus aimable du monde. Je ſuis avec une très-parfaite eſtime,

MONSIEUR,

Votre très-fidellement affectionné ami.

Je m'en vais rayer toutes les trompettes, corriger, changer & me peiner, juſqu'à ce que vos remarques ſoient éludées. Mérope ne ſort point d'entre mes mains ; c'eſt une vierge dont je garderai l'honneur.

LET-

LETTRE XLVII.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Rémusberg, le 27 Février, 1738.

VOS ouvrages font fans prix; c'eft une vérité de laquelle je fuis convaincu il y a long-temps; cela n'empêche pas cependant que je ne vous doive beaucoup de reconnoiffance. Les bagatelles que je vous envoie ne font que des marques de fouvenir, des fignes auxquels vous devez vous rappeler le plaifir que m'ont fait vos écrits. Il femble, Monfieur, que les fciences & les arts vous fervent par fémeftre; ce quartier paroît être celui de la poëfie. Comme vous mettez la dernière main à une toute nouvelle tragédie, d'où prenez-vous votre temps? Ou bien eft-ce que les vers coulent chez vous comme de la profe? Autant de queftions, autant de problèmes. Ou bien il faut que vous foyez courbé jour & nuit fur votre ouvrage, ou il faut que le Ciel vous ait accordé, outre les excellens talens que vous poffédez, une facilité tout à fait extraordinaire.

Mérope ne fort point de mes mains; il en revient trop à mon amour propre d'être l'unique dépofitaire d'une pièce à laquelle vous avez travaillé: je la préfère à toutes les pièces qui ont paru en

France, hormis à la mort de Céfar. Les intrigues amoureufes me paroiffent le propre des comédies; elles en font comme l'effence, elles font le nœud de la pièce, & comme il faut finir de quelque manière, il femble que le mariage y foit tout propre. Quant à la tragédie, je dirois qu'il y a des fujets qui demandent naturellement de l'amour, tels font Tite, Bérénice, le Cid, Phèdre & Hippolite; le feul inconvénient qu'il y ait, c'eft que l'amour fe reffemble trop, & que quand on a vu vingt pièces, l'efprit fe dégoûte d'une répétition continuelle de fentimens doucereux, & qui font trop éloignés des mœurs de notre fiècle. Depuis qu'on a attaché avec raifon un certain ridicule à l'amour romanefque, on ne fent plus le pathétique de la tendreffe outrée, on fupporte le foupirant pendant le premier acte, & on fe fent tout porté à fe moquer de fa fimplicité au quatrième ou au cinquième; au lieu que la paffion qui anime Mérope, eft un fentiment de la nature, dont chaque cœur bien placé connoît la voix. On ne fe moque point de ce qu'on fent foi-même, ou de ce qu'on eft capable de fentir. Mérope fait tout ce que feroit une tendre mère qui fe trouveroit dans fa fituation; elle parle comme nous parle le cœur, & l'acteur ne fait qu'exprimer ce que l'on fent. J'ai fait écrire à Berlin pour la Mérope du Marquis Maffei, quoique je fois très-affuré que fa pièce n'approche pas de la vôtre. Le peuple des favans de France fera toujours invincible, tant qu'il aura des perfonnes de votre ordre à fa tête; j'ofe même

dire que je le redouterois infiniment plus que vos armées avec tous vos Maréchaux. Voici une ode nouvellement achevée, moins mauvaise que les précédentes : Césarion y a donné lieu ; ce pauvre garçon a la goutte d'une violence extrême, il me l'écrit dans des termes qui me percent le cœur. Je ne puis rien pour lui que de lui prêcher la patience, foible remède, si vous voulez, contre des maux réels, remède cependant capable de tranquilliser les saillies impétueuses de l'esprit auxquelles les douleurs aiguës donnent lieu. J'attends de votre franchise & de votre amitié que vous voudrez bien me faire appercevoir les défauts qui se trouvent dans cette pièce * : je sens que j'en suis père, & je me sais mauvais gré de n'avoir pas les yeux assez ouverts sur mes productions.

> Tant l'erreur est notre apanage ;
> Souvent un rien nous éblouit ;
> Et de l'insensé jusqu'au sage,
> S'il juge de son propre ouvrage,
> Par l'amour propre il est séduit.

Vous n'oublierez pas de faire mille assurances d'estime à Madame la Marquise du Châtelet, dont l'esprit ingénieux a voulu bien se faire connoître par un petit échantillon. Ce n'est qu'un rayon de soleil qui s'est fait appercevoir à travers les nuages, que n'est-ce point lorsqu'on le voit sans voile ? Peut-être faut-il que la Marquise cache son esprit, comme

* Ode sur la patience.

Moyse voiloit son visage, à cause que le peuple d'Israël n'en pouvoit supporter la clarté. Quand même j'en perdrois la vue, il faut avant de mourir que je voie cette terre de Canaan, ce pays des sages, ce paradis terrestre. Comptez sur l'estime parfaite & sur l'amitié inviolable avec laquelle je suis, &c.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, À Cirey, 8 Mars, 1738.

LE plus zélé de vos admirateurs n'est pas le plus assidu de vos correspondans. La raison en est qu'il est le plus malade, & que très-souvent la fièvre le prend quand il voudrait passer ses plus agréables heures à avoir l'honneur d'écrire à votre Altesse royale.

Nous avons reçu votre belle prose du 19 Février, & vos vers pour madame la marquise du Châtelet, qui est confondue, charmée, & qui ne sait comment répondre à ces agaceries si séduisantes; & avec votre lettre du 27, l'ode sur la patience, par laquelle votre muse royale adoucit les maux de M. de Keyserling. J'ai fait mon profit de cette ode; elle va très-bien à mon état de langueur : le remède opère sur moi tout aussi bien que sur votre goutteux, car je me

tiens tout auſſi philoſophe que lui. Je ſens comme lui le prix de vos vers, & je trouve, comme lui, dans les lettres de votre Alteſſe royale un charme contre tous les maux.

Vous aimez Keyſerling, & vous prenez le ſoin
De l'exhorter à patience ;
Ah ! quand nous vous liſons, grâce à votre éloquence,
D'une telle vertu nous n'avons pas beſoin.

Puiſque vous daignez, Monſeigneur, amuſer votre loiſir par des vers, voici donc la troiſième épître ſur le bonheur, que je prends la liberté de vous envoyer ; le ſujet de cette troiſième épître eſt l'*envie*, paſſion que je voudrais bien que votre Alteſſe royale inſpirât à tous les rois. Je vous envoie de mes vers, Monſeigneur, & vous m'honorez des vôtres. Cela me fait ſouvenir du commerce perpétuel qu'Héſiode dit que la terre entretient avec le ciel : elle envoie des vapeurs, les Dieux rendent de la roſée. Grand merci de votre roſée, Monſeigneur ; mais ma pauvre terre ſera inceſſamment en friche. Les maladies me minent, & rendront bientôt mon champ aride ; mais ma dernière moiſſon ſera pour vous.

Extremum hunc, Arethuſa, mihi concede laborem,
Pauca Federico.

J'ai pourtant dans mon lit fait deux nouveaux actes, à la place des deux derniers de Mérope, qui m'ont paru trop languiſſans. Quand votre Alteſſe

royale voudra voir le fruit de ſes avis dans ces deux nouveaux actes, j'aurai l'honneur de les lui envoyer. J'ai bien à cœur de donner une pièce tragique qui ne ſoit point enjolivée d'une intrigue d'amour, & qui mérite d'être lue; je rendrais par-là quelque ſervice au théâtre français qui, en vérité, eſt trop galant. Cette pièce eſt ſans amour; la première que j'aurai l'honneur d'envoyer à Rémuſberg méritera pour titre, *De remedio amoris*. Ce n'eſt pas que je n'aie aſſurément un profond reſpect pour l'amour & pour tout ce qui lui appartient; mais qu'il ſe ſoit emparé entièrement de la tragédie, c'eſt une uſurpation de notre ſouverain; & je proteſterai au moins contre l'uſurpation, ne pouvant mieux faire. Voilà, Monſeigneur, tout ce que vous aurez de moi cette fois-ci pour le département poëtique; mais le département de la métaphyſique m'embarraſſe beaucoup.

La lettre du 17 Février, de votre Alteſſe royale, eſt en vérité un chef-d'œuvre. Je regarde ces deux lettres ſur la liberté comme ce que j'ai vu de plus fort, de mieux lié, de plus conſéquent ſur ces matières. Vous avez certainement bien des grâces à rendre à la nature de vous avoir donné un génie qui vous fait roi dans le monde intellectuel, avant que vous le ſoyez dans ce miſérable monde compoſé de paſſions, de grimaces & d'extérieur. J'avais déjà beaucoup de reſpect pour l'opinion de la fatalité, quoique ce ne ſoit pas la mienne; car en nageant dans cette mer d'incertitudes, & n'ayant

qu'une petite branche où je me tiens, je me donne bien de garde de reprocher à mes compagnons les nageurs que leur petite branche eſt trop faible : je ſuis fort aiſe, ſi mon roſeau vient à caſſer, que mon voiſin puiſſe me prêter le ſien. Je reſpecte bien davantage l'opinion que j'ai combattue, depuis que votre Alteſſe royale l'a miſe dans un ſi beau jour ; me permettra-t-elle de lui expoſer encore mes ſcrupules ?

Je me bornerai, pour ne pas ennuyer le Marc-Aurèle d'Allemagne, à deux idées qui me frappent encore vivement, & ſur leſquelles je le ſupplie de daigner m'éclairer.

1° Plus je m'examine, plus je me crois libre (en pluſieurs cas) ; c'eſt un ſentiment que tous les hommes ont comme moi : c'eſt le principe invariable de notre conduite. Les plus outrés partiſans de la fatalité abſolue ſe gouvernent tous ſuivant les principes de la liberté. Or je leur demande comment ils peuvent raiſonner & agir d'une manière ſi contradictoire, & ce qu'il y a à gagner à ſe regarder comme des tournebroches, lorſqu'on agit toujours comme un être libre ? Je leur demande encore par quelle raiſon l'auteur de la nature leur a donné ce ſentiment de liberté, s'ils ne l'ont point ? pourquoi cette impoſture dans l'être qui eſt la vérité même ? De bonne foi, trouve-t-on une ſolution à ce problême ? répondre que Dieu ne nous a pas dit : Vous êtes libres ; n'eſt-ce pas une défaite ? Dieu ne nous a pas dit que nous ſommes libres ; ſans doute,

car il ne daigne pas nous parler; mais il a mis dans nos cœurs un ſentiment que rien ne peut affaiblir, & c'eſt-là pour nous la voix de Dieu. Tous nos autres ſentimens ſont vrais. Il ne nous trompe point dans le déſir que nous avons d'être heureux, de boire, de manger, de multiplier notre eſpèce. Quand nous ſentons des déſirs, certainement ces déſirs exiſtent; quand nous ſentons des plaiſirs, il eſt bien ſûr que nous n'éprouvons pas des douleurs; quand nous voyons, il eſt bien certain que l'action de voir n'eſt pas celle d'entendre; quand nous avons des penſées, il eſt bien clair que nous penſons. Quoi donc! le ſentiment de la liberté ſera-t-il le ſeul dans lequel l'Etre infiniment parfait ſe ſera joué en nous feſant une illuſion abſurde? quoi! quand je confeſſe qu'un dérangement de mes organes m'ôte ma liberté, je ne me trompe pas, & je me tromperais quand je ſens que je ſuis libre? Je ne ſais ſi cette expoſition naïve de ce qui ſe paſſe en nous fera quelque impreſſion ſur votre eſprit philoſophe; mais je vous conjure, Monſeigneur, d'examiner cette idée, de lui donner toute ſon étendue, & enſuite de la juger ſans aucune acception de parti, ſans même conſidérer d'autres principes plus métaphyſiques qui combattent cette preuve morale; vous verrez enſuite lequel il faudra préférer, ou de cette preuve morale qui eſt chez tous les hommes, ou de ces idées métaphyſiques qui portent toujours le caractère de l'incertitude.

2° Mon ſecond ſcrupule roule ſur quelque choſe

de plus philofophique. Je vois que tout ce qu'on a jamais dit contre la liberté de l'homme fe tourne encore avec bien plus de force contre la liberté de Dieu.

Si on dit que Dieu a prévu toutes nos actions, & que par-là elles font néceffaires, Dieu a auffi prévu les fiennes qui font d'autant plus néceffaires que Dieu eft immuable. Si on dit que l'homme ne peut agir fans *raifon fuffifante*, & que cette raifon incline fa volonté, la raifon fuffifante doit encore plus emporter la volonté de Dieu, qui eft l'être fouverainement raifonnable.

Si on dit que l'homme doit choifir ce qui lui paraît le meilleur, Dieu eft encore plus néceffité à faire ce qui eft le meilleur.

Voilà donc Dieu réduit à être l'efclave du deftin; ce n'eft plus un être qui fe détermine par lui-même; c'eft donc une caufe étrangère qui le détermine; ce n'eft plus un agent; ce n'eft plus Dieu.

Mais fi Dieu eft libre, comme les fataliftes même doivent l'avouer, pourquoi Dieu ne pourra-t il pas communiquer à l'homme un peu de cette liberté, en lui communiquant l'être, la penfée, le mouvement, la volonté, toutes chofes également inconnues? Sera-t-il plus difficile à Dieu de nous donner la liberté que de nous donner le pouvoir de marcher, de manger, de digérer? Il faudrait avoir une démonftration que Dieu n'a pu communiquer l'attribut de la liberté à l'homme; &, pour avoir cette dé-

monſtration, il faudrait connaître les attributs de la Divinité ; mais qui les connaît ?

On dit que Dieu, en nous donnant la liberté, aurait fait des dieux de nous ; mais ſur quoi le dit-on ? pourquoi ſerais-je Dieu avec un peu de liberté, quand je ne le ſuis pas avec un peu d'intelligence ? eſt-ce être Dieu que d'avoir un pouvoir faible, borné & paſſager de choiſir & de commencer le mouvement ? Il n'y a pas de milieu ; ou nous ſommes des automates qui ne feſons rien & dans qui Dieu fait tout, ou nous ſommes des agens, c'eſt-à-dire, des créatures libres. Or je demande quelle preuve on a que nous ſommes de ſimples automates, & que ce ſentiment intérieur de liberté eſt une illuſion ?

Toutes les preuves qu'on apporte ſe réduiſent à la préſcience de Dieu. Mais ſait-on préciſément ce que c'eſt que cette préſcience ? certainement on l'ignore. Comment donc pouvons-nous faire ſervir notre ignorance des attributs ſuprêmes de Dieu à prouver la fauſſeté d'un ſentiment réel de liberté que nous éprouvons dans nos ames ?

Je ne peux concevoir l'accord de la préſcience & de la liberté, je l'avoue ; mais dois-je pour cela rejeter la liberté ? nierai-je que je ſois un être penſant, parce que je ne vois point ni comment la matière peut penſer, ni comment un être penſant peut être eſclave de la matière ? Raiſonner ce qu'on appelle *à priori* eſt une choſe fort belle, mais elle n'eſt pas de la compétence des humains. Nous ſommes tous ſur les bords d'un grand fleuve ; il faut le re-

monter avant d'ofer parler de fa fource. Ce ferait affurément un grand bonheur fi on pouvait en métaphyfique établir des principes clairs, indubitables & en grand nombre, d'où découlerait une infinité de conféquences comme en mathématiques; mais Dieu n'a pas voulu que la chofe fût ainfi. Il s'eft réfervé le patrimoine de la métaphyfique: le règne des idées pures & des effences des chofes eft le fien. Si quelqu'un eft entré dans ce partage célefte, c'eft affurément vous, Monfeigneur; & je dirai, dans mon cœur, de votre perfonne ce que les flatteurs difent des rois, qu'ils font les images de la Divinité.

Au refte, les vers de la Henriade, que vous daignez citer, n'ont été faits que dans la vue d'exprimer uniquement que notre liberté ne nuit pas à la préfcience divine qui fait ce qu'on appelle *deftin*. Je me fuis exprimé un peu durement dans cet endroit, mais en poëfie on ne dit pas toujours précifément ce que l'on voudrait dire; la roue tourne & emporte fon homme par fa rapidité.

Avant de finir fur cette matière, j'aurai l'honneur de dire à votre Alteffe royale que les fociniens, qui nient la préfcience de Dieu fur les contingens, ont un grand apôtre qu'ils ne connaiffent peut-être pas; c'eft Cicéron, dans fon livre de la divination. Ce grand homme aime mieux dépouiller les Dieux de la préfcience que les hommes de la liberté.

Je ne crois pas que, tout grand orateur qu'il était, il eût pu répondre à vos raifons. Il aurait eu beau

faire de longues périodes, ce ferait des fons contre des vérités : laiffons-le donc avec fes belles phrafes.

Mais que votre Alteffe royale me permette de lui dire que les Dieux de Cicéron & le Dieu de Newton & de Clarke ne font pas de la même efpèce; c'eft le dieu de Cicéron qu'on peut appeler un dieu raifonnant dans les cafés fur les opérations de la campagne prochaine : car qui n'a point de préfcience n'a que des conjectures, & qui n'a que des conjectures eft fujet à dire autant de pauvretés que le London journal ou la gazette de Hollande ; mais ce n'eft pas là le compte de Sir Ifaac Newton & de Samuel Clarke, deux têtes auffi philofophiques que Marc Tulle était bavard.

Le docteur Clarke, qui a affez approfondi ces matières dont Newton n'a parlé qu'en paffant, dit, me femble, avec affez de raifon, que nous ne pouvons nous élever à la connaiffance imparfaite des attributs divins, que comme nous élevons un nombre quelconque à l'infini, allant du connu à l'inconnu.

Chaque manière d'apercevoir, bornée & finie dans l'homme, eft infinie dans Dieu. L'intelligence d'un homme voit un objet à la fois, & Dieu embraffe tous les objets. Notre ame prévoit par la connaiffance du caractère d'un homme ce que cet homme fera dans une telle occafion, & Dieu prévoit, par la même connaiffance pouffée à l'infini, ce que cet homme fera. Ainfi ce qui dans nous eft fcience de conjecture, & qui ne nuit point à la liberté,

eſt dans Dieu ſcience certaine, tout auſſi peu nuiſible à la liberté. Cette manière de raiſonner n'eſt pas, me ſemble, ſi ridicule.

Mais je m'aperçois, Monſeigneur, que je le ſuis très-fort en vous ennuyant de mes idées, & en affaibliſſant celles des autres. Votre ſeule bonté me raſſure. Je vois que votre cœur eſt auſſi humain que votre eſprit eſt étendu. Je vois, par vos vers à M. de Keyſerling, combien vous êtes capable d'aimer : auſſi ma quatrième épître ſur le bonheur finira par l'amitié ; ſans elle il n'y a point de bonheur ſur la terre.

Madame la marquiſe du Châtelet vous admire ſi fort, qu'elle n'oſe vous écrire. Je ſuis donc bien hardi, Monſeigneur, moi qui vous admire tout autant pour le moins, & qui me répands en ces énormes bavarderies.

Que ne puis-je vous dire :

In publica commoda peccem,
Si longo ſermone morer tua tempora, Cæſar.

Je ſuis avec un profond reſpect, un attachement, une reconnaiſſance ſans bornes, &c.

LETTRE XLIX.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Rémusberg, le 28 Mars, 1738.

J'ai reçu votre lettre du 8 de ce mois avec quelque sorte d'inquiétude sur votre santé. Thiriot me marque qu'elle n'est pas bonne ; ce que vous me confirmez encore. Il semble que la nature, qui vous a partagé d'une manière si avantageuse du côté de l'esprit, a été plus avare pour ce qui regarde votre santé, comme si elle avoit regret d'avoir fait un ouvrage achevé. Il n'y a que les infirmités du corps qui puissent vous faire présumer que vous êtes mortel ; vos ouvrages doivent vous persuader du contraire. Les grands hommes de l'antiquité ne craignoient jamais plus l'implacable malignité de la fortune qu'après les grands succès : votre fièvre pourroit être comptée à ce prix comme un équivalent ou comme un contrepoids de votre Mérope. Pourrois-je me flatter d'avoir deviné les corrections que vous voulez faire à cette pièce ? Vous qui en êtes le père, vous l'avez jugée en Brutus ; pour moi qui ne l'ai point faite, moi qui n'y prends d'autre intérêt que celui que m'inspire l'auteur, j'ai lu deux fois la Mérope avec toute l'attention dont je suis capable, sans y appercevoir de défauts. Il en est de vos ouvrages comme du soleil ; il faut avoir le regard bien perçant pour y découvrir des

taches. Vous voudrez bien m'envoyer les quatre actes corrigés, comme vous me le faites espérer; sans quoi les ratures & les corrections rendroient mon original embrouillé, & difficile à déchiffrer. Despréaux & tous les poëtes n'atteignoient à la perfection qu'en corrigeant; il est fâcheux que les hommes, quelques talens qu'ils ayent, ne puissent produire quelque chose de bon tout d'un coup; ils n'y arrivent que par degré; il faut sans cesse effacer, châtier, émonder, & chaque pas qu'on avance est un pas de correction. Virgile, ce prince de la poësie, étoit encore occupé de la correction de son Enéide, lorsque la mort le surprit. Il vouloit sans doute que son ouvrage répondît à ce point de perfection qu'il avoit dans l'esprit, & qui étoit semblable à celui de l'orateur dont Cicéron nous fait le portrait. Le Maximien de la Chaussée n'est point encore parvenu jusqu'à moi. J'ai vu l'Ecole des Amis, qui est de ce même auteur; le titre en est excellent, & les vers ordinaires, foibles, monotones & ennuyeux. Peut-être y a-t-il de la témérité à moi étranger & presque barbare, de juger des pièces du théâtre françois; cependant ce qui est sec ou rampant dégoute bientôt. Nous choisissons ce qu'il y a de meilleur pour le représenter ici. Ma mémoire est si mauvaise, que je fais avec beaucoup de discernement le triage des choses qui doivent la remplir; c'est comme un petit jardin où l'on ne sème pas indifféremment toutes sortes de semences, & qu'on n'orne que des fleurs les plus rares & les plus exquises. Vous ver-

rez, par les pièces que je vous envoie, les fruits de ma retraite & de vos inſtructions ; je vous prie de redoubler de ſincérité pour tout ce qui vous viendra de ma part. J'ai du loiſir, j'ai de la patience, & avec cela rien de mieux à faire que de changer les endroits de mes ouvrages que vous aurez réprouvés. On travaille actuellement à la vie de la Czarine & du Czarowitz ; j'eſpère de vous envoyer dans peu ce que j'aurai pu ramaſſer ſur ce ſujet. Vous trouverez dans ces anecdotes, des barbaries & des cruautés ſemblables à celles qu'on lit dans l'hiſtoire des premiers Céſars. La Ruſſie étoit un pays où les ſciences & les arts n'avoient point pénétré ; le Czar n'avoit aucune teinture d'humanité, de magnanimité & de vertu : il avoit été élevé dans la plus craſſe ignorance, il n'agiſſoit que ſelon l'impulſion de ſes paſſions déréglées. Tant il eſt vrai que l'inclination des hommes les porte au mal, & qu'ils ne ſont bons qu'à proportion que l'éducation ou l'expérience a pu modérer la fougue de leur tempérament. J'ai connu le grand Maréchal de la cour, Printz, qui vivoit encore en 1724 ; ſous le règne du feu Roi il avoit été Ambaſſadeur chez le Czar ; il m'a raconté que lorſqu'il arriva à Péterſbourg, & qu'il demanda à préſenter ſes lettres de créance, on le mena ſur un vaiſſeau qui étoit encore ſur le chantier : peu accoutumé à de pareilles audiences, il demanda où étoit le Czar. On le lui montra qui accommodoit les cordages au haut du tillac. Lorſque le Czar eut apperçu Mr de Printz, il l'invita à venir à lui par le moyen d'une échelle de

de corde ; & comme il s'en excusoit sur sa mal-adresse, le Czar descendit comme un matelot, & vint le joindre. La commission dont Mr de Printz étoit chargé lui ayant été très-agréable, ce prince voulut donner des marques éclatantes de sa satisfaction ; pour cet effet il fit préparer un festin somptueux, auquel Mr de Printz fut invité. On y but à la façon des Russes de l'eau de vie, & on en but brutalement. Le Czar, qui vouloit donner un relief particulier à cette fête, fit amener une vingtaine de Strélitz qui étoient détenus dans les prisons de Péterbourg, & à chaque grand verre qu'on vidoit, ce monstre affreux abattoit la tête de ces misérables. Ce prince dénaturé voulut, pour donner une marque de considération particulière à Mr de Printz, lui procurer, suivant sa façon de parler, le plaisir d'exercer son adresse sur ces malheureux. Jugez de l'effet qu'une pareille proposition dut faire sur un homme qui avoit des sentimens, & le cœur bien placé. Mr de Printz, qui ne le cédoit pas en sentimens à qui que ce fût, rejeta une offre qui en tout autre endroit auroit été regardée comme injurieuse au caractère dont il étoit revêtu, & qui n'étoit qu'une simple civilité dans ce pays barbare. Le Czar pensa se fâcher de ce refus, & il ne put s'empêcher de lui donner quelques marques de son indignation, ce dont cependant il lui fit le lendemain réparation. Ce n'est point une histoire faite à plaisir ; elle est si vraie, qu'elle se trouve dans les relations de Mr de Printz, que l'on conserve dans les archives.

J'ai même parlé à plufieurs perfonnes qui ont été à Péterfbourg dans ce temps-là, lefquelles m'ont attefté ce fait : ce n'eft point un conte fu de deux ou de trois perfonnes, c'eft un fait notoire. De ces horribles cruautés paffons à un fujet plus gai, plus riant, plus agréable ; ce fera la petite pièce qui fuivra cette tragédie.

Il s'agit de la Mufe de Greffet, qui à préfent eft une des premières du Parnaffe françois. Cet aimable poëte a le don de s'exprimer avec beaucoup de facilité, fes épithètes font juftes & nouvelles ; avec cela il a des tours qui lui font propres ; on aime fes ouvrages malgré leurs défauts. Il eft trop peu foigné fans contredit, & fa pareffe dont il fait tant l'éloge, eft la plus grande rivale de fa réputation. Greffet a fait une ode fur l'amour de la patrie, qui m'a plu infiniment ; elle eft pleine de feu & de morceaux achevés ; vous aurez remarqué que les vers de huit fyllabes réuffiffent mieux à ce poëte que ceux de douze. Malgré le fuccès des petites pièces de Greffet, je ne crois pas qu'il réuffiffe jamais pour le théâtre ou pour l'épopée : il ne fuffit pas de fimples bluettes d'efprit pour des pièces de fi longue haleine ; il faut de la force, il faut de la vigueur, & un efprit vif & mûr pour y réuffir.

On copie, felon que vous le fouhaitez, la cantate de la le Couvreur ; je l'enverrai échouer à Cirey. Des oreilles françoifes, accoutumées à des vaudevilles & à des antiennes, ne feront guères favorables aux airs méthodiques & expreffifs des Italiens. Il faudroit des muficiens en état d'exécuter cette pièce

dans le goût où elle doit être jouée; ſans quoi elle vous paroîtra toute auſſi touchante que le rôle de Brutus récité par un acteur ſuiſſe ou autrichien.

Souvenez-vous, je vous prie, que vous m'avez envoyé il a quelque temps les deux premières épîtres morales, des quatre que vous avez compoſées. Céſarion vient d'arriver avec toutes les pièces dont vous l'avez chargé, dont je vous remercie mille fois. Je ſuis partagé entre l'amitié, la curioſité & la joie. Ce n'eſt pas une petite ſatisfaction que de parler à quelqu'un qui vient de Cirey, que dis-je . . . à un autre moi-même, qui m'y tranſporte, pour ainſi dire; je lui fais mille queſtions à la fois, & l'interrompant autant de fois, je l'empêche même de me ſatisfaire. Il nous faudra quelques jours avant d'être bien en état de nous queſtionner. Je m'amuſe fort mal à propos à vous parler de l'amitié, à vous qui la connoiſſez ſi bien & qui en avez ſi bien décrit les effets. Je ne vous dis encore rien de vos ouvrages; il me les faut lire à tête repoſée pour vous en dire mon ſentiment; non que je m'ingère à les apprécier, ce ſeroit faire tort à ma modeſtie. Je vous expoſerai mes doutes, & vous confondrez mon ignorance. Mes ſalutations à la ſublime Emilie, & mes encens pour le divin Voltaire.

LETTRE L.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, 31 Mars, 1738.

JE fuis obligé de vous avertir que j'ai reçu deux jours de pofte fucceffivement les lettres de M. Thiriot ouvertes. Je ne jurerais pas même que la dernière que vous m'avez écrite n'ait effuyé le même fort. J'ignore fi c'eft en France, ou dans les Etats du roi mon père, qu'elles ont été victimes d'une curiofité affez mal placée. On peut favoir tout ce que contient notre correfpondance. Vos lettres ne refpirent que la vertu & l'humanité, & les miennes ne contiennent pour l'ordinaire que des éclairciffemens que je vous demande fur des fujets auxquels la plupart du monde ne s'intéreffe guère. Cependant, malgré l'innocence des chofes que contient notre correfpondance, vous favez affez ce que c'eft que les hommes, & qu'ils ne font que trop portés à mal interpréter ce qui doit être exempt de tout blâme. Je vous prierai donc de ne point adreffer par M. Thiriot les lettres qui rouleront fur la philofophie ou fur des vers. Adreffez-les plutôt à M. Tronchin du Breuil; elles me parviendront plus tard, mais j'en ferai récompenfé par leur fureté. Quand vous m'écrirez des lettres où il n'y aura que des bagatelles, adreffez-les à votre

ordinaire par M. Thiriot, afin que les curieux aient de quoi se satisfaire.

Césarion me charme par tout ce qu'il me dit de Cirey. Votre histoire du siècle de Louis XIV m'enchante. Je voudrais seulement que vous n'eussiez point rangé Machiavel, qui était un mal-honnête-homme, au rang des autres grands hommes de son temps. Quiconque enseigne à manquer de parole, à opprimer, à commettre des injustices, fût-il d'ailleurs l'homme le plus distingué par ses talens, ne doit jamais occuper une place due uniquement aux vertus & aux talens louables. Cartouche ne mérite point de tenir un rang parmi les Boileau, les Colbert & les Luxembourg. Je suis sûr que vous êtes de mon sentiment. Vous êtes trop honnête-homme, pour vouloir mettre en honneur la réputation flétrie d'un coquin méprisable : aussi suis-je sûr que vous n'avez envisagé Machiavel que du côté du génie. Pardonnez-moi ma sincérité ; je ne la prodiguerais pas si je ne vous en croyais très-digne.

Si les histoires de l'univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez confiée, nous serions plus instruits des mœurs de tous les siècles, & moins trompés par les historiens. Plus je vous connais, & plus je trouve que vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de plus beau style que celui de l'histoire de Louis XIV. Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois ; tant j'en suis enchanté. Toutes les lignes portent coup ; tout est nourri de réflexions excellentes ; aucune fausse pensée, rien de puérile, &

avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entre autres fur les noms allemands qui font un peu maltraités ; ce qui peut répandre de l'obfcurité fur cet ouvrage, puifqu'il y a des noms qui font fi défigurés, qu'il faut deviner.

Je fouhaiterais que votre plume eût compofé tous les ouvrages qui font faits & qui peuvent être de quelque inftruction ; ce ferait le moyen de profiter & de tirer utilité de la lecture. Je m'impatiente quelquefois des inutilités, des pauvres réflexions, ou de la féchereffe qui règnent dans certains livres ; c'eft au lecteur à digérer de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages. Il ne lui faut que de la mémoire.

Il me faut de l'application & une contention d'efprit pour étudier vos élémens de Newton, ce qui fe fera après Pâques, fefant une petite abfence pour prendre

Ce que vous favez,
Avec beaucoup de bienféance.

Je vous expoferai mes doutes avec la dernière franchife, honteux de vous mettre toujours dans le cas des Ifraélites qui ne pouvaient relever les murs de Jérufalem qu'en fe défendant d'une main, tandis qu'ils travaillaient de l'autre.

Avouez que mon fyftème eft infupportable ; il me l'eft quelquefois à moi-même. Je cherche un objet

pour fixer mon efprit, & je n'en trouve encore aucun. Si vous en favez, je vous prie de m'en indiquer qui foit exempt de toute contradiction. S'il y a quelque chofe dont je puiffe me perfuader, c'eft qu'il y a un Dieu adorable dans le ciel, & un Voltaire prefque auffi eftimable à Cirey.

J'envoie une petite bagatelle à madame la marquife, que vous lui ferez accepter. J'efpère qu'elle voudra la placer dans fes entrefols, & qu'elle voudra s'en fervir pour fes compofitions.

Je n'ai pas pu laiffer votre portrait entre les mains de Céfarion. J'ai envié à mon ami d'avoir converfé avec vous, & de poffèder encore votre portrait. C'en eft trop, me fuis-je dit; il faut que nous partagions les faveurs du deftin. Nous penfons tous de même fur votre fujet, & c'eft à qui vous aimera & vous eftimera le plus.

J'ai prefque oublié de vous parler de vos pièces fugitives : *La modération dans le bonheur*, *le cadenat*, *le temple de l'Amitié*, &c.; tout cela m'a charmé. Vous accumulez là reconnaiffance que je vous dois. Que la marquife n'oublie pas d'ouvrir l'encrier. Soyez perfuadé que je ne regrette rien plus au monde que de ne pouvoir vous convaincre des fentimens avec lefquels, &c.

LETTRE LI.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, A Rupin, le 19 Avril, 1738.

J'Y perds de toutes les façons lorſque vous êtes malade, tant par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, que par la privation d'une infinité de bonnes penſées que j'aurois reçues, ſi votre ſanté l'avoit permis. Pour l'amour de l'humanité ne m'alarmez plus par vos indiſpoſitions ſi fréquentes, & ne vous imaginez pas que ces alarmes ſoient métaphoriques; elles ſont trop réelles pour mon malheur. Je tremble de vous appliquer les deux plus beaux vers que Rouſſeau ait peut-être faits de ſa vie;

> Et ne meſurant point au nombre des années
> La courſe du héros.

Céſarion m'a fait un rapport exact de l'état de votre ſanté. J'ai conſulté des médecins ſur ce ſujet, qui m'ont aſſuré foi de médecins, que je n'avois rien à craindre pour vos jours; mais qu'à l'égard de votre incommodité, elle ne pouvoit être radicalement guérie, à cauſe que le mal eſt trop invétéré : ils ont jugé que vous avez une obſtruction dans les viſcères du bas-ventre, que quelques reſſorts s'y ſont relâchés, ou que des flegmes, des flatuoſités, ou une eſpèce de

néfrétique eſt la cauſe de vos incommodités ; voilà ce qu'à plus de cent lieues la faculté en a jugé. Malgré le peu de foi que j'ajoute aux déciſions de ces Meſſieurs (plus incertaines ſouvent que celles des métaphyſiciens), je vous prie cependant, & cela véritablement, de faire dreſſer le *ſtatum morbi* de vos incommodités, afin de voir ſi peut-être quelque habile médecin ne pourroit pas vous ſoulager. Quelle joie ne feroit pas la mienne d'avoir contribué en quelque façon au rétabliſſement de votre ſanté ! Envoyez-moi donc, je vous prie, l'énumération de vos infirmités & de vos miſères, en termes barbares & en langage baroque, & cela avec toute l'exactitude poſſible ; vous m'obligerez ſenſiblement ; ce ſera un petit ſacrifice que vous ſerez obligé de faire à mon amitié.

Vous m'accuſez la réception de quelques unes de mes pièces, & vous n'y ajoutez aucune critique ; ne croyez point que j'aye négligé celle que vous avez bien voulu faire de mes autres pièces. Je joins ici la correction nouvelle de l'ode ſur l'amour de Dieu, ajoutée à une petite pièce adreſſée à Céſarion. La manie des vers me lutine ſans ceſſe, & je crains que ce ne ſoit de ces maux auxquels il n'y aura aucun remède. Depuis que l'Apollon de Cirey veut bien protéger les petits atomes de Rémuſberg, tout y cultive les arts & les ſciences. Voici une lettre d'un jeune homme qui eſt chez moi, à un de ſes amis ; quelques mots de votre part ſur ſon ſujet l'encourageront infiniment ; c'eſt un génie qui ſe formera

par la culture, & qui s'arrête crainte de mal faire. Je voudrois que vous eussiez eu besoin de mon ode sur la patience pour vous consoler des rigueurs d'une maîtresse, & non pour supporter vos infirmités. Il est facile de donner des consolations, dès qu'on ne souffre point soi-même ; mais c'est l'effort d'un génie supérieur que de triompher des maux les plus aigus & d'écrire avec une liberté d'esprit parfaite au sein même des souffrances. Votre épître sur l'Envie est inimitable ; je la préfère presque encore à ses deux jumelles. Vous parlez de l'envie comme un homme qui a senti le mal qu'elle peut faire, & des sentimens généreux comme de votre patrimoine. Je vous reconnois toujours aux grands sentimens ; vous les éprouvez si bien, qu'il vous est facile de les exprimer.

Comment parler de mes pièces après avoir parlé des vôtres ? Ce qu'il vous plaît d'en dire, sent l'ironie tant soit peu. Mes vers sont des fruits d'un arbre sauvage ; les vôtres sont ceux d'un arbre franc.

Tandis que l'aigle altier s'élève dans les airs,
L'hirondelle rase la terre :
Philomèle est ici l'emblème de mes vers,
Et cet oiseau de Dieu qui porte le tonnerre
Ne peut convenir qu'à Voltaire.

Je me conforme entièrement à votre sentiment touchant les pièces de théâtre. L'amour, cette passion charmante, ne devroit y être employée que comme une épicerie qu'on met à quelque ragoût,

mais qu'on ne prodigue pas, de crainte que ce goût uniforme n'émousse la finesse du palais. Mérope mérite de toute manière de corriger le goût corrompu du public & de relever Melpomène du mépris que les colifichets & les ornemens lui attirent. Je me repose bien sur vous des corrections que vous aurez faites aux deux derniers actes de cette tragédie; peu de chose pouvoit la rendre parfaite, elle l'est assurément à présent. Corneille, après lui Racine, ensuite la Grange ont épuisé tous les lieux communs de la galanterie & du tendre. Crébillon a assis, pour ainsi dire, les Furies sur le théâtre; toutes ses pièces inspirent de l'horreur, tout y est affreux, terrible. Il falloit absolument après eux quitter une route usée, pour en suivre une plus neuve, une plus brillante. Les passions que vous mettez sur le théâtre sont aussi capables que l'amour d'émouvoir, d'intéresser & de plaire; il n'y a qu'à les bien traiter & à les produire de la manière que vous le faites dans Mérope & dans la mort de César,

Le Ciel te réservoit pour éclairer la France:
Tu sortois triomphant de la carrière immense
Que l'épopée offroit à tes désirs ardens;
En nouveau Thucydide on te vit avec gloire
Remporter les lauriers consacrés à l'histoire;
Bientôt d'un vol plus haut, par des efforts puissans,
Ta main sut débrouiller Newton & la nature;
Et Melpomène enfin languissant sans parure,
Va se féliciter de tes riches présens.

Je quitte la brillante poësie pour m'abymer avec vous dans le gouffre de la métaphysique. J'abandonne le langage des Dieux que je ne fais que bégayer, pour parler celui de la Divinité même, qui m'est inconnu. Il s'agit à présent d'élever le faîte d'un bâtiment dont les fondemens sont très-peu solides; c'est un ouvrage d'araignée qui est à jour, & dont des fils subtils soutiennent la structure. Personne ne peut être moins prévenu de son opinion que je ne le suis de la mienne. J'ai discuté la matière de la fatalité absolue avec toute l'application possible, & j'y ai trouvé des difficultés presque invincibles. J'ai lu une infinité de systêmes, & je n'en ai trouvé aucun qui ne fût hérissé d'absurdités; ce qui m'a jeté dans un pyrrhonisme affreux. D'ailleurs je n'ai aucune raison particulière qui me porte plutôt vers la fatalité absolue que vers la liberté; quoi qu'il en soit, les choses en iront toujours le même train. Je soutiens ces sortes de thèses tant que je puis pour voir jusqu'où on peut pousser le raisonnement & de quel côté se trouvent le plus d'absurdités. Il n'en est pas tout à fait de même de la raison suffisante. Tout homme qui veut être philosophe, mathématicien, politique, en un mot tout homme qui ne veut pas avoir des vues bornées, doit admettre la raison suffisante. Qu'est-ce que cette raison suffisante? c'est la cause des événemens. Or tout philosophe recherche cette cause, ce principe; donc tout philosophe admet la raison suffisante. Elle est fondée sur nos notions les plus évidentes. Le rien ne sauroit produire un

être; & puiſque le rien n'exiſte pas, il faut donc néceſſairement que les êtres ou les événemens ayent une cauſe de leur être dans ce qui les a précédés, & cette cauſe, on l'appelle la raiſon ſuffiſante de leur exiſtence. Il n'y a que le vulgaire qui ne connoiſſant point de raiſon ſuffiſante, attribue au haſard les effets dont les cauſes lui ſont inconnues. Le haſard en ce ſens eſt un être ſorti du cerveau creux des poëtes, & qui comme ces globules de ſavon que font les enfans, n'a aucun corps. Vous allez à préſent boire la lie de mon nectar ſur ce ſujet de la fatalité abſolue: je crains fort que vous n'éprouviez à l'explication de mon hypothèſe ce qui m'arriva l'autre jour; j'avois lu dans je ne ſais quel livre de phyſique où il s'agiſſoit du muſcule céphalo-pharingien: je conſulte Furetière pour trouver l'éclairciſſement de ce terme; il dit que le muſcule céphalo-pharingien eſt l'orifice de l'éſòphage nommé pharinx. Ah! pour le coup, dis-je, me voilà devenu bien habile; les explications ſont ſouvent plus obſcures que le texte même: revenons à la mienne.

J'avoue préſentement que les hommes ont un ſentiment de liberté; ils ont ce qu'ils appellent la puiſſance de déterminer leur volonté, d'opérer des mouvemens; ſi vous appelez l'acte d'opérer des mouvemens, l'acte de prendre une réſolution, l'acte de faire quelque action, ſi vous appelez, dis-je, ces actes la liberté de l'homme, je conviens avec vous que l'homme eſt libre: mais ſi vous appelez liberté les raiſons qui déterminent ſes réſolutions, les cauſes

des mouvemens qu'il opère, je puis prouver que l'homme n'eſt point libre. Mes preuves ſont tirées de l'expérience, & des obſervations que j'ai faites ſur ces motifs de mes actions & de celles des autres. Je ſoutiens que tous les hommes ſe déterminent par des raiſons (tant bonnes que mauvaiſes, ce qui ne fait rien à mon hypothèſe) ; & ces raiſons ont pour fondement une certaine idée de bonheur ou de bien-être. D'où vient que lorſqu'un libraire m'apporte la Henriade ou les épigrammes ordurières de Rouſſeau à vendre, d'ou vient eſt-ce que je choiſis la Henriade ? C'eſt que la Henriade eſt un ouvrage parfait & dont mon eſprit & mon cœur peuvent tirer un uſage excellent ; au lieu que les épigrammes de Rouſſeau ſaliſſent mon imagination. C'eſt donc l'idée de mon avantage, de mon bien qui porte ma raiſon à ſe déterminer en faveur d'un de ces ouvrages préférablement à l'autre ; c'eſt donc l'idée de mon bonheur qui détermine toutes mes actions ; c'eſt le reſſort dont je dépends, & ce reſſort eſt lié à un autre reſſort qui eſt mon tempérament ; c'eſt là préciſément la roue avec laquelle le créateur monte notre machine. L'homme a la même liberté que la pendule ; il a de certaines vibrations, il peut faire des actions, mais toutes aſſervies à ſon tempérament, & à ſa façon de penſer plus ou moins bornée. Demandez à un homme, quelque ſtupide qu'il ſoit, la raiſon de ſon action ; il vous en alléguera une qui l'a déterminé. L'homme agit donc ſelon une loi, & en conſéquence du ton que le créateur lui a donné : concluons-en que tous

les hommes portent en eux le mobile qui détermine ou qui cauſe leurs réſolutions. Je voudrois, pour l'amour de la fatalité abſolue, qu'on n'eut jamais cherché de ſubterfuge contre la liberté dans de faux raiſonnemens. Tel eſt celui que vous combattez très-bien, & que vous détruiſez totalement. En effet, rien de moins conſéquent.

Il y a beaucoup de témérité à vouloir raiſonner des choſes qu'on ne connoît point, & il y en a encore infiniment plus à vouloir préſcrire des limites à la toute-puiſſance divine. J'examine ſimplement les vérités qui me ſont connues, & de là je conclus que puiſqu'elles ſont telles, Dieu a voulu qu'elles fuſſent: mon raiſonnement ne fait qu'enchaîner les effets de la nature, à leur cauſe primitive, qui eſt en Dieu. Selon ce ſyſtême Dieu ayant prévu les effets du tempérament & des caractères des hommes, conſerve la préſcience, & les hommes ont une eſpèce de liberté, quoique très-bornée, de ſuivre leur façon de penſer.

Il s'agit à préſent de montrer que mon hypothèſe ne contient rien d'injurieux ni de contradictoire à l'eſſence divine; c'eſt ce que je pourrai prouver. L'idée que j'ai de Dieu eſt celle d'un être tout-puiſſant, très-bon, infini, & raiſonnable à un degré ſuprême. Ce Dieu ſe détermine en tout par les raiſons les plus ſublimes; il ne fait rien que de très-raiſonnable & de conſéquent. Ceci ne renverſe en aucune manière la liberté de Dieu: car comme Dieu eſt la raiſon même, il eſt ſûr qu'il ſe détermine par la raiſon; c'eſt dire qu'il ſe détermine par ſa volonté;

ce qui n'eſt en ce ſens qu'un jeu de mots. Dieu peut prévoir ſes propres actions, puiſqu'elles ſeront à l'infini aſſervies à l'excellence de ſes attributs, & qu'elles porteront toujours le caractère de la perfection. Si donc Dieu eſt lui-même le Deſtin, comment en peut-il être l'eſclave? Et ſi ce Dieu qui, ſelon Mr Clarke même, ne peut ſe tromper, s'il prévoit les actions des hommes, il faut dire qu'elles arrivent néceſſairement. Mr Clarke même l'avoue, ſans s'en appercevoir. Mon raiſonnement ſe réduit à ce que Dieu étant l'excellence même, il ne peut rien faire que de très-excellent; c'eſt ce qu'atteſtent les œuvres de la nature, c'eſt de quoi tous les hommes en gros nous ſont un témoignage, & de quoi nous nous perſuadérions, s'il n'y avoit que nous dans le monde. Il faut cependant ſe garder de juger du monde par partie; ce ſont les membres d'un tout où l'aſſortiment eſt néceſſaire; c'eſt perdre la totalité de vue, c'eſt conſidérer un point dans un ouvrage de miniature, & négliger l'effet du gros pris enſemble. Comptons que tout ce que nous appercevons dans la nature concourt aux vues du créateur. Si nos yeux de taupes ne peuvent appercevoir ces vues, ce défaut eſt dans notre œil & non dans l'objet que nous enviſageons. Voilà ce que mon imagination a pu vous fournir ſur le roman de la fatalité abſolue.

Du reſte je reſpecte beaucoup Cicéron, protecteur de la liberté, quoiqu'à dire vrai ſes Tuſculanes ſoient de tous ſes ouvrages ceux qui me conviennent le

mieux. Vous anobliſſez le Dieu de Mr. Clarke d'une façon que je commence déjà à ſentir du reſpect pour cette Divinité. Si vous aviez vécu du temps de Moyſe, vous nous auriez fait une déſcription du Dieu d'Abraham digne de nos hommages.

Je me réſerve de vous parler une autre fois de votre excellent eſſai de phyſique. Cet ouvrage mérite bien d'occuper une lettre particulièrement deſtinée à ce ſujet. Je remplirai également mes engagemens touchant le ſiècle de Louis le grand, & je joindrai à cette lettre quelques conſidérations ſur l'état du corps politique de l'Europe, que je vous prierai de ne communiquer à perſonne. Mon deſſein étoit de le faire imprimer en Angleterre, comme l'ouvrage d'un anonyme; quelques raiſons m'en ont empêché. J'attends l'épître ſur l'amitié, comme une pièce qui couronnera les autres. Je ſuis auſſi affamé de vos ouvrages, que vous êtes diligent à les compoſer. Je fus tout ſurpris en vérité lorſque je vis que la Marquiſe du Châtelet trouvoit ma lettre ſi admirable: j'en ai recherché avec Leibnitz la raiſon ſuffiſante, & je ſuis tenté de croire que cette admiration ne vient que d'un petit grain de pareſſe; elle n'eſt pas auſſi libérale que vous de ſes momens. Je me déclare incontinent le rival de Newton, & ſuivant la mode de Paris, je vais compoſer un libelle contre lui; il ne dépendra que de la Marquiſe de rétablir la paix entre nous. Je cède volontiers à Newton la préférence que l'ancienneté de connoiſſance

& le mérite ſupérieur lui ont acquis, & je ne demande que quelques mots écrits à temps perdu; moyennant quoi je tiens la Marquiſe quitte de toute admiration quelconque. J'ai ſonné mal à propos le tocſin touchant Thiriot. Vous voudrez bien continuer notre correſpondance par lui; j'aurai plus promptement de vos réponſes. Vous ne ſauriez croire à quel point j'eſtime vos penſées, & combien j'aime votre cœur. Je ſuis bien fâché d'être le ſaturne du ciel planétaire dont vous êtes le ſoleil: qu'y faire? mes ſentimens me rapprochent de vous & l'affection que j'ai pour vous n'en eſt pas moins vive.

LETTRE LII.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, Avril, 1738.

J'AI reçu de nouveaux bienfaits de votre Alteſſe royale, des fruits précieux de votre loiſir & de votre ſingulier génie. L'ode à ſa majeſté la reine votre mère, me paraît votre plus bel ouvrage. Il faut bien, quand votre cœur ſe joint à votre eſprit, qu'il en naiſſe un chef-d'œuvre. Je n'y trouve à reprendre que quelques expreſſions qui ne ſont pas tout à fait dans notre exactitude françaiſe. Nous ne diſons pas

des encèns au pluriel : nous ne difons point, comme on dit, je crois, en allemand, encenfer *à* quelqu'un. Cette phrafe n'eft en ufage que parmi quelques miniftres réfugiés, qui tous ont un peu corrompu la pureté de la langue françaife. Voilà, à-peu-près, tout ce que ma pédanterie grammaticale peut critiquer dans cet ouvrage charmant, que je chéris comme homme, comme poëte, comme ferviteur bien tendrement attaché à votre augufte perfonne.

Que je fuis enchanté quand je vois un prince né pour régner, dire :

Ta clémence & ton équité,
Ces limites de ta puiffance.

Voilà deux vers que j'admirerais dans le meilleur poëte, & qui me tranfportent dans un prince. Vous faites comme Marc-Auréle la fatire des cours par votre exemple & par vos écrits ; & vous avez pardeffus lui le mérite de dire en beaux vers, dans une langue étrangère, ce qu'il difait affez féchement dans fa langue propre.

Si la tendreffe refpectable qui a dicté cette ode ne m'avait enlevé mon premier fuffrage, je pourrais le donner à l'ode. Enfin il y-a plus d'imagination ; & le mérite de la difficulté furmontée qu'on doit compter dans tous les arts, eft bien plus grand dans une ode que dans une épitre libre.

Le printemps eft dans un tout autre goût : c'eft un tableau de Claude Lorrain. Il y a un poëte anglais, homme de mérite, nommé Thomfon, qui a fait les

quatre ſaiſons dans ce goût-là, en *blank-verſe*, ſans rime. Il ſemble que le même dieu vous ait inſpiré tous deux.

Votre Alteſſe royale me permettra-t-elle de faire ſur ce poëme une remarque qui n'eſt guère poëtique :

> Et dans le vaſte cours de ſes longs mouvemens,
> La terre gravitant & roulant ſur ſes flancs,
> Approchant du ſoleil, en ſa carrière immenſe....

Voilà des vers philoſophiques, par conſéquent leur devoir eſt d'être vrais & d'avoir raiſon. Ce n'eſt pas ici *Joſué* qui s'accommode à l'erreur vulgaire, & qui parle en homme très-vulgaire ; c'eſt un prince copernicien qui parle, un prince dans les états de qui Copernic eſt né ; car je le crois né à Thorn, & je penſe que votre maiſon royale pourrait bien avoir des droits ſur Thorn ; mais venons au fait. Ce fait eſt que la terre, du printemps à l'été, s'éloigne toujours du ſoleil, de façon qu'au milieu de cancer, elle eſt environ d'un million de grands milles germaniques plus loin de cet aſtre qu'au milieu de l'hiver ; & que nous avons, moyennant cette inégalité dans ſon cours, huit jours d'été de plus que d'hiver. Je ſais bien qu'on a cru long-temps qu'en été nous étions plus près du ſoleil ; mais c'eſt une grande erreur. Il ne doit pas paraître ſingulier qu'un trente troiſième degré de proximité de plus ne nous échauffe pas ; car je n'ai guère plus chaud à trente-deux pieds de ma cheminée qu'à trente-trois. Ce qui fait la chaleur n'eſt donc pas la proximité, mais la perpendicu-

larité des rayons du ſoleil, & leur plus grande quantité réfractée de l'air ſur la terre. Or en été les rayons ſont plus approchans de la perpendicule & plus réfractés ſur notre horizon ſeptentrional, comme ſait votre Alteſſe.

Je fais tout ce verbiage pour excuſer mon unique critique. D'ailleurs je ne puis trop remercier votre Alteſſe royale de l'honneur qu'elle fait à notre Parnaſſe français.

J'envoie la quatrième épître par ce paquet ; je corrige la troiſième. J'aurais envoyé les trois nouveaux derniers actes de Mérope, mais on les tranſcrit.

Ce que votre Alteſſe royale a daigné me mander du Czar Pierre I change bien mes idées. Eſt-il poſſible que tant d'horreurs aient pu ſe joindre à des deſſeins qui auraient honoré Alexandre ? Quoi ! policer ſon peuple et le tuer ! être bourreau, abominable bourreau, & légiſlateur ! quitter le trône pour le ſouiller enſuite de crimes ! créer des hommes, & déſhonorer la nature humaine ! Prince, qui faites l'honneur du genre humain par le cœur & par l'eſprit, daignez me développer cette énigme. J'attendrai les mémoires que vos bontés voudront bien me communiquer, & je n'en ferai uſage que par vos ordres. Je ne continuerai l'hiſtoire de Louis XIV, ou plutôt de ſon ſiècle, que quand vous me le commanderez. Je ne veux. . . .

(Le reſte manque.)

LETTRE LIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, De Bruxelles, Mai, 1738.

EN revenant de ces triſtes terres, dans le voiſinage deſquelles votre Alteſſe royale n'a point été, j'ai l'honneur de lui écrire pour me conſoler. J'eſpère que votre Alteſſe royale m'enverra long-temps ſes ordres à Bruxelles; je les recevrai beaucoup plus tôt, & plus ſûrement que quand ils feſaient tant de caſcades de Paris à Bar-le-Duc & à Cirey. Je recevrai au moins vos ordres directement, dans l'eſpérance qu'un jour, avant de mourir, *videbo dominum meum à facie ad faciem.*

Je prends la liberté d'adreſſer à votre Alteſſe royale une petite relation, non pas de mon voyage, mais de celui de M. le baron de Gangan *. C'eſt une fadaiſe philoſophique qui ne doit être lue que comme on ſe délaſſe d'un travail ſérieux avec les bouffonneries d'Arlequin. Le véritable ennemi de Machiavel aura-t-il quelques momens pour voyager avec ce baron de Gangan ? Il y verra au moins un petit article plein de vérité ſur les choſes de la terre. Je compte vous préſenter bientôt un autre tribut de bagatelles poëtiques, car je me tiens comptable de mon temps à

* Cet ouvrage n'a jamais été connu, du moins ſous ce titre.

mon vrai ſouverain. Les biens des ſujets appartiennent, dit-on, aux autres rois, mon cœur & mes momens appartiennent au mien. Madame du Châtelet, ſon autre ſujette, & le plus digne ornement de ſa cour, lui préſente ſes reſpects, ſelon la permiſſion qu'il nous en a donnée. Elle ne fera ici que plaider, elle trouvera peu de perſonnes à qui elle puiſſe parler de philoſophie. Les arts n'habitent pas plus à Bruxelles que les plaiſirs. Une vie retirée & douce eſt ici le partage de preſque tous les particuliers; mais cette vie douce reſſemble ſi fort à l'ennui, qu'on s'y méprend très-aiſément. L'ennui n'approchera point d'une maiſon qu'Emilie habite, & qui eſt honorée des lettres de notre prince. Nous ſommes dans le quartier le plus retiré, dans la rue de la groſſe tour. C'eſt là que nous nous entretenons tous les jours de ce prince qui ſera l'amour de la terre, comme il eſt le nôtre; & de M. le baron de Keyſerling, ſi digne de lui plaire & de le voir; & du ſavant M. Jordan, à qui je porte envie.

Je ſuis avec le plus profond reſpect & la plus tendre reconnaiſſance, Monſeigneur, de votre Alteſſe royale, le très-humble, &c.

LETTRE LIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, A Cirey, le 20 Mai, 1738.

VOS jours de poſte ſont comme les jours de Titus : vous pleureriez ſi vos lettres n'étaient pas des bienfaits. Vos deux dernières, du 31 Mars & 19 Avril, dont votre Alteſſe royale m'honore, ſont de nouveaux liens qui m'attachent à elle ; & il faut bien que chacune de mes réponſes ſoit un nouveau ferment de fidélité que mon ame, votre ſujette, fait à votre ame, ſa ſouveraine.

La première choſe dont je me ſens forcé de parler, eſt la manière dont vous penſez ſur Machiavel. Comment ne ſeriez-vous point ému de cette colère vertueuſe où vous êtes preſque contre moi, de ce que j'ai loué le ſtyle d'un méchant homme ? C'était aux Borgia, père & fils, & à tous ces petits princes qui avaient beſoin de crimes pour s'élever, à étudier cette politique infernale ; il eſt d'un prince tel que vous de la déteſter. Cet art, qu'on doit mettre à côté de celui des Locuſte & des Brinvilliers, a pu donner à quelques tyrans une puiſſance paſſagère, comme le poiſon peut procurer un héritage : mais il n'a jamais fait ni de grands hommes, ni des hommes heureux : cela eſt bien certain. A quoi peut-on donc parvenir par cette politique affreuſe ?

au malheur des autres & au fien même. Voilà les vérités qui font le catéchifme de votre belle ame.

Je fuis fi pénétré de ces fentimens, qui font vos idées innées, & dont le bonheur des hommes doit être le fruit, que j'oubliais prefque de rendre grâce à votre Alteffe royale de la bonté qu'elle a de s'intéreffer à mes maux particuliers. Mais ne faut-il pas que l'amour du bien public marche le premier ? Vous joignez donc, Monfeigneur, à tant de bienfaits, celui de daigner confulter pour moi des médecins. Je ne fais qu'une feule chofe, auffi fingulière que cette bonté, c'eft que les médecins vous ont dit vrai. Il y a long-temps que je fuis perfuadé que ma maladie, s'il eft permis de comparer le mal avec le bien, eft, tout comme mon attachement à votre perfonne, une affaire pour la vie.

Les confolations que je goûte dans ma délicieufe retraite & dans l'honneur de vos lettres, font affez fortes pour me faire fupporter des douleurs encore plus grandes. Je fouffre très-patiemment ; & quoique les douleurs foient quelquefois longues & aiguës, je fuis très-éloigné de me croire malheureux. Ce n'eft pas que je fois ftoïcien, au contraire, c'eft parce que je fuis très-épicurien, parce que je crois la douleur un mal & le plaifir un bien ; & que, tout bien compté & bien pefé, je trouve infiniment plus de douceurs que d'amertumes dans cette vie.

De ce petit chapitre de morale je volerai fur vos pas, fi votre Alteffe royale le permet, dans l'abyme de la métaphyfique. Un efprit auffi jufte que le

vôtre ne pouvait aſſurément regarder la queſtion de la liberté comme une choſe démontrée. Ce gout que vous avez pour l'ordre & l'enchaînement des idées, vous a repréſenté fortement Dieu comme maître unique & infini de tout: & cette idée, quand elle eſt regardée ſeule, ſans aucun retour ſur nous-mêmes, ſemble être un principe fondamental d'où découle une fatalité inévitable dans toutes les opérations de la nature. Mais auſſi une autre manière de raiſonner ſemble encore donner à Dieu plus de puiſſance, & en faire un être, ſi j'oſe le dire, plus digne de nos adorations; c'eſt de lui attribuer le pouvoir de faire des êtres libres. La première méthode ſemble en faire le Dieu des machines, & la ſeconde le Dieu des êtres penſans. Or ces deux méthodes ont chacune leur force & leur faibleſſe. Vous les peſez dans la balance du ſage; & malgré le terrible poids que les Lebnitz & les Wolf mettent dans cette balance, vous prenez encore ce mot de Montagne, *que ſais-je?* pour votre deviſe.

Je vois plus que jamais, par le mémoire ſur le Czarovitz, que votre Alteſſe royale daigne m'envoyer, que l'hiſtoire a ſon pyrrhoniſme auſſi-bien que la métaphyſique. J'ai eu ſoin, dans celle de Louis XIV, de ne pas percer plus qu'il ne faut dans l'intérieur du cabinet. Je regarde les grands événemens de ce règne comme de beaux phénomènes dont je rends compte, ſans remonter au premier principe. La cauſe première n'eſt guère faite pour le phyſicien, & les premiers reſſorts des intrigues ne

ſont guère faits pour l'hiſtorien. Peindre les mœurs des hommes, faire l'hiſtoire de l'eſpfit humain dans ce beau ſiècle, & ſur-tout l'hiſtoire des arts, voilà mon ſeul objet. Je ſuis bien ſûr de dire la vérité quand je parlerai de Deſcartes, de Corneille, du Pouſſin, de Girardon, de tant d'établiſſemens utiles aux hommes ; je ſerais ſûr de mentir ſi je voulais rendre compte des converſations de Louis XIV & de madame de Maintenon.

Si vous daignez m'encourager dans cette carrière, je m'y enfoncerai plus avant que jamais ; mais en attendant je donnerai le reſte de cette année à la phyſique, & ſur-tout à la phyſique expérimentale. J'apprends, par toutes les nouvelles publiques, qu'on débite mes élémens de Newton, mais je ne les ai point encore vus ; il eſt plaiſant que l'auteur & la perſonne à qui ils ſont dédiés ſoient les ſeuls qui n'aient point l'ouvrage. Les libraires de Hollande ſe ſont précipités, ſans me conſulter, ſans attendre les changemens que je préparais : ils ne m'ont ni envoyé le livre, ni averti qu'ils le débitaient. C'eſt ce qui fait que je ne peux avoir moi-même l'honneur de l'adreſſer à votre Alteſſe royale ; mais on en fait une nouvelle édition plus correcte, que j'aurai l'honneur de lui envoyer.

Il me ſemble, Monſeigneur, que ce petit *commercium epiſtolicum* embraſſe tous les arts. J'ai eu l'honneur de vous parler de morale, de métaphyſique, d'hiſtoire, de phyſique : je ſerais bien ingrat ſi j'oubliais les vers. Et comment oublier les derniers

que votre Alteſſe royale vient de m'envoyer? Il eſt bien étrange que vous puiſſiez écrire avec tant de facilité dans une langue étrangère. Des vers français ſont très-difficiles à faire en France, & vous en compoſez à Rémuſberg comme ſi Chaulieu, Chapelle, Greſſet, avaient l'honneur de ſouper avec votre Alteſſe royale.

(Le reſte manque.)

LETTRE LV.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI, Mai, 1738.

CE titre vous eſt dû, & par votre rare mérite, & par la ſincérité avec laquelle vous me faites apercevoir mes fautes. Je ſuis charmé de votre critique; je travaillerai comme ſous vos yeux. Vos lumières & vos cenſures feront comme les canaux qui forment les jets d'eau: elles règleront l'eſſor de mon eſprit; & plus vous mettrez de ſévérité dans vos critiques, plus vous augmenterez mes obligations.

Votre quatrième épître eſt un chef-d'œuvre. Céſarion & moi nous l'avons lue, relue & admirée plus d'une fois. Je ne ſaurais vous dire à quel

point j'eſtime vos ouvrages. La noble hardieſſe avec laquelle vous débitez de grandes vérités, m'enchante.

Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter.

Ce vers eſt peut-être le plus philoſophique qui ait jamais été fait. L'orgueil de la plupart des ſavans n'eſt pas capable de ſe ployer ſous cette vérité. Il faut avoir épuiſé la philoſophie pour en dire autant.

Vous avez un talent tout particulier pour exprimer les grands ſentimens & les grandes vérités. Je ſuis charmé de ces deux vers :

O divine amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès ſoit permis !

Je voudrais pouvoir inculquer cette vérité dans le cœur de tous mes compatriotes & de tous les hommes. Si le genre humain penſait ainſi, nous verrions une république plus parfaite & plus heureuſe que celle de Platon.

Cette ſaiſon, qui eſt pour moi le ſémeſtre de mars, m'a tant fourni d'occupation qu'il m'a été impoſſible de vous répondre plutôt. J'ai reçu encore la cinquième épître ſur le bonheur, & je réponds à toutes ces lettres à la fois.

Pour vous parler avec ma franchiſe ordinaire, je vous avouerai naturellement, que tout ce qui regarde *l'homme dieu* ne me plait point dans la

bouche d'un philoſophe, d'un homme qui doit être * au-deſſus des erreurs populaires. Laiſſez au grand Corneille, vieux radoteur & tombé dans l'enfance, le travail inſipide de rimer l'*Imitation de Jéſus-Chriſt*, & ne tirez que de votre fonds ce que vous avez à nous dire. On peut parler de fables, mais ſeulement comme fables; & je crois qu'il vaut mieux garder un ſilence profond ſur les fables chrétiennes, canoniſées par leur ancienneté & par la crédulité des gens abſurdes & ſtupides.

Il n'y aurait qu'au théâtre où je permettrais de repréſenter quelque fragment de l'hiſtoire de ce prétendu *ſauveur*; mais dans votre cinquième épître il parait, que trop de condeſcendance pour les jéſuites ou la prêtraille, vous a déterminé à parler de ce ton.

Vous voyez, Monſieur, que je ſuis ſincère. Je puis me tromper, mais je ne ſaurais vous déguiſer mes ſentimens.

Céſarion a reçu avec joie & avec tranſport la lettre que vous lui avez écrite. Vous recevrez ſa réponſe ſous ce même couvert. Nous allons nous ſéparer pour un temps, puiſque je ſuivrai le roi au pays de Clèves. Je compte y être le mois prochain. Ayez la bonté d'adreſſer vos lettres, vers ce temps, au colonel Bork à Véſel. J'eſpère en recevoir quelques-unes pendant le ſéjour que j'y ferai, vu la proximité de la France. Je tournerai le vi-

* Il s'agit de ces vers du Diſcours ſur la vertu : *Quand l'ennemi divin des ſcribes & des prêtres, &c.*

ſage vers Cirey ; je ferai comme les juifs captifs à Babylone, qui ſe tournaient vers le côté du temple pour faire leurs prières, & pour implorer l'aſſiſtance divine.

Voici quelques pièces de ma façon que j'expoſe au creuſet *. Je crains fort qu'elles ne ſoutiennent pas l'épreuve. C'eſt, comme vous voyez, toujours le démon des vers qui me domine. Bientôt celui des combats pourra influer ſur moi. Si le ſort ou le démon de la guerre me rend ennemi des français, ſoyez bien perſuadé que la haine n'aura jamais d'empire ſur mon eſprit, & que mon cœur démentira toujours mon bras. Vous ſeul, Monſieur, me faites aimer votre nation. Je chérirai tendrement les habitans de Cirey, tandis que je ferai la guerre aux français ; & je dirai :

. . . . Mon épée,
Qui du ſang eſpagnol eût été mieux trempée. . . . .

Je vous prie de me donner de vos nouvelles le plus ſouvent qu'il vous ſera poſſible : je ſuis d'une inquiétude extrême ſur tout ce qui regarde votre ſanté. Nous venons de perdre ici un des plus grands hommes d'Allemagne. C'eſt le fameux M. de Beauſobre, homme d'honneur & de probité, grand génie, d'un eſprit fin & délié, grand orateur, ſavant dans l'hiſtoire de l'Egliſe & dans la littérature, ennemi implacable des jéſuites, la meilleure plume

* *Le philoſophe guerrier*, épître à M. *Jordan*, une autre à *Céſarion*.

de Berlin, un homme plein de feu & de vivacité, que quatre-vingts années de vie n'avaient pu glacer; d'ailleurs fentant quelque faible pour la fuperftition; défaut affez commun chez les gens de fon métier, & connaiffant affez la valeur de fes talens pour être fenfible aux applaudiffemens & à la louange. Cette perte m'eft d'autant plus fenfible qu'elle eft irréparable. Nous n'avons perfonne qui puiffe remplacer M. de Beaufobre. Les hommes de fon mérite font rares, & quand la nature les fème, ils ne parviennent pas tous à la maturité.

Il m'eft parvenu une lettre qu'une dame de ce pays-ci vous a écrite. Vous aurez bien vu par fon ftyle qu'elle eft brouillée avec le fens commun. Ne jugez pas de toutes nos dames par cet échantillon, & croyez qu'il en eft dont l'efprit & la figure ne vous paraitraient pas réprouvables. Je leur dois bien quelque mot en leur faveur, car elles répandent des charmes inexprimables dans le commerce de la vie; en fefant même abftraction de la galanterie, elles font d'une néceffité indifpenfable dans la fociété; fans elles toute converfation eft languiffante.

J'attends la Mérope; j'attends quelque merveille fraichement éclofe; j'attends des nouvelles de mon ami, une réponfe fur quelques bagatelles que j'ai fait partir pour le petit paradis de Cirey; & toute cette attente me fait bien languir. J'ai oublié de vous dire que j'ai reçu votre Newton, j'entends l'édition de Hollande. Je vous ai promis de vous communiquer toutes mes réfléxions; mais le moyen? Je n'ai

n'ai pas eu depuis quatre ſemaines le moment de me reconnaître, & à peine puis-je vous écrire ces deux mots.

Mille amitiés à la marquiſe, & à tous ceux qui ſont aſſemblés à Cirey au nom de Voltaire. Je vous prie, ne m'oubliez point; & ſoyez fermement perſuadé de l'eſtime & de l'amitié, &c.

LETTRE LVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, A Louvain, ce 30 Mai, 1738.

EN partant de Bruxelles, j'ai reçu tout ce qui peut flatter mon ame & guérir mon corps, & c'eſt à votre Alteſſe royale que je le dois. *Deus nobis hæc munera fecit.* Vous voulez que je vive, Monſeigneur ; j'oſe dire que vous avez quelque raiſon de ne pas vouloir que le plus tendre de vos admirateurs, le fidèle témoin de ce qui ſe paſſe dans votre belle ame, périſſe ſi tôt. La Henriade & moi nous vous devons la vie. Je ſuis bien plus honoré que ne le fut Virgile. Auguſte ne fit des vers pour lui qu'après la mort de ſon poëte, & votre Alteſſe royale fait vivre le ſien & daigne honorer la Henriade d'un avertiſſement de ſa main. Ah ! Monſeigneur, qu'ai-je à faire de la miſérable bienveillance d'un

cardinal, que la fortune a rendu puiſſant ? qu'ai-je beſoin des autres hommes ? Plût à Dieu que je reſtaſſe dans l'hermitage du comte de Loo, où je vais ſuivre Emilie ! Nous arrivâmes avant-hier à Bruxelles. Nous voici en route ; je ne commencerai que dans quelques jours à jouir d'un peu de oiſir ; dès que j'en aurai, je mettrai en ordre de quoi amuſer quelques quarts d'heure mon protecteur, tandis qu'il s'occupera à ce bel ouvrage, ſi digne d'un prince comme lui ; s'il daigne écrire contre Machiavel, ce ſera Apollon qui écraſera le ſerpent Python. Vous êtes certainement mon Apollon, Monſeigneur, vous êtes pour moi le dieu de la médecine & celui des vers ; vous êtes encore Bacchus, car votre Alteſſe royale daigne envoyer de bon vin à Emilie & à ſon malade ; ayez donc la bonté d'ordonner, Monſeigneur, que ce préſent de Bacchus ſoit voituré à l'adreſſe d'un de ſes plus dignes favoris ; c'eſt M. le duc d'Aremberg ; tout vin doit lui être adreſſé, comme tout ouvrage vous doit hommage. Il y a certaines cérémonies à Bruxelles, pour le vin, dont il nous ſauvera ; j'eſpère que je boirai avec lui à la ſanté de mon cher ſouverain, du vrai maître de mon ame, dont je ſuis plus réellement le ſujet que du roi ſous lequel je ſuis né. Il faut partir ; je finis une lettre que mon cœur très-bavard ne m'eût point permis de finir ſi tôt ; quand je ſerai arrivé, je donnerai une libre carrière à mes remercîmens, & la digne Emilie aura l'honneur d'y joindre le ſien. Je ferai ſerment de docilité au mé-

decin dont votre Alteſſe royale a eu la bonté de m'envoyer la conſultation. J'écrirai à votre aimable favori, M. de Keyſerling ; je remplirai tous les devoirs de mon cœur ; je ſuis à vos pieds, grand Prince, *O & præſidium & dulce decus meum* ! Je ſuis en courant, mais avec les ſentimens les plus inébranlables de reſpect, d'admiration, de tendre reconnaiſſance,

Monſeigneur, &c.

LETTRE LVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, Juin, 1738.

J'AI reçu une partie des nouvelles faveurs dont votre Alteſſe royale me comble : M. Thiriot m'a fait tenir le paquet où je trouve *le philoſophe guerrier* & les épîtres à MM. de Keyſerling & Jordan. Vous allez à pas de géant, & moi je me traîne avec faibleſſe. Je n'ai l'honneur d'envoyer qu'une pauvre épître : *oportet illum creſcere, me autem minui.*

Avec quelle ardeur vous courez
Dans tous les ſentiers de la gloire !
Seigneur, lorſque vous vous battrez,
Il eſt clair que vous cueillerez
Ces beaux lauriers de la victoire ;
Et même vous les chanterez.
Vous ſerez l'Achille & l'Homère :
Votre eſprit, votre ardeur guerrière

Des Français ſe feront chérir ;
Vous aurez le double plaiſir
Et de nous vaincre & de nous plaire.

Je demande en grâce à votre Alteſſe royale, qu'une des premières expéditions de ſes campagnes ſoit de venir reprendre Cirey, qui a été très-injuſtement détaché de Rémuſberg, auquel il appartient de droit. Mais à la paix, ne rendez jamais Cirey : je vous en conjure, Monſeigneur ; rendez, ſi vous le voulez, Straſbourg & Metz, mais gardez votre Cirey, & ſurtout que le canon n'endommage point les lambris dorés & vernis, & les niches & les entreſols d'Emilie. Je me doute qu'il y a en chemin une écritoire pour elle. Celle dont vous avez honoré M. Jordan, va faire éclore d'excellens ouvrages. Si c'était un autre que Jordan, je dirais ſur cette écritoire venue de votre main, ce que je ne ſais quel turc diſait à Scanderberg : Vous m'avez envoyé votre ſabre, mais vous ne m'avez pas envoyé votre bras.

Votre épître à Jordan eſt de la très-bonne plaiſanterie : celle à Céſarion eſt digne de votre cœur & de votre eſprit : *le philoſophe guerrier* répond très-bien à ſon titre ; cela eſt plein d'imagination & de raiſon. Remarquez, je vous en ſupplie, Monſeigneur, que vous ne faites que de légères fautes contre la langue & contre notre verſification. Par exemple, dans ce beau commencement :

Loin de ce ſéjour ſolitaire
Où ſous les auſpices charmans
De l'amitié tendre & ſincère, &c.

vous mettez *la ſcience non l'orgueil enflée.*

Vous ne pouvez deviner que *ſcience* eſt là de trois ſyllabes, & que ce *non* eſt un peu dur après *ſcience.* Voilà ce qu'un grammairien de l'académie françaiſe vous dirait ; mais vous avez ce que n'a nul académicien de nos jours, je veux dire du génie.

Je vous demande pardon, Monſeigneur, mais ſavez-vous combien ces vers ſont beaux ?

Et le trépas qui nous pourſuit
Sous nos pas creuſe notre tombe :
L'homme eſt une ombre qui s'enfuit,
Une fleur qui ſe fane & tombe.
Mille chemins nous ſont ouverts
Pour quitter ce triſte univers ;
Mais la nature ſi féconde
N'en fit qu'un pour entrer au monde.

Elle n'a fait qu'un Frédéric : puiſſe-t-il reſter en ce monde auſſi long-temps que ſon nom !

Je jure à votre Alteſſe royale que dès que vous aurez repris poſſeſſion du château de Cirey, il ne ſera plus queſtion de la capucinade que vous me reprochez ſi héroïquement. Mais, Monſeigneur, Socrate ſacrifiait quelquefois avec les Grecs. Il eſt vrai que cela ne le ſauva pas ; mais cela peut ſauver les petits ſocratins d'aujourd'hui : *fælix quem faciunt aliena pericula cautum.* Il y avoit une fois un beau jeune lion qui paſſait hardiment auprès d'un ânon que ſon maître chargeait & battait : N'as tu pas de honte, dit ce lion à l'ânon, de te laiſſer mettre ainſi deux paniers ſur le dos ? Monſeigneur, lui répondit l'ânon,

quand j'aurai l'honneur d'être lion, ce fera mon maître qui portera mes paniers.

Tout ânon que je fuis, voici une épître affez ferme que j'ai l'honneur de joindre à ce paquet. Je ferais curieux de favoir ce qu'un Wolf en penferait, fi *fapientiffimus Wolfius* pouvait lire des vers français. Je voudrais bien avoir l'avis d'un Jordan, qui fera je crois un digne fucceffeur de M. de Beaufobre; furtout d'un Céfarion, mais fur-tout, fur-tout de votre Alteffe royale, de vous, grand Prince & grand homme, qui réuniffez tous les talens de ceux dont je parle.

Votre Alteffe royale a lu, fans doute, l'excellent livre de M. de Maupertuis. Un homme tel que lui fonderait à Berlin (dans l'occafion) une académie des fciences qui ferait au-deffus de celle de Paris.

J'ai reçu une lettre de M. de Keyferling, de l'Epheftion de Rémufberg : vous avez, grand Prince, ce qui manque à ceux qui font ce que vous ferez un jour, vous avez de vrais amis.

Je fuis étonné de voir par la lettre de votre Alteffe royale, non datée, qu'elle n'a point reçu les quatre actes de la Mérope, accompagnés d'une affez longue lettre. Cependant il y a fix femaines que M. Thiriot m'accufa la reception du paquet, & dut la mettre à la pofte! Il y a eu quelquefois de petits dérangemens arrivés au commerce dont vous m'honorez. Je compte envoyer bientôt à votre Alteffe royale un exemplaire d'une édition plus correcte des *élémens de Newton.* Il n'y a que vous au monde, Mon-

ſeigneur, qui puiſſiez allier tout cela avec la foule de vos occupations & de vos devoirs.

Madame du Châtelet ne ceſſe d'être pénétrée pour votre perſonne d'admiration . . . & de regrets. Vous m'avez donné un grand titre; je ne pourrai jamais le mériter, quoique mon cœur faſſe tout ce qu'il faut pour cela. Un homme que le fameux chevalier Sidney avait aimé, ordonna qu'après ſa mort on mît ſur ſa tombe, au lieu de ſon nom : *Ci gît l'ami de Sidney.* Ma tombe ne pourra jamais avoir un tel honneur : il n'y a pas moyen de ſe dire l'ami de . . .

Je ſuis, avec la plus profonde vénération & le dévouement tendre que vous daignez permettre, &c.

LETTRE LVIII.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI, A Amatte, le 17 Juin, 1738.

C'EST la marque d'un génie bien ſupérieur que de recevoir, comme vous faites, les doutes que je vous propoſe ſur vos ouvrages. Voilà Machiavel rayé de la liſte des grands hommes, & votre plume regrette de s'être ſouillée de ſon nom. L'Abbé Dubos, dans ſon parallèle de la poëſie & de la peinture, cite cet Italien politique au nombre des grands hommes que l'Italie a produits depuis le renouvelle-

ment des ſciences : il s'eſt trompé aſſurément, & je voudrois que dans tous les livres on pût rayer le nom de ce fourbe politique du nombre de ceux où le vôtre doit tenir le premier rang.

Je vous prie inſtamment de vouloir continuer l'hiſtoire du ſiècle de Louis le grand ; jamais l'Europe n'a vu de pareille hiſtoire, & j'oſe vous aſſurer qu'on n'a pas même l'idée d'un ouvrage auſſi parfait que celui que vous avez commencé. J'ai même des raiſons qui me paroiſſent plus preſſantes encore pour vous prier de finir cet ouvrage. Cette phyſique expérimentale me fait trembler ; je crains le vif-argent, je crains le laboratoire, & tout ce que ces expériences entraînent après elles de nuiſible à la ſanté : je ne ſaurois me perſuader que vous ayez la moindre amitié pour moi, ſi vous ne voulez vous ménager. En vérité, Madame la Marquiſe devroit y avoir l'œil ; ſi j'étois à ſa place, je vous donnerois des occupations ſi agréables, qu'elles vous feroient oublier toutes vos expériences. Vous ſupportez vos douleurs en véritable philoſophe. Si nous voulions ne point omettre le bien dans le compte des maux que nous avons à ſouffrir au monde, nous trouverions toujours que nous ne ſommes pas tant malheureux. Une grande partie de nos maux ne conſiſte que dans la trop grande fertilité de notre imagination, mêlée avec un peu de rate.

Je ſuis ſi bien au bout de ma métaphyſique, qu'il me feroit impoſſible de vous en dire davantage. Chacun fait des efforts pour deviner les reſſorts

cachés de la nature; ne se pourroit-il pas que les philosophes se trompassent tous? Je connois autant de systèmes différens qu'il y a de philosophes: tous ces systèmes ont un degré de probabilité; cependant ils se contredisent tous. Les Malabares ont calculé les révolutions des globes célestes sur le principe que le soleil tournoit autour d'une grande montagne de leur pays, & ils ont calculé juste. Après cela qu'on nous vante les prodigieux efforts de la raison humaine & de la profondeur de nos vastes connoissances. Nous ne savons que peu de choses réellement; mais notre esprit a l'orgueil de vouloir tout embrasser. La métaphysique me paroissoit autrefois un pays propre à faire de grandes découvertes; à présent elle ne me présente qu'une mer fameuse en naufrages.

Jeune j'aimois Ovide, à présent c'est Horace.
BOILEAU.

La métaphysique est comme un charlatan; elle promet beaucoup, & l'expérience seule nous fait connoître qu'elle ne tient rien. Après tout ce qu'on observe, soit en étudiant les sciences, ou l'esprit des hommes, on devient naturellement enclin au scepticisme, & *vouloir beaucoup connoître est souvent apprendre à douter.*

La philosophie de Newton, à ce que je vois, m'est parvenue plutôt qu'à son auteur. Le titre m'en a paru assez singulier, & il paroît bien que ce livre le tient de la libéralité du libraire. Un habile algé-

brifte de Berlin m'a parlé de quelques légères fautes de calcul ; mais d'ailleurs les connoiffeurs en ont paru charmé. Quant à moi, qui juge fans beaucoup de connoiffance de ces fortes de matières, j'aurai un jour quelques éclairciffemens à vous demander fur ce vide qui me paroît fort merveilleux & incompréhenfible, & fur le flux & le reflux de la mer caufé par l'attraction, encore fur la raifon des couleurs, &c. Je vous demanderai ce que Pierrot ou Lucas vous demanderoient, fi vous les inftruifiez fur de pareils fujets, & il vous faudra quelque peine encore pour me convaincre. Je ne difconviens point d'avoir apperçu quelques vérités frappantes dans Newton ; mais n'y auroit-il point de principes trop étendus, en un mot du filigrane mêlé avec des colonnes de l'ordre tofcan ? Dès que je ferai de retour de mon voyage, je vous expoferai tous mes doutes. Souvenez-vous que

Vers la vérité le doute les conduit.

A propos de doute : je viens de lire les trois derniers actes de Mérope. La haine affociée à la plus noire envie ne pourront à préfent rien trouver à redire à çette admirable pièce. Ce n'eft point parce que vous avez eu égard à ma critique, ce n'eft point que l'amitié m'aveugle : mais c'eft la vérité, mais c'eft parce que la Mérope eft fans reproche ; toutes les règles de la vraifemblance y font obfervées ; tous les événemens y font bien amenés. Le caractère d'une mère tendre que la tendreffe trahit, vaut tous les originaux de van Dyck ; Polyphonte conferve à préfent l'u-

nité de ſon caractère, & tout ce qu'il dit répond à ce caractère de tyran ſoupçonneux ; Narbas a dans ſes conſeils toute la timidité ordinaire des vieillards, il reſte naturellement ſur le théâtre ; Euryclès parle comme parleroit Voltaire, s'il étoit dans ſa place ; il a le cœur trop noble pour commettre une baſſeſſe, il a du courage pour venger les manes de ſon père, il eſt modeſte après ſes ſuccès & reconnoiſſant envers ſes bienfaiteurs. Seroit-il permis à un Allemand, à un ultramontain de faire une petite remarque grammaticale ſur les deux derniers vers de la pièce ? *O tempora, O mores !* Un Béotien veut accuſer Démoſthène d'un ſoléciſme ! Il s'agit de ces deux vers :

> Allons monter au trône, en y plaçant ma mère,
> Et vous, mon cher Narbas, ſoyez toujours mon père.

Cet *& vous, mon cher Narbas*, eſt-ce à dire qu'on placera Narbas ſur le trône en y plaçant ma mère *& vous ?* ou eſt-ce à dire, Narbas, vous me ſervirez toujours de père ? Ne pourriez-vous pas mettre,

> Allons monter au trône, & plaçons-y ma mère ;
> Pour vous, mon cher Narbas, ſoyez toujours mon père,

Voilà qui eſt bien impertinent, je mériterois d'être chaſſé à coups de fouet du Parnaſſe françois : il n'y a que l'intérêt de mon ami qui me faſſe commettre des incongruités pareilles. Je vous prie, reprenez moi, & mettez-moi dans mon tort. Vous aurez trouvé que ce *plaçons-y* n'eſt pas aſſez harmonieux ; je l'avoue, mais il eſt plus intelligible.

Voilà ma pièce politique telle que j'ai eu dessein de la faire imprimer ; j'espère qu'elle ne sortira point de vos mains, vous en comprendrez vous-même les conséquences. Je vous prie de m'en dire votre sentiment en gros, sans entrer dans aucun détail des faits ; il y manque un mémoire que j'aurai dans peu, & que vous pourrez toujours y faire ajouter.

Les mémoires de l'académie que je fais venir, seront ma tâche pour cet été, & pour l'automne ; je vous suis, quoique de loin, dans mes occupations, comme une tortue qui rampe sur la piste d'un cerf.

Le jeune homme, auteur de l'allégorie, charmé de votre approbation, sent échauffer sa veine ; elle a déjà produit quelque échantillon nouveau, comme vous le pourrez voir : il n'y a que le nom de Voltaire qui nous fasse composer tous tant que nous sommes ; ce n'est point notre colère qui nous vaut un Apollon, c'est vous qui nous le valez. La Mérope du Chevalier Maffei est en chemin ; elle doit arriver dans peu. Le paquet dont on vous a avisé & que le substitut de Tronchin ne vous a point envoyé, contient quelques bagatelles pour la Marquise. C'est un meuble pour son boudoir : je vous prie de l'assurer de l'estime que m'inspirent tous ceux qui savent vous aimer. Césarion me paroît un peu touché de la Marquise ; il me dit : Quand elle parloit, j'étois amoureux de son esprit, & lorsqu'elle ne parloit pas, je l'étois de son corps. Heureux sont les yeux qui l'ont vue & les oreilles qui l'ont entendue ! Plus heureux ceux qui connoissent Voltaire & qui le possèdent tous les jours !

Vous ne sauriez croire à quel point je suis impatient de vous voir. Je me lasse horriblement de ne vous connoître que par les yeux de la foi; je voudrois bien que ceux de la chair eussent aussi leur tour. Si jamais on vous enlève, comptez que ce sera moi qui ferai le rôle de Paris. Soyez persuadé de tous les sentimens avec lesquels je suis

Votre très-fidèle ami.

LETTRE LIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, Juin, 1738.

QUAND j'ai reçu le nouveau bienfait dont votre Altesse royale m'a honoré, j'ai songé aussitôt à lui payer quelques nouveaux tributs. Car quand le prince enrichit ses sujets, il faut bien que leurs taxes augmentent. Mais, Monseigneur, je ne pourrai jamais vous rendre ce que je dois à vos bontés. Le dernier fruit de votre loisir est l'ouvrage d'un vrai sage, qui est fort au-dessus des philosophes; votre esprit fait d'autant mieux douter qu'il fait mieux approfondir. Rien n'est plus vrai, Monseigneur, que nous sommes dans ce monde sous la direction d'une puissance aussi invisible que forte, à peu-près comme des poulets qu'on a mis en mue pour un cer-

tain temps, pour les mettre à la broche ensuite; & qui ne comprendront jamais par quel caprice le cuisinier les fait ainsi encager; je parie que si ces poulets raisonnent, & font un systême sur leur cage, aucun ne devinera que c'est pour être mangé qu'on les a mis là. Votre Altesse royale se moque avec raison des animaux à deux pieds qui pensent savoir tout; il n'y a qu'un bonnet d'âne à mettre sur la tête d'un savant qui croit savoir bien ce que c'est que la dureté, la cohérence, le ressort, l'électricité, ce qui produit les germes, les sentimens, la faim, ce qui fait digérer, enfin qui croit connaître la matière, & qui pis est l'esprit: il y a certainement des connaissances accordées à l'homme; nous savons mesurer, calculer, peser jusqu'à un certain point. Les vérités géométriques sont indubitables, & c'est déjà beaucoup; nous savons, à n'en pouvoir douter, que la lune est beaucoup plus petite que la terre, que les planètes font leur cours suivant une proportion réglée, qu'il ne sauroit y avoir moins de trente millions de lieues de trois mille pas, d'ici au soleil; nous prédisons les éclipses, &c. Aller plus loin est un peu hardi, & le dessous des cartes n'est pas fait pour être aperçu. J'imagine les philosophes à systêmes comme des voyageurs curieux, qui auraient pris les dimensions du sérail du grand turc, qui seraient même entrés dans quelques appartemens, & qui prétendraient sur cela deviner combien de fois sa hautesse a embrassé sa sultane favorite, ou son icoglan, la nuit précédente.

Mais, Monſeigneur, pour un prince allemand, qui doit protéger le ſyſtême de Copernic, votre Alteſſe royale me paraît bien ſceptique ; c'eſt céder un de vos Etats pour l'amour de la paix ; ce ſont des choſes, s'il vous plaît, que l'on ne fait qu'à la dernière extrémité ; je mets le ſyſtême planétaire de Copernic, moi petit français, au rang des vérités géométriques, & je ne crois point que la *montagne de Malabar* puiſſe jamais le détruire.

J'honore fort meſſieurs du Malabar, mais je les crois de pauvres phyſiciens. Les Chinois, auprès de qui les Malabares ſont à-peine des hommes, ſont de fort mauvais aſtronomes. Le plus médiocre jéſuite eſt un aigle chez eux ; le tribunal des mathématiques de la Chine, avec toutes ſes révérences & ſa barbe en pointe, eſt un miſérable collége d'ignorans, qui prédiſent la pluie & le beau temps, & qui ne ſavent pas ſeulement calculer juſte une éclipſe ; mais je veux que les barbares du Malabar aient une montagne en pain de ſucre, qui leur tient lieu de gnômon, il eſt certain que leur montagne leur ſervira très-bien à leur faire connaître les équinoxes, les ſolſtices, le lever & le coucher du ſoleil & des étoiles, les différences des heures, les aſpects des planètes, les phaſes de la lune ; une boule au bout d'un bâton nous fera les mêmes effets en raſe campagne, & le ſyſtême de Copernic n'en ſouffrira pas.

Je prends la liberté d'envoyer à votre Alteſſe royale mon ſyſtême du *plaiſir* ; je ne ſuis point ſceptique ſur cette matière, car depuis que je ſuis à Cirey, &

que votre Alteſſe royale m'honore de ſes bontés, je crois le plaiſir démontré.

Je m'étonne que parmi tant de démonſtrations alambiquées de l'exiſtence de Dieu, on ne ſe ſoit pas aviſé d'apporter le plaiſir en preuve. Car, phyſiquement parlant, le plaiſir eſt divin, & je tiens que tout homme qui boit de bon vin de Tokay, qui embraſſe une jolie femme, qui, en un mot, a des ſenſations agréables, doit reconnaître un Etre ſuprême & bienfeſant; voilà pourquoi les anciens ont fait des dieux de toutes les paſſions; mais comme toutes les paſſions nous ſont données pour notre bien-être, je tiens qu'elles prouvent l'unité de deſſein. Votre Alteſſe royale permet-elle que je conſacre cette épître à celui que Dieu a fait pour rendre heureux les hommes, à celui dont les bontés ſont mon bonheur & ma gloire. Madame du Châtelet partage mes ſentimens. Je ſuis avec un profond reſpect & un dévouement ſans bornes,

Monſeigneur, &c.

LETTRE LX.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI, A Véſel, le 24 de Juillet, 1738.

ME voilà rapproché de plus de ſoixante lieues de Cirey; il me ſemble que je n'ai plus qu'un pas à faire pour y arriver, & je ne ſais quelle puiſſance inviſible m'empêche

m'empêche d'achever ce chemin. Vous ne fauriez croire ce que vous me faites fouffrir, & les inquiétudes que j'ai, vous fachant fi près, de ne pouvoir jouir de votre converfation.

J'ai paffé par un pays où affurément la nature n'a rien épargné pour rendre les terres les plus fertiles & les contrées les plus riantes du monde; mais il femble qu'elle fe foit épuifée en formant les plantes, les haies & les ruiffeaux qui embelliffent les payfages, & qu'elle n'ait plus eu affez de force pour perfectionner notre efpèce. J'ai vu prefque toute la Weftphalie, qui s'eft trouvée fur notre paffage; en vérité, fi Dieu daigna communiquer fon fouffle divin à l'homme, il faut que cette nation en ait eu en très-petite quantité; tant y a qu'elle en eft fi mal partagée, que c'eft un fait à mettre en queftion, fi ces figures humaines font des hommes qui penfent ou non? Je fufpends mon jugement pour l'amour de l'humanité, & de crainte que vous ne preniez pour une médifance ce que je pourrois vous dire fur ce fujet. Je demande de vos nouvelles à tous ceux qui viennent de la Hollande; tous ceux à qui j'ai parlé, m'entretiennent des libelles infames dont vos compatriotes vous perfécutent, & de l'ingratitude de votre nation, qui fouffre qu'on couvre d'opprobres un homme qui fait honneur à fa patrie, & qui doit un jour rendre illuftre le fiècle dans lequel il a vécu.

J'ai foutenu votre caufe à Bronfwic contre un certain Botmer, bel efprit manqué, vif, étourdi, & dé-

cidant de tout en dernier reſſort; je lui ai fait avouer en préſence d'une vingtaine de perſonnes qu'il s'étoit groſſièrement abuſé dans le jugement qu'il avoit porté de vous, & qu'il n'étoit point capable de connoître toutes les beautés de vos ouvrages.

Vous voyez, Monſieur, que je fais des proſélytes de tout côté, que je ſouhaiterois de pouvoir vous en gagner à Paris en dépit de la France, & de faire ſentir à votre nation, qui juge de tout par légéreté ou par caprice, que ſes yeux ſont offuſqués, & que la jalouſie & l'envie ſont une eſpèce de brouillard qui cache & qui obſcurcit aux envieux le mérite de leurs adverſaires.

J'attends ici du Breuil Tronchin, pour prendre des meſures touchant notre correſpondance. Je crois cependant avoir trouvé un chemin plus court pour vous écrire; c'eſt par Aix, où j'ai un marchand de vin, nommé Logni, qui a toutes ſes correſpondances en Champagne; & pourvu que vous jugiez à propos de vous ſervir d'un certain Geoffroy qui demeure à Epernay, je crois que notre correſpondance ſeroit fort accélérée par ce nouveau canal.

Je ſuis ici dans une action perpétuelle; c'eſt une vie active, & très-active; peut-être ſuis-je né pour pécher par les extrêmes: dans quelques ſemaines la ſpéculation aura ſon tour.

Thiriot m'a envoyé votre lettre à Mr Maffei, & votre autre lettre ſur l'ouvrage de Mr Dutôt; ce ſont deux chef-d'œuvres, chacun en ſon genre. Vous parlez de la poëſie comme Horace, & de l'art

de rendre les hommes heureux comme un * * * ou comme un Agrippa.

S'il se peut, rapprochez votre méridien du nôtre. Il paroît qu'un destin jaloux de mon bonheur a voulu que Cirey fût si loin de Rémusberg.

Que par un systême nouveau
Quelque savant change la terre,
Et qu'il retranche, pour nous plaire,
Les monts, les plaines & les eaux
Qui séparent nos deux hameaux.

Je souhaiterois beaucoup que Mr de Maupertuis me pût rendre ce service ; je lui en tiendrois compte plus volontiers que de son voyage en Laponie, & de tout ce que lui ont appris ses Lapons. Je suis avec bien de l'estime, &c.

LETTRE LXI.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI, A Loo en Hollande, le 6 d'Auguste, 1738.

JE vous reconnais, je reconnais mon sang dans la belle *épître sur l'homme* que je viens de recevoir, & dont je vous remercie mille fois. C'est ainsi que doit penser un grand homme ; & ces pensées sont

auſſi dignes de vous que la conquête de l'univers l'était d'Alexandre. Vous recherchez modeſtement la vérité, & vous la publiez avec hardieſſe lorſqu'elle vous eſt connue. Non, il ne peut y avoir qu'un Dieu & qu'un Voltaire dans la nature. Il eſt impoſſible que cette nature, ſi féconde d'ailleurs, recopie ſon ouvrage pour reproduire votre ſemblable.

Il n'y a que des grandes vérités dans votre épître ſur l'homme. Vous n'êtes jamais plus grand ni plus ſublime, que lorſque vous reſtez bien ce que vous êtes. Convenez, mon cher ami, que l'on ne ſaurait bien être que ce que l'on eſt : & vous avez tant de raiſons d'être ſatisfait de votre façon de penſer, que vous ne devriez jamais vous rabaiſſer en empruntant celle des autres.

Que les moines obſcurément encloîtrés, enſéveliſſent dans leur craſſeuſe baſſeſſe leur miſérable théologie ; que nos deſcendans ignorent à jamais les puériles ſottiſes de la foi, du culte & des cérémonies des prêtres & des religieux. Les brillantes fleurs de la poëſie ſont proſtituées lorſqu'on les fait ſervir de parure & d'ornement à l'erreur ; & le pinceau qui vient de peindre les hommes doit effacer la Loyolade.

Je vous ſuis très-obligé, & redevable à l'infini de la peine que vous vous donnez de corriger mes fautes. J'ai une attention extrême ſur toutes celles que vous me faites appercevoir, & j'eſpère de me rendre de plus en plus digne de mon ami & de mon maître dans l'art de penſer & d'écrire.

Point de comparaiſon, je vous prie, de vos ou-

vrages aux miens. Vous marchez d'un pas ferme par des routes difficiles, & moi je rampe par des sentiers battus. Dès que je ferai de retour chez moi, ce qui pourra être à la fin de ce mois, Céfarion & Jordan voleront fur votre épître fur l'homme, & je vous garantis d'avance de leurs fuffrages. Quant à *fapientiffimus Wolfius*, je ne le connais en aucune manière, ne lui ayant jamais parlé ni écrit ; & je crois, comme vous, que la langue françoife n'eft pas fon fort.

Votre imagination, mon cher ami, nous rend conquérans à bon marché ; auffi foyez perfuadé que nous en aurons toute l'obligation à votre générofité. Je fais bien que fi de ma vie j'allais à Cirey, ce ne ferait pas pour l'affiéger. Votre éloquence, plus forte que les inftrumens déftructeurs de Jéricho, ferait tomber les armes de mes mains. Je n'ai d'autres droits fur Cirey que ceux que doit payer la reconnaiffance à une amitié défintéreffée. Nouveau Jafon, j'enlèverais la toifon d'or ; mais j'enlèverais en même temps le dragon qui garde ce tréfor : gare madame la marquife !

Au moins, Madame, vous ne tomberez pas entre les mains des corfaires. En généreux vainqueur, je partagerais avec vous, ne vous en déplaife, ce M. de Voltaire que vous voulez poffféder toute feule.

Je reviens à vous, mon cher ami. De retour de mes conquêtes, il eft jufte que je jouiffe du quartier d'hiver ; ce fera M. de Maupertuis qui me le préparera. Vos idées font excellentes fur fon fujet ; j'aurais fou-

haité que vous eussiez ajouté à ce que vous m'écrivez : *Et nous partagerons ce soin entre nous deux.*

M. Thiriot m'annonce une nouvelle édition de votre philosophie de Newton. Je me réserve de vous en remercier lorsque je l'aurai reçue. Je ne sais ce que sont mes lettres ; elles doivent s'ennuyer cruellement en chemin. Il y a assurément quelque anicroche, car il y a plus de deux mois que l'encrier pour Emilie est parti. Le gros paquet devait vous être remis par le voie de Luneville : je me flatte que vous l'avez à présent.

Je vous écris d'un endroit où résidait jadis un grand homme, & qu'habite maintenant le prince d'Orange. Le démon de l'ambition verse sur ses jours ses malheureux poisons. Ce prince, qui pourrait être le plus fortuné des hommes, est dévoré de chagrins dans son beau palais, au milieu de ses jardins & d'une cour brillante. C'est dommage, en vérité ; car ce prince a d'ailleurs infiniment d'esprit, & des qualités respectables. J'ai beaucoup parlé de Newton avec la princesse ; de Newton nous avons passé à Leibnitz, & de Leibnitz à la feue reine d'Angleterre, qui, suivant ce que m'a dit le prince, était du sentiment de Clarke.

J'ai appris à cette cour que s'Gravesende n'avait point parlé de votre traduction de Newton de la manière dont je l'aurais souhaité. Mon Dieu ! les sentimens du cœur ne seront-ils donc jamais unis avec la grandeur, la richesse, l'esprit & les sciences ?

Je n'ai point eu de lettres pendant tout mon

voyage, quelques soins que je me sois donnés; & je ne sais ce que fait notre pauvre Parnasse délabré de Berlin.

Jordan grandira de deux doigts quand il apprendra la place dont vous le jugez digne: votre lettre sera du bonbon que je lui donnerai à mon retour. Si ma plume pouvait vous dire tout ce que mon cœur pense, ma lettre n'aurait point de fin.

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Je ne vous dirai que très-peu, mon cher ami; pensez quelquefois à moi, lorsque vous n'aurez rien de mieux à faire: il ne faut point que je déplace quelque bonne pensée de votre esprit. Mes complimens à la marquise. Mon Dieu! on est si distrait ici, qu'on n'est point à soi-même. Aimez-moi un peu, car j'y suis très-sensible; & ne doutez point des sentimens d'estime avec lesquelles je suis, &c.

LETTRE LXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, A Cirey, le 5 d'Auguste, 1738.

J'AI reçu la plus belle & la plus solide des faveurs de votre Altesse royale. L'ouvrage politique m'est enfin parvenu. Je me doutais bien que celui qui ré-

uffit fi bien dans nos arts, excellerait dans le fien. J'étais étonné de voir en votre perfonne un métaphyficien fi fublime & fi fage, un poëte fi aimable. Je ne fuis point étonné que vous écriviez en grand prince, en vrai politique; n'eft-il pas jufte que votre Alteffe royale faffe bien fon métier? malheur à ceux qui entendent mieux les autres profeffions que la leur. Je m'en vais dire une impertinence: Je crois que fi ces *confidérations fur l'état préfent de l'Europe* avaient été imprimées fous le nom d'un membre du parlement d'Angleterre, j'aurais reconnu votre Alteffe royale; j'aurais dit: Voilà le grand prince caché fous le grand citoyen.

Il règne dans cet ouvrage, digne de fon auteur, un ftyle qui vous décèle, & j'y vois je ne fais quel air de membre de l'empire qu'un citoyen anglais n'a guère. Un homme de la chambre des feigneurs, ou des communs, prend moins de part aux libertés germaniques; il y a encore un petit trait de bonne philofophie leibnitzienne qui eft bien votre cachet; comme il n'y a rien, dites-vous, qui n'ait une caufe fuffifante de fon exiftence, je crois que j'aurais dit à ce feul mot: Voilà mon prince philofophe, c'eft lui, il n'y en a point d'autre; mais où je vous aurais encore plus reconnu, c'eft dans cette grandeur d'ame pleine d'humanité, qui eft la couleur dominante de tous vos tableaux.

Madame la marquife du Châtelet & moi nous avons relu plufieurs fois l'excellent & inftructif ouvrage dont votre Alteffe royale a daigné honorer

Cirey, & que d'autres yeux n'auront point le bonheur de lire. Madame du Châtelet dit ſans héſiter, que c'eſt ce qui eſt ſorti de vos mains de plus digne de vous. J'oſe le croire auſſi ; mais la plus récente de vos faveurs eſt toujours la plus chère, & je crains de me tromper ſur le choix.

Serait-il permis à moi, chétif atome rampant dans un coin de ce monde, dont vos ſemblables, rois ou autres, font mouvoir les reſſorts ; ſerait-il permis, dis-je, de demander à votre Alteſſe royale quelques inſtructions ? Je ſuis de ces gens qui interrogent la Providence. Votre providence m'a trop enhardi.

Eſt-ce plaiſanterie ou tout de bon que votre Alteſſe royale dit qu'on a ſuivi le projet de M. le maréchal de Villars, d'unir l'empereur avec la France. Il me ſemble qu'il y a là un air de vérité qu'on démêle au milieu de la fine ironie dont cet endroit eſt aſſaiſonné.

En effet, qui réſiſterait ſi l'empereur était uni avec la France & l'Eſpagne ? alors les Anglais & les Hollandais ne ſe ſerviraient plus de leur balance, avec laquelle ils ont voulu tenir l'équilibre de l'Europe, que pour peſer les ballots qui leur viennent des Indes.

Voici des expreſſions du reſpectable auteur de cet ouvrage, qui m'ont bien frappé : *La fortune qui préſide au bonheur de la France* ; cela me perſuade plus que jamais que la France a joué bien heureuſement à un jeu où je crois qu'elle ignorait qu'elle dût s'intéreſſer, un moment avant de prendre les cartes.

J'ai ouï dire à feu M. le maréchal de Villars, qu'il avait fallu forcer la France à prendre les armes ; que

l'on avait même manqué deux fois de parole au miniſtre d'Eſpagne, & qu'enfin on avait été entraîné par les circonſtances, piqué par le mépris que tout le conſeil de l'empereur, excepté le grand prince Eugène, feſait ouvertement du miniſtère français, & encouragé en partie par l'eſpérance de voir le roi Staniſlas, qui vous aime de tout ſon cœur, ſur le trône de la Pologne, où il ſerait ſi les vœux de la nation polonaiſe & les lois euſſent prévalu.

Votre Alteſſe royale ſait que la France deſtinait d'abord au roi Staniſlas un ſecours un peu plus honnête que celui de quinze cens fantaſſins contre cinquante mille ruſſes; mais les menaces des Anglais, & leur flotte, toute prête à nous fermer le paſſage, retinrent dans le port le fameux du Gué-Trouin, qui comptait bien ſe meſurer avec les maîtres des mers. On donna donc au roi Staniſlas le ſecours d'un pion contre une dame & une tour; & le roi, qu'on n'oſait ni ſecourir ni abandonner, fut échec & mat. Depuis ce temps, la force des événemens, dont la prudence du miniſtère français a profité, a donné la Lorraine à la France, ſelon l'ancienne vue qui avait été propoſée du temps de Louis XIV. Il paraît que ce qu'on appelle la fortune a fait beaucoup à ce jeu-là. Les joueurs n'ont pas mal écarté, & la rentrée a fait gagner la partie.

Le miniſtère français avait d'abord, ce ſemble, ſi peu d'envie de faire la guerre, qu'un an avant la déclaration, on avait ceſſé de payer les ſubſides à la Suède & au Danemark.

J'oſerais comparer la France à un homme fort

riche, entouré de gens qui ſe ruinent petit à petit ; il achête leurs biens à vil prix ; voilà à peu-près comme ce grand corps, réuni ſous un chef deſpotique, a englouti le Rouſſillon, l'Alſace, la Franche-Comté, la moitié de la Flandre, la Lorraine, &c. Votre Alteſſe royale ſe ſouvient du ſerpent à pluſieurs têtes & du ſerpent à pluſieurs queues ; celui-ci paſſa où l'autre ne put paſſer.

Oſerai-je prendre la liberté de ſupplier votre Alteſſe royale de daigner me dire ſi c'eſt un ſentiment reçu unanimement dans l'Empire que la Lorraine en ſoit une province ; car il me ſemble que les ducs de Lorraine ne le croyaient pas, & que même ce n'était pas en qualité de ducs de Lorraine qu'ils avaient ſéance aux diètes. Votre Alteſſe royale ſait que la juriſprudence germanique eſt partagée ſur bien des articles, mais votre ſentiment ſera mon code. Plût à Dieu qu'il n'y eût que des ames comme la vôtre qui fiſſent des lois, on n'aurait pas beſoin d'interprète : en réfléchiſſant ſur tous les événemens qui ſe ſont paſſés de nos jours, je commence à croire que tout s'eſt fait entre les couronnes, à peu-près comme je vois ſe traiter toutes les affaires entre les particuliers. Chacun a reçu de la nature l'envie de s'agrandir ; une occaſion paraît s'offrir, un intrigant la fait valoir, une femme gagnée par de l'argent, ou par quelque choſe qui doit être plus fort, s'oppoſe à la négociation, une autre la renoue, les circonſtances, l'humeur, un caprice, une mépriſe, un rien décide. Si la ducheſſe de Marlborough n'avait pas jeté une jatte

d'eau au nez de miladi Masham, & quelques gouttes sur la reine Anne, la reine Anne ne se fût point jetée entre les bras de Toris, & n'eût point donné à la France une paix sans laquelle la France ne pouvait plus se soutenir.

M. de Torcy m'a juré qu'il ne savait rien du testament du roi d'Espagne Charles II. que quand la chose fut faite, on assembla un conseil extraordinaire à Versailles, pour savoir si on accepterait le testament qui allait changer la face de l'Europe, & agrandir la maison de Bourbon, sans agrandir la France, ou si l'on s'en tiendrait à un traité de partage qui démembrerait la monarchie espagnole, & qui donnerait à la France toute la Flandre & la Lorraine. Le chancelier de Pontchartrain fut de ce dernier avis, & le soutint avec force. Louis XIV & son fils, le grand dauphin, pensèrent en pères plus qu'en rois; le testament fut accepté, & de-là suivit cette funeste guerre qui ébranla la monarchie espagnole & la monarchie française.

Il semble qu'il y ait un génie malin qui se plaise à confondre toutes les espérances des hommes, & à jouer avec la fortune des empires. Qui aurait dit, il y a quatre ans, aux Florentins: Ce sera un homme de l'Austrasie qui sera votre prince, les eût bien étonnés.

On croit dans l'Europe que le systême de Law en France avait fait couler dans les coffres du régent tout l'argent du royaume; & je vois que cette opinion a passé jusqu'à votre Altesse royale; assurément elle est bien vraisemblable. Mais le fait est que

Law, qui etait venu en France avec cinquante mille livres de bien, eſt mort ruiné, & que feu M. le duc d'Orléans eſt mort avec ſept millions de dettes exigibles, que ſon fils a eu bien de la peine à payer.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.

Ce n'eſt pas que je croie que le génie plaiſant, qui bouleverſe tout dans ce monde, & qui ſe moque de nous faſſe toute la beſogne. Les puiſſances qui, par la ſuite des temps, par la guerre, par les mariages, &c. ſont devenues plus fortes que leurs voiſins, feront tout ce qu'il faudra pour les engloutir, comme le riche ſeigneur accable ſon pauvre voiſin ; & c'eſt-là ce qu'on appelle grande politique : c'eſt-là ce que votre ame adorable appelle grande injuſtice, grande horreur. Votre politique conſiſte à empêcher l'oppreſſion. Tous les princes devraient avoir gravés, ſur la table de leur conſeil & ſur la lame de leurs épées, ces mots par leſquels votre Alteſſe royale finit : *C'eſt un opprobre de perdre ſes Etats, c'eſt une rapacité puniſſable d'envahir ceux ſur leſquels on n'a point de droit.* Ce ſont-là les paroles d'un grand homme, & le gage de la félicité de tout un peuple.

Il faut que votre Alteſſe royale pardonne une idée qui m'a paſſé par la tête plus d'une fois. Quand j'ai vu la maiſon d'Autriche prête à s'éteindre, j'ai dit en moi-même : Pourquoi les princes de la communion oppoſée à Rome n'auraient-ils pas leur tour ? ne pourrait-il ſe trouver par mieux un prince aſſez puiſſant pour ſe faire élire ? la Suède & le Danemarck ne

pourraient-ils pas l'aider? & ſi ce prince avoit de la vertu & de l'argent, n'y aurait-il pas à parier pour lui? ne pourrait-on pas rendre l'Empire alternatif comme certains évêchés qui appartiennent tantôt à un luthérien, tantôt à un romain? Je prie votre Alteſſe royale de me pardonner ce tome de mille & une nuits.

Cum canerem reges & prœlia, Cynthius aurem
Vellit & admonuit.

Votre Alteſſe royale eſt peut-être à préſent à Clèves ou à Véſel; pourquoi faut-il que je ne ſois pas ſur la frontière? Madame du Châtelet en avait une grande envie: elle avait même imaginé d'aller vers Trèves, pour tâcher de voir le Salomon du Nord. Un homme de la maiſon du Châtelet a une petite principauté entre Trèves & Juliers, que l'on pourrait vendre, & qui peut-être conviendrait à ſa Majeſté. Madame du Châtelet ferait aſſez la maîtreſſe de cette vente; ce ſerait une belle occaſion pour rendre ſes reſpects au plus reſpectable prince de l'Europe. La reine de Saba viendrait avec un grand plaiſir conſulter le jeune Salomon; mais j'ai bien peur que cette idée ſi flatteuſe ne ſoit encore pour les mille & une nuits.

Le ſieur Thiriot nous a fait la galanterie de faire parvenir à Cirey un petit mot de votre Alteſſe royale, par lequel elle lui marquait que ſes bontés pour moi ne ſont point ébranlées par je ne ſais quelles mépriſables brochures qui paraiſſent quelquefois dans Pa-

ris contre moi, auſſi-bien que contre des gens qui valent beaucoup mieux que moi. Ces brochures que le ſieur Thiriot envoie à votre Alteſſe royale lui donneraient mauvaiſe opinion de l'eſprit des Français, ſi elle ne ſavait d'ailleurs que ces miſérables ouvrages ſont le partage de la lie du Parnaſſe, qui compoſe ces miſères encore plus pour gagner de l'argent que par envie. C'eſt l'intérêt qui les écrit, mais c'eſt quelquefois une ſecrète jalouſie qui les diſtribue & qui les fait valoir.

Il eſt très-vrai que madame la marquiſe du Châtelet avait compoſé un *Eſſai ſur la nature du feu*, pour le prix de l'académie des ſciences. Il eſt très-vrai qu'elle méritait d'avoir part au prix, & qu'elle en aurait eu à tout autre tribunal qu'à celui qui reçoit encore les lois de Deſcartes, & qui a de la foi pour les tourbillons.

Elle ne manquera pas d'avoir l'honneur d'envoyer à votre Alteſſe royale ce mémoire que vous daignez demander ; elle eſt digne d'un tel juge ; elle joint ſes reſpects & ſes ſentimens aux miens.

Je ſuis avec la vénération, la reconnaiſſance & l'attachement que je vous dois,

Monſeigneur,

de votre Alteſſe royale, &c.

LETTRE LXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguste.

JE vois toujours, Monseigneur, avec une satisfaction qui approche de l'orgueil, que les petites contradictions que j'essuie dans ma patrie indignent le grand cœur de votre Altesse royale. Elle ne doute pas que son suffrage ne me récompense bien amplement de toutes ces peines : elles sont communes à tous ceux qui ont cultivé les sciences ; & parmi les gens de lettres ceux qui ont le plus aimé la vérité ont toujours été le plus persécutés.

La calomnie a voulu faire périr Descartes & Bayle ; Racine & Boileau seraient morts de chagrin s'ils n'avaient eu un protecteur dans Louis XIV. Il nous reste encore des vers qu'on a faits contre Virgile. Je suis bien loin de pouvoir être comparé à ces grands hommes ; mais je suis bien plus heureux qu'eux ; je jouis de la paix ; j'ai une fortune convenable à un particulier, & plus grande qu'il ne la faut à un philosophe ; je vis dans une retraite délicieuse, auprès de la femme la plus respectable, dont la société me fournit toujours de nouvelles leçons. Enfin, Monseigneur, vous daignez m'aimer ; le plus vertueux, le plus aimable prince de l'Europe daigne m'ouvrir son cœur, me confier

BIB... (stamp)

confier ses ouvrages & ses pensées & corriger les miennes. Que me faut-il de plus? La santé seule me manque; mais il n'y a point de malade plus heureux que moi.

Votre Altesse royale veut-elle permettre que je lui envoie la moitié du cinquième acte de Mérope, que j'ai corrigé? & si la pièce, après une nouvelle lecture, lui parait digne de l'impression, peut-être la hasarderai-je.

Madame la marquise du Châtelet vient de recevoir le plan de Remusberg, dessiné par cet homme aimable, dont on se souviendra toujours à Cirey. Il est bien triste de ne voir tout cela qu'en peinture, &c.

(Le reste manque.)

LETTRE LXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguste, 1738.

JE suis presque ressuscité,
Lorsque j'ai vu cette écritoire,
L'instrument de la vérité,
De mes plaisirs, de votre gloire.
Mais qu'il m'en doit coûter de soins!
Que l'usage en est difficile!

Quand on a la lance d'Achille,
Il faut être un Patrocle au moins.
Qui du beau chantre de la Thrace
Tiendrait la lyre entre ſes doigts,
S'il n'avait ſa force & ſa grâce,
Pourrait-il animer les bois,
Adoucir l'enfer & Cerbère ?
C'eſt un grand ouvrage, & je crois
Qu'il ferait bien mieux de ſe taire.
Mais le cas eſt très-différent;
L'écritoire eſt pour Emilie :
Grand Prince, elle eut votre génie
Avant d'avoir votre préſent.
Le ciel tous les deux vous réſerve
Pour l'exemple de nos neveux;
Et c'eſt Mars qui, du haut des cieux,
Envoie une égide à Minerve.

Il fallait votre Alteſſe royale, Monſeigneur, & Emilie pour me donner la force de penſer & d'écrire. J'ai été aſſez près d'aller voir ce royaume qu'Orphée charma, & dont je n'aurais voulu revenir que pour Emilie & pour votre perſonne.

Vous ne croiriez peut-être pas, Monſeigneur, que j'ai encore beaucoup réformé Mérope. J'avais, dans le commencement, voulu imiter le marquis Maffei, car j'aime paſſionnément à faire valoir dans ma patrie les chefs-d'œuvre des étrangers. Mais petit à petit, à force de travailler, la Mérope eſt devenue toute françaiſe. Grâces à vos ſages critiques, elle eſt autant à vous qu'à moi; auſſi quand je la ferai imprimer, je vous demanderai la permiſſion de vous la dé-

dier, & de mettre à vos pieds, & la pièce & mes idées ſur la tragédie.

Je ne ſais ſi votre Alteſſe royale a reçu la nouvelle édition des Elémens de Newton. Puiſqu'elle daigne s'intéreſſer aſſez à moi pour me mander que M. s'Graveſende n'en a pas dit de bien, je lui dirai que je n'en ſuis pas ſurpris.

Les libraires ou corſaires hollandais, impatiens de débiter cet ouvrage, ſe ſont aviſés de faire brocher les deux derniers chapitres par un métaphyſicien hollandais, qui s'eſt aviſé de contredire les ſentimens de M. s'Graveſende dans les deux chapitres poſtiches. Il nie les deux plus beaux avantages du ſyſtême newtonien, l'explication des marées, & la cauſe de la préceſſion des équinoxes, qui vient ſans difficulté de la protubérance de la terre à l'équateur. M. s'Graveſende eſt avec raiſon attaché à ces deux grands points. D'ailleurs le livre eſt imprimé avec cent fautes ridicules : l'édition de France, ſous le nom de Londres, eſt un peu plus correcte. Les cartéſiens crient comme des fous à qui on veut ôter les tréſors imaginaires dont ils ſe repaiſſaient : ils ſe croient appauvris ſi la nature a des vides. Il ſemble qu'on les vole ; il y en a qui ſe fâchent ſérieuſement. Pour moi je me garderai bien de me fâcher de rien, tant que *divus Fredericus & diva Emilia* m'honoreront de leurs bontés.

Nous venons d'être un peu plus inſtruits de ce Beringhen : c'eſt une ville entre le pays de Liége & Juliers. Si cela était à la bienſéance de ſa Ma-

jeſté, & qu'elle daignât l'honorer du titre de ſa ſujette, on recevrait, comme de raiſon, toutes les lois que ſa Majeſté daignerait preſcrire. Madame du Châtelet n'a pas oſé en parler à votre Alteſſe royale; elle me charge d'oſer demander votre protection. Nous nous conduirons dans cette affaire par vos ſeuls ordres. Madame du Châtelet vient d'envoyer un homme ſur les lieux : c'eſt un avocat de Lorraine.

Si l'affaire pouvait tourner comme je le ſouhaite, il ne ferait pas difficile de déterminer M. le marquis du Châtelet à faire un petit voyage. Enfin j'oſe entrevoir que je pourrais, avec toutes les bienſéances poſſibles, duſſent les gazettes en parler, venir me jeter aux pieds de votre Alteſſe royale, & voir enfin ce que j'admire.

J'eſpère que votre autre ſujet, M. Thiriot, va venir pour quelques jours dans votre château de Cirey. C'eſt alors que votre culte y ſera parfaitement établi, & que nous chanterons des hymnes que le cœur aura dictés.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & cette tendre reconnaiſſance qui augmente tous les jours, &c.

LETTRE LXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, A Cirey, Auguste, 1738.

VOTRE Alteſſe royale me reproche, à ce que dit M. Thiriot, que mes occupations ſont plutôt la cauſe de mon ſilence que mes maladies. Mais, Monſeigneur, j'ai eu l'honneur d'écrire par M. Pletz & par M. Thiriot. Voici une troiſième lettre, & votre Alteſſe royale pourra bien ne ſe plaindre que de mes importunités.

Ceci, Monſeigneur, n'eſt ni belles-lettres, ni vers, ni philoſophie, ni hiſtoire. C'eſt une nouvelle liberté que j'oſe prendre avec votre Alteſſe royale; je pouſſe à bout votre indulgence & vos bontés.

J'ai déjà eu l'honneur de dire un mot à votre Alteſſe royale d'une petite principauté, ſituée vers Liége & Juliers. Elle s'appelle Beringhen. Elle eſt compoſée de Ham & Beringhen. Elle appartient au marquis de Trichâteau, par ſa mère qui était de la maiſon de Honſbrouk.

Il y a des dettes. Madame du Châtelet, qui a plein pouvoir d'en diſpoſer, voudrait bien que ce petit coin de terre, qui ne relève de perſonne, pût convenir à ſa Majeſté le roi votre père. Cinq ou ſix cents mille florins que la terre peut valoir, ne ſont que l'acceſſoire de cette affaire. Le principal

ſerait que la reine de Saba viendrait ſur les lieux, s'il en était temps encore, pour y voir le Salomon de l'Europe. Votre Alteſſe royale ſait ſi je ſerais du voyage. C'eſt bien alors que le pays de Juliers ſerait la terre promiſe, où je verrais *ſalutare meum*. Je ne ſais peut-être ce que je dis, mais enfin j'ai imaginé que la propoſition de cette vente, étant convenable aux intérêts de ſa Majeſté, je ne feſais point en cela un crime de lèſe-politique, & que les miniſtres de ſa Majeſté ne s'y oppoſeraient pas, ſi votre Alteſſe royale le feſait propoſer ou le propoſait. Votre Alteſſe royale eſt ſuppliée de ſe faire d'abord informer de la terre, de ſes droits, & du lieu précis où elle eſt ſituée, car je n'en ſais rien.

Je n'entends rien en politique. Je ne m'entends bien que dans les ſentimens de zèle, de reſpect, d'admiration, & j'ai preſque dit de tendreſſe, avec leſquels je ſuis, &c.

M. & madame du Châtelet jouiſſent à préſent de cette petite principauté, qui leur a été adjugée enſuite d'une donation qui leur a été faite par le marquis de Trichâteau. Mais ils ne touchent rien du revenu, qu'ils laiſſent juſqu'à fin de payement des dettes.

LETTRE LXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, ce premier Septembre, 1738,

CE nectar jaune de Hongrie
Enfin dans Bruxelles eſt venu;
Le duc d'Aremberg l'a reçu
Dans la nombreuſe compagnie
Des vins dont ſa cave eſt fournie;
Et quand Voltaire en aura bu
Quelques coups avec Emilie,
Son miſérable individu,
Dans ſon eſtomac morfondu,
Sentira renaître la vie:
La faculté, la pharmacie
N'auront jamais tant de vertu.
Adieu, Monſieur de Superville;
Mon ordonnance eſt du bon vin,
Fréderic eſt mon médecin,
Et vous m'êtes fort inutile.
Adieu; je ne ſuis plus tenté
De vos drogues d'apothicaire,
Et tout ce qui me reſte à faire,
C'eſt de boire à votre ſanté.

Monſeigneur, c'eſt M. Shilling qui m'apprit, il y a quelques jours, la nouvelle du débarquement de ce bon vin dans la cave du patron de cette liqueur; & M. le duc d'Aremberg nous donnera ce divin tonneau à ſon retour d'Enguien; mais la lettre de

votre Altesse royale, datée du 26 Juin, & rendue par ledit M. Shilling, vaut tout le canton de Tokay.

O Prince aimable & plein de grâce,
Parlez : par quel art immortel,
Avec un goût si naturel,
Touchez-vous la lyre d'Horace
De ces mains dont la sage audace
Va confondre Machiavel ?
Le ciel vous fit expressément
Pour nous instruire & pour nous plaire.
O monarques que l'on révère,
Grands rois, tâchez d'en faire autant ;
Mais, hélas ! vous n'y pensez guère.

Et avec toutes ces grâces légères dont votre charmante lettre est pleine, voilà M. Shilling qui jure encore que le régiment de votre Altesse royale est le plus beau régiment de Prusse, & par conséquent le plus beau régiment du monde ; car *omne tulit punctum* est votre devise.

Votre Altesse royale va visiter ses peuples septentrionaux, mais elle échauffera tous ces climats-là ; & je suis sûr que quand j'y viendrai, (car j'irai sans doute ; je ne mourrai point sans lui avoir fait ma cour) je trouverai qu'il fait plus chaud à Rémusberg qu'à Frescati ; les philosophes auront beau prétendre que la terre s'est approchée du soleil, ils feront de vains systêmes, & je saurai la vérité du fait.

Votre Altesse royale me dit qu'il lui a fallu lire bien des livres pour son Anti-Machiavel ; tant mieux, car elle ne lit qu'avec fruit ; ce sont des

métaux qui deviendront or dans votre creuſet; il y a des diſcours politiques de Gordon, à la tête de ſa traduction de Tacite, qui ſont bien dignes d'être vus par un lecteur tel que mon prince; mais d'ailleurs, quel beſoin Hercule a-t-il de ſecours pour étouffer Antée ou pour écraſer Cacus?

Je vais vîte travailler à achever le petit tribut que j'ai promis à mon unique maître; il aura, dans quinze jours, le ſecond acte de Mahomet; le premier doit lui être parvenu par la même voie des ſieurs Gerard & compagnie.

On a achevé une nouvelle édition de mes ouvrages en Hollande, mais votre Alteſſe royale en a beaucoup plus que les libraires n'en ont imprimé. Je ne reconnais plus d'autre Henriade que celle qui eſt honorée de votre nom & de vos bontés; ce n'eſt pas moi, ſurement, qui ai fait les autres Henriades. Je quitte mon prince pour travailler à Mahomet, & je ſuis, &c. &c.

LETTRE LXVII.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI,

A Rémuſberg, le 11 de Septembre, 1738.

UN voyage aſſez long, aſſez fatigant, rempli de mille incidens, de beaucoup d'occupations, & en-

core plus de diſſipations, m'a empêché de répondre à votre lettre du 5 Août, que je n'ai reçue qu'à Berlin le 3 de Septembre. Il ne faut pas être moins éloquent que vous pour défendre & pallier auſſi bien que vous le faites la conduite de votre miniſtère dans l'affaire de Pologne. Vous rendriez un ſervice ſignalé à votre patrie, ſi vous pouviez venir à bout de convaincre l'Europe que les intentions de la France ont toujours été conformes au manifeſte de l'année 1733. Mais vous ne ſauriez croire à quel point on eſt prévenu contre la politique gauloiſe, & vous ſavez trop ce que c'eſt que la prévention. Je me ſens extrêmement flatté de l'approbation que la Marquiſe & vous donnez à mon ouvrage, cela m'encouragera à faire mieux.

Je vais répondre à préſent à toutes vos interrogations, charmé de ce que vous voulez m'en faire, & prêt à vous alléguer mes autorités. Ce n'eſt point un badinage, il y a du ſérieux dans ce que j'ai dit du projet du Maréchal de Villars, que le miniſtère de France vient d'adopter : cela eſt ſi vrai, qu'on en eſt inſtruit par plus d'une voix, & que ce projet redoutable intrigue plus d'une puiſſance ; on ne verra que par la ſuite du temps tout ce qu'il entraînera de funeſte : ou je ſuis bien trompé, ou il nous prépare de ces événemens qui bouleverſent les empires & qui font changer de face à l'Europe. La comparaiſon que vous faites de la France, à un homme riche & prudent, entouré de voiſins prodigues & malheureux, eſt auſſi heu-

reuse qu'on en puisse trouver : elle met très-bien en évidence la force des François & la foiblesse des puissances qui les entourent ; elle en découvre la raison, & permet à l'imagination de percer dans ces siècles qui s'écouleront après nous, pour y voir le continuel accroissement de la monarchie françoise émané d'un principe toujours constant, toujours uniforme, de cette puissance réunie sous un chef despotique, qui selon toutes les apparences engloutira un jour tous ses voisins.

C'est de cette manière qu'elle tient la Lorraine de la désunion de l'Empire & de la foiblesse de l'Empereur. Cette province a passé de tout temps pour un fief de l'Empire ; autrefois elle a fait partie du cercle de Bourgogne, démembré de l'Empire par cette même France ; & de tout temps les Ducs de Lorraine ont eu séance aux diètes, ils ont payé les mois romains, ils ont fourni dans les guerres leur contingent, & ont rempli tous les devoirs des princes de l'Empire. Il est vrai que le Duc Charles a souvent embrassé le parti de la France, ou bien des Espagnols ; mais il n'en étoit pas moins membre de l'Empire, comme l'Electeur de Bavière, qui commandoit les armées de Louis XIV contre celles de l'Empereur & des alliés.

Vous remarquez très-judicieusement que les hommes qui devroient être les plus conséquens, ces gens qui gouvernent les royaumes, & qui d'un mot décident de la félicité des peuples, sont quelquefois ceux qui donnent le plus au hasard. C'est que ces

rois, ces princes, ces miniſtres, ne ſont que des hommes comme des particuliers, & que toute la différence que la fortune a miſe entre eux & les perſonnes d'un rang inférieur, ne conſiſte que dans l'importance de leurs actions. Un jet d'eau qui ſaute à trois pieds de terre, & celui qui s'élance cent pieds en l'air, ſont également des jets: il n'y a entre eux de différence que dans l'efficacité de leurs opérations; & une reine d'Angleterre, entourée d'une cour féminine, mettra toujours quelque choſe dans le gouvernement qui ſe reſſentira de ſon ſexe, je veux dire des fantaiſies & des caprices.

Je crois que les ſermens des miniſtres & des amans ſont à peu près d'égale valeur. Mr Torcy vous aura dit tout ce qui lui aura plu; mais je me défierai toujours des paroles d'un homme qui eſt accoutumé à leur donner des interprétations différentes: ce ſont tout autant de prophètes qui trouvent un rapport merveilleux entre ce qu'ils ont dit, & ce qu'ils ont voulu dire. Il n'en a rien coûté à Mr Torcy de faire parler un Pontchartrain, un Louis XIV, un Dauphin. Il aura fait comme les bons auteurs dramatiques, qui font ténir à chacun de leurs perſonnages des propos qui doivent leur convenir. J'avoue que j'ai été dans un préjugé preſque univerſel ſur le ſujet du Régent. On a dit hautement qu'il s'étoit enrichi d'une manière très-conſidérable par les actions: un commis de Law, qui dans ce temps-là s'étoit retiré à Berlin, a même

assuré au Roi qu'il avoit eu commission du Régent de transporter des sommes assez fortes, pour être placées à la banque d'Amsterdam. Je suis bien aise que ce soit une calomnie ; je m'intéresse à la mémoire du Régent, comme à celle d'un homme doué d'un beau génie, & qui après avoir reconnu le tort qu'il vous avoit fait, vous a comblés de bontés. Je suis sûr de penser juste, lorsque je me rencontre avec vous ; c'est une pierre de touche à laquelle je puis toujours reconnoître la valeur de mes pensées. L'humanité, cette vertu si recommandable, & qui renferme toutes les autres, devroit selon moi être le partage de tout homme raisonnable, & s'il arrivoit que cette vertu s'éteignît dans tout l'univers, il faudroit encore qu'elle fût immortelle chez les princes.

Vos idées me sont trop avantageuses : Voltaire en politique me souhaite la couronne impériale ; Voltaire le philosophe demanderoit au Ciel qu'il daignât me pourvoir de sagesse ; Voltaire mon ami ne me souhaiteroit que sa compagnie pour me rendre heureux. Non, mon cher ami, je ne désire point les grandeurs, & si elles ne viennent pas à moi, cher ami, je ne les chercherai jamais. Ce voyage projeté un peu trop tard pour ma satisfaction, & qui peut-être ne se fera jamais pour mon malheur, m'auroit mis au comble de la félicité ; si j'avois vu la Marquise & vous, j'aurois cru avoir plus profité de ce voyage qui Clairault & Maupertuis, que la Condamine & tous vos académiciens,

qui ont parcouru l'univers afin de trouver une ligne. Les gens d'efprit font, felon moi, la quinteffence du genre humain, & j'en aurois vu la fleur d'un coup d'œil. Je dois accufer votre efprit & celui de la divine Emilie de pareffe, de n'avoir point enfanté ce projet plutôt : il eft trop tard à préfent, & je ne vois plus qu'un remède ; ce remède ne tardera guère, c'eft la mort de l'Electeur palatin : je vous avertirai à temps. Veuille le Ciel que la Marquife & vous puiffiez vous trouver à cette terre, où je pourrois alors furement jouir d'un bonheur cher & délicieux !

Je fuis indigné contre votre nation & contre ceux qui en font les chefs, de ce qu'ils ne répriment point l'acharnement cruel de vos envieux. La France fe flétrit en vous flétriffant, & il y a de la lâcheté à elle à fouffrir cette impunité : c'eft contre quoi je crie & ce que n'excuferont point vos généreufes paroles.

J'aurai beaucoup d'obligation à la Marquife de fa differtation fur le Feu qu'elle veut bien m'envoyer ; je la lirai pour m'inftruire, & fi je doute de quelques bagatelles, ce fera pour mieux connoître le chemin de la vérité. Faites-lui, s'il vous plait, mille affurances d'eftime. Voici une pièce nouvellement achevée ; c'eft le premier fruit de ma retraite. Je vous l'envoie comme les païens offroient leurs prémices aux Dieux : je vous demande en revanche de la fincérité, de la vérité & de la hardieffe. Je me compte heureux d'avoir un ami

de votre mérite. Soyez-le toujours, je vous en prie, & ne ſoyez qu'ami; ce caractère vous rendra encore plus aimable, s'il eſt poſſible, à mes yeux, étant avec toute l'eſtime imaginable, &c.

LETTRE LXVIII.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI,

A Remuſberg, le 14 de Septembre, 1738.

JE viens de recevoir dans ce moment votre lettre du 8 d'Août, qui par malheur arrive après coup. Il y a plus de quinze jours que nous ſommes de retour du pays de Clèves, ce qui rompt entièrement votre projet. Je reconnois tout le prix de votre amitié & des attentions obligeantes de la Marquiſe. Il ne ſe peut aſſurément rien de plus flatteur que l'idée de la divine Emilie; je crois cependant que ſans l'avantage d'une acquiſition & l'achat d'une ſeigneurie je n'aurois pas joui du bonheur ineffable de vous voir tous les deux. On auroit envoyé à Hamm quelque conſeiller bien peſant, qui auroit dreſſé très-méthodiquement & très-ſcrupuleuſement l'accord de la vente, qui vous auroit ennuyé magnifiquement, & qui après avoir uſé des formalités requiſes, auroit paſſé & parafé le contrat; & pour moi j'aurois eu l'avantage de queſtionner à

ſon retour, ſur ce qu'il auroit vu & entendu, Mr le conſeiller, qui au lieu de me parler de Voltaire & d'Emilie, m'auroit entretenu d'arpens de terre, de droits ſeigneuriaux, de priviléges, & de tout le jargon des ſectateurs de Plutus. Je crois que ſi la Marquiſe vouloit attendre juſqu'à la mort de l'Electeur palatin (dont la ſanté & l'âge menacent ruine) elle trouveroit plus de facilité alors à ſe défaire de cette terre qu'à préſent. J'ai dans l'eſprit, ſans pouvoir trop dire pourquoi, que le cas de la ſucceſſion viendra à exiſter le printemps prochain. Notre marche au pays de Juliers & de Bergue en ſera une ſuite immanquable. La Marquiſe ne pourroit-elle point, ſi cela arrivoit, ſe rendre à cette ſeigneurie voiſine de ces duchés ? & le digne Voltaire ne pourroit-il point faire une petite incurſion juſqu'au camp pruſſien ? J'aurois ſoin de toutes vos commodités ; on vous prépareroit une bonne maiſon dans un village prochain du camp, où je ferois à portée de vous aller voir, ou bien d'où vous pourriez vous rendre à ma tente en peu de temps & ſelon que votre ſanté le permettroit : je vous prie d'y aviſer & de me dire naturellement ce que vous pouvez faire en ma faveur ; ne haſardez rien toutefois qui vous puiſſe cauſer le moindre chagrin de la part de votre cour ; je ne veux point payer du prix de vos déſagrémens les momens de ma félicité.

La Marquiſe, dont je viens de recevoir une lettre, me marque qu'elle ſe flatte de ma diſcrétion à

l'égard

l'égard de toutes les pièces manuſcrites que je tiens de votre amitié ; j'eſpère que vous n'avez pas la moindre inquiétude ſur ce ſujet. Vous ſavez ce que je vous ai promis, & d'ailleurs l'indiſcrétion n'eſt point du tout mon défaut. Lorſque je reçois de vos nouveaux ouvrages, je les lis en préſence de Kayſerling & de Jordan : après quoi je les confie à ma mémoire, & je les retiens comme les paroles de Moyſe que les rois d'Iſraël étoient obligés de ſe rendre familières ; ces pièces ſont enſuite ſerrées dans l'arrière-cabinet de mes archives, dont je ne les tire que pour les relire moi ſeul. Vos lettres ont un même ſort, & quoiqu'on ſe doute de notre commerce, perſonne ne ſait rien de poſitif là-deſſus. Je ne borne point à cela mes précautions ; j'ai pourvu de plus loin, & mes domeſtiques ont ordre de brûler un certain paquet, au cas que je fuſſe en danger, & que je me trouvaſſe à l'extrémité. Ma vie n'a été qu'un tiſſu de chagrins, & l'école de l'adverſité rend circonſpect, diſcret & compatiſſant ; on eſt attentif aux moindres démarches, lorſqu'on réfléchit ſur les conſéquences qu'elles peuvent avoir, & l'on épargne volontiers aux autres les chagrins qu'on a eus.

Si votre travail & votre aſſiduité vous empêchent de m'écrire, je vous en dois de l'obligation, bien loin de vous blâmer ; vous travaillez pour ma ſatisfaction, pour mon bonheur ; & quand la maladie interrompt notre correſpondance, j'en accuſe le

je ſouffre avec vous. L'ode philoſophique … viens de recevoir eſt parfaite; les penſées … foncièrement vraies, ce qui eſt le principal; … ont cet air de nouveauté qui frappe, & la poëſie du ſtyle, qui flatte ſi agréablement l'oreille; l'eſprit y brille. Je dois mes ſuffrages à cette ode excellente; il ne faut point être flatteur, il ne faut être que ſincère pour y applaudir. Cette ſtrophe qui commence: *Tandis que des humains*, contient un ſens infini. A Paris ce ſeroit le ſujet d'une comédie, à Londres Pope en feroit un poëme épique, & en Allemagne mes bons compatriotes trouveroient de la matière ſuffiſante pour en forger un in-folio, bien conditionné & bien épais.

Je vous eſtimerai toujours également, mon cher Protée, ſoit que vous paroiſſiez en philoſophe, en politique, en hiſtorien, en poëte, ou ſous quelque forme il vous plaiſe de vous produire: votre eſprit paroît, dans des ſujets ſi différens, d'une égale force; c'eſt un brillant qui réfléchit des rayons de toutes les couleurs, qui éblouiſſent également. Je vous recommande plus que jamais le ſoin de votre ſanté, beaucoup de diète & peu d'expériences phyſiques. Faites-moi du moins donner de vos nouvelles, lorſque vous n'êtes pas en état de m'écrire. Vous ne m'êtes point du tout indifférent, je vous le jure; il me ſemble que j'ai une eſpèce d'hypothèque ſur vous relativement à l'eſtime que je vous porte. Il faut que j'aye des nouvelles de mon bien, ſans quoi

mon imagination eſt fertile à m'offrir des monſtres & des fantômes pour les combattre. Soyez perſuadé des ſentimens avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE LXIX.

DU PRINCE ROYAL.

A Rémuſberg, le 30 de Septembre, 1738.

QUOI ! des bords du ſombre Elyſée,
Ta débile & mourante voix,
Par les ſouffrances épuiſée,
S'élève encor, chantant pour moi !
Juſque ſur la fatale rade
J'entends tes ſons harmonieux :
Voltaire, ta muſe malade
Vaut cent poëtes vigoureux.
De notre moderne Permeſſe
Et le Virgile & le Lucrèce,
Et l'Euclide & le Varignon,
Reviens briller ſur l'horizon ;
Et, par ta ſcience profonde,
Eclairer les yeux éblouis
Des ignorans peuples du monde,
Lâchement aux erreurs ſoumis.
C'eſt l'humanité qui t'inſpire ;
Elle préſide à tes écrits.
Puiſſe-t-elle ſous ſon empire
Ranger enfin tous les eſprits !

Au moins ne vous imaginez point que j'écris ces vers pour entrer en lice avec vous. Je vous réponds en bégayant dans une langue qu'il n'appartient qu'aux Dieux & aux Voltaires de parler. Vous augmentez tous les jours mes appréhenſions par l'état chancelant de votre ſanté. Si le deſtin qui gouverne le monde n'a pas pu unir tous les talens de l'eſprit que vous poſſédez à un corps robuſte & ſain, comment ne nous arriverait-il point, à nous autres mortels, de commettre des fautes ?

J'ai reçu de Paris l'*épître ſur la modération*, changée & augmentée. Ce qui m'a beaucoup plu entre autres, c'eſt la deſcription allégorique de Cirey. La pièce a beaucoup gagné à la correction, & je vous avouerai que ce médecin qui vient, s'aſſied & s'endort, ne me plaiſait point. Ce chien qui meurt en léchant la main de ſon maitre, n'eſt-il pas un peu trop bas ? n'y a-t-il pas là quelque choſe qui eſt au-deſſous des beautés dont cette épître fourmille d'ailleurs ? Je vous expoſe mes ſentimens, moins pour être critique que pour me former le goût ; ayez la bonté d'y répondre, & de me dire les vôtres.

Mérope, à en juger par les corrections que vous y avez faites, doit être une pièce achevée. Je n'y ai d'autre part que celle qu'avait le peuple d'Athènes aux ouvrages de Phidias, & la ſervante de Molière à ſes comédies. J'ai deviné les endroits que vous corrigeriez. Vous les avez non-ſeulement retouchés, mais vous en avez encore réformé que

je n'ai pu apercevoir. Je vous ſuis infiniment obligé de ce que vous voulez mettre mon nom à la tête de ce bel ouvrage ; j'aurai le ſort d'Atticus qui fut immortaliſé par les lettres que Cicéron lui adreſſait.

Thiriot m'a envoyé la *Philoſophie de Newton*, de l'édition de Londres : je l'ai parcourue, mais je la relirai encore à tête repoſée. De la manière dont vous m'expliquez le négoce des libraires de Hollande, il n'eſt pas étonnant que s'Graveſande ſe ſoit gendarmé contre votre traduction.

Ne vous parait-il pas qu'il y a tout autant d'incertitudes en phyſique qu'en métaphyſique ? Je m vois environné de doutes de tous les côtés, & croyant tenir des vérités, je les examine & je reconnais le fondement frivole de mon jugement. Les vérités mathématiques n'en ſont point exemptes, ne vous en déplaiſe ; & lorſqu'on examine bien le pour & le contre des propoſitions, on trouve même incertitude à ſe déterminer : en un mot, je crois qu'il n'y a que très-peu de vérités évidentes.

Ces conſidérations m'ont mené à expoſer mes ſentimens ſur l'erreur ; je l'ai fait en forme de dialogue. Mon but eſt de montrer que les ſentimens différens des hommes, ſoit en philoſophie ou en religion, ne doivent jamais rompre en eux les liens de l'amitié & de l'humanité. Il m'a fallu prouver que l'erreur était innocente ; c'eſt ce que j'ai fait. J'ai même pouſſé outre, & j'ai fait apercevoir qu'une erreur qui vient de ce qu'on cherche la vérité, &

de ce qu'on ne peut pas l'appercevoir, doit être louable. Vous en jugerez mieux vous-même quand vous l'aurez lu; c'eſt pour cet effet que je l'expoſe à votre critique.

Je crois qu'il ne ſerait point ſéant entamer à préſent l'affaire de Béringhen. Nous ſommes ici de jour à autre en attente de ce qui doit arriver. Vous comprenez bien que, lorſqu'on s'occupe de préparatifs d'une guerre très-ſérieuſe, on ne penſe guère à autre choſe. Je ſerais donc d'avis qu'il faut attendre que cette filaſſe ſoit débrouillée; cela ne durera que peu de temps, vu la ſituation des affaires; & lorſque nous ſerons en poſſeſſion de ces duchés, il ſera bien plus naturel de chercher à s'arrondir & à faire des acquiſitions, comme celle de la ſeigneurie de Béringhen: alors mes projets pourraient avoir lieu, à cauſe que le roi, ſe trouvant dans ſon pays, pourrait aller lui-même pour voir ſi une acquiſition pareille ſerait à ſa bienſéance. Je m'en rapporte d'ailleurs à ma dernière lettre, où je vous ai détaillé plus au long juſqu'où allaient mes eſpérances, & de quelle manière je me flattais de vous voir.

Thiriot doit être à préſent à Cirey; il n'y aura donc que moi qui n'y ſerai jamais! Ma curioſité eſt bien grande pour ſavoir ce que vous aurez répondu à madame de Brand; tout ce que j'en ſais, c'eſt qu'il y a des vers contenus dans votre réponſe; je vous prie de me les communiquer.

La marquiſe aura autant de plumes* qu'elle en caſſera ; je me fais fort de les lui fournir. J'ai déjà fait écrire en Pruſſe pour en avoir, & pour ajouter ce qui pourrait être omis à l'encrier. Aſſurez cette unique marquiſe de mes attentions & de mon eſtime.

Je ſuis à jamais, & plus que vous ne pouvez le croire, &c.

LETTRE LXX.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI,

A Rémuſberg, le 9 de Novembre, 1738.

Je viens de recevoir une lettre & des vers que perſonne n'eſt capable de faire que vous ; mais ſi j'ai l'avantage de recevoir des lettres & des vers d'une beauté préférable à tout ce qui a jamais paru, j'ai auſſi l'embarras de ne ſavoir ſouvent comment y répondre. Vous m'envoyez de l'or de votre Potoſe, & je ne vous renvoie que du plomb. Après avoir lu les vers ſi vifs & ſi aimables que vous m'adreſſez, j'ai balancé plus d'une fois avant de vous envoyer l'épître ſur l'Humanité que vous recevrez avec cette lettre ; mais je me ſuis dit enſuite : il faut

* Il s'agit d'une plume d'ambre envoyée à Madame du Châtelet, & qu'elle avoit caſſée.

rendre nos hommages à Cirey, & il faut y chercher des inſtructions & de ſages corrections. Ces motifs, à ce que j'eſpère, vous feront recevoir avec quelque ſupport les mauvais vers que je vous envoie.

Thiriot vient de m'envoyer l'ouvrage de la Marquiſe ſur le Feu. Je puis dire que j'ai été étonné en le liſant. On ne diroit point qu'une pareille pièce pût être produite par une femme; de plus le ſtyle eſt mâle, & tout à fait convenable au ſujet. Vous êtes tous deux de ces gens admirables & uniques dans votre eſpèce, & qui augmentez chaque jour l'admiration de ceux qui vous connoiſſent: je penſe ſur ce ſujet des choſes que votre ſeule modeſtie m'oblige de vous celer. Les païens ont fait des Dieux qui aſſurément étoient bien au deſſous de vous deux. Vous auriez tenu la première place dans l'Olympe, ſi vous aviez vécu alors.

Rien ne marque plus la différence de nos mœurs de celles de ces temps reculés, que lorſque l'on compare la manière dont l'antiquité traitoit les grands hommes & celle dont les traite notre ſiècle. La magnanimité, la grandeur d'ame, la fermeté paſſent pour des vertus chimériques. On dit, oh, vous vous piquez de faire le Romain, cela eſt hors de ſaiſon, on eſt revenu de ces affectations dans ce ſiècle. Tant pis; les Romains, qui ſe piquoient de vertus, étoient de grands hommes; pourquoi ne pas les imiter dans ce qu'ils ont eu de louable? La Grèce étoit ſi charmée d'avoir produit Homère, que plus de dix villes ſe diſputoient l'honneur d'être ſa patrie. Et

l'Homère de la France, l'homme le plus respectable de toute la nation, est exposé aux traits de l'envie. Virgile, malgré les vers de quelques rimailleurs obscurs, jouissoit paisiblement de la protection d'Auguste & de Mécène, comme Boileau, Racine & Corneille de celle de Louis le grand. Vous n'avez point ces avantages, & je crois, à dire vrai, que votre réputation n'y perdra rien. Le suffrage d'un sage, d'une Emilie doit être préférable à celui du trône pour tout homme né avec un bon jugement. Votre esprit n'est point esclave, & votre Muse n'est point enchaînée à la gloire des grands. Vous en valez mieux, & c'est un témoignage irrévocable de votre sincérité ; car on sait trop que cette vertu fut de tout temps incompatible avec la basse flatterie qui règne dans les cours.

L'histoire de Louis XIV, que je viens de relire, se ressent bien de votre séjour de Cirey. C'est un ouvrage excellent & dont l'univers n'a point encore d'exemple. Je vous demande instamment de m'en procurer la continuation ; mais je vous conseille en ami de point le livrer à l'impression ; la postérité de tous ceux dont vous dites la vérité se ligueroit contre vous ; les uns trouveroient que vous en avez trop dit, les autres que vous n'avez pas assez exagéré les vertus de leurs ancêtres ; & les prêtres, cette race implacable, ne vous pardonneroient point les petits traits que vous leur lancez. J'ose même dire que cette histoire, écrite avec vérité & dans un esprit philosophique, ne doit point sortir de la sphère des

philofophes : non, elle n'eft point faite pour des gens qui ne favent pas penfer.

Vos deux lettres ont produit un effet bien différent fur ceux à qui je les ai rendues. Céfarion, qui avoit la goutte, l'a perdue de joie, & Jordan, qui fe portoit bien, a penfé tomber en apoplexie, tant une même caufe peut produire des effets différens : c'eft à eux à vous marquer tout ce que vous leur infpirez ; ils s'en acquitteront auffi beaucoup mieux que je ne pourrois le faire. Il ne nous manque à Rémufberg qu'un Voltaire, pour être parfaitement heureux. Indépendamment de votre abfence, votre perfonne eft, pour ainfi dire, innée dans nos ames ; vous êtes toujours avec nous : votre portrait préfide dans ma bibliothèque ; il pend au-deffus de l'armoire qui conferve notre toifon d'or ; il eft immédiatement placé au-deffus de vos ouvrages, & vis-à-vis de l'endroit où je me tiens, de façon que je l'ai toujours fous mes yeux. J'ai penfé dire que ce portrait étoit comme la ftatue de Memnon, qui donnoit un fon harmonieux lorfqu'elle étoit frappée des rayons du foleil ; & que votre portrait animoit de même l'efprit de ceux qui le regardent ; pour moi il me femble

O vous donc qui brûlez d'une ardeur périlleufe ! &c.

Souvenez-vous toujours, je vous prie, de la petite colonie de Rémufberg, & fouvenez-vous-en pour lui adreffer de vos lettres paftorales. Ce font des confolations qui deviennent néceffaires en votre abfence. Vous les devez à vos amis ; j'efpère que vous me

compterez à leur tête ; on ne sauroit du moins être plus ardemment que je ne suis & que je ne serai toujours, &c.

LETTRE LXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, Octobre, 1738.

QUE votre Altesse royale pardonne à ce pauvre malade enrichi de vos bienfaits, s'il tarde trop à vous payer ses tributs de reconnaissance.

Ce que vous avez composé sur l'humanité vous assure, sans doute, le suffrage & l'estime de madame du Châtelet, & vous me forceriez à l'admiration, si vous ne m'y aviez pas déjà tout disposé. Non-seulement Cirey remercie votre Altesse royale, mais il n'y a personne sur la terre qui ne doive vous être obligé. Ne connût-on de cet ouvrage que le titre, c'en est assez pour vous rendre maître des cœurs. Un prince qui pense aux hommes, qui fait son bonheur de leur félicité ! on demandera dans quel roman cela se trouve, & si ce prince s'appelle Alcimedon ou Almansor, s'il est fils d'une fée & de quelque génie ? Non, Messieurs, c'est un être réel ; c'est lui que le ciel donne à la terre sous le nom de Fréderic ; il habite d'ordinaire la solitude de Rémusberg ; mais son nom, ses vertus, son esprit, ses talens sont déja con-

nus dans tout le monde; si vous saviez ce qu'il a écrit sur l'humanité, le genre humain députerait vers lui pour le remercier : mais ces détails heureux sont réservés à Cirey, & ces faveurs sont tenues secrètes. Les gens qui se mêlaient autrefois de consulter les demi-dieux, se vantaient d'en recevoir des oracles : nous en recevons, mais nous ne nous en vantons pas.

Il y a, Monseigneur, une secrète sympathie qui assujettit mon ame à votre Altesse royale; c'est quelque chose de plus fort que l'harmonie préétablie. Je roulais dans ma tête une épître sur l'humanité, quand je reçus celle de votre Altesse royale. Voilà ma tâche faite. Il y a eu, à ce que conte l'antiquité, des gens qui avaient un génie qui les aidait dans leurs grandes entreprises. Mon génie est à Rémusberg. Eh! à qui appartenait-il de parler de l'humanité, qu'à vous, grand Prince, à votre ame généreuse & tendre; à vous, Monseigneur, qui avez daigné consulter des médecins pour la maladie d'un de vos serviteurs, qui demeure à près de trois cents lieues de vous ? Ah! Monseigneur, malgré ces trois cents lieues, je sens mon cœur lié à votre Altesse royale de bien près.

Je me flatte même avec assez d'apparence que cet intervalle disparaîtra bientôt. Monseigneur, l'électeur Palatin mourra s'il veut, mais les confins de Clèves & de Juliers verront au printemps prochain madame la marquise du Châtelet. Nous arrangerons tout pour nous trouver près de vos Etats. Je sais bien qu'en fait d'affaires, il ne faut jamais répondre

de rien ; mais l'efpérance de faire notre cour à votre Alteffe royale, de voir de près ce que nous admirons, ce que nous aimons de loin, applanira bien des difficultés. N'eft-il pas vrai, Monfeigneur, que votre Alteffe royale donnera des fauf-conduits à madame du Châtelet ? mais qui voudrait l'arrêter, quand on faura qu'elle fera là pour voir votre Alteffe royale, & qui m'ofera faire du mal à moi quand j'aurai l'*épître de l'humanité* à la main ?

Que je fuis enchanté que votre Alteffe royale ait été contente de cet *effai fur le feu* que madame du Châtelet s'amufa de compofer, & qui, en vérité, eft plutôt un chef-d'œuvre qu'un effai. Sans les maudits tourbillons de Defcartes, qui tournent encore dans les vieilles têtes de l'académie, il eft bien fûr que madame du Châtelet aurait eu le prix, & cette juftice eût fait l'honneur de fon fexe & de fes juges : mais les préjugés dominent par-tout. En vain Newton a montré aux yeux les fecrets de la lumière ; il y a de vieux romanciers phyficiens qui font pour les chimères de Mallebranche. L'académie rougira un jour de s'être rendue fi tard à la vérité ; & il demeurera conftant qu'une jeune dame ofait embraffer la bonne philofophie quand la plupart de fes juges l'étudiaient faiblement pour la combattre opiniâtrement.

M. de Maupertuis, homme qui ofe aimer & dire la vérité, quoique perfécuté, a mandé hardiment, mais fecrètement, que les difcours français couronnés étaient pitoyables. Son fuffrage, joint à celui de

Rémusberg, sont le plus beau prix qu'on puisse jamais recevoir.

Madame du Châtelet sera très-flattée que votre Altesse royale fasse lire à M. Jordan ce qui a plu à votre Altesse royale. Elle estime avec raison un homme que vous estimez.

Je suis, &c.

LETTRE LXXII.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI, A Rémusberg, le 22 de Novembre, 1738.

IL faut avouer que vous êtes un débiteur admirable. Vous ne restez point en arrière avec vos payemens, & l'on gagne considérablement au change. Je vous ai une obligation infinie de l'épître sur le Plaisir; ce système de théologie me paroît très-digne de la Divinité, & s'accorde parfaitement avec ma manière de penser. Que ne vous dois-je point pour cet ouvrage incomparable?

Les Dieux que nous chantoit Homère,
Etoient forts, robustes, puissans;
Celui que l'on nous prêche en chaire
Est l'original des tyrans;
Mais le Plaisir, Dieu de Voltaire.

Eſt le vrai Dieu, le tendre père
De tous les eſprits bienfaiſans.

On ne peut mieux connoître la différence des génies qu'en examinant là manière dont des perſonnes différentes expriment les mêmes penſées. La Comteſſe de Platen, dont vous devez avoir entendu parler en Angleterre, pour dire un eunuque, le périphraſoit un *homme brillanté:* l'idée étoit priſe d'une pierre fine qu'on taille & qu'on brillante. Cette manière de s'exprimer, portoit bien en ſoi le caractère de femme, je veux dire de cet eſprit inviolablement attaché aux ajuſtemens & aux bagatelles. L'homme de génie, le grand poëte ſe manifeſte bien différemment par cette noble & belle périphraſe, *que le fer a privé des ſources de la vie.* Outre que la penſée d'un Dieu ſervi par des eunuques a quelque choſe de frappant par elle-même, elle exprime encore avec une force merveilleuſe l'idée du poëte. Cette manière de toucher avec modeſtie & avec clarté une matière auſſi délicate que l'eſt celle de la circonciſion, contribue beaucoup au plaiſir du lecteur. Ce n'eſt point parce que cette pièce m'eſt adreſſée, ce n'eſt point parce qu'il vous a plu de dire du bien de moi, mais c'eſt par ſa bonté intrinsèque, que je lui dois mon approbation entière. Je me doutois bien que le Dieu des écoles ne pourroit que gagner en paſſant par vos mains. Ne croyez pas, je vous prie, que je pouſſe mon ſcepticiſme à outrance; il y a des vérités que je crois démontrées & dont ma rai-

ſon ne me permet pas de douter; je crois, par exemple, qu'il n'y a qu'un Dieu & qu'un Voltaire dans le monde; je crois encore que ce Dieu avoit beſoin dans ce ſiècle d'un Voltaire pour le rendre aimable.

Vous avez lavé, nettoyé & retouché un vieux tableau de Raphaël, que le vernis de quelque barbouilleur ignorant avoit rendu méconnoiſſable. Le but principal que je m'étois propoſé dans ma diſſertation ſur l'Erreur étoit d'en prouver l'innocence; je n'ai point oſé m'expliquer ſur le ſujet de la religion; c'eſt pourquoi j'ai plutôt employé un ſujet philoſophique. Je reſpecte d'ailleurs Copernic, Deſcartes, Leibnitz, Newton; mais je ne ſuis point encore d'âge à prendre parti: les ſentimens de l'académie conviennent mieux à un jeune homme de vingt & quelques années que le ton déciſif & doctoral. Il faut commencer par connoître pour apprendre à juger, c'eſt ce que je fais; je lis tout avec un eſprit impartial & dans le deſſein de m'inſtruire, en ſuivant votre excellente leçon: *& vers la vérité le doute les conduit.*

J'ai lu avec admiration & avec étonnement l'ouvrage de la Marquiſe ſur le Feu. Cet eſſai m'a donné une idée de ſon vaſte génie, de ſes connoiſſances & de votre bonheur. Vous le méritez trop bien que je vous l'envie; jouiſſez-en dans votre paradis, & qu'il ſoit permis à nous autres humains de participer à votre bonheur. Vous pouvez aſſurer Emilie qu'elle m'a inſpiré pour le feu une vênération particulière, non le feu qu'elle décompoſe avec tant de

de ſagacité, mais celui de ſon puiſſant génie. Eſt-ce qu'il ſeroit permis à un ſceptique de propoſer quelques doutes qui lui ſont venus ? Peut-on dans un ouvrage de phyſique où l'on recherche la vérité ſcrupuleuſement, peut-on y faire entrer des reſtes des viſions de l'antiquité ? J'appelle ainſi ce qui paroît être échappé à la Marquiſe touchant l'embraſement excité dans les forêts par le mouvement des branches ? J'ignore le phénomène rapporté dans l'article des cauſes de la congélation de l'eau. On y rapporte qu'en Suiſſe il ſe trouvoit des étangs qui geloient pendant l'été aux mois de Juin & de Juillet. Mon ignorance peut cauſer mes doutes ; j'y profiterai à coup sûr, car vos éclairciſſemens m'inſtruiront.

Après avoir parlé de vos ouvrages & de ceux de la Marquiſe, il ne m'eſt guère permis de parler des miens. Je dois cependant accompagner cette lettre d'une pièce qu'on a voulu que je faſſe. Le plus grand plaiſir que vous me puiſſiez faire après celui de m'envoyer vos productions, eſt de corriger les miennes. J'ai eu le bonheur de me rencontrer avec vous, comme vous pourrez le voir ſur la fin de l'ouvrage. Lors qu'on a peu de génie, qu'on n'eſt point ſecondé d'un cenſeur éclairé, & qu'on écrit dans une langue étrangère, on ne peut guère ſe promettre de faire des progrès : rimer malgré ces obſtacles, c'eſt ce me ſemble être atteint en quelque manière de la maladie des Abdéritains. Je vous fais confi-

dence de toutes mes folies : c'eſt la marque la plus grande de ma confiance & de l'eſtime avec laquelle je ſuis inviolablement, &c.

LETTRE LXXIII.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI,

A Berlin,
le 25 de Décembre, 1738.

JE lus ces jours paſſés avec beaucoup de plaiſir la lettre que vous adreſſez à vos infidelles libraires de Hollande. La part que je prends à votre réputation, m'a fait participer vivement à l'approbation dont le public ne ſauroit manquer de couronner votre modération.

C'eſt cette modération qui doit être le caractère propre de tout homme qui cultive les ſciences. La philoſophie, qui éclaire l'eſprit, fait faire des progrès dans la connoiſſance du cœur humain ; & le fruit le plus ſolide qui en revient, doit être un ſupport plein d'humanité pour les foibleſſes, les défauts, & les vices des hommes. Il ſeroit à ſouhaiter que les ſavans dans leurs diſputes, les théologiens dans leurs querelles & les princes dans leurs différens vouluſſent imiter votre modération. Le ſavoir, la véritable religion, les caractères reſpectables parmi les hommes devroient élever ceux qui en ſont revêtus au deſſus

de certaines paſſions, qui ne devroient être que le partage des ames baſſes. D'ailleurs le mérite reconnu eſt comme dans un fort à l'abri des traits de l'envie; tous les coups portés contre un ennemi inférieur déſhonorent celui qui les lance.

Tel, cachant dans les airs ſon front audacieux,
Le fier Athos paroît joindre la terre aux cieux:
Il voit ſans s'ébranler la foudre & le tonnerre,
Briſés contre ſes pieds, leur faire en vain la guerre.
Tel du ſage éclairé le repos précieux
N'eſt point troublé des cris de lâches envieux;
Il mépriſe les traits qui contre lui s'émouſſent;
Son ſilence prudent, ſes vertus les repouſſent,
Et contre ces Titans le public outragé
Du ſoin de les punir doit être ſeul chargé.

L'art de rendre injure pour injure eſt le partage des crocheteurs; quand même ces injures ſeroient des vérités, quand même elles ſeroient échauffées par le feu d'une belle poëſie, elles reſtent toujours ce qu'elles ſont; s'entend, ce ſont des armes bien placées dans les mains de ceux qui ſe battent à coups de bâtons, mais qui s'accordent mal avec ceux qui ſavent faire uſage de l'épée. Votre mérite vous a ſi fort élevé au deſſus de la ſatire & des envieux, qu'aſſurément vous n'avez pas beſoin de repouſſer leurs coups; leur malice n'a qu'un temps, après quoi elle tombe avec eux dans un oubli éternel. L'hiſtoire, qui a conſervé la mémoire d'Ariſtide, n'a pas daigné conſerver les noms de ſes envieux: on les

connoît auſſi peu que les perſécuteurs d'Ovide. En un mot, la vengeance eſt la paſſion de tout homme offenſé ; mais la générofité n'eſt que la paſſion des belles ames ; c'eſt la vôtre, c'eſt elle aſſurément qui vous a dicté cette belle lettre (que je ne ſaurois aſſez admirer) que vous adreſſez à vos libraires.

Je ſuis charmé que le monde ſoit obligé de convenir que votre philoſophie eſt auſſi ſublime dans la pratique qu'elle l'eſt dans la ſpéculation. Mes tributs accompagneront cette lettre ; les diſſipations de la ville, certains termes inconnus à Cirey & à Rémuſberg de devoir, de reſpect, de cour, incommodes dans la pratique, m'enlèvent tout mon temps ; vous vous en appercevrez ſans doute, car je n'ai pas ſeulement pu abréger ma lettre. Aſſurez, je vous prie, de mes adorations cette Déeſſe qui transforme Newton en Vénus, & ſi vous voyez un certain poëte philoſophe, l'auteur de la Henriade & de l'épître à U..., aſſurez-le que je l'eſtime & le conſidère on ne ſauroit davantage.

P. S. A propos. Comment ſe porte Louis XIV ? Vous allez dire, quel importun ! Cet Apicius n'eſt jamais raſſaſié de mes ouvrages.

LETTRE LXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, Décembre, 1738.

IL nous arrive dans le moment une écritoire, que Madame du Châtelet & moi indigne comptions avoir l'honneur de présenter à votre Altesse royale pour ses étrennes. Le ministre qui, selon votre très-bonne plaisanterie, est prêt à vous prendre souvent pour un bastion ou pour une contrescarpe, vous offrirait une coulevrine ou un mortier ; mais nous autres êtres pensans, nous présentons en toute humilité à notre chef, l'instrument avec lequel on communique ses pensées. Je l'ai adressée à Anvers ; elle part aujourd'hui, & d'Anvers elle doit aller à Vésel à l'adresse de M. le baron de Borck, ou, à son défaut, au commandant de la place, pour être remise à votre Altesse royale. Ce qui m'encourage à prendre cette liberté, c'est que ce petit hommage de votre sujet, ayant été fait à Paris, imite et surpasse le laque de la Chine ; c'est un art tout nouveau en Europe, & tous les arts vous doivent des tributs. Pardonnez-moi donc, Monseigneur, cet excès de témérité.

Je suis avec la plus tendre reconnaissance, l'estime et l'attachement le plus inviolable & le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

De votre Altesse royale le très-humble, &c.

LETTRE LXXV,

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le premier Janvier, 1739.

JEUNE Héros, efprit fublime,
Quels vœux pour vous puis-je former?
Vous êtes bienfefant, fage, humain, magnanime;
Vous avez tous les dons, car vous favez aimer.
Puiffent les fouverains, qui gouvernent les rênes
De ces puiffans Etats gémiffans fous leurs lois,
Dans le fentier du vrai vous fuivre quelquefois;
Et, pour vous imiter, prendre au moins quelques peines!
Ce font-là tous mes vœux; ce font-là les étrennes
Que je préfente à tous les rois.

Comme j'allais continuer fur ce ton, Monfeigneur, la lettre de votre Alteffe royale & l'épître au prince qui a le bonheur d'être votre frère, font venues me faire tomber la plume des mains. Ah! Monfeigneur, que vous avez un loifir fingulièrement employé, & que le talent extraordinaire, dans tout homme né hors de France, de faire des vers français, & plus rare encore dans une perfonne de votre rang, s'accroît & fe fortifie de jour en jour! mais que ne faites-vous point? & de la fcience des rois jufqu'à la mufique & à l'art de la peinture, quelle carrière ne rempliffez-vous pas? Quel préfent de la nature n'avez-vous pas embelli par vos foins?

Mais quoi, Monfeigneur, il eft donc vrai que

votre Alteſſe royale a un frère digne d'elle? C'eſt un bonheur bien rare: mais s'il n'en eſt pas tout à fait digne, il faudra qu'il le devienne après la belle épître de ſon frère aîné ; voilà le premier prince qui ait reçu une éducation pareille.

Il me ſemble, Monſeigneur, qu'il y a eu un des électeurs, vos ancêtres, qu'on ſurnomma le Cicéron de l'Allemagne; n'était-ce pas Jean II? Votre Alteſſe royale eſt bien perſuadée de mon reſpect pour ce prince; mais je ſuis perſuadé que Jean II n'écrivait point en proſe comme Fréderic. Et à l'égard des vers, je défie toute l'Allemagne, & preſque toute la France, de faire rien de mieux que cette belle épître:

O vous en qui mon cœur, tendre & plein de retour,
Chérit encor le ſang qui lui donna le jour!

Cet *encor* me paraît une des plus grandes fineſſes de l'art & de la langue; c'eſt dire, bien énergiquement en deux ſyllabes, qu'on aime ſes parens une ſeconde fois dans ſon frère.

Mais s'il plaît à votre Alteſſe royale, n'écrivez plus *opinion* par un *g*, & daignez rendre à ce mot les quatre ſyllabes dont il eſt composé; voilà les occaſions où il faut que les grands princes & les grands génies cèdent aux pédans.

Toute la grandeur de votre génie ne peut rien ſur les ſyllabes; & vous n'êtes pas le maître de mettre un *g* où il n'y en a point. Puiſque me voici ſur les ſyllabes, je ſupplierai encore votre Alteſſe royale d'écrire *vice* avec un *c*, & non avec deux *ſſ*. Avec ces

petites attentions, vous ferez de l'académie françaife quand il vous plaira; &, principauté à part, vous lui ferez bien de l'honneur; peu de fes académiciens s'expriment avec autant de force que mon Prince; & la grande raifon eft qu'il penfe plus qu'eux. En vérité, il y a dans votre épître un portrait de la calomnie, qui eft de Michel-Ange, & un de la jeuneffe, qui eft de l'Albane. Que votre Alteffe royale redouble bien vivement l'envie que nous avons de lui faire notre cour! Nous nous arrangeons pour partir au mois d'Avril; & il faudra que je fois bien malheureux, fi des frontières de Juliers je ne trouve pas un petit chemin qui me conduira aux pieds de votre Alteffe royale. Qu'elle me permette de l'inftruire que probablement nous refterons une année dans ces quartiers-là, à moins que la guerre ne nous en chaffe. Madame du Châtelet compte retirer tous les biens de fa maifon qui font engagés; cela fera long; & il faut même effuyer à Vienne & à Bruxelles un procès qu'elle pourfuivra elle-même, & pour lequel elle a déjà fait des écritures avec la même netteté & la même force qu'elle a travaillé à cet ouvrage du feu; quand même ces affaires-là dureraient deux années, n'importe; il faudrait abandonner Cirey pour deux années; les devoirs & les affaires férieufes marchent avant tout; & comment regretterait-on Cirey quand on fera plus proche de Clèves & d'un pays qui fera probablement honoré de la préfence de votre Alteffe royale! Ainfi peut-être, Monfeigneur, fupplierons-nous votre Alteffe royale de

ſuſpendre l'envoi de ce bon vin dont votre généroſité veut me faire boire; il y a apparence que j'irai boire long-temps du vin du Rhin entre Liége & Juliers. Votre Alteſſe royale eſt trop bonne; elle a conſulté des médecins pour moi, & elle daigne m'envoyer une recette qui vaut mieux que toutes leurs ordonnances.

Ma ſanté ſerait rétablie,
Si je me trouvais quelque jour
Près d'un tonneau de vin d'Hongrie,
Et le buvant à votre cour;
Mais le buvant près d'Emilie.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, avec admiration, avec la tendreſſe que vous me permettez, &c.

LETTRE LXXVI.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI, A Berlin, le 8 de Janvier, 1739.

JE m'étois bien flatté que l'épître ſur l'Humanité pourroit mériter votre approbation par les ſentimens qu'elle renferme; mais j'eſpérois en même temps que vous voudriez bien faire la critique de la poëſie & du ſtyle. Je prie donc l'habile philoſophe, le

grand poëte de vouloir bien s'abaiſſer encore, & de faire le grammairien rigide par amitié pour moi. Je ne me rebuterai point de retoucher une pièce dont le fond a pu plaire à la Marquiſe; & par ma docilité à ſuivre vos corrections vous jugerez du plaiſir que je trouve à m'amender. Que mon épître ſur l'Humanité ſoit le précurſeur de l'ouvrage que vous avez médité; je me trouverai aſſez récompenſé de ce que mon ouvrage a été comme l'aurore du vôtre: courez la même carrière, & ne craignez point qu'un amour propre mal-entendu m'aveugle ſur mes productions. L'humanité eſt un ſujet inépuiſable; j'ai bégayé mes penſées, c'eſt à vous à les développer.

Il paroît qu'on ſe fortifie dans un ſentiment lorſqu'on repaſſe en ſon eſprit toutes les raiſons qui l'appuient. C'eſt ce qui m'a déterminé à traiter le ſujet de l'humanité: c'eſt à mon avis l'unique vertu, & elle doit être principalement le propre de ceux que leur condition diſtingue dans le monde. Un ſouverain, grand ou petit, peut être regardé comme un homme dont l'emploi eſt de remédier autant qu'il eſt en ſon pouvoir aux miſères humaines; il eſt comme le médecin qui guérit, non pas les maladies du corps, mais les malheurs de ſes ſujets. La voix des malheureux, les gémiſſemens des miſérables, les cris des opprimés doivent parvenir juſqu'à lui; ſoit par pitié pour les autres, ſoit par un certain retour ſur ſoi-même, il doit être touché de la triſte ſituation de ceux dont il voit les miſères; & pour peu que ſon cœur ſoit tendre, les malheureux trouveront chez lui toute

la compaſſion dont ils ont beſoin. Un prince eſt par rapport à ſon peuple, ce que le cœur eſt à l'égard de la ſtructure mécanique du corps ; il reçoit le ſang de tous les membres, & il le repouſſe juſqu'aux extrémités : il reçoit la fidélité & l'obéiſſance de ſes ſujets, & il leur rend l'abondance, la proſpérité, la tranquillité, & tout ce qui peut contribuer au bien & à l'accroiſſement de la ſociété.

Ce ſont-là des maximes qui me ſemblent devoir naître d'elles-mêmes dans le cœur de tous les hommes ; cela ſe ſent, pourvu qu'on raiſonne, & l'on n'a pas beſoin de faire un grand cours de morale pour l'apprendre. Je crois que la compaſſion & le déſir de ſoulager une perſonne qui a beſoin de ſecours ſont des vertus innées dans la plupart des hommes. Nous nous repréſentons nos infirmités & nos miſères en voyant celles des autres, & nous ſommes auſſi prompts à les ſecourir que nous déſirerions qu'on le fût envers nous, ſi nous étions dans le même cas. Les tyrans pèchent ordinairement en enviſageant les choſes ſous un certain point de vue ; ils ne conſidèrent le monde que par rapport à eux-mêmes ; & pour être trop au deſſus de certains malheurs vulgaires, leurs cœurs y ſont inſenſibles. S'ils oppriment leurs ſujets, s'ils ſont durs, s'ils ſont violens & cruels, c'eſt qu'ils ne connoiſſent pas la nature du mal qu'ils font, & que pour ne point avoir ſouffert le mal, ils le croient trop léger. Ces ſortes d'hommes ne ſont pas dans le cas de Mucius Scévola, qui ſe brûlant la

main devant Porsenna, ressentoit toute l'action du feu sur cette partie de son corps.

En un mot, toute l'économie du genre humain est faite pour inspirer l'humanité : cette ressemblance de presque tous les hommes, cette égalité de condition, ce besoin indispensable qu'ils ont les uns des autres, leurs misères qui serrent les liens formés par leurs besoins, ce penchant naturel qu'on a pour ses semblables, notre conservation qui nous prêche l'humanité. Toute la nature semble se réunir pour nous inculquer un devoir, qui faisant notre bonheur, répand chaque jour des douceurs nouvelles sur notre vie. En voilà suffisamment, à ce qu'il me paroît, pour la morale. Il me semble que je vous vois bâiller deux fois en lisant ce terrible verbiage, & la Marquise s'en impatienter. Elle a raison en vérité ; car vous savez mieux que moi tout ce que je pourrois vous dire sur ce sujet, & qui plus est, vous le pratiquez.

Nous ressentons ici les effets de la congélation de l'eau ; il fait un froid excessif. Il ne m'arrive jamais d'aller à l'air que ce ne soit en tremblant que quelque partie nitreuse n'éteigne en moi le principe de la chaleur. Je vous prie de dire à la Marquise que je la prie fort de vouloir m'envoyer un peu de ce beau feu qui anime son génie ; elle en doit avoir de reste, & j'en ai grand besoin. Si elle a besoin de glaçons, je lui promets de lui en fournir autant qu'il lui en faudra pour avoir des eaux glacées pendant toutes les ardeurs de l'été.

Doctissime, je n'ai pas vu encore l'Essai de la Mar-

quiſe. Je ne ſuis pas prodigue de vos faveurs, il y a même des gens qui m'accuſent de pouſſer l'avarice juſqu'à l'excès. Jordan verra l'Eſſai ſur le feu, puiſque la Marquiſe y conſent, & il vous dira lui-même, s'il lui plaît, ce que cet ouvrage lui aura fait ſentir. Tout ce dont je puis vous aſſurer d'avance, c'eſt que tous tant que nous ſommes, nous ne connoiſſons point les préjugés : les Deſcartes, les Leibnitz, les Newton, les Emilie nous paroiſſent autant de grands hommes qui nous inſtruiſent à proportion des ſiècles où ils ont vécu. La Marquiſe aura cet avantage que ſa beauté & ſon ſexe donne ſur le nôtre lorſqu'il s'agit de perſuader :

Son eſprit perſuadera
Que le profond Newton en tout eſt véritable ;
Mais ſon regard nous convaincra
D'une autre vérité plus claire & plus palpable ;
En la voyant on ſentira
Tout ce que fait ſentir un objet adorable.

Si les Grâces préſidoient à l'académie, elles n'auroient pas manqué de couronner l'ouvrage de leurs mains. Il paroît bien que Meſſieurs de l'académie, trop attachés à l'uſage & à la coutume, n'aiment point les nouveautés, par la crainte qu'ils ont d'étudier ce qu'ils ne ſavent qu'imparfaitement. Je me repréſente un vieux académicien, qui après avoir vieilli ſous le harnois de Deſcartes, voit dans la décrépitude de ſa courſe s'élever une nouvelle opinion ; cet homme connoît par habitude les articles de ſa foi philoſophique, il eſt accoutumé à ſa façon de penſer, il

s'en contente, & il voudroit que tout le monde en fît autant. Quoi! redevenir disciple à l'âge de cinquante, de soixante ans, & être exposé à la honte d'étudier soi-même, après avoir si long-temps enseigné aux autres, & d'un grand flambeau qu'on croit être, ne devenir qu'une foible lumière, ou plutôt la voir s'obscurcir pour tout à fait? Ce n'est pas ainsi qu'on l'entend. Il est plus court de décrier un nouveau systême que de l'approfondir; il y a même une fermeté héroïque à s'opposer aux nouveautés en tous genres, & à soutenir les anciennes opinions. Un autre ordre d'esprits raisonne d'une autre manière; ils disent dans leur simplicité: Telle opinion fut celle de nos pères, pourquoi ne seroit-elle pas la nôtre? Valons-nous mieux qu'ils ne valoient? N'ont-ils pas été heureux en suivant les sentimens d'Aristote ou de Descartes, pourquoi nous romprions-nous la tête à étudier les sentimens des novateurs? Ces sortes d'esprits s'opposeront toujours aux progrès des connoissances; aussi n'est-il pas étonnant qu'il s'en fasse si peu. Dès que je serai de retour à Rémusberg, j'irai me jeter tête baissée dans la physique; c'est la Marquise à qui j'en aurai l'obligation. Je me prépare aussi à une entreprise bien difficile & hasardeuse; mais vous n'en serez instruit qu'après l'essai que j'aurai fait de mes forces. Le Roi va ce printemps en Prusse, où je l'accompagnerai. Le destin veut que nous jouïons aux barres, & malgré tout ce que je puis imaginer, je ne prévois pas encore comment nous pourrons nous voir. Ce sera toujours trop tard

pour mes ſouhaits ; vous en êtes bien convaincu, à ce que j'eſpère, comme de tous les ſentimens avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE LXXVII.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI, A Berlin, le 20 de Janvier, 1739.

ON offrait aux dieux, dans le paganiſme, les prémices des moiſſons & des récoltes ; on conſacrait au dieu de Jacob les premiers nés d'entre le peuple d'Iſraël ; on voue aux ſaints patrons dans l'Egliſe romaine non-ſeulement les prémices, non-ſeulement les cadets des maiſons, mais des royaumes entiers, témoin l'abdication de St Louis en faveur de la vierge Marie : pour moi je n'ai point de prémices de moiſſons, point d'enfans, point de royaume à vouer ; je vous conſacre les prémices de ma poëſie de l'année 1739. Si j'étais Païen, je vous invoquerais ſous le nom d'Apollon ; ſi j'étais Juif, je vous euſſe peut-être confondu avec le roi prophète & ſon fils ; ſi j'étais Papiſte, vous euſſiez été mon ſaint & mon confeſſeur. N'étant rien de tout cela, je me contente de vous eſtimer très-philoſophiquement, de vous admirer comme philoſophe, de vous chérir comme poëte, & de vous reſpecter comme ami.

Je ne vous ſouhaite que de la ſanté, car c'eſt tout ce dont vous avez beſoin. Partagé d'un génie ſupé-

rieur, capable de vous suffire à vous-même & de pouvoir être heureux, &, pour surcroit, possédant Emilie, que mes vœux pourraient-ils ajouter à votre félicité ?

Souvenez-vous que sous une zone un peu plus froide que le vôtre, dans un pays voisin de la babarrie en un lieu solitaire & retiré du monde, habite un ami qui vous consacre ses veilles, & qui ne cesse de faire des vœux pour votre conservation.

LETTRE LXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, A Cirey, le 18 de Janvier, 1739.

VOTRE Altesse royale est plus Féderic & plus Marc-Aurèle que jamais. Les choses agréables partent de votre plume avec une facilité qui m'étonne toujours. Votre instruction pastorale est du plus digne évêque. Vous montrez bien que ceux qui sont destinés à être rois, sont en effet les oints du Seigneur. Votre catéchisme est toujours celui de la raison & du bonheur. Heureuses vos ouailles, Monseigneur ! le troupeau de Cirey reçoit vos paroles avec la plus grande édification.

Votre Altesse royale me consel le, c'est-à-dire, m'ordonne de finir l'histoire du siècle de Louis XIV. J'obéirai & je tâcherai même de l'éclaircir avec un ménagement qui n'ôtera rien à la vérité, mais qui ne

la

la rendra pas odieuſe. Mon grand but, après tout, n'eſt pas l'hiſtoire politique & militaire, c'eſt celle des arts, du commerce, de la police, en un mot, de l'eſprit humain. Dans tout cela il n'y a point de vérité dangereuſe. Je ne crois donc pas devoir m'interdire une carrière ſi grande & ſi ſûre, parce qu'il y a un petit chemin où je peux broncher; ce qui eſt entre les mains de votre Alteſſe royale ne ſera jamais que pour elle. Le vulgaire n'eſt pas fait pour être ſervi comme mon prince.

J'ai réformé l'hiſtoire de Charles XII, ſur pluſieurs mémoires qui m'ont été communiqués par un ſerviteur du roi Staniſlas; mais ſur-tout, ſur ce que votre Alteſſe royale a daigné me faire remettre. Je n'ai pris de ces détails curieux dont vous m'avez honoré, que ce qui doit être ſu de tout le monde, ſans bleſſer perſonne; le dénombrement des peuples, les lois nouvelles, les établiſſemens, les villes fondées, le commerce, la police, les mœurs publiques. Mais pour les actions particulières du czar, de la czarine, du czarovitz, je garde ſur elles un ſilence profond. Je ne nomme perſonne, je ne cite perſonne, non-ſeulement parce que cela n'eſt pas de mon ſujet, mais parce que je ne ferais pas uſage d'un paſſage de l'évangile que votre Alteſſe royale m'aurait cité, ſi vous ne l'ordonniez expreſſément.

Je réforme la Henriade, & je compte par le premier ordinaire ſoumettre au jugement de votre Alteſſe royale quelques changemens que je viens d'y

faire. Je corrige aussi toutes mes tragédies; j'ai fait un nouvel acte à Brutus, car enfin il faut se corriger & être digne de son prince & d'Emilie.

Je ne fais point imprimer Mérope, parce que je n'en suis pas encore content; mais on veut que je fasse une tragédie nouvelle, une tragédie pleine d'amour & non de galanterie, qui fasse pleurer des femmes, & qu'on parodie à la comédie italienne. Je la fais, j'y travaille il y a huit jours *; on se moquera de moi : mais en attendant je retouche beaucoup les élémens de Newton, je ne dois rien oublier, & je veux que cet ouvrage soit plus plein & plus intelligible.

Je vous ai rendu, Monseigneur, un compte exact de tous les travaux de votre sujet de Cirey; vraiment je ne dois pas omettre la nouvelle persécution que Rousseau & l'abbé Desfontaines me font. Tandis que je passe dans la retraite les jours & les nuits dans un travail assidu, on me persécute à Paris, on me calomnie, on m'outrage de la manière la plus cruelle. Madame la Marquise du Châtelet a cru que Thiriot, qui envoie souvent ce qu'on fait contre moi à tout le monde, avait envoyé aussi à votre Altesse royale un libelle affreux de l'abbé Desfontaines; elle avait d'autant plus sujet de le croire, qu'elle en avait écrit à Thiriot, qu'elle lui avait mandé la vérité, & que Thiriot n'avait point répondu; aussi-tôt voilà le cœur généreux de Madame du

* Zulime.

Châtelet, cœur digne du vôtre, qui s'enflamme; elle écrit à votre Alteſſe royale, elle vous fait entendre des plaintes bienſéantes dans ſa bouche, mais interdites à la mienne. Voici le fait.

Un homme, le chevalier de Mouhy, qui a déjà écrit contre l'abbé Desfontaines, fait une petite brochure littéraire contre lui; & dans cette brochure il imprime une lettre que j'ai écrite il y a deux ans. Dans cette lettre j'avais cité un fait connu; que l'abbé Desfontaines, ſauvé du feu par moi, avait, pour récompenſe, fait ſur le champ un libelle contre ſon bienfaiteur, & que Thiriot en était témoin. Tout cela eſt la plus exacte vérité, vérité bien honteuſe aux lettres. Si Thiriot, dans cette occaſion, craint de nouvelles morſures de l'abbé Desfontaines, s'il s'effraie plus de ce chien enragé qu'il n'aime ſon ami, c'eſt ce que j'ignore: il y a longtemps que je n'ai reçu de ſes nouvelles. Je lui pardonne de ne ſe point commettre pour moi. Je fais un petit mémoire apologétique pour répondre à l'abbé Desfontaines. Madame du Châtelet l'a envoyé à vôtre Alteſſe royale; je l'ai fort corrigé depuis. Je ne dis point d'injures; l'ouvrage n'eſt point contre l'abbé Desfontaines, il eſt pour moi; je tâche d'y mêler un peu de littérature, afin de ne point fatiguer le public de choſes perſonnelles *.

Mais je ſens que je fatigue fort votre Alteſſe

* Cet ouvrage ſe trouve dans cette édition, Mélanges littér. tome I, page 480, ſous le titre de *Mémoires ſur la ſatire.*

royale par tout ce bavardage. Quel entretien po un grand prince! Mais les dieux s'occupent quelquefois des fottifes des hommes, & les héros regardent des combats de cailles.

Je fuis avec le plus profond refpect, le plus tendre, le plus inviolable attachement,

Monfeigneur, &c.

LETTRE LXXIX.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 27 de Janvier, 1739.

SUBITEMENT d'un vol rapide
La Mort fondoit fur moi,
L'affreufe douleur qui la guide,
Dans peu m'eût abymé fous foi.
De maux carnaffiers avidement rongée,
La trame de mes jours alloit être abrégée,
Et la débile infirmité
Précipitoit ma trifte vie,
Hélas! avec trop de furie,
Au gouffre de l'éternité.
Déjà la Mort qui fème l'épouvante,
Avec fon attirail hideux,
Faifoit briller fa faux tranchante,
Pour éblouir mes foibles yeux,
Et ma penfée évanouie
Alloit abandonner mon corps,
Je me voyois finir: mes défaillans refforts
Du martyre fouffrant la fureur inouie,

Faifoient leurs derniers efforts.
L'ombre de la nuit éternelle
Diffipoit à mes yeux la lumière du jour ;
L'efpérance, toujours ma compagne fidelle,
Ne me laiffoit plus voir la plus foible étincelle
D'un efpoir de retour.
Dans des tourmens fans fin, d'une angoiffe mortelle,
Je défirois l'inftant qu'éteignant mon flambeau,
La Mort affouviffant fa paffion cruelle,
Me précipitât au tombeau.
C'eft par vous, propice Jeuneffe,
Que plein de joie & d'allégreffe
Des tourmens de la mort je fuis forti vainqueur.
Oui, cher Voltaire, je refpire,
Oui, je refpire encore pour vous,
Et des rives du fombre empire,
De notre attachement le fouvenir fi doux
Me tranfporta comme en délire
Chez Emilie auprès de vous.
Mais revenant à moi, par un nouveau martyre,
Je reconnus l'erreur où me plongeoient mes fens :
Faut-il mourir, difois-je ? ô vous, Dieux tout-puiffans !
Redoublez ma douleur amère
Et redoublez mes maux cuifans ;
Mais ne permettez pas, fiers maîtres du tonnerre,
Que les deftins impatiens,
Jaloux de mon bonheur, m'arrachent de la terre
Avant que d'avoir vu Voltaire.

Ces quarante & quelques vers fe réduifent à vous apprendre qu'une affreufe crampe d'eftomac a penfé vous priver il y a deux jours d'un ami qui vous eft bien fincèrement attaché, & qui vous eftime on

ne ſauroit davantage. Ma jeuneſſe m'a ſauvé ; les charlatans diſent que ce ſont leurs remèdes, & pour moi je crois que c'eſt l'impatience de vous voir avant que de mourir. J'avois lu le ſoir avant que de me coucher une très-mauvaiſe ode de Rouſſeau, adreſſée à la poſtérité ; j'en ai pris la colique, & je crains que nos pauvres neveux n'en prennent la peſte. C'eſt aſſurément l'ouvrage le plus miſérable qui me ſoit de la vie tombé entre les mains.

Je me ſens extrêmement flatté de l'approbation que vous donnez à la dernière épître que je vous ai envoyée. Vous me faites grand plaiſir de relever mes fautes : je ferai ce que je pourrai pour corriger mon orthographe, qui eſt très-mauvaiſe ; mais je crains de ne pas parvenir ſitôt à l'exactitude qu'elle exige. J'ai le défaut d'écrire trop vîte & d'être trop pareſſeux pour copier ce que j'ai écrit. Je vous promets cependant de faire ce qui me ſera poſſible pour que vous n'ayez pas lieu de compoſer dans le goût de Lucien un dialogue des lettres qui plaident devant le tribunal de Vaugelas, & qui ſe plaignent des injures que je leur ai faites. Si en ſe corrigeant on peut parvenir à quelque habileté, ſi par l'application on peut apprendre à mieux faire, ſi les ſoins des maîtres de l'art ne ſe laſſent point de former les diſciples : je puis aſſurer qu'avec votre aſſiſtance, je ferai un jour des vers moins mauvais que ceux que je compoſe à préſent.

J'ai bien cru que la Marquiſe du Châtelet étoit en affaires ſérieuſes, & qu'elle étoit en phyſique, en

philoſophie & dans la ſociété. Le propre des ſciences eſt de donner une juſteſſe d'eſprit qui prévient l'abus qu'on en pourroit faire. J'aime à apprendre qu'une jeune Dame ait aſſez d'empire ſur ſes paſſions pour ſacrifier tous ſes goûts à ſes devoirs ; mais j'admire encore plus un philoſophe qui abandonne la retraite & la paix en faveur de l'amitié. Ce ſont des exemples que Cirey fournit à la poſtérité, & qui feront infiniment plus d'honneur à la philoſophie que l'abdication de cette femme ſingulière qui deſcend du trône de Suède, pour aller occuper un palais à Rome. Les ſciences doivent être conſidérées comme des moyens qui nous donnent plus de capacité pour remplir nos devoirs ; les perſonnes qui les cultivent ont plus de méthode dans ce qu'elles font, & elles agiſſent plus conſéquemment. L'eſprit philoſophique établit des principes ; ce ſont les ſources des raiſonnemens & la cauſe des actions ſenſées. Je ne m'étonne point que vous autres habitans de Cirey faſſiez ce que vous devez faire ; mais je m'étonnerois beaucoup ſi vous ne le faiſiez pas, vu la ſublimité de vos génies & la profondeur de vos connoiſſances.

Je vous prie de m'avertir de votre départ pour Bruxelles, & d'aviſer en même temps à la voie la plus courte pour accélérer notre correſpondance. Je me flatte de pouvoir recevoir tous les huit jours de vos lettres, lorſque vous ſerez ſi voiſin de nos frontières. Je pourrai peut-être vous être de quelque utilité dans ce pays ; car je connois très-parti-

culièrement le Prince d'Orange, qui eſt ſouvent à Bréda, & le Duc d'Aremberg, qui demeure à Bruxelles ; peut-être pourrai-je auſſi par le miniſtère du Prince de Lichtenſtein abréger à la Marquiſe les longueurs qu'on lui fera ſouffrir à Bruxelles & à Vienne ; les juges de ces pays ne ſe preſſent point dans leurs jugemens : on dit que ſi la cour impériale devoit un ſoufflet à quelqu'un, il faudroit ſolliciter trois ans avant que d'en obtenir le payement. J'augure de là que les affaires de la Marquiſe ne ſe termineront pas auſſi vîte qu'elle le pourroit déſirer.

Le vin de Hongrie vous ſuivra partout où vous irez : il vous eſt beaucoup plus convenable que le vin de Rhin, duquel je vous prie de ne point boire, à cauſe qu'il eſt fort malſain. Ne m'oubliez pas, cher Voltaire, & ſi votre ſanté vous le permet, donnez-moi plus ſouvent de vos nouvelles, de vos cenſures & de vos ouvrages. Vous m'avez ſi bien accoutumé à vos productions, que je ne puis preſque plus revenir à celles des autres. Je brûle d'impatience d'avoir la fin du ſiècle de Louis XIV. Cet ouvrage eſt incomparable ; mais gardez-vous bien de le faire imprimer.

LETTRE LXXX.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI, A Berlin, le 3 Février, 1739.

VOUS recevez mes ouvrages avec trop d'indulgence : une prévention favorable à l'auteur vous fait excuser leurs foiblesses, & les fautes dont ils fourmillent. Je suis comme le Prométhée de la fable ; je dérobe quelque chose de votre feu divin, dont j'anime mes foibles productions ; mais la différence qu'il y a entre cette fable & la vérité, c'est que l'ame de Voltaire, beaucoup plus grande & plus magnanime que celle du roi des Dieux, ne me condamne point au supplice que souffrit l'auteur du céleste larcin. Ma santé languissante encore m'empêche d'exécuter les ouvrages que je roulois dans ma tête ; & le médecin, plus cruel que la maladie même, me condamne à faire tous les jours de l'exercice, temps que je suis obligé de prendre sur mes heures d'étude. Ces charlatans veulent me défendre de m'instruire, bientôt ils voudront que je ne pense plus : mais tout compté tout rabattu, j'aime mieux être malade de corps, que d'être perclus d'esprit. Malheureusement l'esprit ne semble être que l'accessoire du corps ; il est dérangé en même temps que l'organisation de notre machine, & la matière ne sauroit souffrir, sans que l'esprit s'en ressente également. Cette union si étroite,

cette liaifon intime eft, ce me femble, une très-forte preuve du fentiment de Locke; ce qui penfe en nous eft affurément un effet ou un réfultat de la mécanique de notre machine animée. Tout homme fenfé, tout homme qui n'eft point imbu de prévention ou d'amour propre, doit en convenir.

Pour vous rendre compte de mes occupations, je vous dirai que j'ai fait quelques progrès en phyfique; j'ai vu toutes les expériences de la pompe pneumatique, & j'en ai indiqué deux nouvelles, qui font premièrement de mettre une montre ouverte dans la pompe, pour voir fi fon mouvement fera accéléré, s'il retardera, s'il reftera le même, ou s'il ceffera. La féconde expérience regarde la vertu productrice de l'air. On prendra une portion de terre dans laquelle on plantera un pois; après qu'on l'aura enfermé dans le récipient, on en pompera l'air, & je fuppofe que le pois ne croîtra point, à caufe que j'attribue à l'air cette vertu productrice & cette force qui développe les femences. J'ai donné de plus quelque befogne à nos académiciens : il m'eft venu une idée fur la caufe des vents, que je leur ai communiquée, & notre célèbre Kirch pourra me dire au bout d'un an, fi mon affertion eft jufte, ou fi je me fuis trompé. Je vous dirai en peu de mots de quoi il s'agit. On ne peut confidérer que deux chofes comme les mobiles du vent; la preffion de l'air & le mouvement. Or je dis que la raifon qui fait que nous avons plus de tempêtes vers le folftice d'hiver, c'eft que le foleil eft plus voifin de nous,

& que la preſſion de cet aſtre ſur notre hémiſphère produit les vents : de plus, la terre étant dans ſon périgée, doit avoir un mouvement plus fort en raiſon inverſe du quarré de ſa diſtance, & ce mouvement influant ſur les parties de l'air, doit néceſſairement produire les vents & les tempêtes. Les au tres vents peuvent venir des autres planètes avec leſquelles nous ſommes dans le périgée; de plus, lorſque le ſoleil attire beaucoup d'humidités de la terre, ces humidités qui s'élèvent & ſe raſſemblent dans la moyenne région de l'air, peuvent par leur preſſion cauſer également des vents & des tourbillons. Mr Kirch obſervera exactement la ſituation de notre terre à l'égard du monde planétaire; il remarquera les nuages, & il examinera avec ſoin, pour voir ſi la cauſe que j'aſſigne au vent eſt véritable.

En voilà aſſez pour la phyſique. Quant à la poëſie, j'avois formé un deſſein, mais ce deſſein eſt ſi grand, qu'il m'épouvante moi-même, lorſque je le conſidère de ſang froid. Le croiriez-vous ? J'ai fait le projet d'une tragédie; le ſujet eſt pris de l'Enéide; l'action de la pièce devoit repréſenter l'amitié tendre & conſtante de Niſus & d'Euryale. Je me ſuis propoſé de renfermer mon ſujet en trois actes, & j'ai déjà rangé & digéré les matériaux; ma maladie eſt ſurvenue, & Niſus & Euryale me paroiſſent plus redoutables que jamais.

Pour vous, mon cher ami, vous m'êtes un être incompréhenſible; je doute s'il y a un Voltaire dans

le monde ; j'ai fait un ſyſtême pour nier ſon exiſtence : non aſſurément, ce n'eſt pas un homme qui fait le travail prodigieux qu'on attribue à Mr de Voltaire. Il y a à Cirey une académie, compoſée de l'élite de l'univers ; il y a des philoſophes qui traduiſent Newton, il y a des poëtes héroïques, il y a des Corneilles, il y a des Catulles, il y a des Thucydides, & l'ouvrage de cette académie ſe publie ſous le nom de Voltaire, comme l'action de toute une armée s'attribue au chef qui la commande. La fable nous parle d'un géant qui avoit cent bras, vous avez mille génies ; vous voulez embraſſer l'univers entier, comme Atlas le portoit. Ce travail prodigieux me fait craindre, je l'avoue. N'oubliez point que ſi votre eſprit eſt immenſe, votre corps eſt très-fragile ; ayez quelque égard, je vous prie, à l'amitié de vos amis, & ne rendez pas votre champ aride à force de le faire rapporter. La vivacité de votre eſprit mine votre ſanté, & ce travail exorbitant uſe trop vîte votre vie.

Puiſque vous me promettez de m'envoyer les endroits de la Henriade que vous avez retouchés, je vous prie de m'envoyer la critique de ceux que vous avez rayés. J'aurois deſſein de faire graver la Henriade (lorſque vous m'aurez envoyé les changemens que vous avez trouvé à propos de faire) comme l'Horace qu'on a gravé à Londres. Knobelſdorf, qui deſſine très bien, fera les deſſeins des eſtampes, & l'on pourroit y ajouter l'ode à Maupertuis, les épîtres morales, & quelques unes de vos

pièces qui ſont diſperſées en différens endroits. Je vous prie de me dire votre ſentiment, & quelle ſeroit votre volonté.

Il eſt indigne, il eſt honteux pour la France qu'on vous perſécute impunément. Ceux qui ſont les maîtres de la terre doivent adminiſtrer la juſtice, récompenſer & ſoutenir la vertu contre l'oppreſſion & la calomnie du vice. Je ſuis indigné de ce que perſonne ne s'oppoſe à la fureur de vos ennemis. La nation devroit embraſſer la querelle de celui qui ne travaille que pour la gloire de ſa patrie, & qui eſt preſque l'unique homme qui faſſe honneur à ſon ſiècle. Les perſonnes qui penſent juſte, mépriſent le libelle diffamatoire qui paroît : ils ont en horreur ceux qui en ſont les abominables auteurs. Ces pièces ne ſauroient attaquer votre réputation ; ce ſont des traits impuiſſans, & des calomnies trop atroces pour être crues ſi légèrement.

J'ai fait écrire à Thiriot tout ce qui convient qu'il ſache, & l'avis qu'on lui a donné touchant ſa conduite, fructifiera, à ce que j'eſpère. Vous ſavez que la Marquiſe & moi nous ſommes vos meilleurs amis ; chargez-nous, lorſque vous ſerez attaqué, de prendre votre défenſe : ce n'eſt point que nous puiſſions nous en acquitter avec autant d'éloquence, de tour & de dignité que ſi vous preniez ce ſoin vous-même. Mais tout ce que nous dirons pourra être plus fort, à cauſe qu'un ami, outré du tort qu'on fait à ſon ami outré, peut dire beaucoup de choſes que la modération de l'offenſé doit ſupprimer : le

public même eſt plutôt ému par les plaintes d'un ami compatiſſant, qu'il n'eſt attendri par l'opprimé qui crie vengeance. Je ne ſuis point indifférent ſur ce qui vous regarde, & je m'intéreſſe avec zèle au repos de celui qui ſans relâche travaille pour mon inſtruction & pour mon agrément.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, A Cirey, le 15 de Février, 1739.

J'AI reçu les étrennes. Je vous en ai donné en ſujet, & votre Alteſſe royale m'en a donné en roi. Votre lettre ſans date, vos jolis vers,

> Quelque démon malicieux
> Se joue aſſurément du monde, &c.

ont diſſipé tous les nuages qui ſe répandaient ſur le ciel ſerein de Cirey. Les peines viennent de Paris, & les conſolations viennent de Rémuſberg. Au nom d'Apollon, notre maître, daignez me dire, Monſeigneur, comment vous avez fait pour connaître ſi parfaitement des états de la vie qui ſemblent être ſi éloignés de votre ſphère ? avec quel microſcope les yeux de l'héritier d'une grande monarchie ont-ils pu démêler toutes les nuances qui bigarrent la vie com-

mune. Les princes ne ſavent rien de tout cela; mais vous êtes homme autant que prince.

L'abbé Alari demandait un jour à notre roi permiſſion d'aller à la campagne pour quelques jours, & de partir ſur le champ. Comment, dit le roi, eſt-ce que votre carroſſe à ſix chevaux eſt dans la cour? Il croyait alors que tout le monde avait un carroſſe à ſix chevaux au moins.

Vous me feriez croire, Monſeigneur, à la métempſycoſe. Il faut que votre ame ait été long-temps dans le corps de quelque particulier fort aimable, d'un la Rochefoucauld, d'un la Bruyère. Quelle peinture des riches accablés de leur bonheur inſipide, des querelles & des chagrins qui en effet troublent les mariages les plus heureux en apparence! mais quelle foule d'idées & d'images! avec une petite lime de deux liards, que tout cet or-là ferait parfaitement travaillé! Vous créez, & je ne fais plus que raboter; c'eſt ce qui fait que je n'oſe pas encore envoyer à votre Alteſſe royale ma nouvelle tragédie: mais je prends la liberté de lui offrir un des petits morceaux que j'ai retouchés depuis peu dans la Henriade.

Madame la marquiſe du Châtelet vient de recevoir une lettre de votre Alteſſe royale qui prouve bien que Rémuſberg va devenir une académie des ſciences. Il faut, Monſeigneur, que j'aime bien la vérité pour convenir qu'Emilie ſe trompe; mais cette vérité l'emporte ſur les rois & même ſur les Emilies.

Je penſe que vous avez grande raiſon, Monſei-

gneur, ſur ce feu cauſé par un vent d'oueſt. Si les humains avaient attendu après Borée pour ſe chauffer, ils auraient couru grand riſque de mourir de froid. Les plus grands vents paſſant par les branches d'arbres y perdent beaucoup de leurs forces ; ſi ces branches ſont sèches, elles tombent ; ſi elles ſont vertes, leur froiſſement éternel ne produirait pas une étincelle. Le tonnerre a bien plus l'air d'avoir embraſé des forêts que le vent ; & les différens volcans dont la terre eſt pleine ont été nos premières fournaiſes.

Le mémoire d'ailleurs eſt plein de recherches curieuſes & de penſées auſſi hardies que philoſophiques ; c'eſt le ſyſtême de Boerhaave, c'eſt celui de Muſſchembroek, c'eſt très-ſouvent celui de la nature. Notre académie a donné le prix à des gens dont l'un dit que le feu eſt un compoſé de bouteilles *, & l'autre que c'eſt une machine de cylindre. Voilà le goût de notre nation ; ce qui tient au roman a la préférence ſur la ſimple nature. Auſſi ne donnerai-je point Mérope ; mais je vais donner une tragédie toute romaneſque ; quand on eſt dans le pays d'Arlequin, il faut avoir un habit de toutes couleurs, avec un petit maſque noir.

Me ſi fata meis paterentur ducere vitam
Auſpiciis, & ſponte meâ componere curas !

Si je vivais ſous mon prince, je ne ferais pas de

* M. Euler : mais ce n'eſt pas à cette hypothèſe de bouteilles, c'eſt à une fort belle formule pour la propagation du ſon, que l'académie donna le prix.

tels

tels ouvrages; je tâcherais de me conformer à ſa façon mâle & vigoureuſe de penſer; je reſſuſciterais mon feu mourant aux étincelles de ſon génie. Mais que puis-je faire en France, malade, perſécuté, & toujours diſtrait par la crainte qu'à la fin l'envie & la perſécution ne m'accablent? Le déſert où je me ſuis réfugié auprès de Minerve, qui a pris pour me protéger la figure de Madame du Châtelet, ce déſert, qui devrait être inacceſſible aux perſécuteurs, n'a pu empêcher leur fureur d'y venir trouver un ſolitaire languiſſant, qui ne vivait que pour votre Alteſſe royale, pour Emilie, & pour l'étude.

Je ſuis avec le plus profond reſpect & le plus tendre attachement, &c.

LETTRE LXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 26 de Février, 1739.

O Nouvelle effroyable! ô triſteſſe profonde!
Il était un héros nourri par les vertus,
L'eſpérance, l'idole, & l'exemple du monde:
Dieu! peut-être il n'eſt plus.

Quel envieux démon, de nos malheurs avide,
Dans ces jours fortunés tranche un deſtin ſi beau!
A mes yeux égarés quelle affreuſe Euménide
Vient ouvrir ce tombeau!

Defcendez, accourez du haut de l'Empirée,
Dieu des arts, Dieu charmant, mon éternel appui
Vertus qui préfidez à fon ame éclairée,
Et que j'adore en lui.

Defcendez, refermez cette tombe entr'ouverte ;
Arrachez la victime aux deftins ennemis :
Votre gloire en dépend, fa mort eft votre perte :
Confervez votre fils.

Jufqu'au trône enflammé de l'empire célefte
La Terre a fait monter ces douloureux accens :
Grand Dieu ! fi vous m'ôtez cet efpoir qui me refte,
Sappez mes fondemens.

Vous le favez, grand Dieu ! languiffante, affaiblie
Sous le poids des forfaits, je gémis de tout temps ;
Féderic me confole, il vous réconcilie
Avec mes habitans.

Le Ciel entend la Terre, il exauce fes plaintes ;
Minerve, la Santé, les Grâces, les Amours
Revolent vers mon prince, & diffipent nos craintes
En affurant fes jours.

Rival de Marc-Aurèle, ame héroïque & tendre,
Ah ! fi je peux former le défir & l'efpoir
Que de mes jours encor le fil puiffe s'étendre,
Ce n'eft que pour vous voir.

Je fuis né malheureux : la déteftable envie,
Le zèle impérieux des dangereux dévots,
Contre les jours ufés de ma mourante vie,
Arment la main des fots.

Un lâche me trahit, un ingrat m'abandonne;
Il rompt de l'amitié le voile decevant:
Miférables humains, ma douleur vous pardonne;
Féderic eft vivant.

Il les faut excufer, Monfeigneur, ces vers fans efprit, que le cœur feul a dictés au milieu de la crainte où je fuis encore de votre danger, dans le même temps que j'avais la joie d'apprendre votre réfurrection de votre propre main.

Votre Alteffe royale eft donc comme le cigne du temps paffé; elle chante au bord du tombeau. Ah! Monfeigneur, que vos vers m'ont raffuré. On a bien de la vie quand l'efprit fait de ces chofes-là après une crampe dans l'eftomac. Mais, Monfeigneur, que de bontés à la fois! Je n'ai de protecteurs que vous & Emilie. Non-feulement votre Alteffe royale daigne m'aimer, mais elle veut encore que les autres m'aiment. Eh, qu'importent les autres! Après tout, je n'aurai pas la malheureufe faibleffe de rechercher le fuffrage de Vadius, quand je fuis honoré des bontés de Féderic, mais le malheur eft que la haine implacable des Vadius eft fouvent fuivie de la perfécution des Séjans.

Je fuis en France parce que Madame du Châtelet y eft; fans elle il y a long-temps qu'une retraite plus profonde me déroberait à la perfécution & à l'envie. Je ne haïs point mon pays; je refpecte & j'aime le gouvernement fous lequel je fuis né; mais je fouhaiterais feulement pouvoir cultiver l'étude avec plus de tranquillité & moins de crainte.

Si l'abbé Desfontaines & ceux de ſa trempe qui me perſécutent, ſe contentaient de libelles diffamatoires, encore paſſe ; mais il n'y a point de reſſorts qu'ils ne faſſent jouer pour me perdre. Tantôt ils font courir des écrits ſcandaleux, & me les imputent ; tantôt des lettres anonymes aux miniſtres, des hiſtoires forgées à plaiſir par Rouſſeau, & conſommées par Desfontaines ; de faux dévots ſe joignent à eux, & couvrent du zèle de la religion leur fureur de nuire. Tous les huit jours je ſuis dans la crainte de perdre la liberté ou la vie ; & languiſſant dans une ſolitude, & dans l'impuiſſance de me défendre, je ſuis abandonné par ceux-mêmes à qui j'ai fait le plus de bien, & qui penſent qu'il eſt de leur intérêt de me trahir. Du moins un coin de terre dans la Hollande, dans l'Angleterre, chez les Suiſſes, ou ailleurs, me mettrait à l'abri & conjurerait la tempête ; mais une perſonne trop reſpectable a daigné attacher ſa vie heureuſe à des jours ſi malheureux : elle adoucit tous mes chagrins, quoiqu'elle ne puiſſe calmer mes craintes.

Tant que j'ai pu, Monſeigneur, j'ai caché à votre Alteſſe royale la douleur de ma ſituation, malgré la bonté qu'elle avait elle-même d'en plaindre l'amertume : je voulais épargner à cette ame généreuſe des idées ſi déſagréables ; je ne ſongeais qu'aux ſciences qui font vos délices ; j'oubliais l'auteur que vous daignez aimer ; mais enfin ce ſerait trahir ſon protecteur de lui cacher ſa ſituation. La voilà telle qu'elle eſt. Horace dit :

Durum, ſed levius fit patientiâ—

et moi je dis :

Durum, ſed levius fit per Federicum.

Votre Alteſſe royale promet encore ſa protection pour les affaires que Madame du Châtelet doit diſcuter vers les confins de votre ſouveraineté. Elle vous en remercie, Monſeigneur ; il n'y a qu'elle qui puiſſe exprimer le prix de vos bienfaits. Sera-t-il poſſible que votre Alteſſe royale ſoit en Pruſſe quand nous ſerons près de Clèves ? J'eſpère au moins que nous y ſerons ſi long-temps qu'enfin nous y verrons *ſalutare meum.*

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE LXXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, 28 Février, 1739.

JE reçois la lettre de votre Alteſſe royale du 3 Février, & je lui réponds par la même voie ; nous avons ſur le champ répété l'expérience de la montre dans le récipient : la privation d'air n'a rien changé au mouvement qui dépend du reſſort. La montre eſt actuellement ſous la cloche ; je crois m'apercevoir que le balancier a pu aller peut-être un peu plus vîte, étant plus libre dans le vide ; mais cette accéléra-

tion eſt très-peu de choſe, & dépend probablement de la nature de la montre. Quant au reſſort, il eſt évident, par l'expérience, que l'air n'y contribue en rien ; & pour la matière ſubtile de Deſcartes, je ſuis ſ très-humble ſerviteur. Si cette matière, ſi ce torrent de tourbillons va dans un ſens, comment les reſſorts qu'elle produirait pourraient-ils opérer de tous les ſens ? Et puis, qu'eſt-ce que c'eſt que des tourbillons ?

Mais que m'importe la machine pneumatique ? c'eſt votre machine, Monſeigneur, qui m'importe ; c'eſt la ſanté du corps aimable, qui loge une ſi belle ame. Quoi ! je ſuis donc réduit à dire à votre Alteſſe royale ce qu'elle m'a ſi ſouvent daigné dire ; conſervez-vous ; travaillez moins. Vous le diſiez, Monſeigneur, à un homme dont la conſervation eſt inutile au monde ; & moi je le dis à celui dont le bonheur des hommes doit dépendre. Eſt-il poſſible, Monſeigneur, que votre accident ait eu de telles ſuites ? J'ai eu l'honneur d'écrire à votre Alteſſe royale, par M. Pletz ; j'ai écrit auſſi en droiture ; hélas ! je ne puis être au nombre de ceux qui veillent auprès de votre perſonne. *Niſus* & *Euryalus* amuſeront peut-être plus votre convaleſcence que ne feraient des calculs. Je ne m'étonne pas que le héros de l'amitié ait choiſi un tel ſujet ; j'en attends les premières ſcènes avec impatience. Scipion, Céſar, Auguſte firent des tragédies, *cur non Federicus ?*

Votre Alteſſe royale me fait trop d'honneur ; elle oppoſe trop de bonté à mes malheurs ; j'ai fait tant

de changement à la Henriade, que je ſuis obligé de lui envoyer l'ouvrage tout entier, avec les corrections. Si elle ordonne la voie par laquelle il faut lui fair tenir l'ouvrage qu'elle protége, elle ſera obéie. Je ſuis trop heureux, malgré mes ennemis; je la remercie mille fois; & tout ce que vous daignez me dire pénètre mon cœur. Que je bavarderais, ſi ma déplorable ſanté me permettait d'écrire davantage! Je ſuis à vos pieds, Monſeigneur; je ne reſpire guère; mais c'eſt pour Emilie & pour mon dieu tutélaire.

Je ſuis avec le plus profond reſpect & la plus tendre reconnaiſſance, &c.

LETTRE LXXXIV.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI,

A Rémuſberg, le 8 de Mars, 1739.

DEPUIS la dernière lettre que je vous ai écrite, ma ſanté a été ſi languiſſante, que je ne puis travailler à quoi que ce ſoit. L'oiſiveté m'eſt un poids plus inſupportable que le travail & que la maladie. Mais nous ne ſommes formés que d'un peu d'argile, & il ſeroit ridicule au ſuprême degré d'exiger beaucoup de ſanté d'une machine qui doit par ſa nature ſe détraquer ſouvent, & qui eſt obligée de s'uſer pour pé-

rir enfin. Je vois par votre lettre que vous êtes en bon train de corriger vos ouvrages. Je regrette beaucoup que quelques grains de cette ſage critique ne ſoient pas tombés ſur la pièce que je vous ai adreſſée : je ne l'aurois point expoſée au ſoleil, ſi ce n'avoit été dans l'intention qu'il la purifiât. Je n'attends point de louanges de Cirey, elles ne me ſont point dues ; je n'attends de vous que des avis & de ſages conſeils. Vous me les devez aſſurément, & je vous prie de ne point ménager mon amour propre. J'ai lu avec un plaiſir infini le morceau de la Henriade que vous avez corrigé : il eſt beau, il eſt ſuperbe ; je voudrois bien, malgré cela, avoir fait celui que vous retranchez. Je ſuis deſtiné à ſentir plus vivement que les autres les beautés dont vous ornez vos ouvrages. Ces beaux vers que je viens de lire m'ont animé de nouveau du feu d'Apollon : telle eſt la force de votre génie, qu'il ſe communique à plus de deux cents lieues. Je veux monter mon luth, pour former de nouveaux accords. Il n'y a point lieu de douter que vous ne reuſſiſſiez dans la nouvelle tragédie que vous travaillez. Lorſque vous parlez de la gloire, on croit entendre diſcourir Jules Céſar. Parlez-vous de l'humanité ? c'eſt la nature qui s'explique par votre organe. S'agit il d'amour ? on croit entendre le tendre Anacréon, ou le chantre divin qui ſoupire pour Leſbie. En un mot, il ne vous faut que cette tranquillité d'ame que je vous ſouhaite de tout mon cœur, pour réuſſir, & pour produire des merveilles en tout genre.

Il n'eſt point étonnant que l'académie royale ait préféré quelques mauvais ouvrages de phyſique à l'excellent eſſai de la Marquiſe. Combien d'impertinences ne ſe ſont point dites en philoſophie? De quelles abſurdités l'eſprit humain ne s'eſt-il point aviſé dans les écoles? Quel paradoxe reſte-t-il à débiter, qu'on n'ait point ſoutenu? Les hommes ont toujours penché vers le faux: je ne ſais par quelle bizarrerie la vérité les a toujours moins frappés. La prévention, les préjugés, l'amour propre & l'eſprit ſuperficiel ſeront, je crois, pendant tous les ſiècles les ennemis qui s'oppoſeront au progrès des ſciences; & il eſt bien naturel que des ſavans de profeſſion ayent quelque peine à recevoir les lois d'une jeune & aimable Dame, qu'ils reconnoîtroient tous pour l'objet de leur admiration dans l'empire des grâces, mais qu'ils refuſent de reconnoître pour l'exemple de leurs études dans l'empire des ſciences.

Vous rendez un hommage vraiment philoſophique à la vérité. Ces intérêts, ces raiſons petites ou grandes, ces nuages épais qui obſcurciſſent pour l'ordinaire l'œil du vulgaire, ne peuvent rien ſur vous, & les vérités s'approchent autant de votre intelligence, que les aſtres que nous conſidérons par un téleſcope ſe manifeſtent plus clairement à notre vue. Il ſeroit à ſouhaiter que les hommes fuſſent tous au deſſus des corruptions, de l'erreur & du menſonge; que le vrai, & le bon goût ſerviſſent généralement de règle dans les ouvrages ſérieux & dans les ouvrages d'eſprit. Mais combien de ſavans ſont capables de

ſacrifier à la vérité les préjugés de l'eſtime, le poids de la beauté & la force de l'amitié ? Il faut une ame vigoureuſe pour vaincre d'auſſi puiſſantes oppoſitions, & le triomphe qu'on remporte en ce ſens-là ſur l'amitié eſt plus grand que celui qu'on remporte ſur ſoi-même. Les vents, comme vous en convenez, ſont très-bien dans la caverne d'Eole, d'où je crois qu'il ne les faut tirer que pour cauſe. J'ai été vivement touché des perſécutions qu'on vous a faites : ce ſont des tempêtes qui ôtent pour un temps le calme à l'océan, & je ſouhaiterois bien d'être le Neptune de l'Enéide, afin de vous procurer la tranquillité que je vous ſouhaite très-ſincèrement. Souffrez que je vous rappelle ces deux beaux vers de l'épître à Emilie, où vous vous faites ſi bien votre leçon :

Tranquille au haut des cieux que Newton s'eſt ſoumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.

Laiſſez au-deſſous de vous, croyez-moi, cet eſſaim mépriſable & abject d'ennemis auſſi furieux qu'impuiſſans. Votre mérite, votre réputation vous ſervent d'égide. C'eſt en vain que l'envie vous pourſuivra ; ſes traits s'émouſſeront & ſe briſeront tous contre l'auteur de la Henriade, en un mot contre Voltaire. De plus, ſi le deſſein de vos ennemis eſt de vous nuire, vous n'avez pas lieu de les redouter, car ils n'y parviendront jamais ; & s'ils cherchent à vous chagriner, comme cela eſt plus apparent, vous ferez très-mal de leur donner cette ſatisfaction. Perſuadé

de votre mérite, enveloppé de votre vertu, vous devez jouir de cette paix douce & heureuſe qui eſt ce qu'il y a de plus déſirable en ce monde. Je vous prie d'en prendre la réſolution. Je m'y intéreſſe par amitié pour vous & par la part que je prends à votre ſanté & à votre vie.

Mandez-moi, je vous prie, où, par qui, & comment je dois faire parvenir ce que je vous deſtine & à la Marquiſe: tout eſt prêt & emballé. Agiſſez rondement, & mandez-moi, comme je le ſouhaite, ce que vous trouvez de plus expédient. La Marquiſe me demande ſi j'ai reçu l'extrait de Newton qu'elle a fait. J'ai oublié de lui répondre ſur cet article; dites-lui, je vous prie, que Thiriot me l'avoit envoyé & qu'il m'a charmé comme tout ce qui vient d'elle. En vérité, la Marquiſe en fait trop, elle veut nous dérober à nous autres hommes tous les avantages dont notre ſexe eſt privilégié. Je tremble, ſi elle ſe mêle de commander des armées, qu'elle ne faſſe rougir les cendres de Condé & de Turenne. Oppoſez-vous à des progrès qui nous en font enviſager encore d'autres dans l'éloignement, & faites du moins qu'une ſorte de gloire nous reſte. Je ſuis rempli de projets; pour peu que ma ſanté revienne, vous ſerez inondé à Cirey de mes ouvrages, comme le fut l'Italie par l'invaſion des Goths. Je vous prie d'être toujours mon juge & non pas mon panégyriſte.

LETTRE LXXXV.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI, A Rémusberg, le 22 de Mars, 1739.

JE me fuis furieufement précipité à vous découvrir mes projets de phyfique: il faut l'avouer, ce trait fent bien le jeune homme, qui pour avoir pris une légère teinture de phyfique, fe mêle de propofer des problèmes aux maîtres de l'art. J'en fais amende honorable en rougiffant, & je vous promets que vous ne m'entendrez plus parler de périhélies ni d'aphélies qu'après m'en être bien inftruit préalablement. Paffez cependant à un ignorant de vous faire une objection à ce vide que vous fuppofez entre le foleil & nous. Il me femble que dans le traité de la lumière Newton dit que les rayons du foleil font de la matière, & qu'ainfi il falloit qu'il y eût un vide, afin que ces rayons puffent parvenir à nous en fi peu de temps: or comme ces rayons font matériels, & qu'ils occupent cet efpace immenfe, tout cet intervalle fe trouve donc rempli d'une matière lumineufe; ainfi il n'y a point de vide, & la matière fubtile de Defcartes, ou l'éther, comme il vous plaira de la nommer, eft remplacée par votre lumière. Que devient donc le vide? Après ceci ne vous attendez plus de moi à un feul petit mot de phyfique. Je fuis volontaire en

fait de philofophie ; je fuis très-perfuadé que nous ne découvrirons jamais les fecrets de la nature ; & reftant neutre entre les fectes, je puis les regarder fans prévention & m'amufer à leurs dépens. Je n'ai pas la même indifférence pour ce qui regarde la morale; c'eft la partie la plus néceffaire de la philofophie, & qui contribue le plus au bonheur des hommes.

Je vous prie de vouloir corriger la pièce que je vous envoie fur la Tranquillité. Ma fanté ne m'a pas permis de faire grand' chofe; j'ai en attendant ébauché cet ouvrage; ce font des idées croquées, que la main d'un habile peintre devroit mettre en exécution. J'attends le retour de mes forces pour commencer ma tragédie; je ferai ce que je pourrai pour réuffir, mais je fens bien que la pièce toute achevée ne fera bonne qu'à fervir de papillottes à la Marquife. Je médite un ouvrage fur le Prince de Machiavel; tout cela roule encore dans ma tête, & il faudra le fecours de quelque Divinité pour débrouiller ce chaos. J'attends avec impatience la Henriade; mais je vous demande inftamment de m'envoyer la critique des endroits que vous retranchez : il n'y auroit rien de plus inftructif, ni de plus capable de former le goût, que ces remarques. Servez-vous, s'il vous plaît, de la voie de Michelet, pour me faire tenir vos lettres; c'eft la meilleure de toutes. Mandez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre fanté; j'appréhende beaucoup que ces perfécutions & ces affaires continuelles qu'on vous fait, ne l'altèrent plus qu'elle ne l'eft déjà. Je fuis, &c.

LETTRE LXXXVI.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI, A Rémusberg, le 15 d'Avril, 1739.

J'AI été senſiblement attendri du récit touchant que vous me faites de votre déplorable ſituation. Un ami à la diſtance de quelques centaines de lieues, parait un homme aſſez inutile dans le monde ; mais je prétends faire un petit eſſai en votre faveur, dont, j'eſpère, vous retirerez quelque utilité. Ah ! mon cher Voltaire, que ne puis-je vous offrir un aſile, où aſſurément vous n'auriez rien de ſemblable à ſouffrir aux chagrins que vous donne votre ingrate patrie ! Vous ne trouveriez chez moi ni envieux, ni calomniateurs, ni ingrats ; on ſaurait rendre juſtice à vos mérites, & diſtinguer parmi les hommes ce que la nature a ſi fort diſtingué parmi ſes ouvrages.

Je voudrais pouvoir ſoulager l'amertume de votre condition ; & je vous aſſure que je penſe aux moyens de vous ſervir efficacément. Conſolez-vous toujours de votre mieux, mon cher ami, & penſez que pour établir une égalité de conditions parmi tous les hommes, il vous fallait des revers capables de balancer les avantages de votre génie, de vos talens, & de l'amitié de la Marquiſe.

C'eſt dans des occaſions ſemblables qu'il nous faut tirer de la philoſophie des ſecours capables de modé-

ter les premiers tranſports de douleur, & de calmer les mouvemens impétueux que le chagrin excite dans nos ames. Je ſais que ces conſeils ne coûtent rien à donner, & que la pratique en eſt preſque impoſſible ; je ſais que la force de votre génie eſt ſuffiſante pour s'oppoſer à vos calamités. Mais on ne laiſſe point que de tirer des conſolations du courage que nous inſpirent nos amis.

Vos adverſaires ſont d'ailleurs des gens ſi mépriſables, qu'aſſurément vous ne devez pas craindre qu'ils puiſſent ternir votre réputation. Les dents de l'envie s'émouſſeront toutes les fois qu'elles voudront vous mordre. Il n'y a qu'à lire ſans partialité les écrits & les calomnies qu'on ſème ſur votre ſujet pour en connaître la malice & l'infamie. Soyez en repos, mon cher Voltaire, & attendez que vous puiſſiez goûter les fruits de mes ſoins.

J'eſpère que l'air de Flandre vous fera oublier vos peines, comme les eaux du Léthé en effaçaient le ſouvenir chez les ombres.

J'attends de vos nouvelles, pour ſavoir quand il ſerait agréable à la Marquiſe que je lui envoyaſſe une lettre pour le Duc d'Aremberg. Mon vin d'Hongrie & l'ambre languiſſent de partir : j'enverrai le tout à Bruxelles, lorſque je vous y ſaurai arrivé.

Ayez la bonté de m'adreſſer les lettres que vous m'écrirez de Cirey par le marchand Michelet ; c'eſt la voie la plus courte. Mais ſi vous m'écrivez de Bruxelles, que ce ſoit ſous l'adreſſe du Général Bork à Véſel. Vous vous étonnerez de ce que j'ai été ſi

long-temps ſans vous répondre ; mais vous débrouillerez facilement ce myſtère quand vous ſaurez qu'une abſence de quinze jours m'a empêché de recevoir votre lettre qui m'attendait ici.

Je vous prie de ne jamais douter des ſentimens d'amitié & d'eſtime avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE LXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, A Cirey, le 15 d'Avril, 1739.

EN attendant votre Niſus & Euryale, votre Alteſſe royale eſſaye toujours très-bien ſes forces dans ſes nobles amuſemens. Votre ſtyle français eſt parvenu à un point d'exactitude & d'élégance, que j'imagine que vous êtes né dans le Verſailles de Louis XIV, que Boſſuet & Fénélon ont été vos maîtres d'école, & Madame de Sévigné votre nourrice. Si vous voulez cependant vous aſſervir à nos miſérables règles de verſification, j'aurai l'honneur de dire à votre Alteſſe royale qu'on évite autant qu'on le peut chez nos timides écrivains de ſe ſervir du mot *croient* en poëſie; parce que ſi on le fait de deux ſyllabes, il réſulte une prononciation qui n'eſt pas françaiſe, comme ſi on prononçait *croyint* ; & ſi on le fait d'une ſyllabe, elle eſt trop longue. Ainſi au lieu de dire:

Ils

Ils croient réformer, ſtupides téméraires, &c.

les Apollons de Rémuſberg diront tout auſſi aiſément :

Ils penſent réformer, ſtupides téméraires.

Ce qui me charme infiniment, c'eſt que je vois toujours, Monſeigneur, un fond inépuiſable de philoſophie dans vos moindres amuſemens.

Quant à cette autre philoſophie plus incertaine qu'on nomme phyſique, elle entrera, ſans doute, dans votre ſanctuaire, & vos objections ſont déjà des inſtructions.

Il faut bien que les rayons de lumière ſoient de la matière, puiſqu'on les diviſe, puiſqu'ils échauffent, qu'ils brûlent, qu'ils vont & viennent, puiſqu'ils pouſſent un reſſort de montre expoſé près du foyer de verre du prince de Heſſe. Mais ſi c'eſt une matière préciſément comme celle dont nous avons trois ou quatre notions, ſi elle en a toutes les propriétés ; c'eſt ſur quoi nous n'avons que des conjectures aſſez vraiſemblables.

A l'égard de l'eſpace que rempliſſent les rayons du ſoleil, ils ſont ſi loin de compoſer un plein abſolu dans le chemin qu'ils traverſent, que la matière qui ſort du ſoleil en un an ne contient peut-être pas deux pieds cubes, & ne pèſe peut-être pas deux onces.

Le fait eſt que Roëmer a très-bien démontré, malgré les Maraldi, que la lumière vient du ſoleil à nous en ſept minutes & demie ; & d'un autre côté Newton a démontré qu'un corps qui ſe meut dans un fluide de

même denſité que lui, perd la moitié de ſa vîteſſe, après avoir parcouru trois fois ſon diamètre ; & bientôt perd toute ſa vîteſſe. Donc il réſulte que la lumière, en pénétrant un fluide plus denſe qu'elle, perdrait ſa vîteſſe beaucoup plus vîte, & n'arriverait jamais à nous ; donc elle ne vient qu'à travers l'eſpace le plus libre.

De plus, Bradley a découvert que la lumière qui vient de Sirius à nous, n'eſt pas plus retardée dans ſon cours que celle du ſoleil. Si cela ne prouve pas un eſpace vide ; je ne ſais pas ce qui le prouvera.

Votre idée, Monſeigneur, de réfuter Machiavel eſt bien plus digne d'un prince tel que vous que de réfuter de ſimples philoſophes ; c'eſt la connaiſſance de l'homme, ce ſont ſes devoirs qui ſont votre étude principale ; c'eſt à un prince comme vous à inſtruire les princes. J'oſerais ſupplier, avec la dernière inſtance, votre Alteſſe royale de s'attacher à ce beau deſſein & de l'exécuter.

Cette bonté que vous conſervez, Monſeigneur, pour la Henriade ne vient, ſans doute, que des idées très-oppoſées au machiavéliſme que vous y avez trouvées. Vous avez daigné aimer un auteur également ennemi de la tyrannie & de la rebellion. Votre Alteſſe royale eſt encore aſſez bonne pour m'ordonner de lui rendre compte des changemens que j'ai faits. J'obéis.

1° Le changement le plus conſidérable eſt celui du combat de d'Ailly contre ſon fils. Il m'a paru que

cette aventure, touchante par elle-même, n'avait pas une juſte étendue, qu'on n'émeut point les cœurs en ne montrant les objets qu'en paſſant. J'ai tâché de ſuivre le bel exemple que Virgile donne dans Niſus & Euryale : il faut, je crois, préſenter les perſonnages aſſez long-temps aux yeux pour qu'on ait le temps de s'y attacher. J'aime les images rapides ; mais j'aime à me repoſer quelque temps ſur des choſes attendriſſantes.

Le ſecond changement le plus important eſt au dixième chant. Le combat de Turenne & d'Aumale me ſemblait encore trop précipité. J'avais évité la grande difficulté qui conſiſte à peindre les détails ; j'ai lutté depuis contre cette difficulté, & voici les vers :

O Dieu ! cria Turenne, arbitre de mon roi, &c.

Je ſuis, je crois, Monſeigneur, le premier poëte qui ait tiré une comparaiſon de la réfraction de la lumière, & le premier français qui ait peint des coups d'eſcrime portés, parés & détournés.

In tenui labor; at tenuis non gloria, ſi quem
Numina læva ſinunt, auditque vocatus Apollo.

Numina læva, ce ſont ceux qui me perſécutent ; & *vocatus Apollo*, c'eſt mon protecteur de Rémuſberg.

Pour achever d'obéir à mon Apollon, je lui dirai encore que j'ai retranché ces quatre vers qui terminent le premier chant.

Sur-tout, en écoutant ces triftes aventures,
Pardonnez, grande reine, à des vérités dures
Qu'un autre eût pu vous taire, ou faurait mieux voiler,
Mais que Bourbon jamais n'a pu diffimuler.

Comme ces vérités dures dont parle Henri IV ne regardent point la reine Elifabeth, mais des rois qu'Elifabeth n'aimait point, il eft clair qu'il n'en doit point d'excufes à cette reine : & c'eft une faute que j'ai laiffé fubfifter trop long-temps. Je mets donc à fa place :

Un autre, en vous parlant, pourrait avec adreffe, &c.

Voici, au fixième chant, une petite addition; c'eft quand Potier demande audience :

Il élève la voix; on murmure, on s'empreffe, &c.

J'ai cru que ces images étaient convenables au poëme épique : *ut pictura poëfis erit.*

Au feptième chant, en parlant de l'enfer, j'ajoute,

Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs,
Qui, livrés aux plaifirs, & couchés fur des fleurs,
Sans fiel & fans fierté couliez dans la pareffe
Vos inutiles jours filés par la molleffe ?
Avec les fcélérats feriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfefans, vous, amis des vertus,
Qui, par un feul moment de doute ou de faibleffe,
Avez féché les fruits de trente ans de fageffe ?

Voilà de quoi infpirer peut-être, Monfeigneur, un peu de pitié pour les pauvres damnés, parmi lefquels il y a de fi honnêtes gens. Mais le changement le plus effentiel à mon poëme, c'eft une invo-

cation qui doit être placée immédiatement après celle que j'ai faite à une déeſſe étrangère, nommée *la Vérité*. A qui dois-je m'adreſſer, ſi ce n'eſt à ſon favori, à un prince qui l'aime & qui la fait aimer, à un prince qui m'eſt auſſi cher qu'elle, & auſſi rare dans le monde ? C'eſt donc ainſi que je parle à cet homme adorable, au commencement de la Henriade :

Et toi, jeune héros, toujours conduit par elle,
Diſciple de Trajan, rival de Marc-Aurèle,
Citoyen ſur le trône, & l'exemple du Nord,
Sois mon plus cher appui, ſois mon plus grand ſupport :
Laiſſe les autres rois, ces faux Dieux de la terre,
Porter de toutes parts ou la fraude ou la guerre :
De leurs fauſſes vertus laiſſe-les s'honorer :
Ils déſolent le monde, & tu dois l'éclairer.

Je demande en grâce à votre Alteſſe royale, je lui demande à genoux de ſouffrir que ces vers ſoient imprimés dans la belle édition qu'elle ordonne qu'on faſſe de la Henriade. Pourquoi me défendrait-elle, à moi, qui n'écris que pour la vérité, de dire celle qui m'eſt la plus précieuſe ?

Je compte envoyer à votre Alteſſe royale de quoi l'amuſer, dès que je ſerai aux Pays-Bas. Je n'ai pas laiſſé de faire de la beſogne, malgré mes maladies ; Apollon-Rémus & Emilie me ſoutiennent. Madame du Châtelet ne ſait encore ni comment remercier votre Alteſſe royale, ni comment donner une adreſſe pour ce bon vin d'Hongrie. Nous comptons partir au commencement de Mai ; j'aurai

l'honneur d'écrire à votre Alteſſe royale dès que nous nous ſerons un peu orientés.

Comme il faut rendre compte de tout à ſon maître, il y a apparence qu'au retour des Pays-Bas nous ſongerons à nous fixer à Paris. Madame du Châtelet vient d'acheter une maiſon bâtie par un des plus grands architectes de France, & peinte par le Brun & par le Sueur * ; c'eſt une maiſon faite pour un ſouverain qui ſerait philoſophe ; elle eſt heureuſement dans un quartier de Paris qui eſt éloigné de tout ; c'eſt ce qui fait qu'on a eu pour deux cents mille francs ce qui a coûté deux millions à bâtir & à orner ; je la regarde comme une ſeconde retraite, comme un ſecond Cirey. Croyez, Monſeigneur, que les larmes coulent de mes yeux quand je ſonge que tout cela n'eſt pas dans les Etats de Marc-Aurèle-Féderic. La nature s'eſt bien trompée en me feſant naître bourgeois de Paris. Mon corps ſeul y ſera ; mon ame ne ſera jamais qu'auprès d'Emilie & de l'adorable prince dont je ſerai à jamais, avec le plus profond reſpect, &, ſi ſon Alteſſe royale le permet, avec tendreſſe, &c.

* L'hôtel Lambert.

LETTRE LXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, A Cirey, le 25 d'Avril, 1739.

J'AI donc l'honneur d'envoyer à votre Alteſſe royale la lie de mon vin. Voici les corrections d'un ouvrage qui ne ſera jamais digne de la protection ſingulière dont vous l'honorez. J'ai fait au moins tout ce que j'ai pu ; votre auguſte nom fera le reſte. Permettez encore une fois, Monſeigneur, que le nom du plus éclairé, du plus généreux, du plus aimable de tous les princes, répande ſur cet ouvrage un éclat qui embelliſſe juſqu'aux défauts mêmes ; ſouffrez ce témoignage de mon tendre reſpect, il ne pourra point être ſoupçonné de flatterie. Voilà la ſeule eſpèce d'hommages que le public approuve. Je ne ſuis ici que l'interprète de tous ceux qui connaiſſent votre génie. Tous ſavent que j'en dirais autant de vous, ſi vous n'étiez pas l'héritier d'une monarchie.

J'ai dédié Zaïre à un ſimple négociant ; je ne cherchais en lui que l'homme. Il était mon ami, & j'honorais ſa vertu. J'oſe dédier la Henriade à un eſprit ſupérieur. Quoiqu'il ſoit prince, j'aime plus encore ſon génie que je ne révère ſon rang.

Enfin, Monſeigneur, nous partons inceſſamment, & j'aurai l'honneur de demander les ordres de votre Alteſſe royale dès que la chicane qui nous conduit,

nous aura laiſſé une habitation fixe. Madame du Châtelet va plaider pour de petites terres, tandis que probablement vous plaiderez pour de plus grandes, les armes à la main. Ces terres ſont bien voiſines du théâtre de la guerre que je crains,

Mantua væ miſeræ nimiùm vicina Cremonæ!

Je me flatte qu'une branche de vos lauriers miſe ſur la porte du château de Beringhen, le ſauvera de la deſtruction. Vos grands grenadiers ne me feront point de mal, quand je leur montrerai de vos lettres. Je leur dirai : *Non hîc in prælia veni.* Ils entendent Virgile, ſans doute, & s'ils voulaient piller, je leur crierais : *Barbarus has ſegetes!* Ils s'enfuiraient alors pour la première fois. Je voudrais bien voir qu'un régiment pruſſien m'arrêtât! Meſſieurs, dirais-je, ſavez-vous bien que votre prince fait graver ma Henriade, & que j'appartiens à Emilie. Le colonel me prierait à ſouper, mais par malheur je ne ſoupe point.

Un jour je fus pris pour un eſpion par les ſoldats du régiment de Conti ; le prince leur colonel vint à paſſer, & me pria à ſouper au lieu de me faire pendre. Mais actuellement, Monſeigneur, j'ai toujours peur que les puiſſances ne me faſſent pendre au lieu de boire avec moi. Autrefois le cardinal de Fleuri m'aimait, quand je le voyais chez Madame la Maréchale de Villars ; *altri tempi, altre cure.* Actuellement c'eſt la mode de me perſécuter, & je ne conçois pas comment j'ai pu gliſſer quelques plai-

ſanteries dans cette lettre, au milieu des vexations qui accablent mon ame & des perpétuelles ſouffrances qui détruiſent mon corps. Mais votre portrait, que je regarde, me dit toujours :

Macte animo.

Durum, ſed levius fit patientiâ,
Quidquid corrigere eſt nefas.

J'oſe exhorter toujours votre grand génie à honorer Virgile dans *Niſus* & dans *Euryalus*, & à confondre Machiavel. C'eſt à vous à faire l'éloge de l'amitié. C'eſt à vous de détruire l'infame politique qui érige le crime en vertu. Le mot politique ſignifie, dans ſon origine primitive, *citoyen*, & aujourd'hui, grâce à notre perverſité, il ſignifie *trompeur de citoyens*. Rendez-lui, Monſeigneur, ſa vraie ſignification. Faites connaître, faites aimer la vertu aux hommes.

Je travaille à finir un ouvrage que j'aurai l'honneur d'envoyer à votre Alteſſe royale dès que j'aurai repoſé ma tête. Votre Alteſſe royale ne manquera pas de mes frivoles productions, & tant qu'elles l'amuſeront, je ſuis à ſes ordres.

Madame la Marquiſe du Châtelet joint toujours ſes hommages aux miens.

Je ſuis avec le plus profond reſpect & la plus grande vénération,

Monſeigneur, &c.

LETTRE LXXXIX.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI, A Rupin, le 16 de Mai, 1739.

J'AI reçu deux de vos lettres presque en même-temps, & sur le point de mon départ pour Berlin, de façon que je ne puis répondre qu'en gros à toutes les deux.

Je vous ai une obligation infinie de ce que vous m'avez communiqué les changemens que vous avez faits à la Henriade. Il n'y a que vous qui soyez supérieur à vous-même; tous les changemens que je viens de lire sont du dernier bon, & je ne cesse de m'étonner de la force que la langue françoise prend dans vos ouvrages. Si Virgile fût né citoyen de Paris, il n'auroit pu rien faire d'approchant du combat de Turenne: il y a un feu dans cette description qui m'enlève. Avouez-nous la vérité; vous y fûtes présent à ce combat, vous l'avez vu de vos yeux, & vous avez écrit sur vos tablettes chaque coup d'épée, porté, reçu & paré; vous avez noté chacun des gestes des champions, & par cette force supérieure qu'ont les grands génies, vous avez lu dans leur cœur tout ce que pensoient ces vaillans combattans. Le Carache n'eût pu mieux dessiner les attitudes difficiles de ce duel, & le Brun avec tout son coloris n'auroit assurément rien fait de semblable au petit

portrait de réfraction que fait l'aimable, le cher poëte philosophe. L'endroit ajouté au chant VII est encore admirable, & très-propre à occuper une place dans l'édition que je fais préparer de la Henriade. Mais, mon cher Voltaire, ménagez la race des bigots, & craignez vos persécuteurs. Ce seul article est capable de vous faire des affaires de nouveau ; il n'y a rien de plus cruel que d'être soupçonné d'irréligion. On a beau faire tous les efforts imaginables pour sortir de ce blâme, cette accusation dure toujours. J'en parle par expérience, & je m'apperçois qu'il faut être d'une circonspection extrême sur cet article. Vos vers sont conformes à la raison, ils doivent donc l'être à la vérité, & c'est justement pourquoi les idiots & les stupides s'en formalisent ; ne les communiquez donc point à votre ingrate patrie, traitez-la comme le soleil traite les Lapons ; que la vérité & la beauté de vos productions ne brillent donc que dans un endroit où l'auteur est estimé & vénéré, dans un pays enfin où il est permis de ne point être stupide, où l'on ose penser & où l'on ose tout dire. Vous voyez bien que je parle de l'Angleterre ; c'est là que j'ai trouvé convenable de faire graver la Henriade. Je ferai l'avant-propos, que je vous communiquerai avant que de le faire imprimer. Pine composera les tailles douces & Knobelsdorf les vignettes. On ne sauroit assez honorer cet ouvrage, & on n'en peut assez estimer l'auteur respectable. La postérité m'aura l'obligation de la Henriade gravée, comme nous sommes

redevables à ceux qui nous ont conſervé l'Enéide ou les ouvrages de Phidias ou de Praxitèle.

Vous voulez donc que mon nom entre dans vos ouvrages? Vous faites comme le prophète Elie, qui montant au ciel abandonna ſon manteau au prophète Eliſée; vous voulez me faire participer à votre gloire: mon nom ſera comme ces cabanes qui ſe trouvent placées dans de belles ſituations; on les fréquente à cauſe des payſages qui les environnent. Après avoir parlé de la Henriade & de ſon auteur, il faudroit tirer l'échelle, & ne point parler d'autres ouvrages. Je dois cependant vous rendre compte de mes occupations: c'eſt actuellement Machiavel qui me fournit de la beſogne, je travaille aux notes ſur ſon Prince, & j'ai déjà commencé un ouvrage qui réfutera entièrement ſes maximes par l'oppoſition qui ſe trouve entre elles & la vertu, auſſi bien qu'avec les véritables intérêts des princes. Il ne ſuffit point de montrer la vertu aux hommes, il faut encore faire agir les reſſorts de l'intérêt, ſans quoi il y en a très-peu qui ſoient portés à ſuivre la droite raiſon. Je ne ſaurois vous dire le temps où je pourrois avoir rempli cette tâche; car beaucoup de diſſipations me viendront à préſent diſtraire de l'ouvrage: j'eſpère cependant, ſi ma ſanté le permet, & ſi mes autres occupations le ſouffrent, que je pourrai vous envoyer le manuſcrit entre-ci & trois mois. Niſus & Euryale attendront, s'il leur plaît, que Machiavel ſoit expédié: je ne vais que l'allure de ces pauvres mortels qui cheminent tout doucement, & mes bras n'embraſſent que peu

de matière. Ne vous imaginez point, je vous prie, que tout le monde ait cent bras comme Voltaire Briarée. Un de ses bras saisit la physique, tandis qu'un autre s'occupe de la poësie, un autre de l'histoire, & ainsi à l'infini. On dit que cet homme a plus d'une intelligence unie à son corps, & que lui seul fait toute une académie. Ah, qu'on se sentiroit tenté de se plaindre de son sort, lorsqu'on réfléchit sur le partage inégal des talens qui nous sont échus! On me parlera en vain de l'égalité des conditions, je soutiendrai toujours qu'il y a une différence infinie entre cet homme universel dont je viens de parler & le reste des mortels. Ce me seroit une grande consolation à la vérité de le connoître; mais nos destins nous conduisent par des routes si différentes, qu'il paroît que nous sommes destinés à nous fuir.

Vous m'envoyez des vers pour la nourriture de mon esprit, & je vous envoie des recettes pour le rétablissement de votre corps; elles sont d'un très-habile médecin, que j'ai consulté sur votre maladie; il assure qu'il ne désespère point de vous guérir. Servez-vous de ses remèdes; car j'ai l'espérance que vous vous en trouverez soulagé.

Comme cette lettre vous trouvera selon toutes les apparences à Bruxelles, je puis vous parler plus librement sur le sujet de son Eminence & de toute votre patrie. Je suis indigné du peu d'égard qu'on a pour vous, & je m'emploierai volontiers pour vous procurer du moins du repos. Le Marquis de la Chétardie, à qui j'avois écrit, est malheureusement parti de

Paris; mais je trouverai bien le moyen de faire insinuer au Cardinal ce qu'il est bon qu'il sache au sujet d'un homme que j'aime & que j'estime. Le vin de Hongrie & l'ambre partiront dès que je saurai si c'est à Bruxelles que vous fixeront votre étoile errante & la chicane. Mon marchand de vin Honni vous rendra cette lettre; mais lorsque vous voudrez me répondre, je vous prie d'adresser vos lettres au Général de Borck à Wésel. Le cher Césarion, qui est ici présent, ne peut s'empêcher de vous réitérer tout ce que l'estime & l'amitié lui font sentir sur votre sujet. Vous marquerez bien à la Marquise jusqu'à quel point j'admire l'auteur de l'Essai sur le feu, & combien j'estime l'amie de Mr de Voltaire. Je suis, &c.

LETTRE XC.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI, Mai, 1739.

JE n'ai qu'un moment à moi pour vous assurer de mon amitié, & pour vous prier de recevoir l'écritoire d'ambre & les bagatelles que je vous envoie. Ayez la bonté de donner l'autre boîte, où il y a le jeu de quilles, à la Marquise. Nous sommes si occupés ici, qu'à peine avons-nous le temps de respirer. Quinze jours me mettront en situation d'être plus prolixe. Le vin de Hongrie ne peut partir qu'à la fin de l'été, à cause des chaleurs qui sont survenues. Je suis

occupé à présent à régler l'édition de la Henriade ; je vous communiquerai tous les arrangemens que j'aurai pris là-dessus.

Nous venons de perdre l'homme le plus savant de Berlin, le répertoire de tous les savans d'Allemagne, un vrai magasin de sciences : le célèbre Mr la Croze vient d'être enterré avec une vingtaine de langues différentes, la quintessence de toute l'histoire, & une multitude d'historiettes dont sa mémoire prodigieuse n'avoit laissé échapper aucune circonstance. Falloit-il tant étudier pour mourir au bout de quatre-vingts ans ? ou plutôt ne devoit-il point vivre éternellement, pour récompense de ses belles études ? Les ouvrages qui nous restent de ce savant prodigieux, ne le font pas assez connoître à mon avis. L'endroit par lequel il brilloit le plus, c'étoit sans contredit sa mémoire ; il en donnoit des preuves sur tous les sujets qu'on lui proposoit ; il vous citoit les éditions & les pages où vous trouviez, sans que cela lui manquât jamais, tout ce que vous souhaitiez d'apprendre. Les infirmités de l'âge n'ont en rien diminué le talent extraordinaire de sa mémoire, & jusqu'au dernier soupir de sa vie il a fait amas de trésors d'érudition, que la mort vient d'enfouir pour jamais, avec une connoissance parfaite de tous les systêmes philosophiques, qui embrassoit également les points principaux des opinions & les moindres minuties. Mr de la Croze étoit assez mauvais philosophe ; il suivoit le systême de Descartes dans lequel on l'avoit élevé, probablement par prévention, & pour ne

point perdre la coutume qu'il avoit contractée, depuis soixante & dix années, d'être de ce sentiment: le jugement, la pénétration & un certain feu d'esprit qui caractérise si bien les esprits originaux & les génies supérieurs, n'étoit point de son ressort; en revanche une probité égale dans toutes ses fortunes le rendoit respectable, & digne de l'estime des honnêtes gens. Plaignez-nous, mon cher Voltaire; nous perdons de grands hommes, & nous n'en voyons point renaître; il paroît que les savans & les orangers sont de ces plantes qu'il faut transplanter dans ce pays, mais que notre terroir ingrat est incapable de reproduire, lorsque les rayons ardens du soleil ou les gelées violentes de l'hiver les ont une fois fait sécher. C'est ainsi qu'insensiblement & par degrés la barbarie s'est introduite dans la capitale de l'univers après le siècle heureux des Cicéron & des Virgile. Lorsque le poëte est remplacé par le poëte, le philosophe par le philosophe, l'orateur par l'orateur, on peut alors se flatter de voir les sciences se perpétuer; mais lorsque la mort les ravit les uns après les autres, sans qu'on voie ceux qui peuvent les remplacer dans les siècles à venir, il ne semble point qu'on enterre un savant, mais plutôt qu'on enterre les sciences. Je suis avec tous les sentimens que vous faites si bien éprouver à vos amis, & qu'il est difficile d'exprimer, &c.

LET-

LETTRE XCI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mai, 1739.

VOTRE Alteſſe royale prend le parti des citadelles contre Machiavel : il paraît que l'empire penſe de même, car on a tiré vraiment *douze cents* florins de la caiſſe pour les réparations de Philiſbourg, qui en exigent, dit-on, plus de *douze mille*.

Il n'y a guère de places dans les deux Siciles : voilà pourquoi ce pays change ſi ſouvent de maître. S'il y avait des Namur, des Valenciennes, des Tournay, des Luxembourg dans l'Italie :

Che or giù da l'Alpi non vedrei torrenti
Scender d'armati ne di ſangue tinta
Bever l'onda del Po, gallici armenti ;
Ne la vedrei del non ſuo ferro cinta,
Pugnar col braccio di ſtraniere genti,
Per ſervir ſempre, o vincitrice, o vinta.

Il faudra bien qu'au printemps prochain l'empereur & les Anglais reprennent ce beau pays ; il ſerait trop long-temps ſous la même domination. Ah ! Monſeigneur, heureux qui peut vivre ſous vos lois !

J'ai commencé, Monſeigneur, à prendre de votre

poudre : ou il n'y a point de Providence, ou elle me fera du bien. Je n'ai point d'expreſſion pour remercier Marc-Aurèle devenu Eſculape.

Je ſuis avec le plus profond reſpect & la plus tendre reconnaiſſance, &c.

LETTRE XCII.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, Le premier Juin, 1739.

MA deſtinée eſt de devoir à votre Alteſſe royale le rétabliſſement de ma ſanté ; il y a près d'un mois qu'on m'empêche d'écrire ; mais enfin l'envie d'écrire à mon ſouverain m'a rendu des forces. Il fallait que je fuſſe bien mal, pour que les vers que je reçus de Berlin, datés du 26 Avril, ne puſſent ranimer mon corps en échauffant mon ame. Cette épître ſur la néceſſité de remplir le vide de l'année par l'étude, eſt, je crois, le meilleur ouvrage de vers qui ſoit ſorti de mon Marc-Aurèle moderne.

C'eſt ainſi qu'à Berlin, à l'ombre du ſilence,
Je conſacrais mes jours aux Dieux de la ſcience.

Toute cette fin-là eſt achevée, & le reſte de la pièce brille par-tout d'étincelles d'imagination. Votre raiſon a bien de l'eſprit ; mais il y a encore un de vos enfans qui m'intéreſſe davantage, c'eſt la réfutation de Machiavel. Je viens de la relire. Je puis encore une fois aſſurer votre Alteſſe royale que c'eſt un

ouvrage néceſſaire au genre humain. Je ne vous cacherai point qu'il y a des répétitions, & que c'eſt le plus bel arbre du monde qu'il faut élaguer. Je vous dis la vérité, grand Prince, comme vous méritez qu'on vous la diſe, & j'eſpère que, quand vous ſerez un jour ſur le trône, vous trouverez des amis qui vous la diront. Vous êtes fait pour être unique en tout genre, & pour goûter des plaiſirs que les autres rois ſont faits pour ignorer. M. de Keyſerling vous avertira quand par haſard vous aurez paſſé une journée ſans faire des heureux; & le cas arrivera rarement. Pour moi, je mettrai, en attendant, les points & les virgules à l'Anti-Machiavel. Je vais profiter de la permiſſion que votre Alteſſe royale m'a donnée. J'écris aujourd'hui à un libraire de Hollande, en attendant qu'il y ait à Berlin une belle imprimerie & une belle manufacture de papier, qui fourniſſe toute l'Allemagne. Je viens d'apprendre dans le moment, qu'il y a quelques anciennes brochures imprimées contre le Prince de Machiavel. On m'a fait connaître le titre de trois; la première eſt *Anti-Machiavel*; la ſeconde, *Diſcours d'Etat contre Machiavel*; la troiſième, *Fragmens contre Machiavel.*

Je ſerais bien aiſe de les voir, afin d'en parler, s'il en eſt beſoin dans ma préface; mais ces ouvrages ſont probablement fort mauvais, puiſqu'ils ſont difficiles à trouver; cela ne retardera en rien l'impreſſion du plus bel ouvrage que je connaiſſe. Que vous y faites un portrait vrai des Français & du gouvernement de France! Que le chapitre ſur les puiſſances

eccléfiaftiques eft intéreffant & fort ! La comparaifon de la Hollande avec la Ruffie, les réflexions fur la vanité des grands feigneurs, qui font les fouverains en miniature, font des morceaux charmans. Je vais dans l'inftant en achever la quatrième lecture, la plume à la main. Cet ouvrage réveille bien en moi l'envie d'achever l'hiftoire du fiècle de Louis XIV; je fuis honteux de faire tant de chofes frivoles, quand mon prince m'enfeigne à en faire de folides.

Que dira de moi votre Alteffe royale ? on va jouer une tragédie nouvelle de ma façon, à Paris, & ce n'eft point Mahomet ; c'eft une pièce toute d'amour, toute diftillée à l'eau rofe des dames françaifes *. Voilà pourquoi je n'ai pas ofé en parler encore à votre Alteffe royale. Je fuis honteux de ma molleffe : cependant la pièce n'eft point fans morale ; elle peint les dangers de l'amour, comme Mahomet peint les dangers du fanatifme. Au refte, je compte corriger encore beaucoup ce Mahomet, & le rendre moins indigne de vous être dédié. Je vais refondre toute la pièce. Je veux paffer ma vie à me corriger, & à mériter les bonnes grâces de mon adorable fouverain & d'Emilie. Votre Alteffe royale a dû recevoir un peu de philofophie de ma part, & beaucoup de la fienne. Madame du Châtelet eft ce que je voudrais être, digne de votre cour.

Je fuis avec un profond refpect & la plus vive reconnaiffance, &c.

* Cette pièce toute d'amour, dont il a été déjà queftion dans les lettres précédentes, eft Zulime.

LETTRE XCIII.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI, A Rémusberg, le 26 de Juin, 1739.

JE souhaiterois beaucoup que votre étoile errante se fixât; car mon imagination déroutée ne sait plus de quel côté du Brabant elle doit vous chercher. Si cette étoile errante pouvoit une fois diriger vos pas du côté de notre solitude, j'emploierois assurément tous les secrets de l'astronomie pour arrêter son cours: je me jeterois même dans l'astrologie, j'apprendrois le grimoire, & je ferois des invocations à tous les Dieux & à tous les Diables, pour qu'ils ne vous permissent jamais de quitter ces contrées. Mais, mon cher Voltaire, Ulysse, malgré les enchantemens de Circé, ne pensoit qu'à sortir de cette île, où toutes les caresses de la Déesse magicienne n'avoient pas autant de pouvoir sur son cœur que le souvenir de sa chère Pénélope. Il me paroît que vous seriez dans le cas d'Ulysse, & que le puissant souvenir de la belle Emilie & l'attraction de son cœur auroient sur vous un empire plus fort que mes Dieux & mes Démons. Il est juste que les nouvelles amitiés le cèdent aux anciennes; je le cède donc à la Marquise, toutefois à condition qu'elle maintienne mes droits de second contre tous ceux qui voudroient me les disputer.

J'ai cru que je pourrois aller assez vîte dans ce que

je m'étois propofé d'écrire contre Machiavel; mais j'ai trouvé que les jeunes gens ont la tête un peu trop chaude. Pour favoir tout ce qu'on a écrit fur Machiavel, il m'a fallu lire une infinité de livres, & avant que d'avoir tout digéré, il me faudra encore quelque temps. Le voyage que nous allons faire en Pruffe ne laiffera pas que de caufer encore quelque interruption à mes études, & retardera la Henriade, Machiavel & Euryale. Je n'ai point encore réponfe d'Angleterre; mais vous pouvez compter que c'eft une chofe réfolue, & que la Henriade fera gravée. J'efpère de pouvoir vous donner des nouvelles de cet ouvrage & de l'avant-propos avant mon retour de Pruffe, qui pourra être vers le 15 d'Août. Un prince oifif eft, felon moi, un animal peu utile à l'univers; je veux du moins fervir mon fiècle en ce qui dépend de moi; je veux contribuer à l'immortalité d'un ouvrage qui eft utile à l'univers! je veux multiplier un poëme où l'auteur enfeigne le devoir des grands, & celui des peuples, une manière de régner peu connue des princes, & une façon de penfer qui auroit anobli les Dieux d'Homère, autant que leurs cruautés & leurs caprices les ont rendus méprifables. Vous faites un portrait vrai, mais terrible des guerres de religion, de la méchanceté des prêtres, & des fuites funeftes du faux zèle. Ce font des leçons qu'on ne fauroit affez répéter aux hommes, que leurs folies paffées devroient du moins rendre plus fages. Ce que je médite contre le machiavélifme eft proprement une fuite de la Henriade: c'eft fur les grands

ſentimens de Henri IV que je forge le tonnerre qui écraſera Céſar Borgia. Pour Niſus & Euryale, ils attendront que le temps & vos corrections ayent fortifié ma verve. J'envoie par le Lieutenant Schilling le vin de Hongrie ſous l'adreſſe du Duc d'Aremberg: il eſt ſûr que ce Duc eſt le patriarche des bons-vivans, comme il peut être regardé comme père de la joie & des plaiſirs. Silène l'a doué d'une phyſionomie qui ne dément point ſon caractère, & qui fait connoître en lui une volupté aimable, & décraſſée de tout ce que la débauche a d'obſcénités.

J'eſpère que vous reſpirerez en Brabant un air plus libre qu'en France, & que la ſécurité de ce ſéjour ne contribuera pas moins que les remèdes à la ſanté de votre corps; je vous aſſure qu'elle m'intéreſſe beaucoup, & qu'il ne ſe paſſe aucun jour que je ne faſſe des vœux en votre faveur à la Déeſſe de la ſanté.

J'eſpère que tous mes paquets vous ſeront parvenus. Mandez-m'en, s'il vous plaît, quelque petit mot. On dit que les plaiſirs ſe ſont donné rendez-vous ſur votre route,

Que la danſe & la comédie,
Avec leur ſœur la mélodie,
Toutes trois firent le deſſein
De vous eſcorter en chemin,
Avecque leur bande joyeuſe,
Et qu'en tous lieux leur troupe heureuſe
Devant vos pas ſemant des fleurs,
Vous a rendu tous les honneurs

Qu'au ſommet de la double croupe,
Gouvernant ſa divine troupe,
Apollon reçoit des neuf ſœurs.

On dit auſſi :

Que la politeſſe & les grâces
Avec vous quittèrent Paris,
Que l'ennui froid a pris les places
De ces déeſſes & des ris ;
Qu'en cette région trompeuſe
La politique frauduleuſe
Tient le poſte de l'équité ;
Que la timide honnêteté
Redoutant le pouvoir inique
D'un prélat fourbe & deſpotique,
Ennemi de la liberté,
S'enfuit avec la vérité.

Voilà une gazette poëtique de la façon qu'on les fait à Rémuſberg. Si vous êtes friand de nouvelles, je vous en promets en proſe & en vers, comme vous les voudrez, à mon retour.

Mille aſſurances d'eſtime à Emilie, ma rivale de votre cœur. J'eſpère que vous tiendrez les engagemens de docilité que vous avez pris avec Superville. Céſarion vous dit tout ce qu'un cœur comme le ſien ſent, lorſqu'il a été aſſez heureux pour connoître le vôtre, & moi je ſuis plus que jamais, &c.

LETTRE XCIV.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI, A Berlin, le 7 de Juillet, 1739.

J'AI reçu l'ingénieux Voyage du Baron de Gangan * à l'inſtant de mon départ de Rémuſberg : il m'a beaucoup amuſé, ce voyageur céleſte ; & j'ai remarqué en lui quelque ſatire & quelque malice qui lui donne beaucoup de reſſemblance avec les habitans de notre globe, mais qu'il ménage ſi bien qu'on voit en lui un jugement plus mûr, & une imagination plus vive qu'en tout autre être penſant. Il y a, dans ce voyage, un article où je reconnais la tendreſſe & la prévention de mon ami en faveur de l'éditeur de la Henriade. Mais ſouffrez que je m'étonne qu'en un ouvrage où vous rabaiſſez la vanité ridicule des mortels, où vous réduiſez à ſa juſte valeur ce que les hommes ont coutume d'appeler grand ; qu'en un ouvrage où vous abattez l'orgueil & la préſomption, vous vouliez nourrir mon amour propre, & fournir des argumens à la bonne opinion que je puis avoir de moi-même.

Tout ce que je puis me dire à ce ſujet, peut ſe réduire à ceci ; qu'un cœur pénétré d'amitié voit les objets d'une autre manière qu'un cœur inſenſible & indifférent.

* C'eſt vraiſemblablement l'ouvrage imprimé depuis ſous le titre de *Micromégas*.

J'eſpère que ma dernière lettre vous ſera parvenue en compagnie du vin d'Hongrie. Votre ſéjour de Bruxelles n'accélèrera guère notre correſpondance durant quelque temps, car je pars inceſſamment pour un voyage auſſi ennuyeux que fatigant. Nous parcourrons, en cinq ſemaines, plus de mille milles d'Allemagne ; nous paſſerons par des endroits peu habités, & qui me conviennent à peu-près comme le pays des Gètes, qui ſervait d'exil à Ovide. Je vous prie de redoubler votre correſpondance, car il ne me faut pas moins que deux de vos lettres toutes les ſemaines pour me garantir d'un ennui inſupportable.

Bruxelles & preſque toute l'Allemagne ſe reſſentent de leur ancienne barbarie : les arts y ſont peu en honneur, & par conſéquent peu cultivés. Les nobles ſervent dans les troupes ; ou, avec des études très-légères, ils entrent dans le barreau, où ils jugent, que c'eſt un plaiſir. Les gentillâtres bien rentés vivent à la campagne, ou plutôt dans les bois, ce qui les rend auſſi féroces que les animaux qu'ils pourſuivent. La nobleſſe de ce pays-ci reſſemble en gros à celle des autres provinces d'Allemagne ; mais à cela près qu'ils ont plus d'envie de s'inſtruire, plus de vivacité, &, ſi j'oſe le dire, plus de génie que la plus grande partie de la nation, & principalement que les Weſtphaliens, les Franconiens, les Suabes & les Autrichiens ; ce qui fait qu'on doit s'attendre un jour à voir ici les arts tirés de la roture, & habiter les palais & les bonnes maiſons. Berlin principalement contient en ſoi (ſi je puis m'exprimer ainſi) les

étincelles de tous les arts ; on voit briller le génie de tous côtés, & il ne faudrait qu'un fouffle heureux pour rendre la vie à ces fciences qui rendirent Athènes & Rome plus fameufes que leurs guerres & leurs conquêtes.

Vous devez trouver la différence de la vie de Paris & de Bruxelles bien plus fenfible qu'un autre, vous qui ne refpirez qu'au centre des arts, vous qui aviez réuni à Cirey tout ce qu'il y a de plus voluptueux, de plus piquant dans les plaifirs de l'efprit.

La gravité efpagnole de l'archiducheffe, le cérémonial guindé de la petite cour, n'infpirera guère de vénération à un philofophe qui apprécie les chofes felon leur valeur intrinfèque ; & je fuis fûr que le Baron de Gangan en fentira le ridicule, s'il pouffe fes voyages jufqu'à Bruxelles.

Adieu, mon cher ami ; je pars. Fourniffez-moi, je vous prie, de tout ce que votre plume produira, car mon efprit court grand rifque de mourir d'inanition, à moins que vos foins ne lui confervent la vie.

Je travaillerai, autant que le temps me le permettra, contre Machiavel & pour la Henriade ; & j'efpère de pouvoir vous envoyer de Kœnigfberg l'avant-propos de la nouvelle édition.

Mille affurances d'eftime à la divine Emilie. Je ne comprends point comment on peut plaider contre elle, & de quelle nature peut être le procès qu'on lui intente. Je ne connaitrais d'autres intérêts à difcuter avec elle, que ceux du cœur.

Ménagez votre fanté ; n'oubliez point que je m'in-

téreſſe beaucoup à votre conſervation, & que j'ai lié d'une manière indiſſoluble mon contentement à votre proſpérité. Je ſuis, &c.

P. S. Le médecin que je vous ai recommandé s'appelle Superville. C'eſt un homme ſur l'expérience & le ſavoir duquel on peut faire fond. Adreſſez-moi les lettres que vous lui écrirez, je vous ferai tenir ſes réponſes : mais ſur-tout ne négligez point ſes avis, & j'ai lieu d'eſpérer qu'on redreſſera la foibleſſe de votre tempérament, & les infirmités dont votre vie ſerait rongée.

LETTRE XCV.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, A Bruxelles, 1739.

EMILIE & moi chétif nous avons reçu, au milieu des plaiſirs d'Enghien, le plus grand plaiſir dont nous puiſſions être flattés. Un homme qui a eu le bonheur de voir mon jeune Marc-Aurèle, nous a apporté de ſa part une lettre charmante, accompagnée d'écritoires d'ambre & de boîtes à jouer.

Avec combien d'impatience
Monſieur Gérard nous vit ſaiſir
Ces inſtrumens de la ſcience,
Auſſi-bien que ceux du plaiſir !
Tout eſt de notre compétence.

Nous jouons donc, Monſeigneur, avec vos jetons, & nous écrivons avec vos plumes d'ambre.

Cet ambre fut formé, dit-on,
Des larmes que jadis verſèrent
Les ſœurs du brillant Phaëton,
Lorſqu'en pins elles ſe changèrent,
Pour ſervir, ſans doute, au bûcher
Du plus infortuné cocher
Que jamais les dieux renverſèrent.

Ces dieux renverſent tous les jours de ces cochers qui ſe mêlent de nous conduire, & ils trouvent rarement des amis qui les pleurent.

A notre retour d'Enghien, à peine arrivons-nous à Bruxelles, qu'une nouvelle conſolation m'arrive encore, & je reçois, par la voie d'Amſterdam, une lettre, du 7 Juillet, de votre Alteſſe royale. Il paraît qu'elle connaît le pays où je ſuis. J'y vois beaucoup de princes & peu d'hommes, c'eſt à-dire, d'hommes penſans & inſtruits.

Que vont donc devenir, Monſeigneur, dans votre ville de Berlin, ces ſciences que vous encouragez, & à qui vous faites tant d'honneur? qui remplacera M. de la Croze? Ce ſera, ſans doute, M. Jordan; il me ſemble qu'il eſt dans le vrai chemin de la grande érudition. Après tout, Monſeigneur, il y aura toujours des ſavans; mais les hommes de génie, les hommes qui, en communiquant leur ame, rendent ſavans les autres; ces fils aînés de Prométhée, qui s'en vont diſtribuant le feu céleſte à des maſſes mal organiſées, il y en aura toujours très-peu, dans quelque

pays que ce puiſſe être. La Marquiſe jette à préſent tout ſon feu ſur ce triſte procès, qui lui a fait quitter ſa douce ſolitude de Cirey ; & moi, je réunis mes petites étincelles pour former quelque choſe de neuf qui puiſſe plaire au moderne Marc-Aurèle.

Je prends donc la liberté de lui envoyer ce premier acte d'une tragédie qui me paraît, ſinon dans un bon goût, au moins dans un goût nouveau. On n'avait jamais mis ſur le théâtre la ſuperſtition & le fanatiſme. Si cet eſſai ne déplaît pas à mon juge, il aura le reſte acte par acte.

Je comptais avoir l'honneur de lui envoyer ce commencement par M. de Valori, qui va réſider auprès de ſa Majeſté. Il eſt digne, à ce qu'on dit, d'avoir l'honneur de dîner avec le père, & de ſouper avec le fils. Je l'attends de jour en jour à Bruxelles ; j'eſpère que ce ſera un nouveau protecteur que j'aurai auprès de votre Alteſſe royale.

Les mille milles d'Allemagne qu'elle va faire, retarderont un peu la défaite de Machiavel, & les inſtructions que j'attends de la main la plus reſpectable & la plus chère. J'ignore ſi M. de Keyſerling a le bonheur d'accompagner votre Alteſſe royale ; ou je le plains, ou je l'envie.

J'écrirai donc à M. de Superville. Je n'ai de foi aux médecins que depuis que votre Alteſſe royale eſt l'Eſculape qui daigne veiller ſur ma ſanté.

Emilie va quitter ſes avocats pour avoir l'honneur d'écrire au patron des arts & de l'humanité.

Je ſuis, &c.

LETTRE XCVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, 1739.

LORSQU'autrefois notre bon Prométhée
Eut dérobé le feu ſacré des cieux,
Il en fit part à nos pauvres aïeux ;
La terre en fut également dotée,
Tout eut ſa part ; mais le Nord amortit
Ces feux ſacrés que la glace couvrit.
Goths, Oſtrogoths, Cimbres, Teutons, Vandales,
Pour réchauffer leurs eſpèces brutales,
Dans des tonneaux de cervoiſe & de vin
Ont recherché ce feu pur & divin ;
Et la fumée épaiſſe, aſſoupiſſante,
Rabrutiſſait leur tête non penſante :
Rien n'éclairait ce ſombre genre humain.
Chriſtine vint, Chriſtine l'immortelle
Du feu ſacré ſurprit quelque étincelle ;
Puis, avec elle emportant ſon tréſor,
Elle s'enfuit loin des antres du Nord,
Laiſſant languir dans une nuit obſcure
Ces lieux glacés où dormait la nature.
Enfin mon prince, au haut du mont Rémus,
Trouva ce feu que l'on ne cherchait plus.
Il le prit tout ; mais ſa bonté féconde
S'en eſt ſervi pour éclairer le monde,
Pour réunir le génie & le ſens,
Pour animer tous les arts languiſſans :

Et de plaiſir la terre tranſportée
Nomma mon roi le ſecond Prométhée.

Cette petite vérité allégorique vient de naître, mon adorable Monarque, à la vue du dernier paquet de votre Alteſſe royale, dans lequel vous jugez ſi bien la métaphyſique, & où vous êtes ſi aimables, ſi bon, ſi grand en vers & en proſe. Vous êtes bien mon Prométhée : votre feu réveille les étincelles d'une ame affaiblie par tant de langueurs & de maux ; j'ai ſouffert un mois ſans relâche. Je ſurpris, il y a quelques jours, un moment pour écrire à votre Alteſſe royale, & mes maux furent ſuſpendus. Mais je ne ſais ſi ma lettre ſera parvenue juſqu'à vous ; elle était ſous le couvert des correſpondans du ſieur David Gérard : ces correſpondans ſe ſont aviſés de faire banqueroute ; j'ai l'honneur même d'être compris dans leur méſaventure pour quelques effets que je leur avais confiés : mais mon plus précieux effet, c'eſt ma correſpondance avec Marc-Aurèle. S'il n'y a point de lettre perdue, ils peuvent perdre tout ce qui m'appartient ſans que je m'en plaigne.

J'avais l'honneur, dans cette lettre, de dire à votre Alteſſe royale que je ſuis ſur le point de rendre public ce catéchiſme de la vertu, & cette leçon des princes dans laquelle la fauſſe politique & la logique des ſcélérats ſont confondues avec autant de force & d'eſprit. J'ai pris les libertés que vous m'avez données ; j'ai tâché d'égaler à peu-près les longueurs des chapitres à ceux de Machiavel ; j'ai jeté quelques poignées de mortier dans un ou deux endroits

endroits d'un édifice de marbre : pardonnez-moi, & permettez-moi de retrancher ce qui se trouve au sujet des disputes de religion dans le chapitre XXI.

Machiavel y parle de l'adresse qu'eut Ferdinand d'Arragon de tirer de l'argent de l'Eglise, sous le prétexte de faire la guerre aux Maures, & de s'en servir pour envahir l'Italie. La reine d'Espagne vient d'en faire autant. Ferdinand d'Arragon poussa encore l'hypocrisie jusqu'à chasser les Maures pour acquérir le nom de bon catholique, fouiller impunément dans les bourses des sots catholiques, & piller les Maures en vrai catholique. Il ne s'agit donc point là de disputes des prêtres, & des vénérables impertinences des théologiens de parti, que vous traitez ailleurs selon leur mérite.

Je prends donc, sous votre bon plaisir, la liberté d'ôter cette petite excrescence à un corps admirablement conformé dans toutes ses parties. Je ne cesse de vous le dire ; ce sera là un livre bien singulier & bien utile.

Mais quoi, mon grand Prince, en fesant de si belles choses, votre Altesse royale daigne faire venir des caractères d'argent, d'Angleterre, pour faire imprimer cette Henriade ! le premier des beaux arts que votre Altesse royale fait naître, est l'imprimerie. Cet art, qui doit faire passer vos exemples & vos vertus à la postérité, doit vous être cher. Que d'autres vont le suivre ! & que Berlin va bien-

-tôt devenir Athènes! mais enfin le premier qui va fleurir y renaît en ma faveur; c'eſt par moi que vous commencez à faire du bien.

Je ſuis votre ſujet, je le ſuis, je veux l'être.
Je ne dépendrai plus des caprices d'un prêtre.
Non, à mes vœux ardens le Ciel ſera plus doux;
Il me fallait un ſage, & je le trouve en vous.
Ce ſage eſt un héros, mais un héros aimable;
Il arrache aux bigots leur maſque mépriſable;
Les arts ſont ſes enfans, les vertus ſont ſes Dieux.
Sur moi, du mont Rémus, il a baiſſé les yeux;
Il deſcend avec moi dans la même carrière,
Me ranime lui ſeul des traits de ſa lumière.
Grands miniſtres courbés du poids des petits ſoins,
Vous qui faites ſi peu, qui penſez encor moins,
Rois, fantômes brillans qu'un ſot peuple contemple,
Regardez Fréderic, & ſuivez ſon exemple.

Oſerai-je abuſer des bontés de votre Alteſſe royale, au point de lui propoſer une idée que vos bienfaits me font naître?

Votre Alteſſe royale eſt l'unique protecteur de la Henriade. On travaille ici très-bien en tapiſſerie: ſi vous le permettiez, je ferais exécuter quatre ou cinq pièces d'après les quatre ou cinq morceaux les plus pittoreſques dont vous daignez embellir cet ouvrage; *la Saint-Barthelemi*, *le temple du Deſtin*, *le temple de l'Amour*, *la bataille d'Ivry*, fourniraient, ce me ſemble, quatre belles pièces pour quelque chambre d'un de vos palais, ſelon les meſures que votre Alteſſe royale donnerait: je crois qu'en moins

de deux ans cela ferait exécuté. Je prévois que le procès de Madame du Châtelet, qui me retient à Bruxelles, durera bien trois ou quatre années. J'aurai furement le temps de fervir votre Alteffe royale dans cette petite entreprife fi elle l'agrée. Au refte, je prévois que fi votre Alteffe royale veut faire un jour un établiffement de tapifferie dans fon Athènes, elle pourra aifément trouver ici des ouvriers. Il me femble que je vois déjà tous les arts à Berlin, le commerce & les plaifirs floriffans; car je mets les plaifirs au rang des plus beaux arts.

Madame du Châtelet a reçu la lettre de votre Alteffe royale, & va bientôt avoir l'honneur de lui répondre. En vérité, Monfeigneur, vous avez bien raifon de dire que la métaphyfique ne doit brouiller perfonne. Il n'appartient qu'à des théologiens de fe haïr pour ce qu'ils n'entendent point. J'avoue que je mets volontiers à la fin de tous les chapitres de métaphyfique cet *L* & cet *N* des fénateurs romains, qui fignifiaient *non liquet*, & qu'ils mettaient fur leurs tablettes quand les avocats n'avaient pas affez expliqué la caufe. A l'égard de la géométrie, je crois que, hors une quarantaine de théorêmes qui font le fondement de la faine phyfique, tout le refte ne contient guère que des vérités difficiles, fèches & inutiles. Je fuis bien aife de n'être pas tout à fait ignorant en géométrie : mais je ferais fâché d'y être trop favant, & d'abandonner tant de chofes agréables pour des combinaifons ftériles. J'aime mieux votre Anti-Machiavel que toutes les courbes

qu'on quarre, ou qu'on ne quarre point. J'ai plus de plaisir à une belle histoire qu'à un théorême qui peut être vrai sans être beau.

Comptez, Monseigneur, que je mets encore les belles épîtres au rang des plaisirs préférables à des *sinus* & à des *tangentes*: celle sur la fausseté me charme & m'étonne; car enfin quoique vous vous portiez mieux que moi, quoique vous soyez dans l'âge où le génie est dans sa force, vos journées ne sont pas plus longues que les nôtres. Vous êtes, sans doute, occupé des plans que vous tracez pour le bien de l'espèce humaine; vous essayez vos forces en secret pour porter ce fardeau brillant & pénible qui va tomber sur votre tête; & avec cela mon Prométhée est Apollon tant qu'il veut.

Que ce M. de Camas est heureux de mériter & de recevoir de pareils éloges! Ce que j'aime le plus dans cet art à qui vous faites tant d'honneur, c'est cette foule d'images brillantes dont vous l'embellissez; c'est tantôt le vice qui est *un océan immense & plein d'orages*, c'est

> Un monstre couronné de qui les sifflemens
> Ecartent loin de lui la vérité si pure.

Sur-tout je vois par-tout des exemples tirés de l'histoire, je reconnais la main qui a confondu Machiavel.

Je ne sais, Monseigneur, si vous serez encore au mont Rémus, ou sur le trône, quand cet Anti-Machiavel paraîtra. Les maladies de l'espèce de celle

du roi ſont quelquefois longues. J'ai un neveu que j'aime tendrement, qui eſt dans le même cas abſolument, & qui diſpute ſa vie depuis ſix mois.

Quelque choſe qui arrive, rien ne pourra augmenter les ſentimens du reſpect, de la tendre reconnaiſſance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XCVII.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI, A Inſterbourg, le 27 de Juillet, 1739.

NOUS voici enfin arrivés, après trois ſemaines de marche, dans un pays que je regarde comme le *non plus ultrà* du monde civiliſé : c'eſt une province peu connue de l'Europe, mais qui mériterait cependant de l'être davantage, parce qu'elle peut être regardée comme une création du roi mon père.

La Lithuanie pruſſienne eſt un duché qui a trente grandes lieues d'Allemagne de long, ſur vingt de large, quoiqu'il aille en ſe rétréciſſant du côté de la Samogitie. Cette province fut ravagée par la peſte au commencement de ce ſiècle; & plus de trois cents mille habitans périrent de maladie & de miſère. La cour, peu inſtruite des malheurs du peuple, négligea de ſecourir une riche & fertile province, remplie d'habitans, & féconde en toute eſpèce

de productions. La maladie emporta les peuples; les champs restèrent incultes & se hérissèrent de broussailles. Les bestiaux ne furent point exempts de calamité publique. En un mot, la plus florissante de nos provinces fut changée dans la plus affreuse des solitudes.

Féderic I mourut sur ces entrefaites, & fut enséveli avec sa fausse grandeur, qu'il ne fesoit consister qu'en une vaine pompe, & dans l'étalage fastueux de cérémonies frivoles.

Mon père, qui lui succéda, fut touché de la misère publique. Il vint ici sur les lieux, & vit lui-même cette vaste contrée, dévastée avec toutes les affreuses traces qu'une maladie contagieuse, la disette, & l'avarice sordide des ministres, laissent après eux. Douze ou quinze villes dépeuplées, & quatre ou cinq cents villages inhabités & incultes, furent le triste spectacle qui s'offrit à ses yeux. Bien loin de se rebuter par des objets aussi fâcheux, il se sentit pénétré de la plus vive compassion & résolut de rétablir les hommes, l'abondance & le commerce dans cette contrée qui avait perdu jusqu'à la forme d'un pays.

Depuis ce temps-là il n'est aucune dépense que le roi n'ait faite, pour réussir dans ses vues salutaires. Il fit d'abord des règlemens remplis de sagesse; il rebâtit tout ce que la peste avoit desolé; il fit venir des milliers de familles de tous les côtés de l'Europe. Les terres se défrichèrent, le pays se repeupla, le commerce fleurit de nouveau; & à présent

l'abondance règne dans cette fertile contrée plus que jamais.

Il y a plus d'un demi million d'habitans dans la Lithuanie; il y a plus de villes qu'il n'y en avait; plus de troupeaux qu'autrefois; plus de richeſſes & plus de fécondité qu'en aucun endroit de l'Allemagne. Et tout ce que je viens de vous dire n'eſt dû qu'au roi, qui non ſeulement a ordonné, mais a préſidé lui-même à l'exécution; a conçu les deſſeins, & les a remplis lui ſeul; & n'a épargné ni ſoins, ni peines, ni tréſors immenſes, ni promeſſes, ni récompenſes, pour aſſurer le bonheur & la vie à un demi million d'êtres penſans, qui ne doivent qu'à lui ſeul leur félicité & leur établiſſement.

J'eſpère que vous ne ſerez point fâché du détail que je vous fais. Votre humanité doit s'étendre ſur vos frères lithuaniens, comme ſur vos frères français, anglais, allemands, &c.; & d'autant plus qu'à mon grand étonnement, j'ai paſſé par des villages où l'on n'entend parler que français.

J'ai trouvé je ne ſais quoi de ſi héroïque dans la manière généreuſe & laborieuſe dont le roi s'y eſt pris, pour rendre ce déſert habité, fertile & heureux; qu'il m'a paru que vous ſentiriez les mêmes ſentimens en apprenant les circonſtances de ce rétabliſſement.

J'attends tous les jours de vos nouvelles d'Enghien. J'eſpère que vous y jouirez d'un repos parfait, & que l'Ennui, ce dieu lourd & peſant, n'oſera point paſſer par les bras d'Emilie pour aller

jusqu'à vous. Ne m'oubliez point, mon cher ami, & soyez persuadé que mon éloignement ne fait qu'augmenter l'impatience de vous voir & de vous embrasser. Adieu.

Mes complimens à la Marquise & au Duc qu'Apollon dispute à Bacchus.

LETTRE XCVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, * Le 12 d'Auguste, 1739.

J'AI pris la liberté d'envoyer à votre Altesse royale le second acte de Mahomet, par la voie des sieurs David Gérard & compagnie: je souhaite que les Musulmans réussissent auprès de votre Altesse royale, comme ils font sur la Moldavie. Je ne puis au moins mieux prendre mon temps pour avoir l'honneur de vous entretenir sur le chapitre de ces infidèles qui font plus que jamais parler d'eux.

Je crois à présent votre Altesse royale sur les bords où l'on ramasse ce bel ambre dont nous avons, grâces à vos bontés, des écritoires, des sonnettes, des boîtes de jeu. J'ai tout perdu au brelan quand j'ai joué avec de misérables fiches communes; mais j'ai toujours gagné quand je me suis servi des jetons de votre Altesse royale.

C'eſt Fréderic qui me conduit,
Je ne crains plus diſgrâce aucune ;
Car il préſide à ma fortune,
Comme il éclaire mon eſprit.

Je vais prier le bel aſtre de Fréderic de luire toujours ſur moi pendant un petit ſéjour que je vais faire à Paris avec la Marquiſe, votre ſujette. Voilà une vie bien ambulante pour des philoſophes ; mais notre grand prince, plus philoſophe que nous, n'eſt pas moins ambulànt. Si je rencontre dans mon chemin quelque grand garçon haut de ſix pieds, je lui dirai : Allez vîte ſervir dans le régiment de mon prince. Si je rencontre un homme d'eſprit, je lui dirai : Que vous êtes malheureux de n'être point à ſa cour !

En effet, il n'y a que ſa cour pour les êtres penſans ; votre Alteſſe royale ſait ce que c'eſt que toutes les autres ; celle de France eſt un peu plus gaie depuis que ſon roi a oſé aimer : le voilà en train d'être un grand homme, puiſqu'il a des ſentimens. Malheur aux cœurs durs ! Dieu bénira les ames tendres. Il y a je ne ſais quoi de réprouvé à être inſenſible ; auſſi Sainte Thérèſe définiſſait-elle le diable, le malheureux qui ne ſait point aimer.

On ne parle à Paris que de fêtes, de feux d'artifice ; on dépenſe beaucoup en poudre & en fuſées. On dépenſait autrefois davantage en eſprit & en agrémens ; & quand Louis XIV donnait des fêtes, c'était les Corneille, les Molière, les Quinault, les Lulli, les le Brun qui s'en mêlaient. Je ſuis fâché

qu'une fête ne ſoit qu'une fête paſſagère, du bruit, de la foule, beaucoup de bourgeois, quelques diamans & rien de plus ; je voudrais qu'elle paſſât à la poſtérité. Les Romains, nos maîtres, entendaient mieux cela que nous ; les amphithéâtres, les arcs de triomphe, élevés pour un jour ſolemnel, nous plaiſent & nous inſtruiſent encore. Nous autres, nous dreſſons un échafaud dans la place de Grève, où la veille on a roué quelques voleurs ; on tire des canons de l'hôtel-de-ville. Je voudrais qu'on employât plutôt ces canons-là à détruire cet hôtel-de-ville qui eſt du plus mauvais goût du monde, & qu'on mît, à en rebâtir un beau, l'argent qu'on dépenſe en fuſées volantes. Un prince qui bâtit fait néceſſairement fleurir les autres arts ; la peinture, la ſculpture, la gravure, marchent à la ſuite de l'architecture. Un beau ſallon eſt deſtiné pour la muſique, un autre pour la comédie. On n'a à Paris ni ſalle de comédie ni ſalle d'opéra ; &, par une contradiction trop digne de nous, d'excellens ouvrages ſont repréſentés ſur de très-vilains théâtres. Les bonnes pièces ſont en France, & les beaux vaiſſeaux en Italie.

Je n'entretiens votre Alteſſe royale que de plaiſirs, tandis qu'elle combat ſérieuſement Machiavel pour le bonheur des hommes ; mais je remplis ma vocation, comme mon prince remplit la ſienne ; je peux tout au plus l'amuſer, & il eſt deſtiné à inſtruire la terre.

Je ſuis, &c.

LETTRE XCIX.

DU PRINCE ROYAL.

A Konifter, le 9 d'Augufte, 1739.

SUBLIME auteur, ami charmant,
Vous dont la fource intariffable
Nous fournit fi diligemment
De ce fruit rare, ineftimable,
Que votre Mufe hardiment
Dans un féjour peu favorable
Fait éclore à chaque moment:
  Au fond de la Lithuanie
J'ai vu paroître tout brillant
Ce rayon de votre génie,
Qui confond dans la tragédie
Le fatalifme en fe jouant.
  J'ai vu de la philofophie,
J'ai vu le Baron voyageur,
Et j'ai vu la pièce accomplie
Où les ouvrages & la vie
De Molière vous font honneur.
  A la France, votre patrie,
Voltaire, daignez épargner
Les frais que pour l'académie
Sa main a voulu deftiner.

En effet, je fuis fûr que ces quarante têtes qui font payées pour penfer, & dont l'emploi eft d'écrire, ne travaillent pas la moitié autant que vous. Je fuis certain que, fi l'on pouvoit apprécier la valeur des penfées, toutes celles de cette nombreufe

ſociété priſes enſemble ne tiendroient pas l'équilibre vis-à-vis des vôtres. Les ſciences ſont pour tout le monde; mais l'art de penſer eſt le don le plus rare de la nature.

Cet art fut banni de l'école,
Aux pédans il eſt inconnu;
Par l'inquiſition frivole
L'uſage en feroit défendu,
Si le pouvoir ſaint de l'étole
S'étoit à ce point étendu.
Du vulgaire la troupe folle
A penſer juſte a prétendu;
Du vil flatteur l'encens vendu
En a parfumé ſon idole,
Et l'ignorant a confondu
Le froid non-ſens d'une parole,
Et l'enflure de l'hyperbole,
Avec l'art de penſer, cet art ſi peu connu.

Entre cent perſonnes qui croient penſer, il en eſt une à peine qui penſe par elle-même; les autres n'ont que deux ou trois idées, qui roulent dans leur cerveau, ſans s'altérer, & ſans acquérir de nouvelles formes; & la centième penſera peut-être ce qu'une autre a déjà penſé, mais ſon génie, ſon imagination ne ſera pas créatrice. C'eſt cet eſprit créateur qui fait multiplier les idées, qui ſaiſit des rapports entre des choſes que l'homme inattentif n'apperçoit qu'à peine; c'eſt cette force du bon ſens qui fait ſelon moi la partie eſſentielle de l'homme de génie.

Ce talent précieux & rare
Ne ſauroit ſe communiquer;

La nature en paroît avare.
Autant que l'on a pu compter,
Tout un fiècle elle fe prépare,
Lorfqu'elle nous le veut donner.
Mais vous le poffédez, Voltaire,
Et ce feroit vous ennuyer
Qu'apprécier & calculer
L'héritage de votre père.

Trois fortes d'ouvrages me font parvenus de votre plume en fix femaines de temps. Je m'imagine qu'il y a quelque part en France une fociété choifie de génies égaux & fupérieurs qui travaillent tous enfemble, & qui publient leurs ouvrages fous le nom de Voltaire, comme cette autre fociété les publie fous le nom de Trévoux. Si cette fuppofition eft fondée, jeme fais trinitaire, & je commencerai à voir jour à ce myftère que les chrétiens ont cru jufqu'à préfent fans le comprendre.

Ce qui m'eft parvenu de Mahomet me paroît récent; je ne faurois juger de la charpente de la pièce, faute de la connoître; mais la verfification eft à mon avis pleine de force, & accompagnée de ces portraits & caractères qui font faire fortune aux ouvrages d'efprit. Vous n'avez pas befoin, mon cher Voltaire, de l'éloquence de Mr Valory; vous êtes dans le cas où l'on ne fauroit détruire ni augmenter votre réputation.

Vainement l'envieux defsèche de fureur;
L'ennemi des humains qu'afflige leur bonheur,

Cet insecte rampant qui naît avec la gloire,
Dont le toucher impur salit souvent l'histoire,
Sur vos vers immortels répandant ses poisons,
De vos lauriers naissans retarde les moissons.
Votre ame, à tous les arts par son penchant formée,
Par vingt ans de travaux fonda sa renommée;
Sous les yeux d'Emilie élève de Newton,
Vous effacez du Thou, vous surpassez Maron.
En tout genre d'écrits, en toute carrière
C'est le même soleil & la même lumière.
Cet esprit, ces talens, ces qualités du cœur
Peuvent plus sur mes sens que tout ambassadeur.

Je suis avec une estime parfaite, mon cher Voltaire,

Votre très-affectionné ami.

Si vous voyez le Duc d'Aremberg, faites-lui bien mes complimens, & dites-lui que deux lignes françoises de sa main me feroient plus de plaisir que mille lettres allemandes dans le style des chancelleries.

LETTRE C.

DU PRINCE ROYAL.

Aux haras de Pruſſe, le 15 d'Auguſte, 1739.

ENFIN hors du piége trompeur,
Enfin hors des mains aſſaſſines
Des charlatans que notre erreur
Nourrit ſouvent pour nos ruines,
Vous quittez votre empoiſonneur :
Du Tokay, des liqueurs divines
Vous ſerviront de médecines,
Et je ſerai votre doɛteur.
Soit ; j'y conſens, ſi par avance,
Voltaire, de ma conſcience
Vous devenez le confeſſeur.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre que le vin de Hongrie eſt arrivé à Bruxelles. J'eſpère d'être bientôt informé par vous-même que vous en avez bu, & qu'il vous a fait tout le bien que j'en attends. On m'écrit que vous avez donné une fête charmante au Duc d'Aremberg, à Madame Charolet, & à la fille du Comte de Laurai ; j'en ai été bien aiſe, car il eſt bon de prouver par un exemple à l'Europe, que le ſavoir n'eſt pas incompatible avec la galanterie,

Quelques vieux pédans radoteurs,
Dans leur taudis toujours en cage,
Hors du monde & loin de nos mœurs
Effarouchoient d'un air ſauvage

Cet auteur fou, léger, volage
Qui turlupine les docteurs.
Le goût ne fut point l'appanage
De ces misérables rêveurs,
Qui cherchoient les talens du sage
Dans de simples extérieurs,
Dans les rides de leur visage,
Et dans les frivoles honneurs
Du plus gros format d'un ouvrage.
Le peuple, fait pour les erreurs,
Aux préjugés en appanage,
De tout savant crut voir l'image
Dans celui de ces plats auteurs.
Bientôt pour le bien de la terre
Le Ciel daigna former Voltaire;
Lors sous de nouvelles couleurs,
Et par vos talens anoblie,
Reparut la philosophie
Dans un cercle d'admirateurs.
En pénétrant les profondeurs
Que Newton découvrit à peine,
Et dont cent auteurs à la gêne
En vain furent commentateurs;
En suivant les divines traces
De ces esprits universels,
Agens sacrés des immortels,
Vos mains sacrifiant aux Grâces,
Vos fleurs parèrent leurs autels.
Pesans disciples des Saumaises,
Disséqueurs de graves fadaises,
Suivez ces exemples charmans;
Quittez la région frivole
D'où l'air empesé de l'école
A proscrit tous les agrémens.

J'attends

J'attends avec bien de l'impatience les actes suivans de Mahomet. Je m'en rapporte bien à vous, persuadé que cette tragédie singulière & nouvelle brillera de charmes nouveaux.

Ta Muse en conquérant asservit l'univers ;
La nature adjugea son tribut à tes vers.
L'Europe à tes succès se voyoit asservie,
L'Afrique étoit domptée, il te falloit l'Asie.
Dans ses fertiles champs cours moissonner des fleurs,
Au théâtre françois combattre les erreurs,
Et frapper nos bigots d'une main indirecte
Sur l'auteur insolent de l'infidelle secte.

On m'avoit dit que je trouverois la défaite de Machiavel dans les notes politiques d'Amelot de la Houssaye & dans la traduction du Chevalier Gordon. J'ai lu ces deux ouvrages judicieux & excellens dans leur genre ; mais j'ai été bien aise de voir que mon plan étoit tout différent du leur ; je travaillerai à l'exécuter dès que je serai de retour. Vous serez le premier qui verrez l'ouvrage, & le public ne le verra point, à moins que vous ne l'approuviez ; j'ai cependant travaillé autant que me l'ont pu permettre les distractions d'un voyage, & ce tribut que la naissance est obligé de payer, à ce que l'on dit, à l'oisiveté & à l'ennui.

Je serai le 18 à Berlin, & je vous enverrai de là ma préface de la Henriade, afin d'obtenir le sceau de votre approbation.

Adieu, mon cher Voltaire ! faites, s'il vous plaît, mes aſſurances d'eſtime à la Marquiſe du Châtelet, & grondez un peu le Duc d'Aremberg de ſa lenteur à me répondre : je ne ſais qui de nous deux eſt le plus occupé, mais je ſais bien qui eſt le plus pareſſeux.

Je ſuis avec toute l'affection poſſible, mon cher Voltaire,

Votre parfait ami.

00100374

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016